

[redacted]ALE OFFICIO TOPOGRAFICO

HISTOIRE
ROMAINE.

TOME DOUZIEME.



HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS

LA TRANSLATION DE L'EMPIRE par CONSTANTIN, jusqu'à la prise de Constantinople par MAHOMET II.

Traduite de l'anglois de LAURENT ECHARD.

TOME DOUZIEME.

Contenant l'Histoire des Empereurs, depuis l'an de JESUS-CHRIST 1341, jusqu'en 1453.

Prix 3 liv. le vol. broché.

A AVIGNON,

Chez ANTOINE AUBANEL, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Marc.
JEAN-ALBERT JOLY, Imprimeur-Libraire, rue Vieux-Sétier.

AN X. (1802.)

TABLE
DES SOMMAIRES
Du douzième Volume.

HISTOIRE ROMAINE,
LIVRE TREIZIEME.
CHAPITRE IV.

Depuis la mort du jeune Andronic, jusqu'au jour où Cantacuzene fut reconnu empereur par Jean Paléologue.

(Espace d'environ six ans.)

JEAN PALEOLOGUE, Empereur LXXVI.

I. *CAractere d'Apocauque.* II. *Il exhorte Cantacuzene à prendre les ornemens impériaux.* III. *Cantacuzene le refuse, et fait proclamer le fils d'Andronic.* IV. *Apocauque décrie le Grand Domestique.* V. *Le Patriarche prétend au gouvernement.* VI. *Cantacuzene réfute ses prétentions.* VII. *Les troupes se déclarent pour Cantacuzene.* VIII.

An de N. S. 1341.

clamé Empereur. XLI. *Plusieurs villes le reconnoissent.* XLII. *Colere de l'Impératrice.* XLIII. *Cantacuzene prend les ornemens impériaux.* XLIV. *Différentes séditions à son sujet.* XLV. *Ses Ambassadeurs sont insultés à Constantinople.* XLVI. *Il écrit une lettre de remontrances au Patriarche.* XLVII. *Celui-ci fait emprisonner le porteur.* XLVIII. *L'Impératrice pense à se rétracter.* XLIX. *Les conjurés l'intimident.* L. *Elle est touchée des remontrances des moines du Mont Athos.* LI. *Couronnement du jeune Empereur.* LII. *Mort de la mere de Cantacuzene.* LIII. *Imposture des conjurés.* 1341.
LIV. *Mauvais état des affaires de Cantacuzene.* LV. *Il ranime ceux de son parti.* LVI. *Il va implorer le secours du Crale.* LVII. *Libere y dispose ce Prince.* LVIII. *Il en est favorablement reçu.* LIX. *Conditions auxquelles le Crale lui promet du secours.* LX. *Cantacuzene les refuse.* LXI. *Le Crale cede à sa fermeté.* LXII. *Traité d'alliance.* LXIII. *Conjuration contre Cantacuzene : sa fidélité.* LXIV. *Réponse vive des citoyens de Didymotique à Apocauque.* LXV. *Cantacuzene est abandonné par une partie de ses troupes.* LXVI. *Faux bruits répandus sur lui.* LXVII. *Effets qu'ils produisent.* LXVIII. *Quelques avantages pour Cantacuzene.* LXIX. *L'Impératrice prie le Crale de le lui livrer.* LXX. *Fureur des Phéréens contre Cantacuzene.* LXXI. *Il est forcé de lever le siege par le murmure de*

prennent Smirne. CIII. *Différens ennemis s'élevent contre Cantacuzene.* CIV. *Le Crale défait par les Turcs, se retire en Servie.* CV. *Cantacuzene met les Turcs dans son parti.* CVI. *Il fait la paix avec le Roi des Bulgares.* CVII. *Perfidie de Montmitzile.* CVIII. *Il surprend Cantacuzene en trahison.* CIX. *Alliance de ce Prince avec Orcan.* CX. *Retour d'Amir en Thrace.* CXI. *Défaite du parti de Montmitzile, et sa mort.* CXII. *Apocauque fait bâtir une nouvelle prison.* CXIII. *Il est assassiné par les prisonniers.* CXIV. *Ils exposent sa tête et son corps.* CXV. *Les Génois leur offrent du secours.* CXVI. *L'Impératrice l'empêche.* CXVII. *Vengeance de la femme d'Apocauque.* CXVIII. *Horrible massacre des prisonniers.* CXIX. *Funeste destinée du fils d'Apocauque.* CXX. *Amir retourne en Asie.* CXXI. *Vatace se donne à l'Impératrice, et il est mis à mort par les Turcs qu'il avoit appellés.* CXXII. *Différentes conjurations contre Cantacuzene.* CXXIII. *Celle d'Hierax.* CXXIV. *Celle de Paraspondile et d'un inconnu.* CXXV. *Cantacuzene entre dans Constantinople.* CXXVI. *Il fait proposer la paix à l'Impératrice.* CXXVII. *Elle l'accepte avec peine.* CXXVIII. *Articles de la réunion.*

1345. 1346. 1347.

CHAPITRE V.

Depuis que Cantacuzene fut reconnu Empereur, jusqu'à son abdication.

(Espace d'environ neuf ans.)

JEAN PALEOLOGUE I. et CANTACUZENE, faisant ensemble le LXXVII Empereur.

néral. XXI. *Progrès du Crale.* XXII. *Ambassade de Cantacuzene au Pape.* XXIII. *Guerre des Génois de Galata.* XXIV. *Les Impériaux équippent une flotte.* XXV. *Siege de Constantinople par les Génois.* XXVI. *Résistance des citoyens.* XXVII. *Les Génois cherchent du secours.* XXVIII. *Naufrage* 1348. *de la flotte impériale.* XXIX. *Triomphe insultant des Génois.* XXX. *Ils demandent la paix.* XXXI. *Cantacuzene la leur accorde noblement.* XXXII. *Il redemande l'isle de Chio.* XXXIII. *Traité à ce sujet.* XXXIV. *L'Empereur envoie une ambassade au Sultan d'Egypte.* XXXV. *Réponse du Sultan.* XXXVI. *Persécution en Orient.* XXXVII. *Schisme à Constantinople.* XXXVIII. *Palamas chassé de Thessalonique.* XXXIX. *Insultes faites à l'Empereur réparées.* XL. *Il va punir les rebelles.* XLI. *Ses troupes* 1350. *l'abandonnent et il a recours aux Turcs.* XLII. *Il entre dans Thessalonique et dans Berée.* XLIII. *Les habitans se rendent à lui.* XLIV. *Il prend Edesse d'assaut.* XLV. *Soumission volontaire d'autres Places.* XLVI. *Plaintes du Crale.* XLVII. *Réponse de Cantacuzene.* XLVIII. *On conclut un accord.* XLIX. *Le Crale le rompt.* L. *Cantacuzene à Constantinople.* 1351. LI. *Il assemble un Concile.* LII. *Il se déclare pour les Palamites.* LIII. *Condamnation des Catholiques.* LIV. *Entreprises des Génois sur mer.* LV. *Les Vénitiens leur déclarent la guerre.* LVI. *Ils assiegent Galata avec les Impé-*

CHAPITRE VI.

Depuis l'abdication de Cantacuzene, jusqu'au Concile de Florence.

(Espace de quatre-vingt-trois ans.)

JEAN PALEOLOGUE seul, Empereur LXXVIII.

l'armée de Bajazet. XLII. *On le lui amene prisonnier.* XLIII. *Il le fait mettre dans une cage de fer.* XLIV. *Bajazet se tue de désespoir.* XLV. *Musulman son fils rend aux Impériaux les villes qui leur appartenoient.* XLVI. *L'Empereur les reprend.* XLVII. *Il est confirmé dans sa possession par la mort de Josué.* XLVIII. *Moyse les retire.* XLIX. *Il est défait par Musulman.* 1406.
L. *Celui-ci rend les villes à l'Empereur.* et suiv.
LI. *Ses débauches sont cause de sa perte.* LII. *Moyse son frere le fait étrangler.* LIII. *Il irrite les Turcs contre les Grecs.* 1412.
LIV. *Ses conquêtes dans l'Empire.* LV. *Il assiege Constantinople.* LVI. *L'Empereur appelle son frere Mahomet contre lui.* LVII. *Mort tragique de Moyse.* LVIII. *Alliance* 1413.
des Grecs avec l'Empereur Mahomet. LIX. et suiv.
Manuel fait enfermer le Péloponese. LX. *Révolte de Mustapha et de Cineis contre Mahomet.* LXI. *Il demande aux Impériaux de lui livrer les rebelles.* LXII. *Manuel le refuse.* LXIII. *Mort de Mahomet.* LXIV. *Amurat son fils aîné lui succede.* LXV. *Il s'oppose au testament de son pere.* LXVI. *Manuel lui suscite Mustapha pour rival.* LXVII. *Mustapha s'empare de Callipoli.* LXVIII. *Cineis refuse de la rendre aux* 1421.
Romains. LXIX. *Mustapha est du même avis.* LXX. *Réponse de Démétrius.* LXXI. *L'Empereur leur oppose le jeune Amurat.* LXXII. *Celui-ci attire Cineis dans son parti.* 1422.
LXXIII. *Il assiege Constantinople.* LXXIV.

JEAN PALEOLOGUE II, Empereur LXXX.

CHAPITRE VII.

Depuis les Négociations pour le Concile de Florence, jusqu'à la ruine de l'Empire.

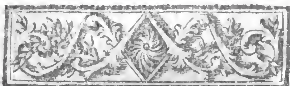
(Espace de dix-neuf ans.)

JEAN PALEOLOGUE II, Empereur LXXX.

CXX. *Fin de l'Empire de Constantinople.* CXXI. *Récapitulation.* CXXII. *Origine des Romains.* CXXIII. *Fondation de Rome.* CXXIV. *Etablissement du Sénat.* CXXV. *Fierté des Romains sous les Rois.* CXXVI. *République et Consulat.* CXXVII. *Différens Magistrats.* CXXVIII. *Amour des Romains pour la liberté.* CXXIX. *Dispositions à la guerre.* CXXX. *Déclaration et préparatifs de guerre.* CXXXI. *Discipline et travaux.* CXXXII. *Bravoure.* CXXXIII. *Récompenses.* CXXXIV. *Triomphe et ovation.* CXXXV. *Amour des richesses cause de la décadence.* CXXXVI. *Luxe introduit.* CXXXVII. *Eloquence.* CXXXVIII. *Etablissement de l'Empire et son étendue.* CXXXIX. *Ses richesses.* CXL. *Translation de l'Empire.* CXLI. *Changement d'objet.* CXLII. *Affoiblissement dans la valeur.* CXLIII. *Dans le génie.* CXLIV. *Les Barbares en sont cause.* CXLV. *Mauvais goût des historiens du moyen âge.* CXLVI. *Décadence de l'Empire.* CXLVII. *Incursion des Goths sous Alaric.* CXLVIII. *Stilicon les défait.* CXLIX. *Il en rappelle d'autres.* CL. *Démembrement de l'Angleterre.* CLI. *Rome prise par Alaric.* CLII. *Ataulphe premier roi d'Espagne.* CLIII. *Etablissement des Bourguignons et des François.* CLIV. *Les Vandales s'emparent de l'Afrique.* CLV. *Incursions d'Atila.* CLVI. *Rome prise par Genseric.* CLVII. *Ensuite par Ricimer.* CLVIII. *Fin des Empereurs de Rome.* CLIX. *Exploits de*

Fin de la Table des Sommaires du dernier Volume.

HISTOIRE



HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE TREIZIEME.

CHAPITRE QUATRIEME.

Depuis la mort du jeune Andronic jusqu'au jour où Cantacuzene fut reconnu Empereur par Jean Paléologue.

(Espace d'environ six ans.)

JEAN PALEOLOGUE, Empereur LXXVI.

ANDRONIC n'avoit pas encore rendu les derniers soupirs qu'on vit éclore le germe funeste des dissentions qui devoient naître après sa mort. Apocauque *Protovestiaire*, dont nous avons parlé plusieurs fois, en fut un des premiers auteurs. C'étoit un homme de basse

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

I. Caractère d'Apocauq.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

extraction, qui s'étoit élevé par son esprit et ses intrigues à la charge de Grand-Trésorier de l'Empire, et dont l'ambition avoit cru avec la fortune; il formoit chaque jour de nouveaux projets; il avoit sur-tout entrepris ou de monter sur le trône, ou d'y placer un sujet qui lui abandonnât toute l'autorité. Personne n'avoit plus de talens pour servir heureusement l'Etat; mais personne aussi n'étoit plus propre à y causer des troubles.

II. Il exhorte Cantacuzene à prendre les ornemens Impériaux.

Lorsque la santé de l'Empereur fut désespérée, Apocauque pressa Cantacuzene de prendre les brodequins de pourpre, et les autres marques de la dignité Impériale, et de se faire proclamer solemnellement. Il l'assura que cette démarche n'étonneroit point le peuple, instruit des instances qu'Andronic lui avoit tant de fois réïtérées, de permettre qu'il le déclarât son collégue. Il lui fit remarquer que les Grecs pleins d'estime pour sa personne, ne lui portoient pas moins de respect qu'à l'Empereur, et qu'ils étoient disposés à lui obéir. Il promit de sacrifier tous ses biens, son crédit, et sa vie même s'il le falloit, pour le soutenir. Cantacuzene rejetta hautement sa proposition. » Je n'imaginois pas, lui dit-il, que » vous me crussiez assez perfide pour » usurper l'autorité absolue, soit du

» vivant de l'Empereur, soit après sa » mort, et pour en priver l'Impératrice et ses enfans. Vous vous êtes » trompé, si vous m'avez cru capable » de violer ainsi les droits de la plus » tendre amitié, et d'abuser jusqu'à ce » point de la confiance dont Andronic » m'a toujours honoré. »

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

III. Cantacuzene le refuse & fait proclamer le fils d'Andronic.

Sa conduite prouva qu'il parloit sincérement. Il fit proclamer Empereur Jean Paléologue, fils aîné d'Andronic, surnommé Calo-Jean, qui n'étoit âgé que de neuf ans, et confirmer le titre de Despote à son frere Michel, plus jeune de cinq ans. Il les conduisit lui-même au Palais avec l'Impératrice Anne de Savoie, et il commanda cinq cens gardes, pour empêcher le désordre et les troubles qui auroient pu naître. En qualité de Tuteur et de Régent nommé par le Prince, il recommanda aux Gouverneurs des Villes et des Provinces, de signaler leur zele pour le service du jeune Empereur, les assurant que ceux qui lui demeureroient fidéles auroient de magnifiques récompenses, & que ceux qui le trahiroient seroient rigoureusement punis. Il écrivit aussi aux Receveurs des impositions publiques, pour les avertir de se préparer à rendre un compte aussi exact, que du vivant de l'Empereur. Il expédia aussi plus de cinq cens lettres en moins d'un

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

mois, et conserva une tranquillité aussi parfaite dans l'Empire, que s'il n'y fût arrivé aucun changement.

IV. Apocauque décrie le Grand-Domestique.

Ces soins ne furent pas reconnus comme ils devoient l'être. Apocauque en profita pour rendre Cantacuzene suspect. Il alla chez l'Impératrice et chez les premiers Officiers de la Cour, et leur dit : « Ne vous laissez pas surprendre par ces beaux dehors. Le Grand-» Domestique ne les affecte que pour » nous tromper, et pour arriver plus » sûrement à son but : son dessein est » de gagner l'amitié du peuple, de » persuader qu'il est digne du Trône ; » qu'il conduira mieux l'Etat qu'une » Impératrice avec un Empereur en-» fant ; que les menaces des ennemis » qui nous environnent, demandent » un homme tel que lui ; enfin qu'on » ne peut se dispenser de lui donner la » pourpre. Alors soutenu d'une puis-» sante fonction, il décidera de nos » vies et de nos libertés ; il entrepren-» dra tout pour se conserver la cou-» ronne usurpée. » Ce discours fit impression sur les esprits, et plusieurs commencerent à se défier de Cantacuzene.

V. Le Patriarche prétend au Gouvernement.

Le Patriarche Jean fut le premier à se déclarer à la sollicitation d'Apocauque. Il présenta au conseil un écrit de la main d'Andronic, dans lequel ce Prin-

ce, étant sur le point d'aller combattre le perfide Syrgien, qui s'étoit ligué avec le Crale de Servie, avoit prié le Patriarche et les Evêques de prendre soin de l'Impératrice et de sa famille pendant son absence. « Il est juste, dit-il, et » nécessaire que l'Eglise soit unie à l'Em» pire comme l'ame l'est au corps; ce » n'est que par cette union que l'Etat » et la Religion peuvent se soutenir. » Que diroit-on de moi si je négligeois » d'exécuter les volontés de l'Empe» reur? Ne serois-je pas coupable du » plus grand crime d'Etat, si par la » crainte du travail et de l'inquiétude » attachés aux soins du Gouvernement, » je demeurois tranquille au milieu des » troubles dont nous sommes menacés? » A Dieu ne plaise que j'imite la sim» plicité et la foiblesse de l'ancien Ar» sene. Je déclare donc que dès ce mo» ment je me charge du Gouvernement » avec l'Impératrice, et que je me » charge envers l'état de la conserva» tion et des intérêts du jeune Prince.»

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

VI. Cantacuzene refute ses prétentions.

Cantacuzene parut d'abord surpris de voir un concurrent dans le Patriarche; il prit la parole, et représenta que l'Empereur lui avoit toujours donné la meilleure part dans l'administration des affaires; qu'il n'avoit jamais décidé rien d'important sans avoir pris auparavant ses conseils; qu'il lui avoit

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

même offert plusieurs fois de partager avec lui l'honneur de la pourpre, et que n'ayant pu l'y déterminer, il lui avoit ordonné en différentes occasions, et sur-tout en mourant, de veiller au salut de sa famille; que pour l'engager à le faire avec plus de zele, il lui avoit demandé sa fille en mariage pour le jeune Empereur; il prit l'Impératrice à témoin de la vérité de ce qu'il avançoit. Il montra qu'Andronic ne l'avoit ainsi honoré de son amitié et de sa confiance, qu'après l'en avoir reconnu digne par un attachement inviolable, et par l'ardeur avec laquelle il avoit toujours embrassé ses intérêts. Il lui fut aisé de détruire les fausses préventions du Patriarche, en faisant observer que c'etoit une commission expirée depuis dix ans, et qui ne regardoit que le tems du voyage de l'Empereur en Servie. Cantacuzene conclut de ces motifs, que la Régence et la tutelle lui appartenoient. Il alla même plus loin, et demanda que sa fille épousât le jeune Empereur, conformément aux intentions d'Andronic.

VII. Les troupes se déclarent pour Cantacuzene.

Le Patriarche, au lieu de répondre à ces raisons, s'empara du Gouvernement; il commença à disposer des charges et des faveurs, et prononça une sentence d'excommunication contre ceux qui abandonneroient le jeune

Empereur, ou qui causeroient du trouble dans l'État; menaces inspirées par la politique et l'ambition et qui regardoient plus les intérêts du Patriarche que ceux du Prince. Les troupes ne firent pas beaucoup de cas de ces menaces. Dès qu'elles sçurent que le Patriarche et Apocauque vouloient s'emparer de l'autorité, elles protesterent qu'elles ne reconnoîtroient jamais d'autre Régent que Cantacuzene; qu'elles ne recevroient d'ordre que de lui; qu'elles n'obéiroient qu'à leur Chef, à leur guide dans tous les périls, à leur consolateur dans les fatigues, et à celui qui les avoit conservées par sa sagesse & encouragées par son exemple; elles déclarerent qu'elles n'abandonneroient jamais un si grand homme, pour suivre des ambitieux, des chefs sans mérite et sans expérience, incapables de défendre l'état, de repousser les ennemis, et de réparer ses pertes. Elles voulurent ajouter au serment de fidélité, qu'elles ne demeureroient attachées au jeune Empereur et à l'Impératrice sa mere, qu'à condition que Cantacuzene seroit reconnu Tuteur du Prince et Régent de l'Empire. Il n'a rien dit de ces circonstances dans son histoire, c'est Grégoras qui les rapporte.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

Un des Officiers de la Garde Impériale présent à cette contestation, et plus

JEAN PALEOLOGUE An de N. S. 1341.

animé que les autres, attaqua personnellement Apocauque, mit l'épée à la main contre lui, et lui dit en citant un vers d'Homere : « Vil et lâche » courtisan, il faut tout-à-l'heure que » mon épée soit teinte de ton sang. »

VIII. Il appaise leur indignation.

Ce mouvement d'indignation fut applaudi par tous les soldats; le Palais retentit de leurs cris, ils demanderent la mort d'Apocauque, et ils l'auroient mis en piéces, s'il n'avoit promptement disparu. L'Impératrice craignant d'être la victime des soldats, à qui Apocauque étoit échappé, pria Cantacuzene d'appaiser les esprits, et de la mettre en sûreté. Dès qu'on le vit s'avancer et faire signe de la main avec cet air de confiance et de sécurité que l'affection des soldats lui inspiroit, un profond silence succéda au bruit du tumulte, et Cantacuzene leur parla en ces termes : « Pourquoi vous emporter » ainsi contre un homme qui n'a pas » de plus mortel ennemi que lui-mê» me ? Laissez-le courir en aveugle vers » l'abîme où il veut se précipiter; l'am» bition suffit pour perdre celui qu'elle » domine. Le Ciel, ennemi des orgueil» leux, ne leur laisse qu'un temps pour » s'élever, et étonne bientôt l'Univers » par l'éclat de leur chûte. Demeurez » donc fermes dans l'obéissance que » vous devez à votre Prince, et mé-

» prisez ces flots impétueux qui viennent se briser contre les rochers qu'ils » paroissoient vouloir abattre. »

IX. Il renonce au Gouvernement.

Cantacuzene tranquille au milieu des intrigues de la Cour, voyoit Apocauque poursuivre son projet avec une ardeur qui s'irritoit par les obstacles, et sçachant que cet homme dangereux, prenoit déjà des mesures pour attenter à sa vie, il resolut de renoncer au Gouvernement. Il le déclara d'abord au Patriarche, et le pria de le faire agréer à l'Impératrice. Mais la Princesse qui voyoit que tous les Ordres de l'Empire faisoient des vœux pour lui, craignit une révolte, et ne voulut point recevoir sa démission.

X. Cantacuzene se justifie & reprend le Gouvernement.

Cantacuzene ne put croire le récit que lui fit le Patriarche de tout ce qu'elle avoit dit en cette occasion; l'ayant prié de l'accompagner au Palais, il répéta devant l'Impératrice tout ce qu'il avoit entendu, et lui demanda si ce rapport étoit conforme à la vérité. Oui, dit la Princesse, et je reglerai ma conduite sur la vôtre. Le Grand-Domestique appréhendant qu'on ne lui imputât les suites du désespoir dans lequel il la voyoit, se laissa vaincre, et changea de résolution. « Princesse, lui dit» il, vous sçavez que je n'ai jamais » ambitionné le pouvoir Souverain. J'ai » résisté à toutes les instances que l'Em-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

» pereur m'a faites de l'accepter, et » après sa mort je n'ai point eu de vues » qui ne tendissent à la sûreté et à la » conservation des droits de son suc- » cesseur. Ce fut pour le mettre à cou- » vert de tout danger que je doublai » les gardes du Palais, et que je me- » naçai des plus cruels supplices qui- » conque exciteroit le moindre mouve- » ment. Croiroit-on qu'une pareille » conduite eût pu faire naître des soup- » çons? Cependant mes ennemis me » chargent des accusations les plus atro- » ces; ils prétendent que j'ai formé » des desseins contre le repos et la sûre- » té de vos personnes, et que j'ai voulu » réduire à la dépendance ceux que le » Ciel a fait naître pour régner. Que » seroit-ce donc, lorsqu'ils me ver- » roient déterminé à ne donner les » Charges qu'au mérite, et que par-là » ils en seroient exclus pour toute leur » vie? Ils ne manqueroient pas alors de » mettre tout en usage pour se défaire » d'un Ministre qui auroit établi un or- » dre si contraire à l'injustice de leurs » prétentions; ils auroient recours à de » nouvelles calomnies pour me rendre » suspect. Vous voyez, Princesse, la » situation critique dans laquelle je me » trouve, ou d'encourir votre disgrace, » ou d'être sacrifié à la jalousie de mes » compétiteurs. Mais pour vous mar-

» quer toute l'étendue de mon zéle, » je consens à courir les risques de devenir leur victime, et je la serai sans » doute, à moins que vous ne preniez » la ferme résolution de regarder comme des calomniateurs publics et comme nos ennemis communs ceux qui » vous parleront contre moi. A ces » conditions je reprendrai le Gouvernement. Si au contraire vous ne pouvez vous résoudre à me donner une » confiance absolue, je vous conjure » de me laisser vivre dans le repos et » de conduire vous-même l'Etat par les » conseils du Patriarche, et de ceux » dont la sagesse, les lumiéres et le secours vous paroîtront nécessaires. »

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

XI. Serment mutuel avec l'Impératrice.

L'Impératrice l'ayant assuré que sa confiance étoit sans réserve; qu'elle n'avoit jamais ajouté foi aux calomnies de ceux qui vouloient le perdre; qu'elle ne souffriroit pas que personne attaquât désormais impunément sa fidélité, et qu'elle étoit convaincue que lui seul étoit capable de l'aider à soutenir le poids du Gouvernement, elle le pria de ne plus différer. Le Grand-Domestique répondit qu'il y consentoit pourvû que l'Impératrice confirma par la religion du serment la parole qu'elle lui donnoit. Elle n'hésita pas de le faire, et le serment fut prêté à l'heure même en présence du Patriarche.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

XII. Il demande au Patriarche de lui être fidéle.

Quoique celui-ci n'osât reclamer en faveur de ses prétentions, Cantacuzene crut devoir s'en assurer en particulier, et lui faire prendre des engagemens personnels. En quittant l'Impératrice, il eut une longue conférence avec lui dans l'Eglise de S. Démétrius, qui étoit dans l'enceinte du Palais, et là il lui dit : « Je ne doute pas que » l'Impératrice ne m'ait parlé selon » ses véritables sentimens ; cependant » quand je considére la foiblesse de son » sexe, et cette timidité naturelle qui » le rend si susceptible de variations, » j'appréhende que quand je serai occupé à garantir nos frontiéres de la fu» reur des barbares, mes ennemis, qui » ne quittent point la Cour, ne s'em» parent de son esprit, et ne le chan» gent à mon égard par leurs calom» nies. Voilà ce qui me cause de mor» telles inquiétudes, dans la crainte » que l'Impératrice ne venant à succom» ber sous l'artifice des calomniateurs, » par une suite de cette foiblesse si na» turelle à son sexe, si je me trouve, » ou plutôt tout l'Empire, engagé dans » de nouveaux malheurs. Vous seul » êtes capable de les détourner ; le rang » que vous occupez dans l'Eglise et la » reconnoissance doivent vous y porter » plus que tout autre. Vous n'avez pas » oublié que c'est par mes soins et par

» mon adresse que vous êtes monté
» sur la Chaire patriarchale ; vous n'é-
» tiez connu de personne quand je vous
» fis entrer parmi les Aumôniers de
» l'Empereur ; et lorsque le siége va-
» qua, je fus seul à vous proposer, et
» je levai tous les obstacles que l'on
» mettoit à votre élection. En vous
» rappellant ces bienfaits, je ne pré-
» tends pas vous les reprocher ; loin de
» m'en repentir, je suis prêt à vous
» rendre de plus grands services. Je
» vous les remets devant les yeux seu-
» lement pour vous faire sentir qu'ayant
» de tout temps été votre ami et votre
» protecteur, vous me devez une juste
» reconnoissance. Toute la grace que
» je vous demande c'est, lorsque je
» serai obligé de quitter la Cour pour
» combattre les ennemis de l'Empire,
» de ne point prêter l'oreille aux dis-
» cours des calomniateurs, de faire res-
» souvenir l'Impératrice de son ser-
» ment, et d'attendre que je sois re-
» venu pour décider entre mes accusa-
» teurs et moi. » La suite nous fera voir qu'il n'avoit pas tort de prendre ces précautions avec un homme ambitieux, jaloux, ingrat et perfide.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

XIII. Il le lui promet par serment.

Le Patriarche répondit qu'il lui étoit redevable non-seulement de ces bons offices, mais encore de plusieurs graces particuliéres qu'il n'oublieroit jamais,

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

et il promit de défendre toujours ses intérêts avec un zele égal. Le Grand-Domestique l'ayant prié de confirmer cette promesse en la maniere accoutumée, le Patriarche se leva, et dit: » Au nom de Dieu, Pere de Notre-» Seigneur Jesus-Christ qui vit dans les » siécles des siécles, je ne vous trom-» perai ni à présent ni à l'avenir. J'em-» ployerai tous mes soins pour vous » faire rendre la justice qui vous est » due, et pour empêcher que la ma-» lignité de vos ennemis ne vous cause » du chagrin. » Il recita ensuite la Strophe du Trisagion, et fit d'autres priéres sur la tête du Grand-Domestique, lui souhaitant la paix, la gloire et toutes sortes de prospérités. Cantacuzene se croyant désormais à l'abri de l'envie, reprit les fonctions de Régent de l'Empire.

XIV. Soins qu'il se donne pour le bien de l'Etat.

Aussi-tôt que les Provinces éloignées en eurent reçu la nouvelle, elles députerent à Constantinople pour en témoigner leur joie. Les Acarnaniens, les Triballiens, les Thessaliens et les Peuples du Peloponese lui écrivirent en particulier, pour l'assurer qu'il n'avoit à craindre aucun mouvement de leur part, et qu'ils étoient prêts à lui obéir en tout ce qu'il leur ordonneroit. Cantacuzene de son côté ne négligeoit rien pour se concilier l'estime des Peuples

et des Soldats. Occupé des moyens de rendre la paix à l'Etat, il envoya des Ambassadeurs aux Princes voisins avec lesquels on avoit encore des différens à regler. Ensuite se proposant de venger l'Empire des insultes qu'il avoit reçues des uns et des autres, il ne désespéroit pas de les réduire tous séparément; et pour cet effet il tâcha de gagner l'affection des troupes en leur payant à ses propres dépens tout ce qui leur étoit dû. Car l'épargne étoit épuisée par les guerres qu'Andronic avoit été obligé de soutenir sur la fin de ses jours, et par les dissipations d'Apocauque et du Patriarche, qui avoient répandu l'or et l'argent à pleines mains, pour se faire des Partisans pendant qu'ils avoient eu le manîment des affaires.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341

XV. Patriciote l'aide à payer les troupes.

Cependant quelques grands que fussent les biens de Cantacuzene, ils ne suffirent pas pour payer tout ce que l'Empereur devoit aux troupes, et celles qui n'avoient rien reçu murmurerent de la préférence accordée aux autres. Un nommé Patriciote, qui avoit toujours été à le tête des Bureaux de la guerre, et qui avoit amassé de grandes richesses dans cet emploi, fut touché de l'embarras où il vit le Grand-Domestique. Il alla le trouver et lui dit qu'il avoit resolu d'employer tout son

[redacted]

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

bien à fonder des Monastères et des Hôpitaux ; mais que par attachement pour lui il avoit changé de résolution, et qu'il venoit lui offrir cent mille bezans d'or qu'il avoit en espèces, et pour quarante mille bezans de meubles, de vases précieux ou d'autres effets qu'il donnoit à sa considération pour le soutien de l'Empire. Cantacuzene accepta cette offre généreuse avec de grandes marques de reconnoissance, et il employa cette somme à payer le reste des troupes qui se montrerent disposées à le suivre par toute la terre ; elles acheterent des Armes et des chevaux de l'argent qu'elles avoient reçu.

XVI. Le Roi des Bulgares demande Sisman.

On étoit à la veille d'avoir la guerre avec les Bulgares. Alexandre leur Roi avoit envoyé des Ambassadeurs à Constantinople peu de jours après la mort d'Andronic pour redemander Sisman, fils de Michel son prédécesseur, qui s'étoit réfugié chez les Grecs, et qui, disoit-il, tramoit une conspiration pour lui enlever la Couronne ; Alexandre ne dissimuloit pas que son dessein étoit de le faire mourir. Les sentimens furent partagés dans le conseil que l'Impératrice assembla pour délibérer sur cette affaire. Les uns prétendoient que la gloire de l'Empire vouloit que l'on sauvât Sisman, qui étoit venu implo-

rer la protection de l'Empereur : les autres soutenoient qu'il valoit mieux se conserver soi-même, que de rallumer la guerre et exposer le sang des Sujets pour l'intérêt d'un fugitif, qui ne leur appartenoit en aucune maniere. L'avis du Patriarche fut de le mettre dans l'Eglise de Ste-Sophie et de s'excuser sur la Religion inviolable des asiles. Le Grand-Domestique voyant l'aigreur avec laquelle chacun soutenoit son avis, feignit d'être incommodé, pour se dispenser de déclarer le sien. Mais l'Impératrice le força de dire ce qu'il pensoit. Adressant la parole à tous ceux qui composoient l'assemblée il parla ainsi : « Il me semble que vous » déliberez sur un article, dont il ne » s'agit point. Il n'est pas question de » trouver une défaite spécieuse, pour » congédier les Ambassadeurs d'Alexandre. Il s'agit de résoudre s'il vaut » mieux entrer en guerre avec lui que » de lui accorder ce qu'il demande. » Vous vous étendez sur les coutumes » de l'Empire, comme s'il étoit tenu » de les observer. Il dira qu'elles n'ont » pas été établies pour lui, et qu'il ne » reconnoît point d'autre droit que ses » intérêts. Si vous avez le pouvoir de » mettre Sisman dans un lieu d'asile, » voyez en même-tems si vous avez » celui d'y mettre vos villes, vos trou-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

» peaux et les autres biens de la cam-
» pagne. Etant déterminés comme vous
» paroissez l'être à l'honneur de la na-
» tion, cherchez aussi les moyens de
» n'en être pas la victime. » On convint que sa pensée étoit juste ; mais comme on avoit perdu le tems en altercations inutiles, l'Impératrice remit la délibération à une autre assemblée.

XVII. Cantacuzene répond à ses Ambassadeurs.

On y fit entrer les Ambassadeurs, qui présenterent l'acte du serment par lequel l'Empereur Andronic avoit juré la paix avec leur maître, et ils demanderent avec fierté ou qu'on annulât l'acte, ou qu'on leur livrât Sisman, puisqu'il n'étoit pas juste qu'ils entretinssent le traité, lorsque les Grecs ne faisoient point de difficultés de le rompre. Le Grand-Domestique offensé de leur proposition, répondit avec cette noble fermeté d'un Ministre qui sçait faire redouter son Prince. « Ce n'est
» pas la coutume parmi nous de livrer
» ceux qui viennent implorer notre
» protection. Depuis le régne du Grand
» Constantin jusqu'à notre siécle, plu-
» sieurs Princes étrangers sont venus
» demander le secours des Empereurs
» comme des plus puissans monarques,
» et des plus illustres protecteurs qu'il
» y eût dans l'Univers. Les uns ont
» souhaité d'être rétablis sur leur Trô-
» ne, les autres d'être secourus dans

» de fâcheuses circonstances. Ceux-là
» ont été remis en possession des pays
» d'où ils avoient été chassés ; ceux-ci
» ont été traités avec une générosité si
» magnifique, qu'ils ont perdu le sou-
» venir de leur patrie, et se sont esti-
» més plus heureux d'obéir à nos Em-
» pereurs, que de régner ailleurs. Sis-
» man est venu se réfugier dans notre
» Ville Impériale. Il ne demande pas
» que nous lui rendions le Royaume,
» dont il a été dépouillé ; il nous prie
» seulement d'adoucir sa triste situa-
» tion ; comment pourrions-nous lui
» refuser ce foible soulagement ? Ale-
» xandre s'imaginant peut-être que la
» mort de l'Empereur nous a privés de
» sagesse et de conseil pour nous gou-
» verner, nous envoye demander im-
» périeusement de lui livrer Sisman.
» Dites-lui qu'il se trompe, et que la
» valeur des Grecs n'est pas ensévelie
» dans le tombeau de leur Prince. Per-
» suadés que ce seroit pour nous une
» infamie de trahir le fils d'un Roi qui
» s'est jetté dans nos bras, nous com-
» battrons pour sa défense avec une gé-
» nérosité digne de nos Ancêtres. S'il
» veut se désister d'une demande aussi
» injuste et aussi offensante, nous entre-
» tiendrons le traité de paix. Mais s'il
» veut commencer la guerre, nous
» prendrons à témoin de votre injustice

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

» le Dieu que vous aurez outragé en » vous rendant parjures. Nous porterons nos armes jusques dans le sein » de vos Etats, nous ferons passer Sisman au-delà du Danube; nous ferons déclarer les Bulgares qui lui sont » attachés; nous détrônerons Alexandre, ou du moins nous punirons son » infidélité. Je vous donne huit jours » pour aller faire sçavoir notre résolution à votre Prince, et pour revenir » nous apprendre la sienne. »

XVIII. Il oblige leur Roi à renouveller la paix.

Les Ambassadeurs ayant entendu ce discours, rabattirent beaucoup de leur fierté. Ils représenterent avec modération qu'un si court espace ne suffisoit pas pour un si long voyage, d'autant plus que leur maître pouvoit être à l'extrêmité de ses Etats. Cantacuzene leur accorda un mois. Ce terme étant prêt d'expirer, et ne voyant point revenir les Ambassadeurs, il envoya dire à Alexandre qui étoit campé proche de Stilbre, ville de son obéissance sur les frontiéres de l'Empire, qu'il le prioit de se déterminer à la guerre ou à la paix. Ce Prince n'osa choquer une nation entiére, qui se croyoit insultée par la demande qu'il avoit faite. Il répondit qu'il renouvelloit le traité d'alliance indépendamment de toute condition, et il revint à Ternove.

Ce n'étoit pas au reste le plus dan-

gereux ennemi que Cantacuzene eût à combattre. Sarcane et Giaxe, l'un Sultan de Lydie, l'autre de Carie, instruits de la mort d'Andronic et des troubles qu'elle avoit causés, crurent avoir trouvé une occasion favorable pour se jetter dans l'Empire. Ils rassemblerent toutes leurs forces de mer à Smirne, et se disposerent à passer dans la Chersonnese de Thrace. Dès les premieres nouvelles de cette expédition, le Grand-Domestique envoya des Ambassadeurs à l'Empereur Orcan, et conclut un Traité de paix avec ce Prince, dont les troupes avoient si souvent éprouvé la valeur de Cantacuzene et d'Andronic. Tranquille du côté d'Orcan, le Grand-Domestique ne pensa plus qu'à faire venir les troupes Impériales dispersées en différentes garnisons. Ensuite voulant gagner l'amitié d'Apocauque, ou l'éloigner de la Cour, il lui donna le commandement de la flotte, tandis que lui même conduiroit l'armée de terre; et il eut soin avant son départ d'engager le Patriarche à renouveller ses sermens.

XIX. Guerre des Turcs.

Il entra dans la Chersonnese, peu de jours après que les Turcs y eurent pris terre à l'autre extrêmité; et il les joignit avant qu'ils eussent pu commettre les ravages qu'ils s'étoient promis de faire. Il les attaqua brusquement

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

sans qu'ils eussent le tems de se mettre en bataille ; la plupart furent taillés en piéces, et plusieurs faits prisonniers. Ceux qui s'étoient sauvés, revinrent bientôt à la charge, pour réparer la honte de leur défaite. Mais ce nouveau combat fut une nouvelle victoire pour les Impériaux qui firent un grand carnage des ennemis. Giaxe désespérant alors de réussir dans la guerre qu'il avoit entreprise, fit demander la paix, et la conclut avec le Grand-Domestique.

XXI. Conjuration d'Apocauque.

Sarcane se retira avec les débris de son armée dans les Villes maritimes de l'Asie mineure, attendant un renfort de Lydie pour faire une nouvelle descente. Cantacuzene levoit aussi des troupes aux environs de Didymotique, non-seulement contre lui, mais encore contre le Crale de Servie, qui faisoit des préparatifs de guerre. Dans cet intervalle, Apocauque, qui ne perdoit point de vue le projet qu'il avoit formé d'usurper l'autorité Souveraine, profita de l'absence du Grand-Domestique pour l'exécuter. Son dessein étoit de le faire assassiner, d'enlever l'Empereur, de le mettre sous la garde de ses parens et de ses amis dans la Tour d'Epibate, qu'il avoit lui-même fait bâtir auprès de Constantinople, et d'obliger l'Impératrice à lui accorder les premieres

charges, et le gouvernement des principales Villes, qu'il conféreroit à qui il jugeroit à propos; il avoit même résolu de lui proposer de marier le jeune Empereur avec une de ses filles.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

XXII. Il se renferme dans une Tour.

Mais lorsqu'il étoit prêt de faire éclater cette conspiration, elle fut découverte par quelques-uns de ses complices que le moment de l'exécution effraya. Craignant la colere de l'Impératrice et de Cantacuzene, il se retira dans sa Tour d'Epibate, qu'il avoit fait remplir de toutes sortes de provisions. Le Régent lui envoya demander si le bruit qui couroit de lui étoit véritable. Apocauque répondit que la crainte d'être opprimé par la malice de ses ennemis l'avoit obligé de pourvoir à sa sûreté; qu'il lui conseilloit de profiter de son exemple, pour réfléchir sur l'instabilité de la fortune des Grands, et de choisir parmi les Places fortes qui étoient à sa disposition, celle qui pouvoit lui servir d'un réfuge assuré dans une disgrace imprévue; il ajouta qu'étant injustement accusé, il ne sortira point de son asile.

XXIII. Conseils que Cantacuzene lui donne.

Le Grand-Domestique lui envoya dire, qu'il souhaitoit que les bruits que l'on avoit répandus contre lui se trouvassent faux, et que sa fidélité fût un sujet de confusion pour ses ennemis. Mais que si ayant été trompé par de

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

vaines espérances il avoit trahi son devoir, en formant des projets également criminels et téméraires, il ne devoit pas les soutenir en se fiant à la solidité de ces murailles, dont il reconnoîtroit dans peu la foiblesse. Il l'exhorta au contraire à se condamner lui-même, à détester son crime, et à l'expier par ses services. Il l'avertit, que s'il ne réparoit promptement la faute qu'il avoit commise, il verroit bientôt arriver son Médecin avec des remèdes efficaces, mais violens pour le guérir malgré lui. Cantacuzene faisoit ici allusion à la conduite d'Apocauque, qui l'appelloit ordinairement son Médecin, parce qu'il l'avoit tiré de plusieurs mauvaises affaires. Enfin, à l'égard du conseil qu'il lui donnoit de se préparer un Fort pour s'y retirer dans le besoin, il lui fit dire qu'il n'en vouloit point d'autre que le cœur des Sujets de l'Empire, dont il s'efforceroit toujours de gagner l'affection par ses bons offices.

XXIV. D'abord il les méprise.

Voyant qu'Apocauque ne répondoit à ses avis que par des railleries piquantes, il envoya investir sa Tour d'Epibate. Après qu'il y eût passé environ deux mois, quelques personnes proposerent à l'Impératrice de le forcer dans ce retranchement, et de lui faire subir le supplice porté par les Loix con-

tre

tre les Rebelles. « Il suffit, dit la Princesse, de le laisser pour le reste de » ses jours dans la prison où il s'est enfermé lui-même. Il n'y a point de » tourment plus sensible à un homme » aussi ambitieux que celui d'être privé » du gouvernement des affaires, au» quel il aspiroit avec tant d'ardeur. » Cantacuzene obtint la grace d'Apocauque, à condition néanmoins qu'il ne demeureroit pas à Constantinople. Lorsqu'il lui en fit annoncer la nouvelle, ce fier Rebelle répondit qu'il ne se fioit ni aux promesses ni aux sermens, et qu'il prendroit lui-même des mesures pour sa conservation. Mais le tems et l'ennui le firent changer de sentiment, ou du moins de langage.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

XV. Sa réconciliation.

Cantacuzene étant obligé de se rendre à Didymotique pour les affaires de l'Etat, entra, comme en passant, dans la Tour d'Epibate. Apocauque alla au-devant de lui d'un air affable, et s'excusa d'avoir rejetté ses propositions, sur ce qu'il n'avoit pas besoin de serment à son égard, et sur ce qu'il avoit plus de confiance dans sa parole que dans les promesses par écrit de toute autre personne. Le Grand-Domestique croyant que la crainte de demeurer enfermé toute sa vie avoit changé ses sentimens, l'assura qu'il étoit rentré en grace, et qu'il pouvoit sur sa parole

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

se présenter devant l'Impératrice. Apocauque alla se jetter aux genoux de la Princesse; il la supplia d'oublier sa faute; il promit de la réparer par une conduite toute contraire, et offrit de confirmer par les sermens les plus solemnels la sincérité de sa soumission, et la déférence qu'il auroit éternellement pour les ordres du Grand-Domestique.

XXVI. Il engage le Patriarche dans une révolte.

A peine ces protestations étoient sorties de sa bouche qu'il alla trouver le Patriarche, en apparence pour le remercier de ce qu'il s'étoit intéressé à sa réconciliation, mais dans la vérité pour l'aigrir contre Cantacuzene. « La reconnoissance, lui dit-il, m'oblige de vous avertir que le Grand-Domestique a résolu de vous faire déposer pour mettre sur le siége Patriarcal Grégoire de Palamas, son ancien ami. Les preuves que j'en ai ne sont que trop certaines, et je suis prêt à vous en convaincre par des témoignages étrangers, et par tous les sermens que vous exigerez de moi. » Le Patriarche étonné de ce discours, et persuadé par les démonstrations d'amitié d'Apocauque, le pria de lui dire ce qu'il devoit faire pour se mettre à couvert de l'orage qui le menaçoit. « Pour vous convaincre, répondit Apocauque, que je vous donne un avis sincére, et que je vous suis véritable-

» ment attaché, je veux partager avec
» vous les disgraces et la prospérité. Je
» vous offre de donner ma fille en ma-
» riage à votre fils, afin que nos inté-
» rêts deviennent communs, et que
» nous nous défendions mutuellement
» avec le même zéle. Mais quelques
» précautions que nous puissions pren-
» dre contre notre ennemi, tant qu'il
» aura l'Impératrice pour appui, il sera
» toujours plus puissant que nous. Il
» faut la mettre dans notre parti, et
» alors vous verrez les principaux de
» l'Empire se joindre à nous, croyant
» prendre la défense du jeune Empe-
» reur. Ne soyez pas surpris que j'em-
» ploie l'artifice contre un rival aussi
» puissant que le nôtre; pourvu que
» nous parvenions à l'abattre, qu'im-
» porte que ce soit par le mensonge ou
» par la vérité. Personne n'a tant d'ac-
» cès que vous auprès de l'Impératri-
» ce, et n'est plus en état de lui ins-
» pirer des soupçons contre le Grand-
» Domestique. Faites-lui entendre qu'il
» a résolu de s'emparer du Trône à
» force ouverte, et qu'il a formé le
» noir dessein de l'égorger, elle et ses
» enfans. Le zéle que vous avez tou-
» jours eu pour son service, et l'atta-
» chement que vous lui avez marqué
» depuis la mort de l'Empereur ne lui
» permettront pas de douter de la véri-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

» té de vos discours. Si elle en demande des preuves, dites-lui que le danger est trop pressant pour souffrir aucun délai, et que dès les premiéres informations, sa vie ne sera plus en sûreté. Je ne doute point que dans le trouble dont elle sera saisie, elle ne nous ordonne aussi-tôt d'attaquer le Grand-Domestique.»

XXVII. Il y attire plusieurs personnes de distinction.

Malgré les redoutables sermens que le Patriarche avoit faits à Cantacuzene, il entra sans hésiter dans le complot d'Apocauque; il consentit au mariage de son fils, et s'engagea d'effrayer l'Impératrice par ces fausses insinuations. Ils se donnerent réciproquement pour gage de leur foi les Reliques qu'ils portoient au cou, suivant l'usage établi parmi les Grecs. Mais avant que le Patriarche agît auprès de l'Impératrice, Apocauque gagna plusieurs personnes distinguées par le rang et par la naissance. De ce nombre furent Constantin et Isaac Grand Duc, Gabalas ancien Amiral, qui revenoit de son Ambassade de Servie, Asan beau-pere du Grand-Domestique, Artaud qui avoit accompagné l'Impératrice à son départ de Savoie, et Chumne ennemi mortel de Cantacuzene. Il leur persuada à tous qu'il avoit entendu tenir des discours au Régent, qui ménaçoient leur vie ou du moins leur liberté.

Trompés par cette noire imposture, ils jurerent la perte de celui qu'ils croyoient avoir résolu la leur. Ils s'assemblerent chez le Patriarche, et ils convinrent d'aller séparément accuser le Grand-Domestique, afin que l'Impératrice crut plus aisément un même avis qu'elle recevroir de la part de différentes personnes. Asan et Constantin son frere furent choisis pour en porter les premiéres paroles. Ils lui dirent qu'ils avoient appris que Cantacuzene avoit formé le projet d'usurper la Souveraine puissance; qu'il étoit sur le point de l'exécuter; et qu'ayant eu connoissance d'une trahison aussi détestable, ils s'étoient crus obligés de l'en avertir, afin qu'elle pourvût à sa sûreté et à celle de ses enfans. L'Impératrice rejetta la calomnie avec indignation; et en reprit les dénonciateurs avec fermeté; elle leur défendit de lui faire jamais de pareils rapports sur la fidélité d'un Ministre à qui elle avoit donné toute sa confiance, et qu'elle sçavoit être à couvert de tout soupçon. Les autres allerent chacun en particulier tenir le même discours, et ils furent reçus de la même maniére.

XXVIII. L'Impératrice rejette leur accusation.

XXIX. Apocauque les exhorte à ne pas se décourager.

Peu s'en fallut que cette fermeté de l'Impératrice ne renversât le projet des conjurés. La plupart étoient déjà saisis de crainte; ils se répentoient de leur

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

démarche ; ils croyoient que la Princesse en avoit informé Cantacuzene, et que bientôt ils alloient être les victimes de son ressentiment. Apocauque, Chef de l'entreprise, leur dit qu'il n'étoit plus tems de réculer ; que leur disgrace ou leur mort étoient certaines, et qu'au lieu de perdre courage il falloit tenter de nouveaux efforts plus puissans que les premiers. Il eut recours au Patriarche et à Andronic Asan beau-pere du Grand-Domestique, qu'il jugea devoir ébranler l'Impératrice. Le zéle et l'attachement inviolable du Patriarche pour cette Princesse, et son caractére le mettoient à couvert de tous soupçons ; d'ailleurs l'alliance d'Asan avec le Grand-Domestique ne permettoit pas de croire qu'il fût capable de l'accuser injustement, la perte de ce Ministre devant causer le malheur de la fille d'Asan.

XXX. Le Patriarche fait de nouvelles instances.

Ils allerent ensemble chez l'Impératrice, et le Patriarche porta ainsi la parole. « Vous sçavez, Princesse, et il » n'y a personne qui ignore les marques d'affection que j'ai reçues du » Grand-Domestique, vous êtes témoin que je lui ai rendu les devoirs » de la plus sincére reconnoissance tant » qu'il a été fidéle au sang d'Andronic » son bienfaiteur et son ami. Mais depuis que j'ai appris par le témoigna-

» ge de plusieurs personnes dignes de
» foi, et que j'ai reconnu moi-même
» qu'il tramoit des desseins violens et
» injustes, et qu'il avoit formé le dé-
» testable projet de priver vos enfans
» de l'Empire et de la vie, j'ai eu hor-
» reur de son ingratitude et de sa per-
» fidie; je l'ai regardé comme le plus
» dangereux ennemi de l'Etat. Je n'ai
» pu me dispenser, sans me rendre
» coupable, de vous donner avis de
» son crime, afin que vous preniez les
» précautions que votre sagesse vous
» inspirera pour la conservation de vo-
» tre personne et de l'Empire, qui est
» menacé d'une funeste révolution.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

XXXI. Elle lui promet de faire ce qu'il voudra.

» Il est vrai, répondit l'Imperatrice
» que j'en ai été avertie de différens
» endroits, sans avoir pu me résoudre
» à le croire. Mais l'apprenant de
» vous, que tant de bienfaits engagent
» plutôt à l'excuser qu'à le dénoncer,
» je serois téméraire de ne pas du moins
» former des doutes sur sa conduite.
» Cependant vous sçavez la promesse
» que je lui ai faite, et le serment par
» lequel je me suis engagée à ne le
» point condamner, sans l'entendre.
» Quoique les accusations formées
» contre lui ne soient encore appuyées
» d'aucunes preuves, je consens néan-
» moins à les faire examiner par des
» Juges, pour le condamner à son re-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

» tour s'il est coupable. » Le Patriarche et Asan l'ayant assurée, que si elle ne permettoit à la noblesse de prendre incessamment les armes, bientôt il ne seroit plus tems de vouloir sauver sa famille, elle ne put retenir ses larmes; et prenant le ciel à témoin de la droiture de ses vues, elle laissa au Patriarche la liberté de faire ce qu'il jugeroit plus à propos.

XXXII. Les conjurés délarent la guerre à Cantacuzene.

A peine en eût-il porté la nouvelle aux conjurés, qu'ils donnerent des gardes à la mere du Grand-Domestique, à Andronic son fils, et à la femme de Mathieu son fils aîné. Ils nommerent Apocauque Gouverneur de la Ville, et le chargerent entiérement du soin de la guerre. Apocauque ne voyant pas la noblesse disposée à lui obéir, eut recours au peuple, que l'appas du gain engage aisément dans les plus grands excès. Il le gagna par ses promesses, et ayant armé la populace, il se mit à la têie d'une troupe d'Artisans qu'il conduisit à la Maison du Grand-Domestique, pour la piller et la détruire. Mais dès qu'ils apperçurent sa mere aux fenêtres, qui leur demanda le sujet de cet emportement, ils n'oserent aller plus loin. Apocauque voyant leur ardeur rallentie, se persuada que c'étoit par l'appréhension des amis et des parens de Cantacuzene. Il en fit donc mettre

quelques-uns en prison, et abandonna leurs biens au pillage. La crainte d'être exposés au même sort porta les autres à prendre la fuite. Il en sortit plus de quarante de la Ville; ils envoyerent prier l'Impératrice de ne regarder leur fuite que comme une précaution contre la persécution de leurs ennemis. De son côté le Patriarche poussa l'abus de son ministère et la fureur contre Cantacuzene jusqu'à promettre le ciel pour récompense à ceux qui le feroient périr par le poison, ou par des maléfices. Enfin il envoya aussi des lettres signées du Sçeau Impérial à tous les Gouverneurs de Thrace, et il leur mandoit que le Grand Domestique étoit disgracié, que l'Impératrice l'avoit relégué à Didymotique.

JEAN PALEOLOGUE. AN de N. S. 1341.

XXXIII. Il demande à l'Impératrice de lui donner des Juges.

Ceux qui s'étoient sauvés de Constantinople annoncerent les premiéres nouvelles de cette révolution à Cantacuzene. Il les soupçonna d'abord d'avoir mérité la colere de l'Impératrice par quelque infidélité, au châtiment de laquelle ils cherchoient à se soustraire. Mais apprenant ensuite que la guerre étoit ouvertement déclarée contre lui, il députa vers l'Impératrice Gauras Supérieur d'un Monastére, et un Officier de sa maison, nommé Sguropule, qui lui étoit extrêmement attaché. Il les chargea de lui protester qu'il étoit in-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

nocent de tous les crimes dont on l'accusoit, et de lui rappeller la promesse sacrée qu'elle lui avoit faite de ne le pas condamner sans l'entendre, et de lui donner des Juges devant lesquels il pût se justifier. Il leur ordonna de supplier l'Imperatrice, de fixer un tems pour instruire son procès, et lui rendre réponse; après quoi, si elle lui refusoit la justice, soit en les retenant, soit en gardant le silence, il prendroit le ciel et la terre à témoins de la violence qu'on exerçoit contre lui, et qu'il pourvoiroit à sa sûreté de la maniere qu'il jugeroit convenable, sans toutefois changer le Gouvernement, ni attenter sur sa personne ou sur sa famille.

XXXIV. On maltraite les députés.

Des soldats du parti d'Apocauque ayant rencontré les Députés sur leur route, les maltraiterent indignement; ils prirent leurs chevaux, leur équipage, et les mirent en prison. L'Impératrice indignée de cette insulte ordonna qu'on leur rendît ce qui leur appartenoit, et qu'on leur laissât la liberté de venir à la Cour. Dans l'audience qu'elle leur donna en présence de tout le Conseil, ils la supplierent d'examiner plus mûrement les reproches formés contre le Grand-Domestique, et de lui rendre la justice qu'il méritoit. Ils assurerent qu'il viendroit se justifier aussi-tôt qu'il auroit été mandé, et s'offrirent de de-

meurer en ôtage pour subir les plus cruels supplices, s'il manquoit à cet engagement qu'ils contractoient pour lui. Tout le Conseil trouvant leurs propositions raisonnables, demeura dans le silence. Apocauque outré de l'impression qu'elles avoient faite, y répondit par des invectives outrageantes. Il appella le Grand-Domestique ennemi de l'Etat, infidéle à son Prince, fourbe et parjure, le chargea des plus grands crimes, et dit par dérision que le Moine Gauras étoit son Patriarche. Ensuite l'ayant fait mettre avec Sguropule sous une bonne garde, il envoya de nouvelles lettres dans les principales villes, pour défendre au nom de l'Empereur de recevoir Cantacuzene, et pour ordonner de prendre les armes contre lui.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

XXXV. L'Impératrice le déclare déchu de la Régence.

L'Impératrice effrayée n'osa plus soutenir le parti de Cantacuzene. Elle lui écrivit une lettre où elle lui déclara qu'elle lui ôtoit la Régence, lui défendant de donner désormais aucun ordre concernant les affaires de l'Empire, et de sortir du Didymotique, sans une permission particuliére. Elle ajouta qu'elle ne pouvoit lui en dire actuellement la raison, mais qu'il l'apprendroit bientôt par la voix publique.

XXXVI. Il veut se mettre entre ses mains.

L'injustice de ce procédé et l'aigreur des termes dans lesquels l'Impératrice

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

s'étoit exprimé, révolterent les amis du Grand-Domestique. La plupart furent d'avis de prendre les armes à l'heure même, et de ne plus ménager des hommes si injustes. Cantacuzene les arrêta. Il leur dit qu'il n'avoit jamais rien tant appréhendé qu'une guerre civile, et que loin de vouloir en être l'Auteur ou l'occasion, il aimoit mieux aller se mettre entre les mains de l'Impératrice, afin qu'elle disposât de lui comme elle voudroit, dans l'espérance que la justice de sa cause l'emporteroit sur l'iniquité de ses calomniateurs.

XXXVII. Ses amis l'en détournent.

« Nous n'avons pas moins d'horreur » que vous, répondirent les amis de » Cantacuzene, des suites déplorables » que la guerre civile entraîne après » soi. Mais nous savons aussi que ceux » qui l'ont allumée, sont seuls coupables de ces malheurs, et qu'on ne » peut les imputer à ceux qui n'ont » d'autre crime à se reprocher que de » ne vouloir pas plier sous la domination d'un tyran. C'est néanmoins où » nous conduit le parti que vous voulez prendre. N'attendez pas qu'on » vous juge à la Cour, par les régles » de la justice; vous serez opprimé par » la calomnie; une juste indignation » vous fera renoncer au Gouvernement » et dès-lors l'iniquité de vos ennemis » vous accablera le premier pour nous

» perdre ensuite. Pensez-vous que nous » soyons assez lâches et assez insensés » pour nous soumettre à un homme » aussi méprisable qu'Apocauque ? Il » n'est personne parmi nous qui n'aime » mieux mourir. Si ce malheur » arrivoit, nous serions obligés de » prendre les armes pour nous conserver » la vie, la liberté, les charges et » les gouvernemens dont nous sommes » en possession. Les uns se donneroient » au Roi des Bulgares, les autres au » Crale de Servie ; les amis et les parens » se trouveroient ainsi armés les » uns contre les autres ; ils travailleroient » de concert à renverser nos » villes, à désoler nos campagnes, et » à ruiner l'Empire. Les Turcs d'ailleurs » continuellement attentifs à profiter » de nos moindres foiblesses, fondroient » sur nous de toutes parts.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

XXXVIII. Ils l'exhortent à prendre les ornemens Impériaux.

» Le seul moyen, continuerent-ils, » d'éviter tous ces malheurs, c'est de » vous déterminer à prendre les marques » de la Souveraineté. Cette démarche » n'a rien qui doive vous paroître » étrange, puisqu'elle n'est que » l'exécution de ce que l'Empereur » Andronic a voulu faire plusieurs fois » en votre faveur, et ce qu'il vous a » même recommandé en rendant les » derniers soupirs. Tout ce qu'il y a de » personnes distinguées dans l'Empi-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

» re, loin de s'y opposer, en feront » des réjouissances publiques; et regar» deront le jour de votre élévation, » comme un jour heureux qui termi» nera nos différends et qui réunira les » Citoyens. Ceux-mêmes qui n'ont ex» cité la guerre qu'à dessein de vous » faire déclarer ennemi de l'Empire, » seront forcés de demander la paix, » quand ils verront les choses changer » tout-à-coup de face. Nous ne cro» yons pas nous aveugler en jugeant » ainsi de l'avenir. C'est à vous à pré» sent à résoudre si vous voulez détour» ner les malheurs que nous appré» hendons, ou si vous aimez mieux » chercher votre repos particulier, en » cas que vous puissiez le trouver dans » la ruine générale de l'Empire.

XXXIV. Il y consent.

Quoique Cantacuzene n'eût rien à opposer au conseil que lui donnoient ses amis, il eut néanmoins de la peine à se résoudre, sçachant combien ces sortes de démarches sont dangereuses. Après avoir demeuré quelques momens dans le silence, où le trouble et l'agitation de son esprit le retenoient, il leur dit : « Vous n'avez fait qu'aug» menter en moi la frayeur où j'étois » déjà, de voir allumer dans l'Empire » le feu des dissentions domestiques; » et je prends à témoin l'œil de l'E» ternel, qui pénétre dans les réplis

» les plus secrets des consciences, que » je sacrifierois plutôt mes biens et ma » vie que de mériter le moindre soupçon d'avoir manqué de fidélité au » sang d'Andronic. Mais assuré, que » si je renonce au Gouvernement, comme je l'avois résolu, l'Etat en souffrira de plus grands maux, je me » précipite moi-même dans un péril » évident, pour le sauver et pour déférer à vos avis. Ce n'est ni par le désir de la gloire, ni par l'amour des » richesses que je prends le parti que » vous m'inspirez; la passion que j'ai » pour vos intérêts particuliers et pour » ceux de l'Empire, m'entraîne du » côté du péril, et me fait oublier ma » sûreté. Voyez de votre part si vous » êtes résolus de ne me point abandonner quand il faudra repousser la » violence de nos ennemis, et soutenir peut-être au risque de votre sang » la démarche où vous m'engagez. Le » Pilote ne peut sauver son vaisseau, » lorsque les matelots ne sont pas d'intelligence, ou qu'ils refusent de faire ce qu'il leur ordonne. Attendez-» vous à des disgraces, mais soyez » sûrs de les vaincre en vous armant » de constance. Si toutefois il est quelqu'un parmi vous qui ne se sente pas » la force de persévérer jusqu'à la fin, » ou qui aime mieux conserver ce qu'il

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

» posséde que de se livrer à des espérances douteuses, il peut se déclarer librement, et se retirer où il lui plaira, sans crainte que j'en aye moins d'affection pour lui. Je déclare encore que si quelqu'un de ceux qui auront embrassé mon parti, profite des troubles dont l'Empire sera nécessairement agité, pour voler et pour piller, je serai le premier à le punir, et que je le poursuivrai avec la même ardeur que mes propres ennemis. »

XL. Il est proclamé Empereur.

Toute l'assemblée s'écria que ses sentimens étoient pleins de sagesse et de modération; et le jour suivant chacun s'empressa de se rendre dans son Palais, pour lui prêter le serment de fidélité. L'armée qui étoit en marche contre le Crale de Servie, eut ordre de revenir à Didymotique, pour assister à la proclamation de Cantacuzene, qui se fit d'un consentement unanime.

XLI. Plusieurs villes le reconnoissent.

Pendant que l'on travailloit aux ornemens Impériaux, Cantacuzene écrivit aux villes de Thrace et de Macédoine, pour leur donner avis de son élection, et pour leur ordonner de le reconnoître, promettant de récompenser leur soumission, et menaçant de punir leur résistance. Il écrivit en particulier aux Gouverneurs et aux Commandans des garnisons, pour leur rap-

peller le souvenir des bienfaits qu'ils avoient reçus de sa main, et pour les assurer que s'ils suivoient son parti, il les combleroit d'autres faveurs plus considérables. La souscription de ces lettres étoit en caractères rouges comme celle des Empereurs. Quelques-uns de ceux à qui elles étoient adressées les reçurent avec respect et promirent d'y obéir. D'autres croyant qu'elles tendoient à une révolte criminelle contre l'autorité légitime, les lurent avec déplaisir, et néanmoins y déférerent en apparence, résolus d'abandonner Cantacuzene, dès qu'ils verroient son parti le plus foible; il envoya cependant des garnisons dans toutes les places où il avoit écrit.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

XLII. Colére de l'Impératrice.

Un des couriers qui portoit ces lettres fut surpris, et mené à Constantinople chargé de chaînes. Apocauque en triompha, et porta aussi-tôt ses dépêches à l'Impératrice, pour la convaincre que les desseins ambitieux dont il avoit accusé le Grand Domestique, n'étoient que trop réels. La Princesse en fut outrée; elle envoya les montrer à la mere de Cantacuzene, lui faisant demander si elle avoueroit enfin un projet de révolte écrit de la main de son fils. Elle répondit que ces lettres ne faisoient aucune impression sur elle; qu'elles étoient datées non-seulement de-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

puis la conjuration d'Apocauque, mais encore depuis qu'on avoit refusé à Cantacuzene la justice de le juger selon les Loix, et qu'on avoit mis ses députés dans les fers. Quoique sa réponse n'eût rien que de solide et de modéré, on l'arracha de sa maison pour la transférer dans un appartement du Palais-Impérial, où elle fut enfermée comme dans une prison, et dès le lendemain tous ses biens lui furent enlevés avec ceux de Cantacuzene.

XLIII. Cantacuzene prend les ornemens Impériaux.

Celui-ci n'en fut que plus animé. Lorsqu'on eut préparé les ornemens Impériaux, il indiqua le jour auquel il prendroit la pourpre, qui fut le 26 d'Octobre. La Noblesse et le peuple s'étant assemblé devant son Palais, il prit la robe et les brodequins de pourpre avec le bonnet Impérial, et il fut proclamé solemnellement, d'abord par les Officiers qui devoient l'annoncer au peuple, et ensuite par toute l'assemblée. On nomma d'abord l'Impératrice Anne, après elle son fils, l'Empereur Jean Paléologue, enfin Jean Cantacuzene et Iréne sa femme. Le même ordre fut toujours gardé dans les priéres publiques, où l'on fit exactement mention de Jean d'Apri, comme Patriarche de Constantinople. Le lendemain de la cérémonie, Cantacuzene voulut qu'on reprît les habits blancs, pour finir le

deuil de l'Empereur Andronic, qui n'étoit mort que depuis quatre mois et onze jours.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

Les nouvelles de cette proclamation causerent un étrange tumulte parmi les habitans d'Andrinople. Les principaux vouloient que l'on reconnût Cantacuzene, mais le peuple s'y opposa fortement. La plupart profiterent de cette division pour servir leur haines particuliéres, méprisant l'autorité des Magistrats, ils se jetterent en plein jour dans les maisons de leurs ennemis, et y exercerent toutes sortes de brigandages; celles des riches devinrent la proie d'une populace effrénée; toute la ville enfin fut au pillage. Les séditieux ayant envoyé offrir au Roi des Bulgares de lui livrer la place, il s'y rendit promptement à la tête de ses troupes. Mais elles furent défaites par celles de Cantacuzene, et le Roi se vit contraint de demander la paix. Le feu se communiqua bientôt aux autres villes de Thrace et de Macédoine qui avoient d'abord reconnu l'autorité du nouvel Empereur. La noblesse lui demeura toujours attachée, mais le peuple ne voulut entendre parler que de Jean Paléologue II massacroit les riches, moins par affection pour le Prince, que pour s'emparer de leurs biens.

XLIV. Différentes séditions à son sujet.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

XLV. Ses Ambassadeurs sont insultés à Constantinople.

Cantacuzene en prit occasion d'envoyer des Ambassadeurs à l'Impératrice, pour lui représenter que la continuation de cette guerre seroit la ruine de l'Empire, et pour lui protester que si on lui rendoit la justice qui lui étoit due, il étoit prêt de tout sacrifier au repos de l'Etat, quoiqu'il eût la force en main pour se défendre. Ceux qui gouvernoient sous l'Impératrice, ne répondirent aux Ambassadeurs que par des insultes et des outrages, et les mirent en prison. Ils en tirerent quelques jours aprés Sguropule, qu'ils y retenoient depuis environ un mois; ils lui couperent la barbe et les cheveux, le conduisirent honteusement par toute la ville, le renfermerent ensuite dans un cachot, et le chargerent de fers. On fit encore de plus grands insultes à un ami de Cantacuzene, qui avoit été pris sur mer. Il fut mis sur un âne, ayant la tête tournée vers la queue, et fut promené dans toutes les places publiques, tandisque la populace, gagnée par les largesses d Apocauque, vomissoit les plus grossiéres injures contre Cantacuzene et ceux de son parti. Le Patriarche voulut aussi se signaler dans ce qui étoit de son ministére. Il envoya de toutes parts des lettres d'excommunication contre Cantacuzene, et contre ceux qui lui étoient attachés;

défendant sous la même peine de lui donner du secours.

XLVI. Il écrit une lettre de remontrances au Patriarche.

Cette derniére démarche du Patriarche Jean fut plus sensible à Cantacuzene, que les insultes qu'il avoit reçues dans la personne de ses Ambassadeurs et de son ami. Il lui écrivit une lettre pleine de douceur et de ménagement, pour lui rappeller le souvenir des sermens solemnels, par lesquels l'Impératrice et lui s'étoient engagés à ne pas se laisser surprendre par la calomnie de ses ennemis, à examiner les preuves des réproches qu'on pourroit former contre lui, et à ne le pas condamner sans l'avoir entendu. Il lui remontra le mépris qu'il avoit fait des engagemens les plus sacrés, ou plutôt de la justice même et de la religion. Il lui fit voir que sa trop grande crédulité avoit été la premiére cause des maux qui affligeoient l'Empire, et qui alloient l'inonder. Il lui dit qu'il répondroit du sang de tant de Citoyens déjà répandu, et de celui qui seroit encore versé dans la suite, s'il n'employoit son crédit et son ministére pour étouffer ces troubles dans leur naissance. A l'égard de l'excommunication, il lui déclara qu'il ne croyoit pas qu'elle intéressât sa conscience, puisqu'il n'étoit point auteur des troubles, et que Dieu ne se regle pas sur l'injuste animosité des Evêques.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

Plus cette lettre étoit ferme et convaincante, plus elle causa de douleur au Patriarche. Cependant il dit hautement qu'elle étoit remplie de passion et d'opiniâtreté, et il fit mettre en prison le Moine qui l'avoit apportée. Mais le soin qu'il prit de la tenir cachée fit soupçonner à ceux que la passion n'avoit pas encore entiérement aveuglés, qu'elle contenoit des reproches auxquels il n'avoit pu répliquer, et qu'il avoit intérêt de tenir secrets.

XLVII. Celui-ci fait emprisonner le porteur.

XLVIII. L'Impératrice pense à se retracter.

L'Impératrice fut de ce nombre. Sa frayeur avoit malheureusement réalisé dans ce temps-là les crimes, dont les Auteurs de la conspiration avoient chargé le Grand-Domestique. Mais réfléchissant en particulier sur ses accusations, elle avoit reconnu qu'on n'en apportoit aucune preuve, et même que les lettres interceptées ne prouvoient autre chose sinon que Cantacuzene n'avoit pensé à prendre des précautions que depuis que l'on attentoit à sa personne. Elle se répentit donc d'avoir permis si légérement de prendre les armes. « On m'a trompée, dit-elle » un jour en particulier. Plus j'examine » la conduite de Cantacuzene, et » moins je le trouve coupable d'avoir » conspiré contre moi et contre mes » enfans. Je devois comparer ses ac» tions avec les discours que l'on m'a

» tenus, et j'aurois évité le fâcheux » embarras où je suis à présent. Je ne » vois plus qu'un moyen de terminer » la guerre, qui va ruiner l'Empire en » le divisant; c'est de permettre à Cantacuzene d'exercer la même autorité » dont il étoit en possession avant les » troubles. Andronic la lui avoit accordée; j'y avois moi-même souscrit, » en consentant à son mariage avec ma » fille. Les ornemens Impériaux qu'il » a pris, font donc aujourd'hui toute » la difficulté. Mais il ne prend le titre » d'Empereur qu'après moi et mon fils, » et ne seroit-il pas plus à propos de » lui laisser la robe Impériale, que de » ruiner l'Empire? »

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

XLIX. Les Conjurés l'intimident.

Ses femmes informerent bientôt les Chefs de la conjuration de ces dispositions. Alarmés de cette nouvelle, ils allerent représenter à l'Impératrice qu'ils n'avoient agi jusqu'à ce jour, que dans le dessein de la servir contre les entreprises d'un perfide et d'un usurpateur; et qu'ils venoient par un effet du même zele, l'avertir de ne se réconcilier avec lui qu'après des précautions extraordinares, et après leur en avoir parlé. Ils l'assurerent que si la paix, que Cantacuzene proposeroit, étoit avantageuse à l'Etat, non-seulement ils ne s'y opposeroient pas, mais qu'il l'exhorteroient à la conclure

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

C'étoit un nouveau piége qu'ils dressoient à l'Impératrice, et dans lequel le Patriarche étoit chargé de le faire tomber. Etant demeuré seul avec elle, il lui fit entendre que Cantacuzene, né politique, fourbe, et ambitieux, feindroit pour rentrer en grace, de se soumettre à toutes les conditions qu'elle voudroit lui imposer; mais que quand il auroit recouvré son ancien pouvoir, il exécuteroit aussi-tôt les funestes projets qu'il avoit conçus. Enfin il lui fit promettre par serment de ne rien terminer avec lui sans l'avis d'Apocauque et de ses amis. Lorsqu'elle l'eût juré, sans penser que les ennemis de la paix y trouveroient toujours des difficultés et des obstacles, il prononça contr'elle une sentence d'excommunication, si elle contrevenoit jamais à la parole qu'elle lui avoit donnée.

L. Elle est touchée des remontrances des moines du mont Athos.

Instruit de la perplexité où étoit l'Impératrice, Cantacuzene fit une derniére démarche, pour l'engager à rétablir la tranquillité dans l'Empire. Il pria les plus respectables d'entre les Moines du Mont Athos d'aller lui remettre devant les yeux les suites déplorables de la guerre, et le bien qu'elle procureroit à l'Empire en lui rendant la paix. Elle parut extrêmement touchée de leur discours, et elle auroit sur le champ rappellé Cantacezene, si elle avoit pû

le

le faire de son propre mouvement. Mais liée par ses sermens, elle fut obligée de consulter le Patriarche et Apocauque. N'osant rejetter ouvertement la proposition des Moines, ils eurent recours à l'artifice pour faire échouer leur négociation. Ils les logerent séparément, et gagnerent Macaire, qu'ils firent Archevêque de Thessalonique; ensuite ils en confinerent quelques-uns en des Monastères éloignés, et effrayerent tellement les autres, qu'ils demanderent à s'en retourner sans avoir rien conclu.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

LI. Couronnement du jeune Empereur.

Pour s'affermir davantage dans la puissance qu'ils avoient usurpée, le Patriarche proposa de couronner le jeune Empereur, qui étoit dans sa dixiéme année. Il le fit avec tant de précipitation et si peu d'égards aux bienséances, qu'il n'attendit pas même un jour de fête, suivant l'ancien usage; mais il le couronna le 19 de Novembre de la même année 1341. cinq mois et quatre jours après la mort d'Andronic son pere. La cérémonie de son sacre fut remise au vingt-quatre de Décembre, jour auquel une partie des troupes se rendoit à Constantinople pour célébrer la naissance du Sauveur, et recevoir les libéralités du Prince. Grégoras, qui fut présent à la cérémonie, a remarqué que les spectateurs y étoient moins oc-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

cupés à faire des vœux pour la gloire et la prospérité du Prince, qu'à vomir des imprécations contre Cantacuzene.

LII. Mort de la mere de Cantacuzene.

Ces cris tumultueux ayant pénétré jusqu'à l'appartement où sa mere étoit retenue, mirent le comble à sa douleur. Depuis sa détention au Palais elle avoit été traitée avec une extrême inhumanité. Quoiqu'elle fut attaquée d'une fiévre violente, et que le froid fût des plus rigoureux, on lui refusa du feu et un Médeçin. L'Impératrice l'ayant appris avec douleur, lui envoya le sien; mais Apocauque défendit de lui donner aucun reméde, et il laissa mourir dans l'indigence une femme qu'Andronic avoit infiniment respectée pour les rares qualités de son cœur et de son esprit.

An de N. S. 1342.

LIII. Imposture des conjurés.

Ces circonstances ne furent pas moins cruelles pour son fils, que la mort d'une mere tendrement aimée. Il voyoit ses ennemis devenir plus fiers et plus implacables de jour en jour. Ils s'étoient eux-mêmes nommés aux premiéres charges de l'Empire; Apocauque avoit pris le titre de Grand-Duc; Andronic Paléologue son gendre et Chumne, celui de Grand-Stratopedarque; Isaac Asan, celui de Panhypersebaste; Gabalas, celui de Protosebaste. Ils en exercerent les droits avec

une autorité si absolue, qu'il ne resta plus à l'Impératrice que le nom et les ornemens de sa dignité. La perte de son autorité lui fit souhaiter la paix avec plus d'ardeur ; mais ceux qui s'étoient emparés du Gouvernement, avoient trop d'intérêt à s'y opposer, pour se prêter à ses désirs. Cherchant néanmoins à couvrir leur résistance de quelque prétexte spécieux, ils menerent devant elle deux prétendus espions, qui rapporterent qu'ils avoient entendu dire à Cantacuzene qu'il feroit mourir l'Impératrice avec son fils, lorsqu'il auroit ruiné leurs partisans, qu'il feroit expirer dans les plus cruels supplices. Ils s'applaudirent de cette fausse déposition, et ils ordonnerent que quiconque parleroit désormais d'accommodement, seroit traité comme un ennemi de l'État.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

LIV. Mauvais état des affaires de Cantacuzene.

Cantacuzene n'espérant plus de conciliation pensa à établir son autorité dans la Thrace, la Macédoine, et la Thessalie. Mais il trouva des obstacles et des contradictions à chaque pas. Déjà Monomaque Gouverneur de Thessalie, et Sire Gui de Lusignan qui commandoit à Phere, avoient renvoyé durement les Ambassadeurs, par lesquels ils les avoit prié de se joindre à lui. Synadene Gouverneur de Thessalonique, offrit de lui livrer la place au

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

commencement du Printems dès qu'il le verroit paroître à la tête de ses troupes ; et un riche particulier nommé Crele, avoit promis de l'aider de tout son bien. Ces deux ressources sur lesquelles il fondoit une partie de ses espérances, s'évanouirent presqu'aussitôt. Synadene fut chassé de Thessalonique dès qu'on sçut qu'il vouloit en ouvrir les portes à Cantacuzene, et Crele appréhendant de risquer sa fortune, changea de sentiment. Les premiers mois de cette campagne ne furent qu'une suite de désertions tant des Chefs que des soldats, et même de ceux qui lui avoient juré un attachement inviolable. Les uns retournerent à Constantinople, les autres se joignirent aux factieux de Thessalonique, et Synadene passa enfin dans le parti d'Apocauque, qui côtoyoit l'Eubée et la Thessalie avec une flotte nombreuse.

LV. Il ranime ceux de son parti.

L'abbattement où Cantacuzene vit son armée lui fut plus sensible que toutes ses pertes. Il assembla ses principaux Officiers et leur dit : « Il n'est que » trop évident, mes chers compagnons, » que nous sommes dans un tems de » malheurs et de troubles. Les espé» rances avec lesquelles nous avons » commencé la guerre se sont dissipées; » l'épée de l'ennemi n'a pu encore en-

» tamer nos troupes ; et déjà la perfi-
» die de nos alliés nous en a enlevé
» une grande part'e. Heureusement que
» je n'ai jamais mis ma confiance dans
» la multitude, mais dans le bras tout-
» puissant de celui qui connoît mon
» innocence et la justice de notre cause.
» Quoi donc ! si quelques-uns de ceux
» qui nous étoient unis se sont laissé
» trop attendrir sur la destinée, quoi-
» qu'incertaine, de leurs proches, faut-
» il vous troubler comme vous le faites ?
» Est-il un plus cruel supplice que ce-
» lui d'aller mettre ses armes aux pieds
» d'un homme tel qu'Apocauque, et
» de se soumettre à un tyran ! Com-
» ment une semblable proposition au-
» roit-elle été reçue de nos peres dans
» les beaux jours de la République !
» Se seroient-ils imaginé qu'un jour
» elle pourroit être écoutée de leurs
» descendans ? Ne vous figurez pas
» néanmoins qu'ils ayent été toujours
» heureux. Ils ont essuyé des malheurs
» comme tous les humains. Ils ont vu
» mourir leurs Généraux, ils ont per-
» du des batailles, ils ont été mis en
» fuite, vaincus, humiliés. Mais cette
» espéce de chûte, au lieu de les abat-
» tre, ne servoit qu'à les animer da-
» vantage et à s'assurer de la victoire.
» Que ces exemples relevent votre cou-
» rage, et qu'ils vous inspirent de

Jean Paleologue. An de N. S. 1342.

» meilleures espérances. J'ai résolu de » recourir au Crale de Servie, avec » qui j'ai toujours été uni. Quand nous » serons fortifiés de son secours, nous » retournerons à Didymotique, et nous » serons désormais en état d'attaquer et » de repousser nos ennemis. Si quel- » qu'un a un meilleur avis à opposer, » je le suivrai de tout mon cœur, et » j'engagerai les autres à le suivre. »

LVI. Il va implorer le secours du Crale.

Il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'approuvât le parti qu'il proposoit et qui ne lui fît de nouvelles protestations d'attachement et de fidélité quel que fût le sort que la fortune lui préparât. La situation où l'on se trouvoit, ne permit pas de différer plus long-tems l'exécution de ce projet, pour lequel il se présenta plus de facilités qu'on n'auroit osé espérer. Les troupes s'avançant du côté de la Servie camperent sur le soir à l'entrée d'un défilé auprès du Fort de Prosaque. Michel à qui il appartenoit, fut averti de leur arrivée, et envoya pendant la nuit les soldats de sa garnison pour défendre ce passage, croyant que c'étoit un parti de Grecs vagabonds, qui venoient faire le dégat sur ses terres. Mais dès qu'il eût appris que c'étoit l'armée de l'Empereur Cantacuzene, il se rendit aussi-tôt à son camp, il le salua avec autant de respect qu'un sujet auroit pu faire, il four-

nit des vivres à son armée, et lui donna un libre passage jusques sur la frontiere des Serviens.

LVII. Libere y dispose ce Prince.

Là il trouva Libere, Gouverneur de Belesse au-delà du fleuve Axius. C'étoit un ancien ami que les guerres civiles des deux Andronics avoient engagé à se retirer en pays étranger. Il témoigna à Cantacuzene combien il étoit sensible aux chagrins que lui causoient ses ennemis; et il s'offrit d'aller prévenir le Crale en sa faveur, tandis qu'il feroit rafraîchir son armée à Scopie, où rien ne lui manqueroit. Il rencoutra le Prince à Morave qui accompagnoit sa femme Helene, dans un voyage qu'elle faisoit en Bulgarie pour voir le Roi Alexandre son frere; il lui fit récit des mauvais traitemens que l'Empereur Cantacuzene avoit reçu de ses sujets. Il lui dit qu'ayant été obligé de quitter l'Empire il venoit implorer sa protection; et le conjurant de ne le pas refuser, il lui représenta que rien n'étoit plus glorieux pour un Prince, que de prendre la défense d'un autre qui étoit persécuté par l'injustice de ses sujets.

LVIII. Il en est favorablement reçu.

Des motifs moins pressans auroient suffi au Crale pour le déterminer à protéger Cantacuzene, dont il avoit toujours estimé les vertus. Il retourna sur ses pas, et ayant assemblé ses troupes, il partit bientôt pour se rendre à Sco-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

pie. C'étoit une ancienne coutume établie parmi les Serviens que lorsqu'un Prince venoit visiter leur Crale ils descendissent tous deux de cheval à la premiére entrevue, et que l'étranger le baisâtà l'estomac et au visage. Dans les entrevues suivantes, il saluoit le Crale sans descendre de cheval. Le Prince changea cet usage en faveur de Cantacuzene. Il mit pied à terre aussi-tôt qu'il l'apperçut, et le saluant comme un Souverain qui lui étoit supérieur, il lui donna toujours la premiére place, et ordonna aux Serviens de le saluer à la maniere des Grecs, en lui baisant le genou. Toutes les fois que Cantacuzene venoit lui rendre visite, il alloit le recevoir à l'entrée de son appartement avec les principaux de sa Cour.

LIX. Condition à laquelle le Crale lui promet du secours.

Ce favorable accueil fut d'un heureux augure pour Cantacuzene. Il informa le Crale des artifices d'Apocauque et du Patriarche pour aigrir l'Impératrice, et pour indisposer le peuple contre lui; il l'instruisit des précautions qu'il avoit prises pour se mettre à couvert, et de la triste situation où il se trouvoit depuis qu'il avoit été abandonné d'une partie de ses troupes, et de ceux même qu'il avoit cru ses plus fideles amis. Il le conjura par leur ancienne amitié de le secourir, ou de lui déclarer librement si la crainte de se brouiller

avec l'Impératrice le retenoit. » Je n'a-
» préhende, répondit le Crale, que de » ne pas répondre à la confiance avec » laquelle vous vous adressez à moi. » J'ai des forces plus que suffisantes » pour vous faire triompher de vos ennemis, et je suis prêt à les employer » sans réserve, si vous le voulez. Je ne » vous demande pour cela que de m'abandonner les villes qui sont depuis » Christopole, ou du moins depuis » Thessalonique jusqu'à la mer. Seroit-» il juste que je courusse avec mes sujets les hasards d'une longue et penible guerre, et que j'en fisse les fraix » sans en retirer aucun avantage? Vous » m'avez fait payer vous-même le secours que je vous ai demandé contre » le Roi de Bulgarie, avec qui j'étois en » guerre il y a quelques années. Il me » semble que dans l'incertitude et l'abandon où vous êtes, vous devez » sacrifier quelques places pour jouir » du reste de l'Empire. »

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

» Il est juste, reprit l'Empereur, » de reconnoître les dépenses que vous » ferez pour moi. Mais si je paie vos » secours, pourrez-vous dire que je » vous ai obligation? Ne vous seroit-il » pas plus glorieux de faire dire de » vous, qu'une amitié généreuse vous » a mis les armes à la main pour ma » défense, et que vous n'avez point

LX. Cantacuzene les refuse.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

» écouté l'intérêt, ce motif des ames » vulgaires ? Je n'oublierai jamais le » prix du service que vous me rendez, » et vous pourrez regarder comme » votre propre bien tout ce que je sou- » mettrai par votre secours. Je ne me » dissimule pas ma situation présente, » je sais qu'elle est fâcheuse. Cepen- » dant je vous déclare que je ne con- » sentirai jamais à vous livrer aucune » place dépendante de l'Empire. Si ces » dispositions vous déplaisent, vous » pouvez me parler avec la même fran- » chise, afin que je cherche auprès » d'un autre Prince un secours que je » puisse recevoir sans honte.

LXI. Le Crale cède à sa fermeté.

Le Crale demeura étonné de la fermeté que Cantacuzene conservoit dans ses malheurs ; il en parut fâché. Helene au contraire en fut touchée. Voyant qu'il étoit sur le point de rompre avec lui, elle assembla les principaux de sa nation, et leur représenta que le Crale alla se déshonorer dans les Cours étrangeres, en refusant de soutenir un Prince injustement opprimé, et qui montroit tant de grandeur d'ame. Elle les pria de proposer un tempérament, qui étoit d'engager le Roi à se désister de sa demande, à condition que l'Empereur demeureroit toujours uni d'intérêts aux Serviens, et qu'il ne reclameroit jamais les villes qu'ils avoient enlevées à l'Em-

pire. L'ardeur avec laquelle Libere négocia cette affaire la fit réussir au gré des Princes. « Vous avez persuadé à mes sujets, dit le Roi à l'Empereur, » que votre amitié étoit préférable à » tout : disposez donc de mes forces, » je suis prêt à marcher avec vous contre vos ennemis. »

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

LXII. Traité d'alliance.

Quelques murmures que l'inflexibilité de Cantacuzene causa parmi ses troupes, le déterminerent à accorder ce qu'on lui demandoit. Il fit donc un Traité d'alliance, dont les articles étoient ; Que les deux Princes seroient toujours unis d'une amitié inviolable ; que l'Empereur Cantacuzene ne revendiqueroit point les Villes, qui avoient autrefois relevé de l'Empire, et dont le Crale ou son pere s'étoient emparés ; que le Crale ne pourroit en envahir d'autres ; que les places qu'il reprendroit conjointement avec l'Empereur lui appartiendroient ; que s'il en prenoit quelqu'une en l'absence de l'Empereur, de quelque maniere que ce fût, il la lui rendroit aussi-tôt qu'il la redemanderoit ; que le Crale ne s'uniroit jamais avec l'Empereur Jean ni avec l'Impératrice Anne sa mere ; qu'enfin lorsque Cantacuzene seroit en possession de l'Empire, il donneroit des secours au Crale contre tous ses ennemis.

Ces articles furent signés et confir-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

més par serment de part et d'autre, malgré les efforts des ennemis de Cantacuzene pour traverser l'alliance. Dans l'espace d'un mois qu'il demeura en Servie, ils envoyerent publiquement faire différentes propositions au Crale.

LXIII. Conjurations contre Cantacuzene; sa fidélité.

Ils oserent lui demander la tête de Cantacuzene, ou du moins de le remettre entre leurs mains, et ils offrirent pour prix de cette perfidie, la fille de l'Impératrice Anne en mariage au fils du Crale, et de lui céder toutes les villes qui étoient depuis Christopole et Thessalonique jusqu'à la mer d'Illyrie. Enfin ils subornerent plusieurs personnes pour empoisonner celui dont ils avoient juré la perte. Mais ces indignes intrigues tournerent à leur honte. Quoique Cantacuzene en fût instruit par la voix publique, il ne changea point de sentiment à l'égard du jeune Empereur et de sa mere. Un Evêque faisant l'office en sa présence pendant son séjour en Servie, omit de les nommer dans les Diptyques croyant lui faire sa Cour. Cantacuzene l'interrompit, en lui ordonnant de faire mention de l'Impératrice Anne et de l'Empereur Jean son fils avant lui et avant l'Impératrice Irene sa femme. Il recommanda la même chose à Jean l'Ange pour les acclamations, lorsqu'il l'envoya chez les Etoliens et les Thessaliens, qui s'étoient rangés de

son parti, et qui lui demandoient un Gouverneur.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1341.

Plus il faisoit paroître de modération, plus ses ennemis montroient de fureur et d'emportement pour le perdre. Apocauque fier de quelques légers succès qu'il avoit eus sur les côtes de Macédoine et de Thessalie, en fit trophée aux yeux des habitans de Didymotique. Il leur écrivit une lettre pleine de fierté, dans laquelle il disoit qu'il ne les croyoit plus assez insensés pour demeurer encore attachés à Cantacuzene, et qu'il leur conseilloit de venir au-devant de lui jusqu'à un endroit qu'il leur marqua. Sa lettre indigna les habitans à qui elle étoit adressée. Ils lui firent réponse en ces termes : » Nous n'avons pu » lire les traits ridicules de votre lettre, » sans nous étonner d'abord de l'or- » gueil qui vous l'a dictée. Mais ayant » reconnu depuis que vous imitez » l'audace de l'esprit des ténébres, en » vous soulevant contre votre bienfai- » teur et votre souverain, nous n'avons » plus trouvé étrange que vous l'imi- » tiez encore dans le faste et l'arrogan- » ce de vos discours. Nous n'ignorons » pas la bassesse de votre naissance et » la noirceur de votre ame ; et tout le » monde sçait que vos crimes jusqu'à » présent n'ont été que trop heureux » pour le malheur de l'Empire. Accablé

LXIV. Réponse vive des citoyens de Dydimotique à Apocauque.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

» de bienfaits par l'Empereur Cantacuzene, vous n'avez pu en soutenir » le poids; vous vous êtes laissé éblouir » par l'éclat de votre rang; vous vous » êtes élevé contre lui; vous avez armé ses sujets sous prétexte de fidélité » et de procurer leur bien, mais en effet pour troubler leur repos. On voit » aujourd'hui les villes nager dans le » sang que vous avez répandu. Les » prisons que vous avez bâties ne peuvent plus contenir ceux que vous » soupçonnez. On n'entend parler que » de vols, de brigandages, de larmes, de gémissemens. Vous avez fait » périr tous les gens de bien de chaque » ville, et vous avez méprisé le peuple » comme une victime indigne de votre » colere. Que votre perfidie éclate tant » qu'elle voudra contre l'Empereur » Cantacuzene, votre maître et le nôtre; jamais elle ne donnera atteinte à » sa gloire, à ses droits, à sa douceur. » S'il a été malheureux, n'en soyez pas » surpris; il a cela de commun avec les » plus grands hommes qui ont quelquefois succombé pour un tems sous » la malignité de leurs ennemis; mais » attendez encore un peu, et vous verrez la justice de sa cause triompher » de votre iniquité. Nous vous renvoyons ceux qui nous ont apporté votre » lettre sans leur avoir fait aucun mal,

» par le seul respect des droits sacrés » des ministres publics. Mais s'il en re» vient d'autres, sçachez qu'il ne s'en » retourneront pas sans recevoir le châ» timent qui leur sera dû. »

LXV. Cantacuzene est abandonné par une partie de ses troupes.

Apocauque fut d'autant plus irrité de cette réponse, qu'il apprit en même tems, que Cantacuzene avoit tout obtenu du Crale, et qu'il étoit en marche pour regagner la Thrace. Ce Prince ayant en effet été averti par quelques habitans de Phere, de se présenter aux portes de cette ville à la tête d'une armée, il s'y étoit rendu avec ses troupes jointes à celles du Crale. L'événement ne répondit pas aux espérances dont on l'avoit flatté. Ceux qui avoient promis de lui livrer la ville changerent de résolution ou ne purent tenir parole, il fallut donc l'attaquer dans les formes. Pendant qu'il en faisoit le siége, une maladie contagieuse qui se mit dans le camp des Serviens, en emporta plus de mille ; les autres ou déjà malades, ou craignant de le devenir, demanderent à retourner dans leur pays. L'Empereur les retint par ses prieres et par ses promesses. Mais à peine furentils appaisés, que les Grecs se mutinerent, et prirent tous le chemin de Christopole, excepté cinq cens, qui demeurerent avec les Serviens.

Les Lieutenans d'Apocauque qui re-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

çurent les Déserteurs, ne manquerent pas d'en écrire aussi-tôt à Constantinople; et regardant déjà comme certain ce qu'ils souhaitoient ou ce qu'ils s'imaginoient devoir arriver, ils manderent

LXVI. Faux bruits répandus sur lui.

à l'Impératrice Anne que Cantacuzene s'étoit avancé avec les Serviens jusqu'à la grande muraille; qu'il n'avoit pu la passer à cause de la vigoureuse résistance qu'il y avoit trouvée; qu'il avoit été abandonné dans sa retraite par tous les Grecs, qui étoient venus se joindre à eux, excepté dix, et que lui-même se voyant sans ressource s'étoit réfugié au Mont Athos pour se dépouiller de la Pourpre, et y prendre l'habit de Moine.

LXVII. Effets qui s'ensuivent.

On crut aisément à Constantinople ce que l'on souhaitoit avec ardeur. Toute la Ville retentit aussi-tôt de cris de joie; on y fit des réjouissances publiques, comme on avoit coutume d'en faire lorsque les troupes avoient remporté une grande Victoire sur les Barbares ou sur les autres ennemis de l'Empire. Quoique les ennemis de Cantacuzene fussent bientôt désabusés de cette erreur, ils persisterent à répandre que son parti étoit absolument ruiné, et ils traiterent comme des insensés ceux qui lui demeurerent attachés. Ils commencerent par le mépris et finirent par la cruauté. Ils suspendirent Patriciote, et le firent expirer au milieu des tour-

mens; Sidere fut déchiré à coups de verges, et jetté dans une prison; un Turc qui s'y trouva par hasard fut le seul qui lui donna du secours, et qui prit soin de panser les playes dont il étoit couvert. Les femmes même de la premiére distinction ne furent point épargnées. On accusa Asanine femme du fils du Despote Asan, d'avoir reçu des lettres de Cantacuzene, par lesquelles il lui mandoit de faire empoisonner quelques personnes attachées à l'Impératrice; sous ce prétexte, elle fut condamnée à subir le honteux supplice du foüet. L'imposture et l'abus des choses Saintes furent mis en œuvre par les ennemis de Cantacuzene. Ceux qui languissoient dans les prisons de Constantinople ayant demandé à se confesser, on donna des habits de Moine à un particulier ivrogne et libertin, reconnu pour tel dans toute la Ville, à qui l'on recommanda d'interroger les prisonniers pour découvrir quels étoient les principaux amis de Cantacuzene et leurs desseins. Mais comme il n'y avoit ni secret ni conspiration, on ne put rien apprendre de ce qu'on vouloit sçavoir, et la fourberie ne servit qu'à rendre odieux Apocauque et le Patriarche.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

On voyoit d'ailleurs que les affaires de Cantacuzene n'étoient pas si désesperées qu'ils affectoient de le publier.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

Le Crale non content de lui avoir donné des troupes, s'étoit mis en campagne lui-même à la tête d'une seconde armée, et avoit forcé la ville d'Edesse, qu'il promit de remettre à l'Empereur son allié, dès qu'il le souhaiteroit. Apocauque ayant reçu depuis peu de nouvelles marques de mepris de la part des habitans de Didymotique, qui refuserent de se rendre, quoiqu'il se fût avancé assez près de la Ville avec une cavalerie et une infanterie nombreuse. Il forma le siége du Fort d'Ampythion dans le voisinage de cette Ville: mais il fut tout-à coup obligé de renoncer à son entreprise, pour aller arrêter les Scythes qui s'étoient jettés dans la Thrace. Sa frayeur et sa précipitation furent avantageuses aux Habitans de Didymotique, qui pillerent son camp, où ils trouverent une grande quantité de vivres et de bestiaux. Vers le même tems des députés des peuples de Thessalie vinrent assurer Cantacuzene, que toute la Province lui étoit soumise, et qu'elle l'invitoit à s'y rendre. Il s'excusa d'y aller en personne; mais il y envoya pour Gouverneur Jean l'Ange Despote son parent.

LXVIII. Quelques avantages pour Cantacuzene.

LXIX. L'Impératrice prie le Crale de le lui livrer.

Ces succès donnerent de l'inquiétude à l'Impératrice, qui sollicitée par les brouillons, envoya des Ambassadeurs au Crale pour le prier de lui li-

vrer Cantacuzene, promettant de lui céder plusieurs villes de Macédoine. Le Prince reçut avec indignation ces Ambassadeurs ; il protesta que quand on lui donneroit tout l'Empire, il ne terniroit pas son nom par une si noire perfidie. Croyant le tenter par de plus grandes offres, elle lui fit proposer toutes les Villes de l'Occident, excepté Thessalonique ; à condition seulement qu'il retiendroit Cantacuzene en prison, puisqu'il ne vouloit pas le livrer. Le Prince défendit à ses Ambassadeurs d'insister davantage sur une demande qui lui étoit injurieuse. Helene sa femme leur reprocha la témérité avec laquelle ils s'étoient chargés d'une pareille commission ; et plusieurs Serviens les menacerent de mort, s'ils ne se retiroient promptement.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

LXX. Fureur des Phéréens contre Cantacuzene.

Le Crale soutenoit pas sa conduite l'amitié qu'il paroissoit avoir pour Cantacuzene. Il prit plusieurs Villes par force ou par composition, et il alla avec lui recommencer le siége de Phere. Avant que de faire le dégat aux environs de cette Ville, il envoya sommer les habitans de se soumettre à Cantacuzene, et en cas de refus il menaça de ravager leurs campagnes et de mettre tout à feu et à sang. Ils répondirent qu'ils étoient prêts de tout souffrir plutôt que de le reconnoître pour Souverain.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

Cantacuzene prévoyant les malheurs que les Phéréens alloient s'attirer, chargea une personne de confiance de les engager seulement à le nommer avec l'Impératrice Anne et l'Empereur Jean son fils dans les prieres et les acclamations publiques, sans exiger qu'ils reçussent un Gouverneur ni une Garnison de sa part. Cette seconde députation les mit en fureur. Ils massacrerent celui qui leur en avoit porté la parole; couperent son corps en quatre parties, et les attacherent au haut de quatre Tours.

LXXI. Il est forcé de lever le siége par le murmure de ses troupes.

Ils effrayerent les Assiégeans par cette barbare inhumanité, comme ils en avoient en dessein. Les Grecs qui étoient à la suite de Cantacuzene, se persuaderent qu'après cela il ne falloit attendre aucune composition de la part des Phéréens; que l'Evêque et le Gouverneurs, amis particuliers d'Apocauque, les entretiendroient dans ces dispositions jusqu'au dernier moment; et qu'ainsi ils se consumeroient en pure perte devant une place qu'il ne falloit pas espérer de prendre de force; ils le supplierent donc de les remener à Didymotique, où leurs affaires de famille les rappelloient depuis long-tems. L'Empereur n'ayant pu les faire changer d'avis, il fut obligé de prendre congé du Crale, et de recevoir le peu

de troupes qu'il voulut lui donner. Le Prince Servien demeura aux environs de Phere où il fit un horrible dégat.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

Bientôt Cantacuzene reconnut que les Serviens qu'on lui avoit donnés n'étoient qu'une vaine multitude, fatiguée par une marche de deux mois, et qui, désespérant de retourner dans sa Patrie, commençoit à s'abandonner au chagrin, il ne crut donc pas devoir rentrer à Didymotique avec une si foible ressource; et il resolut d'aller demander au Crale un secours capable de le rendre redoutable à ses Ennemis. A peine eut-il déclaré sa résolution aux Grecs, qu'ils lui répondirent tous d'une voix, qu'ils aimoient mieux souffrir les maux les plus terribles et périr de la mort la plus cruelle, que de retourner en Servie. Ni les prieres ni les remontrances ne furent capables de les vaincre. Cantacuzene étoit dans cette triste situation, lorsqu'il reçut une lettre de l'Impératrice Irene sa femme, qui l'avertissoit qu'Apocauque et le Protostrator Paléologue son gendre l'attendoient sur le chemin avec deux armées nombreuses. Cette nouvelle jetta l'effroi parmi ses troupes, et les força de consentir à ce que l'Empereur leur avoit proposé.

LXXII. Il retourne en Servie.

Leur retour auprès du Crale fit naître l'inquiétude, le trouble et le murmure chez les Habitans de Didymotique.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

L'Impératrice Irene leur représenta que Cantacuzene n'avoit pu se dispenser de ce voyage, mais qu'il reviendroit bientôt avec un puissant secours, et qu'il recompenseroit la constance et la fidélité de ceux qui demeureroient attachés à son service ; elle les exhorta à faire encore un dernier effort. Ses remontrances eurent leur effet. Les habitans de Didymotique, après avoir conféré sur l'état de leurs affaires, résolurent d'envoyer une ambassade à Alexandre Roi de Bulgarie, pour le supplier de les secourir, et pour les assurer que si l'Empereur Cantacuzene mouroit dans un combat ou autrement, la Ville se donneroit aux Bulgares. Quoiqu'ils fussent très-éloignés d'en venir à cette extrêmité, ils le lui promirent néanmoins pour l'engager par cette espérance à leur donner un prompt secours, et pour rallentir l'ardeur des assiégeans, en leur faisant appréhender qu'ils ne se rendissent aux Bulgares, si on les pressoit trop vivement.

LXXIII. Les habitans de Didymotique demandent du secours au Roi des Bulgares.

LXXIV. Il leur envoye des troupes.

Alexandre n'hésita pas d'accorder ce qu'on lui demandoit. Mais l'affaire eut des suites toutes contraires à l'attente des assiégés. Comme ils avoient promis à Alexandre de lui livrer leur ville, si l'Empereur ne revenoit point, il mit tout en œuvre pour empêcher son retour. Il envoya prier le Crale et Helene

sa femme de le retenir dans une étroite prison, ou de le faire mourir. Le Crale, loin de se prêter à cette perfidie, en rejetta la proposition avec horreur, et suivit en cela les sentimens de sa femme, quoique sœur d'Alexandre. Ce Prince n'ayant pu engager le Crale à commettre une trahison, forma un autre projet. Il envoya à Didymotique un corps de troupes assez considérable pour investir la Place, et recommanda à ses Généraux de la serrer étroitement, sous prétexte de la défendre.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1342.

LXXV. Elles deviennent leurs ennemis.

Ses ordres furent ponctuellement exécutés. Avant l'arrivee des Bulgares, les habitans trouvoient encore le moyen de sortir avec une partie de la garnison, pour aller ravager les Villes du parti contraire, et pour rapporter des vivres; mais depuis, ils furent comme prisonniers dans leur ville, et tellement pressés par la faim qu'ils se crurent déjà condamnés à la mort. Si quelques-uns se hasardoient de sortir, ils tomboient entre les mains des Bulgares, qui les renvoyoient après les avoir dépouillés de tout; et lorsqu'on se plaignoit à leurs Chefs de ces violences, ils répondoient que ces coureurs n'étoient pas de leur armée, mais des détachemens de celle d'Apocauque, qui battoit la campagne. Ces violentes et criminelles hostilités persuaderent aisément à l'Im-

JEAN PALEOLOGUE. An de N.S. 1342.

pératrice, qu'elle n'avoit pas de plus dangereux ennemi que celui qu'elle avoit appellé à son secours. Elle envoya donc prier les Bulgares de se retirer, sous prétexte que le danger n'étoit plus si pressant. Mais ils lui répondirent simplement que l'ordre exprès qu'ils avoient reçu de leur Roi ne leur permettoit pas de se retirer. Une réponse aussi précise porta le trouble et le désespoir dans toute la Ville. Le peuple s'emporta contre ceux qui avoient appellé ces Barbares, Ennemis perpetuels de l'Empire; la crainte de la famine et d'une mort prochaine étoit le seul objet qu'ils eussent devant les yeux.

LXXVI. La présence du Sultan Amir les fait retirer.

Ils étoient incertains sur le parti qu'ils devoient prendre, lorsqu'on reçut des nouvelles qui changerent tout-à-coup la face des affaires. Un Courrier vint annoncer qu'une armée de Turcs venoit au secours de Cantacuzene, et qu'elle étoit arrivée à l'embouchure de l'Hebre. Les Bulgares appréhendant qu'on ne leur fît payer cherement le mal qu'ils avoient fait au lieu du bien qu'ils devoient faire, se retirerent avec précipitation, et retournerent dans leurs Montagnes. Celui qui conduisoit la flotte Turque étoit Amir, fils d'Aitine, Sultan de Lydie, et attaché à Cantacuzene par les liens de la plus étroite amitié. Aussi-tôt qu'il eût appris la déplorable

plorable situation où se trouvoit Cantacuzene, obligé de mener une vie errante et de fuir devant ses ennemis, il résolut de lui donner du secours. Il équipa une Flotte de trois cens quatre-vingt vaisseaux, et alla prendre terre sur les côtes de Thrace avec environ trente mille hommes. N'ayant trouvé personne qui osât s'opposer à sa descente ou à son passage, il s'avança du côté de Didymotique; là il envoya saluer l'Impératrice Irene, et il la fit assurer que personne n'étoit plus sensible aux inquiétudes et aux chagrins dont elle étoit accablée; qu'il le sentoit peut-être plus vivement qu'elle-même; que c'étoit pour l'en délivrer qu'il avoit passé la mer avec toutes ses forces, et que sa douleur avoit été si grande en apprenant que son cher ami l'Empereur Cantacuzene avoit été nouvellement forcé d'aller demander du secours aux Serviens, qu'il n'osoit se présenter devant elle, de peur de marquer trop de foiblesse en pleurant le malheureux sort d'un Prince qu'il aimoit uniquement, et qu'il étoit venu secourir sans en avoir été prié.

Jean Paleologue. An de N.S. 1342.

LXXVII. Le grand froid l'oblige de retourner en Asie

L'Impératrice fit témoigner au Sultan toute la reconnoissance dont elle étoit pénétrée; elle lui envoya des présens et des vivres, et le pressa plusieurs fois d'entrer dans la Ville; mais il s'en

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1343.

excusa toujours sur l'excès et les suites de sa douleur. Le froid fut alors si violent et si rigoureux, que ses troupes exposées à toutes les injures de l'air, et accoutumées à vivre sous un climat plus doux, en furent généralement incommodées. La terre étoit par-tout couverte de neige, et les munitions de bouche commençoient à manquer; la Province ruinée par les guerres civiles ne fournissoit aucune ressource; presque tous les jours on trouvoit des Soldats morts de froid, et les autres avoient à peine la force de se soutenir. Amir voyant son armée dépérir chaque jour, crut devoir retourner en Asie, après en avoir donné avis à l'Impératrice Irene; l'assurant qu'il seroit toujours prêt à revenir lorsqu'elle lui feroit sçavoir que le secours des Turcs lui étoit nécessaire. En arrivant à ses Vaisseaux, il trouva que trois cens hommes de ceux qui les gardoient, étoient morts par la rigueur de la saison.

LXXVIII. Prospérité de Cantacuzene.

Elle ne se faisoit pas moins sentir en Servie que dans la Thrace, ce qui fut cause que l'Empereur Cantacuzene y passa tout l'hiver sans pouvoir rien entreprendre. Pendant son séjour un particulier, nommé Arpene, que le sort des armes avoit mis sous la domination des Serviens, lui offrit de le faire reconnoître Souverain de la Ville de Bérée,

dont les Habitans avoient résolu de se donner au Crale. Arpene ayant obtenu une lettre de ce Prince, par laquelle il mandoit aux Béréens que depuis le Traité qu'il avoit fait avec Cantacuzene, il lui étoit indifférent auquel des deux ils se rendissent, il alla les déterminer en faveur de Cantacuzene. Dès qu'ils sçurent l'arrivée de l'Empereur, ils lui ouvrirent leurs portes, ils se mirent sous son obéissance, et s'engagerent à le servir fidélement sans paye. La possession de cette place lui en procura d'autres aux environs. Dans peu il se trouva maître de Servie sur la frontiere des Thessaliens, de Platamon sur le bord de la mer, et de plusieurs forts qui se rendirent à lui. Il leva dans le pays une armée assez considérable, et il alla se présenter devant Thessalonique; mais les Habitans ayant été prévenus de son dessein redoublerent les gardes, et l'empêcherent d'approcher de leurs portes.

LXXIX. Variations du Crale.

Lorsqu'il étoit campé à quelques lieues faisant subsister ses troupes aux dépens du pays, il vit tout-à-coup ses protecteurs et ses alliés devenir ses ennemis. Le Crale, jaloux du bonheur qui accompagnoit ses armes depuis quelque tems, lui refusa les secours ordinaires, disant qu'il étoit désormais assez fort pour se défendre lui-même. La haine succédant à l'amitié, il se re-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1343.

peutit de ne l'avoir pas arrêté. il chercha différens moyens de l'affoiblir; il rappella ses soldats sous divers prétextes, et il conseilla à Michel Monomaque Connétable et Gouverneur de Thessalonique, de l'attaquer avant qu'il fût devenu plus fort. Les Serviens se retirerent en conséquence des ordres du Crale; mais les Allemans, qui composoient la plus grande partie des troupes Auxiliaires, protesterent à l'Empereur qu'ils ne l'abandonneroient jamais tant qu'il voudroit les employer à son service. Cependant il les renvoya peu de jours après, lorsqu'il se fut renfermé dans Bérée. Le Crale parut aussi donner des marques de répentir et vouloir se réconcilier, en lui livrant Bozice et Etienne, les auteurs du trouble, pour en tirer tel châtiment qu'il lui plairoit. Cantacuzene se contenta de leur faire des reproches et les renvoya avec des présens.

LXXX. Cantacuzene offre la bataille à Apocauque.

Apocauque n'étoit pas moins inquiet de ces premieres prospérités, que le Crale en avoit paru jaloux. N'ayant pu déterminer ce Prince à prendre les armes ouvertement, il envoya Synadene à l'Empereur pour lui protester avec les plus terribles sermens qu'il n'avoit point de haine contre lui, que le torrent l'avoit entraîné dans la guerre, et qu'il seroit bien aise de savoir de lui-même

quels étoient ses sentimens et son dessein. Cantacuzene lui fit réponse, qu'il le connoissoit trop pour ajouter foi à ses sermens, et que tant de discours injurieux et de différentes conspirations avoient tari la source de ses bontés et de sa confiance ; que comme ils étoient tous deux principalement intéressés à la fin de cette guerre, il l'invitoit à la terminer par une action générale, et qu'il l'exhortoit à s'approcher de Bérée avec ses troupes ; mais qu'en même temps il le prioit de commander en personne l'armée de Constantinople, et de ne pas se tenir à l'écart dans un lieu de sûreté, tandis que ses Officiers et ses soldats courroient seuls les risques du combat.

Jean Paleologue. An de N. S. 1343.

LXXXI. Celui-ci ne veut ni la bataille ni la paix.

Cette fermeté ébranla les chefs de l'armée devant qui Synadene en fit le rapport. Ils voyoient tous la peine que l'on avoit de faire subsister les troupes, qui loin d'être payées, manquoient souvent du nécessaire ; que Cantacuzene, par l'effet d'une prudence consommée dans le métier des armes, avoit toujours sçu éviter le combat ; que rien n'ayant pu l'abattre dans les tems de sa plus mauvaise fortune, on devoit commencer à le craindre depuis qu'elle sembloit récompenser sa constance en lui soumettant les villes et les citadelles. Ils appréhenderent que cette prospé-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1343.

rité ne fît rentrer dans son parti ceux qui l'avoient abandonné, et que l'on sçavoit lui être encore secretement attachés. Ils conclurent qu'il étoit à propos de prévenir ce malheur en lui proposant un accommodement, tandis que les choses étoient encore dans une espéce d'équilibre. Monomaque Grand Connétable, qui osa se déclarer plus ouvertement que tous les autres, dit que si l'on n'avoit pas des pouvoirs assez amples de l'Impératrice, il s'offroit d'aller les demander, et qu'il étoit sûr de rapporter son consentement. Mais Apocauque, qui avoit des intérêts contraires à la réconciliation, rompit l'assemblée, en disant que les prétentions des deux partis étoient trop éloignées pour se rapprocher jamais.

LXXXII. Le Crale déclare la guerre à Cantacuzene.

Son dessein étant de continuer la guerre et d'abattre entiérement Cantacuzene s'il le pouvoit, il envoya de nouveaux ambassadeurs au Crale, et le détermina enfin par ses présens et par ses promesses à se déclarer pour l'Impératrice Anne. Le Crale y consentit, et tendit plusieurs piéges à Cantacuzene pour l'attirer en Servie, où il avoit résolu de l'arrêter. Mais l'Empereur, informé des engagemens secrets qu'il avoit pris avec Apocauque, ne voulut point sortir de Bérée, et s'excusa sous prétexte que sa

présence y étoit nécessaire. Le Crale, désespérant de le surprendre, lui déclara qu'il renonçoit aux traités qu'ils avoient fait ensemble, et qu'il s'étoit engagé à secourir l'Impératrice de tout son pouvoir.

LXXXIII. Apocauque ne peut séduire les habitans de Bérée.

Apocauque s'imaginant qu'après cette déclaration de guerre, les Habitans de Bérée n'hésiteroient pas d'abandonner Cantacuzene, leur écrivit une lettre, dans laquelle il sçut mêler adroitement la flatterie, les louanges, les promesses, et les menaces, pour les porter à se saisir de celui qui troubloit l'Empire, et qui avoit perdu sa principale ressource et son appui. Les Béréens lui répondirent avec toute la fermeté possible, que jamais ils ne se départiroient des intérêts de celui qu'ils avoient reconnu pour Empereur.

LXXXIV. Un assassin avoue son crime à Cantacuzene.

Apocauque eut recours à la perfidie. Il engagea par argent un prisonnier nommé Alusien, extrêmement adroit à tirer de l'arc, à blesser l'Empereur d'un trait empoisonné lorsqu'il se promeneroit sur les remparts, comme il avoit coutume d'y aller tous les soirs. Alusien ébloui par les presens et par l'amour de la liberté, promit tout ce qu'on voulut. Il entra dans la ville, et manqua trois fois son coup par des accidens extraordinaires. Reconnoissant

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1343.

alors qu'une main invisible s'opposoit à ses desseins, et protégeoit visiblement Cantacuzene, il alla se jetter à ses genoux, et lui avoua que deux fois le trait lui étoit échappé de la main lorsqu'il vouloit tirer sur lui, et qu'à la troisiéme, la corde de son arc, quoique toute neuve, s'étoit cassée en dirigeant son coup. Il le supplia de lui pardonner un attentat dont sa conscience le forçoit à lui faire l'aveu. Cantacuzene l'écouta tranquillement, et en prit occasion d'exhorter ceux qui l'environnoient à lui demeurer fidéles. Non-seulement il pardonna à Alusien, et défendit qu'on lui reprochât une faute dans laquelle on l'avoit engagé par surprise, mais il le récompensa pour avoir fait un aveu, qui montroit la noirceur de ses Ennemis et qui fut regardé comme une marque de la protection du ciel sur l'Empereur.

LXXXV. Amir vient à son secours.

Depuis son retour de Servie, il avoit appris ce qu'Amir avoit fait pour lui pendant son absence. Il envoya remercier cet ami fidéle, et le pria de venir, le plutôt qu'il pourroit, lui donner le même secours dont il étoit en état de faire usage. Amir apprit le changement de sa fortune avec de grandes marques de joie, et il se pressa de contribuer de tout son pouvoir à le rendre paisible possesseur du Trône. Tandis qu'il

rassembloit ses troupes pour se mettre en mer, il reçut des Ambassadeurs de Constantinople, qui venoient le supplier de prendre le parti de l'Impératrice. Il leur répondit qu'il étoit fâché d'armer contre les intérêts présens de la Princesse; mais que l'amitié inviolable qu'il avoit toujours eue pour Cantacuzene, l'obligeoit à le secourir dans une circonstance aussi essentielle. Il ne voulut pas même accepter les présens qu'elle lui fit offrit. Il s'embarqua à Smirne et arriva heureusement en Eubée dans peu de jours, avec deux cens vaisseaux de guerre; Gregoras dit trois cens. Mais impatient de ne pouvoir continuer sa navigation, parce que le vent lui étoit entiérement contraire, il fut sur le point de brûler ses vaisseaux pour aller par terre secourir plus promptement son ami, sans s'inquiéter des suites qui en pourroient arriver. Soixante de ses principaux Officiers étoient du même avis, et avoient déjà débarqué les munitions de guerre et de bouche, lorsque le vent changea tout-à-coup. Ils se remirent en mer, et arriverent le jour suivant à Clope, près de Thessalonique, où ils auroient attaqué Apocauque, si quelques jours auparavant il ne se fût sauvé à Constantinople avec une partie de son armée navale. Ils furent obligés de pren-

Jean Paleologue. An de N. S. 1343.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1343.

dre terre en cet endroit, parce que la côte qui est à l'opposite de la Béotie, n'avoit que des Ports fort étroits, et dont la rade étoit peu sûre.

LXXXVI. Cantacuzene se prépare à le joindre.

A peine les Turcs furent débarqués, qu'ils se répandirent aux environs de Thessalonique ravageant la campagne, pillant les maisons, et faisant prisonniers tous ceux qui osoient faire quelque résistance. Cantacuzene instruit de leur arrivée et des ravages qu'ils avoient déjà commis envoya des ambassadeurs à Amir, pour le saluer, et pour le prier d'empêcher ses soldats de faire le dégat sur les terres des Serviens, l'assurant qu'il se rendroit auprès de lui dès qu'il auroit donné les ordres nécessaires pour la sûreté de Bérée. Il en nomma Gouverneur son fils Manuel, jeune Prince âgé d'environ vingt ans, qui n'avoit presque jamais quitté son pere dans tous ses voyages, et qui avoit acquis auprès d'un si grand maître nonseulement l'habileté d'un grand Capitaine, mais la maturité et l'expérience de la vieillesse.

LXXXVII. Il protege la terre du Crale et lui écrit.

Cantacuzene ne fut pas moins attentif aux intérêts du Crale qu'aux siens propres. Il fit avertir les peuples qui dépendoient de ce Prince sur les frontiéres de la Thessalie, de se retirer dans les villes et dans les Forts, et d'y renfermer ce qu'ils avoient de

meilleur, dans la crainte que les Turcs ne passassent ses ordres et ceux d'Amir, leur promettant d'aller bien-tôt les mettre à couvert de toute insulte. Il écrivit ensuite au Crale, pour lui témoigner que l'infidélité dont il avoit usé en renonçant à son alliance, n'avoit pas effacé de son esprit le souvenir de ses bienfaits, ni la maniére obligeante dont il l'avoit reçu dans sa disgrace. Il lui protesta que conservant toute la reconnoissance d'une si étroite obligation, il avoit recommandé aux Turcs de passer sur ses terres comme sur celles de son ami, sans y exercer aucun acte d'hostilité, et que toute sa vie il chercheroit à lui donner des marques de son estime et de son affection.

LXXXVIII Entrevue de Cantacuzene & d'Amir.

Après avoir mis ordre à tout, il partit avec l'élite des troupes de Thessalie et de Bérée pour se rendre auprès d'Amir. Dès que le Sultan sçut qu'il étoit proche de son camp, il alla au-devant de lui accompagné d'une nombreuse escorte de cavalerie et d'infanterie. Il descendit de Cheval lorsqu'il l'apperçut, il se prosterna pour le saluer, et marcha long-tems à pied jusqu'à ce que l'Empereur l'eût fait prier à différentes fois de remonter sur son cheval. Leur entrevue se fit avec tous les témoignages possibles de tendresse et de cor-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1343.

dialité, et après avoir demeuré sept jours dans le même endroit pour former le plan de la guerre qu'ils alloient commencer, ils s'avancerent du côté de Thessalonique.

LXXXIX. Trois factions à Thessalonique.

Ils jugerent à propos d'envoyer sommer les habitans de cette ville de se rendre à Cantacuzene avant que l'on fît le siége de la place. Cette proposition mit l'alarme et le trouble dans tous les ordres de la ville par la diversité des intérêts. Thessalonique étoit remplie d'hommes et de bestiaux; mais le défaut de nourriture pour les uns et pour les autres en faisoit périr tous les jours un nombre considérable. Les riches qui possédoient des terres aux environs de la ville, ne pouvoient se resoudre à les voir abandonnées au pillage; ils demandoient qu'on ouvrît les portes à Cantacuzene. Les pauvres au contraire ne souhaitoient rien tant que de voir régner le trouble, pour s'enrichir des dépouilles des riches; mais il n'osoient se déclarer hautement pour aucun parti.

XC. Celle des Zélés.

Il s'éleva une troisiéme faction plus hardie et plus emportée que les deux premiéres. Ce fut celle du peuple, presque toute composée d'artisans, animés par quelques particuliers, qui espéroient de l'Impératrice et d'Apocauque une grande récompense de leur

attachement. Ils s'assemblerent en tumulte au milieu de la ville, proclamerent l'Impératrice Anne et Jean Paléologue son fils seul Empereur, et menacerent de massacrer quiconque proposeroit de recevoir un autre Souverain. Ces factieux prirent le nom de Zélés, pour se distinguer des autres. Mais le prétendu zéle dont ils se paroient, n'étoit qu'un prétexte pour déclarer la guerre aux riches, et les dépouiller en les accusant d'être ennemis de l'Impératrice.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1343.

XCI. Leurs fureurs.

Ces furieux n'en demeurerent pas aux vols et aux rapines. Ils arracherent un Paléologue de sa maison où il se tenoit caché; ils le traînerent dans la place publique, lui couperent la tête, et le corps en quatre parties, qu'ils atcherent à autant de portes, ils mirent sa tête au haut d'une pique, et traînerent les entrailles par toute la ville. Ils massacrerent un citoyen nommé Gabalas, après lui avoir coupé les oreilles, le nez et d'autres parties. Ils chasserent d'autres de la Ville après les avoir aussi mutilés, afin qu'ils allassent se présenter devant l'Empereur Cantacuzene, et servir de témoins de l'aversion qu'on lui portoit dans Thessalonique.

Amir, outré de cet affront sanglant qui ne lui étoit pas moins personnel

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1343.

XCII. Cantacuzene ne veut pas qu'on les assiége.

qu'à l'Empereur, puisque c'étoit en son nom qu'il avoit envoyé sommer les habitans de se rendre, voulut que l'on attaquât la place par mer et par terre avec les deux armées, et qu'on n'épargnât rien pour en tirer vengeance. Il représenta que les Zélés ne pourroient pas résister long-temps à un assaut général et continuel, et que la division qui regnoit dans la ville favoriseroit même cette entreprise. Mais Cantacuzene, dévot à S. Démétrius, s'y opposa par respect pour les reliques de ce Saint que l'on conservoit dans la ville. Il répondit au Sultan qu'en tenant la ville bloquée, on réduiroit aussi sûrement les Rebelles par la famine que par les armes et le bélier. Amir le railla sur ses scrupules, et lui fit entendre que ceux qui soutenoient son parti en souffriroient plus longtems, et deviendroient la victime des Zélés, qui déchargeroient sur eux leur colere et leur fureur. Ces raisons ne purent le déterminer à l'attaque des murailles. Après avoir passé un mois entier dans cette inaction, ils laisserent un corps de troupes considérables pour garder les avenues de la place, et ils allerent par terre à Christopole, près de la longue muraille. L'armée qui devoit les joindre par mer prit en passant la ville d'Abdere, presque sans

peine. Mais celle de Péritorion montra une résistance qui fit désespérer aux assiégeans de s'en rendre maîtres. La frayeur porta plusieurs autres places à se soumettre, et quelque-tems auparavant Jean l'Ange, parent de Cantacuzene, avoit réduit sous sa domination les Etoliens, les Locriens et les Acarnaniens.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1344.

XCIII. Ils demandent la paix à l'Impératrice.

Tandis que l'armée faisoit des courses dans le pays ennemi, Cantacuzene alla passer le reste de l'hyver à Didymotique avec Amir. Ils y admirerent la prudence avec laquelle l'Impératrice Irene s'étoit comportée tant avec les citoyens qu'avec les gens de guerre, entre lesquels il n'y avoit pas eu la moindre rumeur. Quoique Cantacuzene ne pût pas desirer un succès plus heureux que celui qu'il avoit eu cette année, et que tout lui annonçât de nouveaux progrès pour la campagne suivante, il résolut néanmoins de concèrt avec Amir, d'envoyer une ambassade à Constantinople, pour demander encore une fois la paix à l'Impératrice. Les deux Ambassadeurs étoient un Officier de sa maison et un Turc de la suite d'Amir. Il les chargea de dire à la Princesse qu'il prenoit Dieu à témoin qu'il n'avoit jamais conspiré contr'elle, ni contre l'Empereur son fils, ni proféré la moindre parole qui

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1344.

pût l'offenser ; qu'elle s'étoit laissé tromper par des calomniateurs, auteurs uniques de la guerre civile et de tous les maux dont l'Empire étoit affligé ; qu'il déploroit autant qu'elle la ruine des villes, la désolation des Provinces et les autres malheurs qui étoient arrivés ; mais qu'il en prévoyoit d'autres encore plus terribles qui seroient causés par la fureur des Turcs ; que cependant il n'étoit pas blamable de les avoir appellés, puisqu'Apocauque les avoit invités le premier à le secourir. Il ajouta qu'elle étoit trop pénétrante pour ne pas prévoir combien ces hommes belliqueux produiroient de désordres, et trop humaine pour ne pas prévenir la mort de tant de sujets, qui périroient par le fer des Barbares. Il l'assura que si elle lui envoyoit des ambassadeurs il espéroit de terminer avec eux toute dispute. Amir en son particulier fit prier la Princesse de consentir à la paix, et de croire qu'il ambitionnoit l'honneur de devenir son Allié par cette réunion.

XCIV. Cruautés que l'on exerce sur le député de Cantacuzene.

Les demandes des deux Ambassadeurs avoient le même objet, mais leur sort fut bien différent. Apocauque voulant se ménager Amir traita son envoyé avec honneur, et le renvoya chargé de présens. Toute sa colere tomba sur le député de l'Empereur. Il lui fit

couper les cheveux, la barbe et le nez; on lui cassa les jambes, et on le traîna en cet état par la grande place. Après ces barbares insultes, on congédia ses domestiques avec une lettre pleine d'invectives contre l'Empereur Cantacuzene, et on le renferma dans le Palais de Constantin, où il fut massacré depuis dans une émotion populaire qui arriva à la mort d'Apocauque. Le ministre furieux ne se porta à ce dernier excès de violence, qu'afin d'aigrir les esprits de part et d'autre, et d'ôter à l'Impératrice toute espérance de faire l'accommodement qu'elle souhaitoit, et qui auroit été la ruine du parti des factieux.

Jean Paleologue. An de N. S. 1344.

XCV. Ils s'en vengent par ses conquêtes et par ses ravages.

Cantacuzene forcé de continuer la guerre se remit en campagne dès que la saison put le permettre, et il réduisit sous son obéissance plusieurs villes, les unes de gré, les autres de force. Les gens de la campagne aux environs d'Andrinople furent les premiers qui vinrent se rendre. L'Empereur leur donna pour gouverneur et pour chef Montmitzile, homme propre à faire des courses, qui incommoda extrêmement les lieux où l'on refusoit de se soumettre, et qui porta même la cruauté et le ravage au-delà des ordres qu'il avoit reçus.

La rapidité de ces progrès donna de

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1344.

nouvelles allarmes à Constantinople. L'Impératrice Anne, contrainte de soutenir une guerre qui la ruinoit entiérement, envoya des ambassadeurs au Roi de Bulgarie, pour le coujurer de la secourir contre Cantacuzene.

XCVI. Honteux traité de l'Impératrice avec le Roi de Bulgarie.

Alexandre s'y engagea, à condition qu'on lui abandonneroit les neuf Villes de la Province de Rodope, c'est-à-dire, Zepene, Croetzime, Peristize, Sainte Justine, Philippopole, Stenimaque, Aëte, Béadne et Cosmique. Il y avoit ordinairement quinze cens hommes de garnison dans chacune de ces places ; mais à peine y en restoit il mille. Quelque dure et honteuse que fût cette proposition, le Conseil de l'Impératrice y consentit sans peine ; aimant mieux voir ces villes puissantes, et qui formoient un boulevard à l'Empire, sous la domination d'un Prince barbare, que sous celle de Cantacuzene, qui les auroit toujours conservées. Néanmoins l'effet de cette alliance ne fut pas si prompt qu'on s'en étoit flatté. Après qu'on eut remis ces places sous la puissance du Roi des Bulgares, on lui demanda d'effectuer sa promesse ; mais il répondit qu'il ne pouvoit donner de secours tandis que les Turcs seroient en Thrace, et qu'aussi tôt après leur départ il prendroit les armes contre Cantacuzene.

XCVII. Elle fait solliciter les Turcs de s'en retourner.

Il fallut donc chercher les moyens de lever l'obstacle qui empêchoit Alexandre d'accomplir le traité. Le premier qui se présenta à l'esprit fut d'offrir à Amir de grandes sommes d'argent pour l'engager à sortir des terres de l'Empire. Cette proposition ayant été rejettée, on usa d'un autre moyen. Ce fut de gagner par promesses un certain Mauromate, que Cantacuzene avoit chargé de distribuer chaque jour aux Officiers de la maison d'Amir ce qui étoit nécessaire pour leur dépense; ils l'engagerent à persuader aux Turcs de s'en retourner en Asie. Comme il avoit des liaisons particuliéres avec eux tant à cause de sa fonction que parce qu'il parloit leur langue, étant natif de Philadelphie, il séduisit aisément les principaux de leur nation, leur faisant entendre que la guerre seroit encore longue, et qu'ils se consumeroient inutilement au service de Cantacuzene, tandis que leur présence étoit nécessaire dans leur patrie. Mauromate eut d'autant moins de peine à les persuader, que ce qu'il leur proposoit étoit conforme à leur inclination. Ils déclarerent au Sultan qu'ils ne pouvoient plus demeurer en Thrace.

Amir fut étonné d'une proposition qu'il n'avoit point prevue; il mit tout

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1344.

en œuvre pour inspirer d'autres sentimens à ses Officiers ; mais il ne put dissiper les impressions qu'on leur avoit données, ni en découvrir l'auteur. Pressé de jour en jour par leurs instances réitérées, il fut contraint d'annoncer cette triste nouvelle à Cantacuzene, en lui protestant qu'il en étoit infiniment plus affligé que lui-même. L'Empereur l'ayant remercié de l'affection qu'il lui avoit témoignée, et des services qu'il lui avoit rendus, le pria, puisqu'il ne pouvoit fléchir l'obstination de ses soldats, d'envoyer une seconde ambassade à l'Impératrice pour lui représenter de nouveau les maux qu'elle avoit causés dans l'Empire, en commençant la guerre, maux qui deviendroient encore plus funestes si elle n'en arrêtoit le cours en se prêtant à la paix.

XCVIII. Amir lui fait demander la paix.

XCIX. Fermeté de son Ambassadeur.

L'Ambassadeur eut audience de l'Impératrice en présence des principaux de son Conseil, qui lui répondirent par de froides railleries sur l'attachement qu'Amir avoit pour Cantacuzene. Indigné de ces reproches insultans il leur répliqua : » Il me semble que » vous êtes les ennemis de tout le » monde et de la nature même. En » faisant un crime à mon maître de » ce qu'il a veillé devant la tente de » l'Empereur, vous montrez que vous

» n'avez jamais été touchés d'un sentiment aussi noble que celui de l'amitié. Souffrez que je vous demande qui a mieux suivi les régles de la bienséance et de la justice, ou le Sultan mon maître, qui a marqué de l'inquiétude pour la sûreté de son ami, ou vous qui ne payez que de la plus noire ingratitude les bienfaits que vous avez reçus de Cantacuzene. Vous ne voyez pas que vous imitez ces fous furieux qui mangent leurs propres membres. » Apocauque croyant l'embarrasser lui dit : « Vous demeurez donc d'accord que votre maître est l'esclave de Cantacuzene ? J'en conviens, repartit l'ambassadeur ; mais c'est un esclavage que les gens de bien subissent avec joie, par lequel ils s'assujetissent à l'amitié, comme vous l'êtes à l'envie, à la jalousie et aux passions les plus basses. Voilà l'esclavage qui détruit la vraie liberté, et que nous craignons autant que l'empire d'un fier vainqueur qui charge de chaînes ceux qu'il a subjugués par la force de ses armes. »

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1344.

C. Les Turcs se retirent en Asie.

On comprit par cette fiére réponse que l'on ne gagneroit rien sur les Turcs par les menaces et par la fermeté. L'Impératrice envoya offrir au Sultan des vivres, des vaisseaux et une

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1344.

somme considérable s'il vouloit se retirer, avec la liberté du passage par l'Hellespont ou par le Bosphore. Amir communiqua la proposition à Cantacuzene, et ils jugerent à propos de l'accepter, moins par le besoin qu'il en avoit, que pour affoiblir le parti d'Apocauque, en leur enlevant une partie de leurs richesses et de leurs forces navales. » Ils ne les auront plus con- » tre nous, dit Cantacuzene, et nous » nous en servirons contre eux. » Amir prit congé de lui, et se retira en Asie avec sa flotte, promettant de revenir dans peu.

CI. Ligue des Latins contre Amir.

Il ne pensoit pas alors que sa présence seroit bientôt nécessaire dans ses propres Etats. Dès le commencement des troubles, l'Impératrice sçachant que Cantacuzene étoit intimement lié avec Amir et Orcan Empereur des Turcs, avoit cru lui enlever ces deux ressources en écrivant au Pape Clément VI, pour le prier d'envoyer du secours à Constantinople contre les Turcs, qui ravageoient les terres des Chrétiens. Elle ajoutoit que Cantacuzene usurpateur de la Couronne, les avoit attirés en Thrace, où ils causoient d'affreux désordres, et que si on la délivroit de ces ennemis redoutables du nom chrétien, elle soumettroit l'Empire à l'obéissance de l'Eglise

Romaine. Moyennant ces espérances on étoit toujours assuré d'obtenir des Papes tout ce qu'on leur demandoit. Clément publia une Croisade contre les Turcs, et principalement contre ceux qui étoient dans l'armée de Cantacuzene; prenant pour prétexte que s'ils avoient l'avantage, ils passeroient en Italie. Afin d'encourager les puissances de l'Occident, il fournit quatre galeres équippées, et les Vénitiens en donnerent cinq, Hugues Roi de Cypre quatre, Nicolas Sanudo Duc de Naxe une, et les Chevaliers de Rhodes six. Pour subvenir aux frais de cette guerre, il fit lever des décimes particuliéres, comme on le voit par sa Bulle adressée à l'Archevêque de Milan, qui explique le projet de cette entreprise, qui ne devoit durer que trois ans. Henry Patriarche Latin de Constantinople, et l'Evêque de Négrepont, furent chargés de conduire l'armée navale, et Martin Zacharie, noble Genois, eut le titre d'Amiral.

JEAN PALEOLOGUE. An de N.S. 1344.

CII. Ils prennent Smirne.

Les Croisés ayant appris à l'Isle de Négrepont, qu'Amir étoit depuis peu retourné en Asie, résolurent d'aller l'attaquer dans ses Etats. Martin Zacharie témoignoit quelque envie de profiter de cette occasion pour reprendre l'Isle de Chio, que l'Empereur Andronic lui avoit enlevée. Mais le Pape lui

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1344.

ordonna de ne point s'y arrêter, et de marcher contre les Turcs. Ils firent voile vers Smirne, place importante qui dépendoit d'Amir; l'ayant attaquée par mer et par terre, ils la prirent d'assaut, et y firent un massacre épouvantable des Musulmans, sans qu'Amir qui avoit été surpris eût le tems d'appeller ses troupes pour se mettre en défense. C'est où se termina tout le succès de cette Croisade.

CIII. Différens ennemis s'élevent contre Cantacuzene.

Elle n'empêcha pas Orcan de faire passer trois mille Turcs en Thrace, qui la ravagerent, et ne furent pas moins redoutables au parti de l'Impératrice, qu'avantageux à celui de Cantacuzene pressé par de nouveaux ennemis. Après le départ d'Amir il s'étoit vu investir par trois armées. Le Crale se rendit à Sicna à la tête de ses troupes à dessein de le combattre; le Roi de Bulgarie s'avança jusqu'à Stibne, pour remplir les engagemens qu'il avoit pris avec l'Impératrice, et Apocauque se remit en mer pour se joindre à eux. Mais le bonheur et la prudence de Cantacuzene le mirent à couvert de cet orage, que l'on croyoit devoir causer sa ruine entiére.

CIV. Le Crale défait par les Turcs se retire en Servie.

Le Crale obligé de combattre les ennemis de l'Impératrice, fut prié d'aller repousser les Turcs qui avoient fait une descente dans la Chersonnese, et il y envoya

envoya la plus grande partie de ses troupes. Aussi-tôt que les Barbares les apperçurent, ils gagnerent les hauteurs. Les Serviens prenant ce décampement subit pour un effet de crainte, résolurent de les poursuivre. Ils laisserent leurs chevaux dans la plaine, et s'avancerent chargés de leurs armes par des chemins étroits et escarpés. Les Turcs après les avoir attirés insensiblement au-dessus de la montagne, allerent se saisir des chevaux que les Serviens avoient laissés dans la plaine et taillerent les ennemis en piéces. Le Crale fut si sensible à la défaite de ses troupes qu'il se retira en Servie, et ne voulut plus porter les armes contre Cantacuzene; mais il ne se réconcilia pas avec lui.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1344.

C'étoit toujours beaucoup de n'avoir point à combattre ce Prince; Cantacuzene fit aussi-tôt alliance avec les Turcs qui avoient vaincu le Crale. Ceux-ci qui étoient encore plus de trois mille, ayant appris que l'Empereur assiégeoit la ville de Gratianople dans la Calcidique, lui manderent qu'ils avoient perdu leurs vaisseaux et défait les Serviens, et qu'ils s'offroient de marcher sous ses enseignes en qualité de troupes auxiliaires, soudoyées. Cantacuzene reçut obligeamment leurs députés; les conditions du traité fu-

An de N. S. 1345.

CV. Cantacuzene met les Turcs dans son parti.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1345.

rent qu'ils le serviroient pendant quarante jours moyennant une somme dont ils convinrent, et qui ne leur seroit payée qu'après quinze jours de service. Il n'avoit pris ce délai que pour attendre qu'il eût fait venir de l'argent de Didymotique; mais en prenant Gratianople il trouva dans cette Ville riche et puissante de quoi payer la solde de ces troupes, et continuer la guerre.

CVI. Il fait la paix avec le Roi des Bulgares.

Alexandre le seul ennemi qu'il eût encore au-dehors, étoit avec ses troupes dans la Morée, province différente du Péloponese, et qui devoit être dans la basse Thrace, aux environs de Maximianople; car la géographie de ces tems est si embrouillée qu'elle fait le plus grand embarras de l'histoire par le changement perpétuel des noms, qui varioient à chaque siécle. Cantacuzene fortifié de l'alliance des Turcs, laissa son fils dans la Calcidique, et marcha contre les Bulgares à grandes journées. Leur Prince ne se croyant pas en état de résister à une armée si supérieure, décampa à la hâte, passa l'Hebre en désordre, y perdit une partie de ses chevaux et du bagage, et se retira ensuite dans son Royaume, après avoir fait un paix avec Cantacuzene, et lui avoir promis qu'il garderoit la neutralité.

Un perfide prit la place de ces deux Princes qui venoient de renoncer à la guerre. Ce fut Montmitzile, le même à qui Cantacuzene avoit donné un petit corps de troupes, pour faire le dégat aux environs d'Andrinople, et obliger par ce moyen les gens de la campagne à se rendre. Montmitzile fit de si grands progrès dans ses courses, et augmenta tellement le nombre de ses soldats, que l'Impératrice lui fit proposer le titre de Despote, s'il vouloit passer dans son parti. Toute la vie de Montmitzile, qui n'avoit été qu'une suite de trahisons, pour lesquelles il s'étoit réfugié successivement chez les Serviens, chez les Bulgares et dans l'armée de Cantacuzene, répondoit du succès de cette négociation. Il accepta la dignité qu'on lui offroit, et promit de mettre fin à la guerre civile, en faisant périr Cantacuzene.

JEAN PALEOLOGUE An de N. S. 1345.

CVII. Perfidie de Montmitzile.

Son dessein demeura secret jusqu'au moment qu'il fut sur le point de l'exécuter. Ne s'écartant jamais du camp de l'Empereur, il épioit le moment où il ne seroit point sur ses gardes. L'occasion se présenta près de la ville de Comotene, où le Prince ayant envoyé ses troupes chercher des vivres, étoit demeuré avec les gens de sa suite. Montmitzile fondit tout-à-coup sur lui avec sa cavalerie. L'Empereur se

CVIII. Il surprend Cantacuzene en trahison.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1345.

défendit avec beaucoup de présence d'esprit et de valeur. Son cheval percé de traits et couvert de sang étant tombé sous lui, il sauta sur celui d'un de ses écuyers, qui lui servit à faire sa retraite de la maniére la plus avantageuse et la plus honorable qu'il put. Montmitzile l'ayant assuré depuis qu'il étoit pénétré de douleur et couvert de honte d'avoir attenté à la personne de son bienfaiteur, ne l'embarrassa pas moins que le jour auquel il l'avoit attaqué. Car il étoit également dangereux de vouloir se venger de ce traître, ou de se réconcilier avec lui. Cantacuzene prit un milieu; il lui donna le titre de Sébastocrator, pour contrebalancer celui de Despote qu'il avoit reçu de l'Impératrice. Mais ce qui devoit être un motif de reconnoissance fut un moyen d'entretenir l'ingratitude et la perfidie. Montmitzile portant ses vues vers l'indépendance se détacha de l'Impératrice et de Cantacuzene, et leur prit indifféremment toutes les places dont il pouvoit se rendre maître.

CIX. Alliance de ce Prince avec Orcan.

Cependant le nombre n'en fut pas considérable, et la fortune ne parut alors protéger que le parti de Cantacuzene. Il assure lui-même que toutes les villes de la Thrace lui étoient soumises, excepté trois; et peu s'en fallut

qu'Andrinople ne tombât aussi sous sa puissance, par le moyen de quelques amis qu'il y avoit. Ayant sçu que l'Impératrice avoit fait demander du secours à Orcan, il envoya aussi-tôt vers ce Prince pour le prier de le préférer à elle, en considération de leur ancienne amitié. Orcan aima mieux le secourir, et il lui depêcha un Eunuque pour régler les conditions auxquelles il feroit partir ses troupes. Avec ce renfort considérable, Cantacuzene fit tous les jours de nouvelles conquêtes dans la Romanie et la Chersonnese; il s'avança jusqu'aux portes de Constantinople, sans néanmoins attaquer la place, content de ravager les déhors et de faire des prisonniers, pour engager les habitans à la paix.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1345.

CX. Retour d'Amir en Thrace.

Amir suivit de près l'armée d'Orcan. Dès qu'il n'eut plus rien à craindre de la part des Latins, qui s'étoit retirés, il marqua l'impatience où il étoit de voler au secours de Cantacuzene. Mais il n'avoit point de vaisseaux de transport, et quelques contestations qu'il avoit avec Sarcane Sultan de Lydie, touchant leurs limites, l'empêchoient d'aller par terre jusqu'au détroit de l'Hellespont, qu'il auroit pu passer avec un petit nombre de vaisseaux. Il avoit tant d'ardeur pour le service de son ami, qu'il accorda tout à Sarcane pour

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1345.

obtenir la liberté du passage. Il arriva ainsi à Didymotique avec vingt mille chevaux, et tandis que l'armée Impériale se préparoit à combattre l'ambitieux Montmitzile, Amir voulut se jetter dans la Bulgarie, d'où il revint avec quantité de prisonniers et de bestiaux.

CXI. Défaite du parti de Montmitzile, et sa mort.

Les préparatifs qui se faisoient contre Montmitzile ne purent être inconnus à ce traitre. N'espérant pas de résister à deux armées prêtes à fondre sur lui, il envoya témoigner à Cantacuzene qu'il étoit au désespoir d'avoir si mal reconnu les bienfaits et la confiance dont il l'avoit honoré, et il le fit assurer que s'il lui accordoit le pardon de sa faute, on le verroit désormais digne de la grace qu'il auroit reçue. Mais ces protestations ne retarderent point la marche des troupes, qui joignirent le rébelle près de Migdonie; il n'avoit avec lui que 4000 hommes, qui furent invincibles tant qu'ils eurent Montmitzile à leur tête; mais dès qu'il eut péri dans le fort de la mêlée, où il fut écrasé sous les pieds des chevaux, ils demanderent qu'on cessât le carnage et ils vinrent poser les armes aux pieds du vainqueur.

CXII. Apocauque fait bâtir une nouvelle prison.

Cantacuzene étoit presque certain de vaincre ses ennemis par la force ou par la douceur. Mais il lui étoit plus

difficile et même impossible d'abattre ceux qui ne lui faisoient la guerre qu'auprès de l'Impératrice. Apocauque étoit de ce nombre. Ses calomnies et son ambition avoient allumé le feu qui dévoroit l'Empire ; sa malignité l'entretenoit , et rompoit toutes les voies d'accommodement ; il avoit toujours refusé d'en venir à une action à la tête de ses troupes , lorsque Cantacuzene le lui avoit proposé , et il étoit déterminé à tout hors à la paix. Il n'ignoroit pas que ces sentimens lui attiroient la haine d'un grand nombre de personnes , qui aimoient celui dont il avoit juré la perte , ou qui se voyoient enlever leurs biens pour fournir aux fraix d'une guerre civile qu'ils détestoient. Il avoit eu soin de faire arrêter tous ceux qu'il sçavoit être dans ces dispositions ; et comme les prisons publiques en étoient remplies , il fit construire dans l'enceinte du vieux palais , bâti par Constantin le Grand , une tour fort élevée , où l'on pratiqua plusieurs cachots qui n'avoient que six pieds en carré , la plupart obscurs , pour y renfermer ceux qui lui étoient suspects , ou qui ne sçavoient pas dissimuler. Il pressoit avec ardeur la construction de cet édifice qui approchoit de sa fin , lorsqu'il trouva la mort dans le même lieu qu'il destinoit à établir sa sûreté.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1345.

Un jour qu'il alloit visiter son ouvrage, il laissa contre sa coutume ses gardes à la porte, et suivi de quelques amis il entra dans l'enceinte du palais. Quelques prisonniers de ceux que l'on y gardoit en attendant que la Tour fut achevée, formerent tout-à-coup le dessein de faire périr ce tyran ou de finir leurs miseres par une mort généreuse. L'un d'eux nommé Raoul, plus hardi que les autres, brisa ses liens, s'arma d'une espéce de massue que le hasard lui présenta, courut sur Apocauque, le saisit à la gorge et lui dit : » Malheureux, il est tems que le Ciel » tire vengeance par mes mains des » crimes que tu as commis, et qu'il » prévienne ceux que tu as résolu de » commettre. Il faut tout-à-l'heure ou » que je périsse avec toi, ou que par » ta mort je devienne le libérateur de » l'Empire ou l'auteur de son repos. » Et à l'instant il lui décharge plusieurs coup. Le péril donna des forces à Apocauque proportionnées à la fureur de Raoul. Il se défendit long-tems, et ses amis voulurent l'arracher au péril. Mais les autres prisonniers accoururent, et l'assommerent avec les outils mêmes des ouvriers qui achevoïent la Tour.

CXIII. Il est assassiné par les prisonniers.

CXIV. Ils exposent sa tête et son corps.

Ils allerent aussi-tôt délivrer leurs compagnons, qui étoient au nombre de deux cens. Tous s'approcherent avec

de grands cris pour regarder le cadavre d'Apocauque. Les uns le frappoient du pied, les autres vomissoient des imprécations contre lui; un autre prit une hache et lui coupa la tête. Il fut arrêté qu'on l'exposeroit au haut d'une pique sur l'endroit le plus éminent du palais pour la faire voir à toute la ville, et que l'on pendroit son corps au-dessous, afin que les parens et les amis d'Apocauque n'espérant plus de le sauver laissassent les prisonniers tranquilles, et que ceux qui favorisoient leur parti prissent les armes pour leur défense, si on vouloit les attaquer. Mais de peur que l'Impératrice n'envoyât des troupes pour les arracher du Palais, et les conduire au supplice, ils se distribuerent à toutes les portes, résolus de se défendre jusqu'à la mort.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1345.

CXV. Les Genois leur offrent du secours.

Comme cependant ils manquoient d'armes et de vivres, le courage qui les animoit ne pouvoit les garantir longtems, personne n'osant leur en porter sans risquer ouvertement sa vie. Lorsqu'ils cherchoient les moyens de se procurer ces secours, arriva sur le minuit une galere des Genois de Galata, qui leur apporta des vivres pour quelques jours; celui qui s'étoit chargé de cette commission les assura que la nation ne les abandonneroit pas. Il leur dit que s'ils jugeoient à propos de de-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1345.

meurer encore quelque tems dans le palais, on leur envoyeroit le lendemain les armes et les vivres dont ils auroient besoin; ou que s'il aimoient mieux en sortir, ils pouvoient se réfugier à Galata, où les Genois leur donneroient tous les secours qui seroient en leur pouvoir.

CXVI. L'Impératrice l'empêche.

Quelques soins que l'on prît pour tenir cette négociation secrete, l'Impératrice en fut informée. Outrée d'avoir perdu celui qu'elle regardoit comme le plus ferme appui de son pouvoir, elle résolut de s'en venger cruellement sur ses assassins, et elle commença par faire garder les avenues du Palais où ils étoient enfermés, pour empêcher les Genois de leur apporter le secours qu'ils avoient promis. Les prisonniers n'espérant plus de ce côté-là, firent faire des propositions d'accommodement, dont la Princesse ne parut pas entiérement éloignée, dans la crainte de faire naître une sédition et une nouvelle guerre. Mais cette affaire qui avoit d'abord mis toute la ville en émotion, ne devoit pas se terminer sans éclat.

CXVII. Vengeance de la femme d'Apocauque.

La femme d'Apocauque, transportée de fureur contre les meurtriers de son mari, empêcha l'Impératrice de leur accorder aucune grace, et elle la pria de se décharger sur elle du soin de les punir. A peine en eut-elle obte-

nu la permission, qu'elle fit assembler une foule innombrable de menu peuple, la plupart mendians ou matelots, à qui ses émissaires distribuerent de l'argent à pleines mains, et donnerent toutes sortes d'armes. Au jour marqué on les assembla dans la place publique, et après les avoir fait boire jusqu'à l'ivresse, on les mena devant l'ancien palais, où on leur dit d'entrer de force, et de massacrer sans pitié tout ce qu'ils y trouveroient.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1345.

CXVIII. Horrible massacre des prisonniers.

On vit alors autant de furieux déchaînés qu'il y avoit d'hommes qui composoient cette étrange milice. Les uns armés de haches ou de leviers enfonçoient les portes du palais; les autres lançoient une grêle de fléches sur les prisonniers qui paroissoient pour se défendre; ceux-ci portoient des échelles pour monter aux fenêtres; ceux-là attaquoient l'enceinte avec le belier et le corbeau, comme s'ils eussent eu à saper les murailles d'une place forte. L'ardeur avec laquelle ils s'y portoient, les en eut bientôt rendu maîtres. Ils y entrerent en même-tems de toutes parts, et firent main-basse sur tout ce qui s'offrit à eux. Les prisonniers n'ayant aucune espéce d'armes pour se défendre, les uns furent aussitôt percés de mille coups, les autres qui s'étoient sauvés dans les endroits

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1345.

les plus cachés, y furent surpris et mis en piéces. Plusieurs se refugierent dans un Monastère voisin et sur-tout dans l'Eglise. Mais la sainteté du lieu ne put arrêter une populace furieuse, à qui le vin avoit ôté la raison et l'humanité. Tout fut passé par le fil de l'épée; les choses saintes furent profanées, brisées, foulées aux pieds, l'autel et le sanctuaire couverts de sang. Après que la barbarie n'eut plus de victimes à égorger, l'avarice s'exerça sur tout ce qu'elle put trouver, sans excepter les richesses de l'Eglise, les biens du Monastère, les portes mêmes du palais, que ces vils exécuteurs de la cruauté d'une femme en furie porterent en gage dans les lieux de leur dissolution. Telle fut la destinée d'Apocauque et de ses meurtriers, suivant le récit de Nicéphore Grégoras qui fut témoin des violences et des impiétés qui se commirent à cette occasion. La mort d'Apocauque arriva le onze de Juin.

CXIX. Funeste destinée du fils d'Apocauque.

Son fi's surnommé Jean n'eut pas un sort plus heureux que son pere. Chargé du Gouvernement de Thessalonique, il avoit toujours eu horreur de la faction des Zélés et des cruautés qu'ils y exerçoient. Croyant en arrêter le cours, il avoit fait mourir leur chef Michel Paléologue, et ayant appris quelques

jours après la destinée de son pere, il avoit envoyé offrir à Cantacuzene de lui livrer la ville. Le plus grand nombre des habitans consentit à la reddition suivant les conditions dont il étoit convenu; mais le parti des factieux, qui avoit paru étouffé dans le sang de Paléologue, se ranima tout-à-coup, et jura la perte de Jean Apocauque. Dès que la résolution en eut été prise, ceux qui avoient montré jusqu'alors plus de zele pour ses intérêts, devinrent ses plus cruels ennemi. Le parti des factieux grossissant de jour en jour, toute la ville se trouva sous les armes. Apocauque avec les siens s'étant emparé de la citadelle, il y fut pris, et jetté du haut des murailles en bas, où un matelot lui coupa la tête, que l'on porta par toutes les rues de la ville, pour inspirer de la terreur à ceux qui entreprendroient encore de parler en faveur de Cantacuzene.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1345.

Ce Prince, qui sembloit pouvoir se flatter désormais des plus douces espérances depuis la mort de son plus cruel ennemi, se vit exposé à des dangers qu'il n'avoit point encore éprouvés. Le Crale, qui avoit paru se réconcilier de bonne foi, entra subitement dans la Macédoine, se rendit maître de la ville de Phere, et se fit proclamer Empereur après avoir donné à son fils le nom de

An de N. S. 1346.

CXX. Amir retourne en Asie.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1346.

Crale. Sur ces entrefaites, Amir apprehendant les mauvaises suites des bruits que l'on avoit répandus sur la mort du jeune Soliman fils de Sarcane, dont on le faisoit auteur, retourna aussi-tôt en Asie avec ses troupes pour se justifier auprès de Sarcane du crime qu'on lui imputoit faussement ; son départ affoiblit considérablement l'armée de Cantacuzene.

CXXI. Vatace se donne à l'Impératrice, et il est mis à mort par les Turcs qu'il avoit appellés.

Vatace un des lieutenans-généraux de ce Prince, qui avoit quitté le parti de l'Impératrice pour quelques mécontentemens particuliers, eut envie d'y rentrer dans l'espérance d'une meilleure fortune. Quelques exploits qu'il avoit faits aux environs de Constantinople, l'avoient rendu redoutable à l'Impératrice ; il en fut instruit, et il envoya lui offrir de ruiner Cantacuzene par le moyen des Turcs qu'il avoit reçus de Soliman son gendre, Sultan de la Troade. Cette proposition, qui n'avoit été faite qu'après plusieurs tentatives secrettes de l'Impératrice, fut acceptée avec d'autant plus de joie, que la Princesse n'avoit jamais marqué plus d'éloignement pour la paix. Elle accorda et elle promit à Vatace tout ce qu'il voulut. Aussi-tôt qu'il se fut déclaré pour elle, il fit prier Sarcane Sultan de Lydie avec qui il étoit lié d'amitié de lui envoyer un

corps de troupes, sans lui dire l'usage qu'il en vouloit faire. Les Turcs arriverent en effet. Mais voyant qu'il les menoit sur des terres soumises à Cantacuzene, indignés de sa perfidie, ils se jetterent sur lui, le perçerent de plusieurs coups, et passerent dans l'armée de celui qu'on vouloit leur donner pour ennemi.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1346.

CXXII. Différentes conjurations contre Cantacuzene.

L'empressement qu'ils témoignerent pour l'affermir sur le trône, le détermina enfin à s'avancer vers Constantinople, où ses amis l'appelloient depuis longtems en lui faisant espérer de l'introduire dans la ville par surprise. Il campa à quelques lieues de la place où il attendoit le reste de ses troupes, ce fut là qu'on découvrit un nouveau genre de trahison, qui le menaçoit d'une mort prochaine. Depuis six mois, un particulier gagné à force d'argent et de promesses par les chefs du parti contraire, tentoit toutes sortes de voies pour faire mourir celui qu'ils ne pouvoient abattre ni par la calomnie ni par les armes. Il parvint enfin à entrer dans la maison de Cantacuzene, en qualité de cuisinier. Lorsqu'il y eut passé quelque tems pour éviter tout soupçon, il se fit ami d'un nommé Francopule qu'il sçavoit avoir eu des sujets de mécontentement de la part de l'Empereur, et il lui avoua qu'il avoit résolu de l'empoi-

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1343.

sonner. Mais Francopule n'étoit pas assez aigri contre son Prince pour lui dissimuler que l'on méditoit sa mort. Il demanda au traître à voir le poison pour examiner s'il étoit sûr; il le porta à Cantacuzene, et la fuite du cuisinier ne laissa aucun doute sur le perfide projet qu'il avoit conçu.

CXXIII. Celle d'Hierax.

A peine le Prince étoit-il hors de ce péril, qu'il retomba dans un autre non moins dangereux. Hierax l'un de ses Officiers instruit de l'envie extrême que l'Impératrice avoit de le voir périr, sortit du camp pendant la nuit, et vint s'offrir à la Princesse pour servir ses desseins. Les amis que l'Empereur avoit dans la ville l'avertirent de ce qui se tramoit, et l'engagerent à se tenir sur ses gardes avec un homme qui lui étoit suspect depuis long-tems. Cantacuzene le fit venir dans sa tente; il lui rappella les promesses et les sermens qu'il lui avoit faits d'un attachement inviolable, et lui laissa la liberté d'embrasser le parti de l'Impératrice, s'il penchoit davantage de ce côté-là. Hierax jura qu'il étoit innocent des desseins dont on le soupçonnoit, et pour donner du poids à ses protestations, il lui remit une petite figure de S. George qu'il portoit sur lui. Il retourna neanmoins confirmer à l'Impératrice les engagemens qu'il avoit pris avec elle. Mais le hasard voulut qu'il

fut decouvert par un autre traître qui s'y étoit rendu en même-tems dans le même dessein.

CXXIV. Celles du Paraspondile et d'un inconnu.

C'étoit un nommé Paraspondile, qui alloit comme lui traiter de la vie de Cantacuzene. Hierax ne le connoissant point, avoit expliqué nettement son projet; mais Paraspondile qui ne vouloit pas se laisser ravir la récompense attachée à ce crime, résolut de le prévenir. Il sortit le premier de l'appartement, et alla couper des crins du cheval d'Hierax, afin d'avoir une preuve convaincante contre lui; ensuite il se rendit auprès de l'Empereur, à qui il dit que dans le soupçon où il étoit de la perfidie d'Hierax, il l'avoit suivi à la faveur des ténébres jusqu'au palais de l'Impératrice; que là il l'avoit entendu mettre sa tête à prix; et que pour le confondre, s'il osoit le nier, il lui montreroit les crins qu'il avoit coupés à son cheval devant la porte du Palais. Le dénonciateur espéroit par cette marque apparente de zele gagner la confiance du Prince, afin d'avoir un libre accés auprès de lui, et de l'égorger pendant le sommeil. Cantacuzene en parla une seconde fois à Hierax, et lui fit connoître qu'il avoit une preuve certaine de ses mauvais desseins et de son parjure. Hierax le nia hardiment; mais la crainte d'être arrêté et conduit au supplice lui

Jean Paleologue. An de N. S. 1347.

fit prendre le parti de se sauver à Constantinople, où Paraspondile le suivit de près dès qu'il sçut qu'on l'avoit rendu suspect à l'Empereur. Quelques jours après on arrêta dans son appartement un inconnu qui avoit sous sa robe un poignard empoisonné.

CXXV. Cantacuzene entre dans Constantinople.

Tant de conjurations découvertes ne servirent qu'à indigner contre le gouvernement les amis qu'il avoit à Constantinople, et à leur faire exécuter plus promptement la résolution qu'ils avoient prise de lui livrer la place. Etant convenus du jour auquel ils lui ouvriroient la porte dorée, l'Empereur entra dans la ville à la tête de ses troupes, en leur défendant de commettre aucun désordre, et à peine trouva t-il la moindre résistance de la part des citoyens.

CXXVI. Il fait proposer la paix à l'Impératrice.

Le lendemain il assembla les Evêques que l'Impératrice avoit fait venir pour déposer le Patriarche. Après leur avoir dit qu'il ne vouloit point d'autres juges de sa conduite qu'eux-mêmes, il leur représenta que n'ayant jamais conspiré contre la famille d'Andronic, on ne pouvoit le regarder comme l'auteur de la guerre; mais que ses ennemis la lui ayant suscitée par les calomnies dont ils l'avoient noirci dans l'esprit de l'Impératrice, il avoit été contraint de se défendre, et même de recourir aux étrangers; que si on lui faisoit un crime de

s'être adressé à eux, il falloit à plus forte raison en accuser ses ennemis, qui avoient les premiers appellé les Bulgares et les Serviens à leur secours. Il protesta que si l'Impératrice conservoit les sentimens de haine et d'animosité qu'elle avoit conçus contre lui, et qu'elle s'opiniatrât à lui faire la guerre, quoiqu'il fût en possession du palais des Porphirogenettes, il ne se croiroit pas coupable des maux qu'elle attireroit sur elle et sur ses enfans. Mais que si elle vouloit se prêter à la réconciliation, elle le trouveroit disposé à tout ce qui pourroit rétablir la paix et la tranquillité dans l'Etat. Le Métropolitain de Philippopole et Cabasilas furent chargés de lui porter ces propositions.

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1347.

CXXVII. Elle l'accepte avec peine.

Anne refusa d'abord de les écouter; ayant redoublé les gardes de son palais, elle implora le secours des habitans de Galata, et elle se flatta que le peuple qui jusqu'à ce jour lui avoit marqué beaucoup d'attachement, prendroit les armes contre Cantacuzene. Mais toutes ses espérances s'étant évanouies, et l'Empereur son fils, qui n'avoit alors que quinze ans, l'ayant suppliée de ne pas se roidir plus long-tems contre la nécessité, elle consentit enfin à la réunion.

CXX VII. Articles de la réunion.

La paix fut conclue aux conditions que Cantacuzene ne tireroit aucune vengeance de ceux qui l'avoient offensé;

JEAN PALEOLOGUE. An de N. S. 1347.

que l'Impératrice pardonneroit également aux Officiers et aux Soldats qui avoient suivi le parti de Cantacuzene ; que les deux Empereurs gouverneroient conjointement, à condition néanmoins que le plus jeune déféreroit aux avis de l'autre, pendant dix ans, après lesquels ils auroient tous deux un pouvoir égal ; et que dans les prieres et les acclamations publiques, Cantacuzene seroit nommé après l'Impératrice Anne et Jean Paléologue son fils. Ces articles ayant été scellés de la religion du serment, Cantacuzene fut reçu dans le Palais le 8 de février 1347 ou 6855 suivant l'Ere des Grecs, et six ans depuis la mort du jeune Andronic.





JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N. S. 1347.

CHAPITRE V.

Depuis que Cantacuzene fut reconnu Empereur, jusqu'à son abdication.

(Espace d'environ neuf ans.)

JEAN PALÉOLOGUE I. ET CANTACUZENE, faisant ensemble le LXXVII. Empereur.

I. Modération de Cantacuzene.

CAntacuzene conserva sur le Trône de Constantinople ce caractère de douceur et de modération qu'il avoit fait paroître au milieu de ses disgraces. Sa premiére attention en entrant dans cette ville fut de contenir ses soldats, qui vouloient user des droits de la victoire. A peine y eut-il quelques légers désordres ; l'Empereur réprit sévérement ceux qui se présenterent devant le Palais de l'Impératrice, pour forcer la garde et la piller. Après qu'il eût signé les articles de la paix, il envoya demander à la Princesse la permission de la voir. Quoiqu'il se présentât à elle tête nue et d'un air très-respectueux, sa vue parut la troubler et l'intimider.

II. Il rassure l'Impératrice.

Cantacuzene n'oublia rien de ce qui pouvoit la rassurer. Il jura, sur une image de la Vierge qui étoit dans l'appartement de l'Impératrice, qu'il n'a-

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE

An de N. S. 1347.

voit jamais formé de desseins contre elle ni contre ses enfans ; que rien n'avoit été plus éloigné de ses intentions que de les priver de l'Empire ; que les bruits contraires qui s'étoient répandus étoient faux ; que la juste punition d'Apocauque et du Patriarche, auteurs de tous les troubles, étoit un témoignage que le Ciel rendoit à son innocence, et qu'il le bénissoit de l'avoir protégé jusqu'à ce jour heureux qui devoit manifester les calomnies dont on s'étoit efforcé de le noircir. Il protesta à la Princesse que jamais il n'auroit d'autres sentimens que ceux du zéle et de l'affection pour elle et pour le sang de l'Empereur Andronic ; et afin de lui en donner une nouvelle marque, il lui proposa le mariage de sa fille Helene avec l'Empereur Jean. Anne y consentit, et la réconciliation parut être aussi sincére qu'on pouvoit le souhaiter. Cantacuzene logea dans le palais impérial, mais de peur d'incommoder l'Impératrice, il se retira dans un petit corps de logis, que l'Empereur Alexis avoit fait bâtir pour y mettre les bains.

III. Il oblige les siens à reconnoître à l'Empereur Jean.

On reconnut dès le lendemain que ses sentimens étoient conformes à ses paroles. Il ordonna que ceux qui avoient suivi l'un ou l'autre parti prêteroient le serment de fidélité aux deux Empe-

reurs. Ceux qui étoient demeurés dans la ville attachés à l'Impératrice y consentirent ; mais le plus grand nombre des partisans de Cantacuzene déclara qu'il ne pouvoit s'y résoudre. Il leur paroissoit honteux de reconnoître un autre souverain que celui qu'ils avoient placé sur le trône, et de ceder à leurs ennemis les fruits d'un succès qui leur avoit coûté plusieurs années de fatigues, et qu'ils avoient acheté au prix de leurs biens, de leur repos et de leur sang. Ils disputerent ainsi pendant trois jours. Cantacuzene fâché de leur résistance leur parla avec fermeté, et leur commanda de se retirer, s'ils ne vouloient pas obéir au jeune Empereur, qui alloit être bientôt son gendre. Il leur dit qu'il ne les forceroit pas de demeurer à son service, puisqu'il ne les y avoit jamais contraints, même dans le tems de sa plus mauvaise fortune. La ferme résolution où il parut être les ébranla ; ils délibérerent donc entre eux, et prêterent le serment tel que Cantacuzene l'avoit exigé.

IV. Déprédation de l'Empire.

Il n'eut pas la même fermeté à l'égard de ceux qui avoient profité des troubles pour s'enrichir aux dépens du public, du trésor impérial et des joyaux même de la couronne. Sous un prince encore enfant, gouverné par une princesse plus inquiéte pour sa sûreté

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N.S. 1347.

personnelle que pour le bien de ses sujets, le plus avide et le plus hardi devenoit bientôt le plus opulent. Il suffisoit de montrer du zéle pour mériter sa confiance et ses prodigalités. Les uns s'etoient emparés de la recette des finances, et lui en rendoient ce qu'ils jugeoient à propos; les autres disposoient de l'épargne, et en conservoient plus pour eux, qu'ils n'en employoient aux besoins de l'Etat. La femme d'Apocauque entr'autres étoit sortie depuis quelques mois de Constantinople, avec des richesses immenses, tant en or qu'en pierreries. Lorsque Cantacuzene prit soin des affaires, il ne trouva point de fonds chez les Receveurs publics; le trésor de l'Empire avoit été au pillage; et il restoit si peu de cette immense quantité de pierreries assemblées pendant plusieurs siécles par les Empereurs, qu'on fut obligé d'en employer de fausses pour le mariage et le couronnement de la jeune Impératrice; ce qui étoit sans exemple. Ceux qui avoient eu part à cette déprédation, disoient hautement que leur dessein avoit été de ne rien laisser à Cantacuzene, pas même de quoi faire une Couronne.

V. Cantacuzene ne fait aucunes poursuites.

Cependant, loin de punir de pareilles friponneries, il ne fit aucunes poursuites contre ces voleurs publics. Il ordonna

ordonna seulement que l'on rendroit les héritages et tous les biens immeubles usurpés depuis le commencement de la guerre. Ainsi ceux qui avoient tout abandonné pour le suivre, rentrerent en possession de leurs maisons et de leurs terres ; mais ils se trouverent alors sans aucunes ressources, quelques-uns sans vivres, sans logement, sans asile, et sans espérance du côté de l'Empereur, qui ne pouvoit leur en procurer. Il les consoloit en leur disant que le retour de la paix rameneroit bientôt l'abondance dans l'Etat. On parla différemment de cette maniére d'agir et de penser. Les uns, dit Grégoras, l'attribuoient à un fond de douceur et de modération dont il y a peu d'exemple, et c'est le jugement de cet historien ; d'autres avec plus d'apparence, disoient que c'étoit par une politique timide, parce qu'il appréhendoit une sédition qui auroit rallumé la guerre.

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N. S. 1347.

VI. Il est craint et respecté des puissances Etrangéres.

Quel que pût être le motif qui le retenoit, il répara autant qu'il étoit possible les malheurs de l'Etat, et sa douceur même le fit craindre des étrangers, parce que ses armes n'étoient jamais plus redoutables que quand sa patience avoit été plus exercée. Tandis que les Grecs, armés les uns contre les autres, ne paroissoient occupés qu'à

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE
An de N. S. 1347.

se détruire mutuellement, les Princes voisins se préparoientà fondre sur l'Empire et à s'emparer des villes et des Provinces. Le Marquis de Montferrat, petit-fils du vieil Andronic, et qui prétendoit avoir droit à l'Empire, ayant appris les progrès de Cantacuzene, équippa une flotte pour aller l'attaquer, marchant sur les traces de Théodore son pere, qui avoit disputé le trône au jeune Andronic. Le Cardinal de Comminges frere de sa femme, l'excitoit à cette guerre; il lui fournit des sommes considérables pour l'armement de la flotte. Le Marquis devoit mettre à la voile vers la fin du printems; mais il renonça à son dessein, dès qu'il sçut par Barthelemi, que Cantacuzene étoit maître de Constantinople et du reste de l'Empire. Ce Barthelemi étoit un ambassadeur, que Humbert, Dauphin de Vienne, avoit envoyé à l'Impératrice Anne, et qui fit autant craindre que respecter Cantacuzene dans toute l'Europe par deux lettres qu'il écrivit, l'une au Dauphin son maître, l'autre au Pape Clément VI. Les louanges insipides et outrées dont elles sont remplies auroient dû empêcher cet Empereur de les insérer tout au long dans sa propre histoire, et de blesser les bienséances, en s'applaudissant de ces deux piéces autant qu'il le fait.

Depuis la malheureuse fin d'Apocauque, le Patriarche de Constantinople désesperoit de voir terminer à son avantage la guerre civile, qu'il avoit commencée et entretenüe jusqu'alors ; il voulut donc se faire un mérite auprès de Cantacuzene, d'avoir contribué le premier à la réunion, et il y exhorta l'Impératrice. Anne surprise de l'entendre excuser et louer celui qu'il avoit peu de jours auparavant accusé des plus noirs desseins, s'imagina qu'il avoit été gagné, et qu'il étoit d'intelligence avec son ennemi pour la détrôner ; elle s'emporta avec fureur contre lui, et entreprit de le faire chasser du Siége patriarchal.

JEAN PALEOLOGUE I & CANTACUZENE An de N. S. 1347.

VII. Affaire du Patriarche Jean d'Apri.

Au lieu de l'attaquer sur ses calomnies, sur ses parjures, sur les troubles qu'il avoit causés dans l'Etat, elle lui fit un crime d'une fermeté qui étoit peut-être la seule chose par où il méritât des éloges. Pour le rendre coupable elle adopta des erreurs qu'elle avoit rejettées et punies jusqu'alors. Anne se persuada que le plus sûr moyen de le perdre étoit de se déclarer en faveur de Grégoire Palamas et de ses sectateurs les Quiétistes du mont Athos, que le Patriarche avoit condamnés comme des visionnaires dangereux. Ellemême, en conséquence de cette censure, tenoit Palamas enfermé dans une

VIII. Il est déposé dans un Concile.

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N. S. 1347.

des prisons du palais, et avoit écrit aux moines d'Athos, que c'étoit à cause de la nouveauté des dogmes, qu'il vouloit introduire. Changeant tout-à-coup de sentiment et de conduite, elle accorda sa bienveillance à Palamas, approuva ses erreurs, se conduisit par ses conseils, et déclara une guerre ouverte au Patriarche. Ce changement mit le trouble dans la ville impériale. Le clergé du second ordre s'éleva contre la nouvelle doctrine; le confesseur de la Princesse osa lui présenter un mémoire pour la désabuser; mais elle le déchira brusquement, sans en vouloir faire lecture. Nicéphore Grégoras qu'elle avoit consulté sur le même sujet, lui ayant répondu qu'elle prenoit l'erreur pour la vérité, et le lui ayant prouvé par le témoignage des Peres et des Conciles, elle le renvoya durement et le menaça de l'exil, s'il persistoit à lui être contraire. Elle trouva plus de complaisance, ou pour mieux dire plus de lâcheté dans les Evêques que dans les Prêtres. Plusieurs approuverent sans résistance la doctrine que l'Impératrice avoit adoptée. Elle les assembla donc en Concile avec d'autres personnes que l'ignorance ou la flatterie avoient rangées du côté de l'Impératrice; les portes du palais furent fermées aux défenseurs du Patriarche;

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N. S. 1347.

lui-même en fut exclus, et cependant condamné par défaut. Sa sentence portoit seulement qu'il avoit été déposé pour avoir anathématisé Palamas avec sa doctrine, et l'écrit qu'il avoit donné pour sa justification. Le soir même, l'Impératrice donna un grand repas aux Peres de ce prétendu Concile. La joie y fut grande, et le Patriarche le sujet des railleries de toute l'assemblée.

IX. Seconde condamnation et sa mort.

Mais elle fut troublée vers la fin de la nuit par l'entrée de Cantacuzene dans la ville, à qui ses amis en avoient ouvert la porte, tandis que le palais retentissoit d'applaudissemens et de ris immodérés. Le changement que cet avénement subit causa dans l'Empire, ne fut pas d'un grand avantage au Patriarche. Cantacuzene ordonna que l'on fît sortir tous ceux qui étoient dans les prisons, excepté lui. Il alla le visiter, et après quelques reproches sur la conduite qu'il avoit tenue à son égard, il lui dit : « Ce n'est pas pour » vous causer de nouveaux chagrins » que je vous rappelle le passé ; je veux » bien l'oublier sincérement. Si la sen- » tence de votre déposition n'avoit pas » été prononcée avant mon entrée dans » Constantinople, jamais vous n'auriez » été inquiété sur ce sujet. Je consens » néanmoins à faire examiner votre

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N. S. 1347.

» cause une seconde fois, et à peser » par moi-même les raisons que vous » alléguerez pour votre défense. Si » vous êtes convaincu des dogmes per» nicieux dont on vous accuse, je se» rai contraint de vous abandonner; » mais si vous vous en justifiez, je » n'empêcherai pas que vous ne soyez » rétabli dans votre église. » Le Patriarche accepta les offres du Prince, et presqu'aussi-tôt il changea d'avis. Quelques jours après on assembla un nouveau Concile; on le cita trois fois, selon les Canons, sans qu'il voulût comparoître; l'Empereur alla lui-même l'exhorter à venir se défendre; il refusa de se présenter devant les Evêques; ainsi l'on confirma la premiére sentence de déposition. Les troubles qui s'éleverent à son sujet dans Constantinople, engagerent l'Empereur à l'envoyer à Didymotique. Le chagrin lui ayant causé dans ce séjour une maladie dangereuse, on le rappella à Constantinople, où il mourut dix mois après sa déposition, âgé de soixante-cinq ans, ayant tenu environ quatorze ans le Siége patriarchal.

X. L'Empereur met Isidore Palamite à sa place.

Cantacuzene qui avoit des obligations à Palamas, pour la doctrine duquel il se sentoit d'ailleurs du penchant, auroit bien voulu le mettre à la place de Jean d'Apri; mais l'opposition que

le peuple et le clergé parut avoir, ne lui permit pas de satisfaire son inclination. Il fit nommer Isidore un de ses principaux sectateurs, qui pour cette raison avoit déjà été déposé du Siége de Monembasie. Son élection causa un schisme dans l'Eglise de Constantinople. Mais pour gagner la protection de Cantacuzene, il leva publiquement la sentence d'excommunication que son prédécesseur avoit portée contre ce prince six ans auparavant; ce qui étoit assez inutile, puisque Jean d'Apri l'avoit déjà revoquée, après la premiére visite que l'Empereur lui rendit dans sa prison.

XI. Il se fait couronner pour la troisiéme fois.

Cantacuzene y consentit d'autant plus volontiers, qu'il croyoit ne pouvoir pas prendre trop de sûreté contre ses ennemis secrets; et ce fut par la même raison qu'il se fit couronner de nouveau, quoiqu'il l'eût déjà été à Didymotique en 1341, ensuite à Andrinople par Lazare, Patriarche de Jérusalem en 1346. Isidore et les Palamites lui persuaderent que ces couronnemens, n'ayant pas été faits à Constantinople n'étoient pas assez authentiques. La cérémonie s'en fit donc le 13 de mai 1347, dans l'église de Blaquernes, parce qu'il étoit tombé un côté de celle de Ste Sophe. Irene sa femme partagea avec lui les honneurs de cette journée.

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE
An de N. S. 1347.

On y vit ce qui avoit été jusqu'alors sans exemple, deux Empereurs, Jean Paléologue et Jean Cantacuzene ; et trois Impératrices sur autant de trônes ; Anne mere de Paléologue, Iréne femme de Cantacuzene, et Hélene, leur fille promise en mariage au jeune Empereur, quoique ses nôces n'eussent pas encore été célébrées. Elles ne le furent que huit jours après, le 21 de mai, dans la même Eglise. Au lieu de pierreries fines on fut contraint d'en employer de fausses ; la plupart des vases étoient de cuivre, d'étain ou de terre, et à la place de ces superbes tapis dont on s'étoit toujours servi en pareille occasion, on mit des cuirs dorés.

XII. Triste circonstance de cette cérémonie.

XIII. Le Crale rompt le traité de paix.

Cependant Cantacuzene malgré la foiblesse et la disette de l'Etat parloit aux puissances étrangéres avec autant de fermeté que s'il avoit eu toutes les ressources du grand Constantin. Il envoya des ambassadeurs au Crale, pour le remercier du secours qu'il lui avoit donné pendant sa disgrace, et pour lui redemander en même-tems les places qu'il retenoit contre la foi des traités. Ce Prince ne s'étoit pas contenté de prendre Phere et plusieurs villes dans la Macédoine, il avoit corrompu par argent et par promesses les principaux habitans de Bérée, et leur avoit persuadé d'en chasser Manuel fils de

l'Empereur. N'osant inscrire en faux contre les articles de l'alliance et ses sermens, il eut recours à des prétextes vains et frivoles. Cantacuzene lui renvoya une seconde ambassade, pour lui protester que s'il persistoit dans son refus, il seroit obligé de lui déclarer la guerre; il l'avertit d'y penser sérieusement.

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N.S. 1347.

XIV. Infidélité et ravages des Turcs.

Le Crale fit aussi peu de cas de cette seconde ambassade que de la première. Loin d'y avoir égard, il recommença ses hostilités, et fit de nouvelles conquêtes. Cantacuzene irrité de sa mauvaise foi, demanda du secours à Orcan, à qui il avoit donné sa fille en mariage l'année précédente. Il vit presqu'aussitôt arriver dix mille hommes de troupes, qu'il envoya contre l'ennemi, avec un petit corps d'impériaux, sous les ordres de Manuel son fils, leur défendant de commettre aucuns désordres sur les terres de l'Empire. Mais à peine les Turcs furent-ils arrivés à Mygdonie, qu'ayant appris que le pays d'alentour relevoit du Crale, ils se mirent à le piller malgré leurs Commandans. Ils tuerent un grand nombre d'habitans, et ne firent pas moins de prisonniers; mais craignant le ressentiment de Cantacuzene, à qui ils avoient désobéi, ils repasserent l'Hellespont chargés d'un riche butin.

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE
An de N. S. 1347.

XV.
L'Empereur exhorte les Romains à contribuer à la guerre.

Il fallut donc se résoudre à chercher des ressources dans le sein même de l'Empire, quelqu'épuisé qu'il fût. Cantacuzene convoqua une assemblée générale de tous les ordres de l'Etat, et leur parla en ces termes : « Vous » n'ignorez pas quelles étoient la fé» licité et la gloire de l'Empire, lorsque » les Provinces occupées aujourd'hui » par les étrangers étoient soumises à » sa puissance, et que les plus redou» tables se félicitoient quand ils pou» voient obtenir son amitié. Cet état si » heureux que nous ne connoissons plus » que par les foibles images que l'his» toire nous rappelle, n'a duré qu'au» tant que les souverains et les peu» ples ont été animés d'un zéle ardent » pour l'honneur de la nation, et qu'ils » ont préféré le bien commun à leurs » intérêts particuliers. Mais depuis que » les princes ont fixé leurs regards sur » eux-mêmes, et qu'ils n'ont plus re» cherché que leur avantage ou leur » plaisir, il n'y a plus eu parmi nous » que confusion, que désordre, que » foiblesse. Nous sommes tombés de» puis dans une langueur si déplorable, » que bien loin de pouvoir imposer le » joug aux autres, à peine pouvons» nous nous en garantir nous-mêmes. » Les Serviens, les Bulgares, les Turcs, » tous nos voisins ne se contentent pas

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N. S. 1347.

» des places qu'ils ont usurpées à la faveur de nos divisions ; ils veulent » s'étendre encore sur nos ruines. Je » n'aspire qu'au bonheur de pouvoir » réprimer leur audace, et venger » les insultes que nous en recevons » chaque jour. Mais vous le savez » comme moi, et je rougis en le disant, que mes anciennes richesses et » celles de l'Etat même ont disparu et » fait place à la misére et à l'indigence. Vous êtes donc la derniére et » l'unique ressource de l'Empire ; son » salut et le vôtre dépendent de votre » générosité. Je vous laisse délibérer » entre vous sur la résolution que vous » devez prendre. »

XVI. Ils y consentent.

Quoique l'Empereur n'eût parlé qu'en termes généraux, on comprit néanmoins qu'il vouloit proposer un nouveau subside, et qu'il aimoit mieux voir les peuples se l'imposer eux-mêmes, que de l'exiger d'autorité. Les Principaux répondirent qu'ils n'ignoroient pas la grandeur des pertes que la guerre avoit occasionnées, ni la disette extrême où elle avoit réduit l'Etat et les particuliers ; qu'il falloit employer toutes sortes de moyens pour se relever de cette chûte funeste ; que pour cet effet chacun devoit fournir ce qui seroit en son pouvoir, afin que l'Empereur s'opposât par la force des armes

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N. S. 1347.

aux progrès des ennemis, et qu'il reprît sur eux les places qu'ils avoient usurpées. On convint que les marchands, les artisans et les communautés ecclésiastiques, contribueroient à la subsistance des gens de guerre, puisque sans ce secours tous les Etats seroient enveloppés dans la même ruine.

XVII. Les seuls financiers le refusent.

Cet avis fut reçu de toute l'assemblée, excepté des banquiers, des receveurs publics et autres gens d'affaires, qui avoient intérêt de perpétuer les troubles, afin que l'Empereur toujours occupé de la guerre, ne pût leur faire rendre compte de leurs malversations. Ils se récrierent qu'il étoit étrange qu'on voulut leur demander durant la paix, ce que l'on n'avoit pu obtenir d'eux pendant les divisions et par menaces. Cantacuzene auroit puni leur avarice et leur résistance, s'il n'eût appréhendé qu'on ne lui reprochât qu'il vengeoit plutôt ses injures particuliéres que celle de l'Etat. Ils furent cause que l'on ne put équiper une armée navale, dont l'Empire n'avoit jamais eu un besoin si pressant.

XVIII. Sédition appaisée.

Ils ne se contenterent pas de refuser le secours qu'on leur demandoit si justement, ils s'efforcerent d'entretenir la haine dans le cœur de l'Impératrice contre les Officiers qui n'avoient pas suivi son parti durant les troubles.

Ceux-ci s'en apperçurent à l'indifférence que la Princesse leur témoignoit, et ils s'en plaignirent à Cantacuzene. Ils lui représenterent qu'au lieu de s'être réconcilié avec eux de bonne foi, elle ne cherchoit que l'occasion de les perdre ; ils lui dirent qu'ils ne pouvoient observer le serment de fidélité qu'ils avoient prêté à Anne et à Jean Paléologue son fils, sans être exposés aux emprisonnemens, aux proscriptions, à la perte de leurs biens, de leur liberté et de leur vie ; ils le conjurerent de les en dispenser, et de les laisser agir comme ils jugeroient à propos. L'Empereur calma leurs inquiétudes en les assurant qu'il les avoit pris sous sa protection, et que comme ils avoient prodigué leur sang pour lui assurer le trône, il étoit prêt à verser tout le sien pour les mettre à couvert des périls dont il se croyoient menacés, mais qu'il espéroit que ce malheur n'arriveroit jamais.

XIX. Manuel fils de l'Empereur y renonce.

Quelques brouillons furent les seuls qui ne voulurent pas se fier à la promesse qu'il leur faisoit. Ils engagerent Manuel l'aîné de ses fils à s'emparer de Didymotique, d'Andrinople, et de quelques autres places aux environs, et à s'y établir un petit Etat où ils vivroient sous sa domination. Le prétexte qu'ils prirent pour lui inspirer la

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE
An de N. S. 1347.

révolte, fut que l'Empereur, son pere, témoignoit plus d'affection à Jean Paléologue son gendre, qu'à ceux qui lui avoient donné, dans les tems les plus fâcheux, tant de preuves de leur zéle et de leur fidélité : que si ce jeune Prince qui le regardoit comme un compétiteur odieux, parvenoit à ranimer son parti, il étoit à propos d'avoir un asile contre la persécution. Ils ajouterent néanmoins qu'en lui conseillant de prendre cette précaution, ils n'avoient pas dessein de le porter à se soulever contre son pere ; qu'il devoit au contraire lui protester qu'il ne prétendroit jamais rien à l'Empire ; mais qu'il croyoit devoir se mettre à couvert de la perfidie de leurs ennemis communs. Séduit par ces discours artificieux, Manuel s'abandonna à leurs conseils ; ils s'assura des villes qu'ils lui avoient indiquées, et supplia son pere de lui en laisser le gouvernement ; qu'il reconnoîtroit qu'il les tenoit de lui et de l'Empereur son gendre. Cantacuzene fut vivement affligé de cette démarche, et il pria Iréne d'aller en représenter les suites funestes à son fils. Cette Princesse dissipa par sa présence les soupçons et les défiances de Manuel ; elle le fit renoncer à son dessein, et dissipa l'orage qui menaçoit l'Empire.

Mais à peine eût-elle le tems de gouter la joie que devoit lui causer l'heureux succès de cette négociation. A son retour elle trouva Andronic le plus jeune de ses fils mort de la maladie contagieuse qui désola l'Empire pendant cette année et la suivante. Un fléau aussi terrible fit trop de ravage, pour être oublié dans l'histoire; voici la description que Cantacuzene nous en a laissé. Cette peste qui avoit pris naissance dans la Scythie, s'étendit dans la Thrace, la Gréce, l'Asie, l'Afrique, la Sicile, l'Italie, l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Angleterre, et dans presque toutes les Isles. Elle étoit si violente que les tempéramens les plus robustes et les plus grandes précautions ne pouvoient en garantir. Quelques uns en mouroient le même jour qu'ils en étoient frappés, d'autres à l'heure même. Ceux qui y résistoient deux ou trois jours étoient attaqués d'une fiévre ardente, bientôt suivie d'un violent transport; ils perdoient la voix et le sentiment, et tombant dans un assoupissement semblable à un profond sommeil, ils mouroient sans se réveiller. Quelquefois le mal s'attachoit au poumon, il y causoit des douleurs inconcevables; il causoit des crachemens de sang; il infectoit l'haleine, il desséchoit la langue et la

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE
An de N. S. 1347.

XX. Peste générale.

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N. S. 1347.

rendoit noire ; il causoit une soif ardente que rien ne pouvoit éteindre. D'autres se trouvoient dans l'espace de quelques heures tout couverts d'abcès, ou de larges meurtrissures semblables à des contusions, qui marquoient la corruption du sang et annonçoient une mort prochaine. Comme il n'y avoit point de reméde contre un mal inconnu, ce qui guérissoit les uns étoit mortel aux autres, et cette inquiétude jettoit dans le désespoir. Enfin pour comble de malheurs, les animaux domestiques et ceux de la campagne en mouroient comme les hommes. Cette horrible contagion ravagea presque toute la terre. Matthieu Villani continuateur de l'excellente histoire de Florence commencée par son frere Jean Villani, rapporte qu'il mourut dans cette ville les trois cinquiémes des habitans, et un autre écrivain assure que la mortalité fut si grande à l'Hôtel-Dieu de Paris, que pendant long-temps on portoit tous les jours au cimetiére des Saints Innocens plus de cinq cens corps dans des charriots.

XXI. Progrès du Crale.

Un fléau si terrible devoit naturellement arrêter celui de la guerre ; mais l'injustice et l'ambition du Crale n'en furent point étonnées. A la faveur de cette désolation générale qui régnoit dans la Macédoine, il n'eut besoin que

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N. S. 1347.

de se présenter aux portes des villes pour obliger les habitans à le recevoir, et il se rendit aisément le maître de toute la Province avec une poignée de Soldats que la contagion n'avoit pas enlevés. Quoique l'Empereur fût maître de toute la Thrace, il ne put s'opposer à ses progrès; il ne pensa qu'à réduire la ville de Médée sur le Pont-Euxin, la seule de toute la province qui ne voulut pas le reconnoître. Après l'avoir subjuguée, il marcha contre un parti de Turcs qui avoient passé l'Hellespont et qui pilloient la Thrace. Il en défit une partie plutôt par adresse que par force, et il obligea les autres à repasser en Asie.

An de N. S. 1348.

XXII. Ambassade de Cantacuzene au Pape.

Les fatigues et les chagrins dont il étoit accablé, lui causerent une maladie qui dura une année entiére; et il employa à négocier un traité d'alliance avec la Cour de Rome le tems que sa mauvaise santé ne lui permettoit pas de donner aux pénibles exercices de la guerre. Il envoya au Pape Clément VI, trois ambassadeurs, George Spanopule, ou Espagnol, Sigere Préteur du peuple, et un Latin nommé François ancien Officier de sa maison et qui étoit connu du Pape. Le sujet de cette ambassade étoit d'effacer de l'esprit du S. Pere les impressions peu favorables qu'on lui avoit données

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE
An de N. S. 1348.

sur la conduite de Cantacuzene, sur la guerre qu'il avoit soutenue contre l'Impératrice, sur son alliance avec les Turcs, sur le mariage de sa fille avec le fils d'Orcan, sur l'amitié tendre et particuliére qui étoit entre Amir et lui. Les ambassadeurs devoient faire connoître les motifs qui l'avoient porté à recourir aux Turcs. Mais pour convaincre le Pape que Cantacuzene n'approuvoit ni leur religion ni leurs mœurs, ils le supplierent de sa part d'engager les Princes de l'Europe à former une ligue contre ces infideles, et il promit non-seulement de donner aux Croisés un libre passage sur ses terres, mais de les aider de tout son pouvoir, et de marcher avec eux à la tête de ses troupes. Ne voulant rien négliger de ce qui pouvoit gagner l'affection et la bienveillance de sa Sainteté, il l'assura qu'il avoit un désir sincere de réunir l'Eglise Grecque à celle de Rome; qu'il le prioit d'assembler un Concile dans quelque ville maritime pour la commodité des Grecs et des Latins, où l'on examineroit dans un esprit de paix les articles qui causoient la division. Le Pape témoigna aux ambassadeurs la joie qu'il ressentoit d'apprendre que leur maître étoit dans des dispositions aussi louables, et il lui envoya des Nonces pour l'assurer qu'il alloit exhorter les

Princes et les Evêques à se préparer au Concile. Mais les troubles qui regnoient en Europe et sur-tout en Allemagne au sujet de l'Empereur Louis de Baviére et de son successeur, retarderent l'exécution de ce projet, et la mort de Clément VI, rendit toutes les négociations inutiles.

XXIII. Guerre des Genois de Galata.

L'Empereur en étoit totalement occupé, lorsque les Genois de Galata voulant profiter de la foiblesse des Grecs, leur susciterent une nouvelle guerre. Déjà l'Impératrice Anne avoit repris sur eux les Isles de Phocée et de Mytilene dont ils s'étoient emparés pendant la guerre civile, et malgré le traité de-paix qui fut fait alors, ils réduisirent depuis l'Isle de Chio. Durant les troubles l'Impératrice et Cantacuzene s'efforçoient de les attirer dans leur parti. Ils favorisoient alternativement l'un et l'autre, mais ils faisoient payer très-chérement le secours qu'ils donnoient; quelquefois même ils vendoient leur neutralité, et ils amasserent par ce moyen des sommes très-considérables. Leur ambition croissant avec leur fortune, ils entreprirent d'enlever aux Grecs l'empire de la mer. Ils demanderent à Cantacuzene le terrein qui étoit entre la citadelle de Galata et la ville impériale, sous prétexte d'y bâtir, mais en effet à dessein de la fortifier de

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N. S. 1348.

telle sorte qu'elle fût imprenable, et de s'en servir pour mettre leur vaisseaux à couvert. N'ayant pu obtenir par douceur ce qui leur étoit absolument nécessaire pour venir à bout de leur dessein, ils résolurent de l'emporter de force. Tandis que l'Empereur étoit retenu à Didymotique par ses infirmités, ils attaquerent les Impériaux leur voisins, ils mirent le feu à leurs maisons pendant la nuit, et brûlerent les vaisseaux et les galeres qui étoient dans le port et aux environs. Ensuite ils parcoururent les côtes et mirent tout à feu et à sang.

XXIV. Les Impériaux équipent une flotte.

Cantacuzene irrité de cette perfidie, se fit transporter à Constantinople pour arrêter les progrès des rébelles. A peine y fut il arrivé, que les marchands se rendirent en foule au Palais, et le supplierent de ne les pas laisser ainsi exposés aux brigandages des Genois; et ils s'offrirent de contribuer aux frais de la guerre. Le Prince leur répondit que s'ils avoient voulu s'y prêter dans le tems qu'il le leur avoit proposé, ils auroient été exempts des inquiétudes qui les troubloient. Cependant il accepta leur proposition, et il nomma Constantin Tarcaniote pour recevoir les sommes auxquelles ils se taxeroient d'eux-mêmes. Aussitôt il donna ses ordres pour construire des vaisseaux et

d'autres bâtimens de guerre; mais l'exécution fut lente, parce qu'on étoit forcé de faire venir tous les matériaux par terre.

XXV. Siege de Constantinople par les Genois.

Les Genois voyant que les difficultés n'étoient pas capables d'en arrêter l'exécution, parurent se repentir de la témérité de leur entreprise; ils envoyerent à Constantinople pour demander la paix. L'Empereur reprocha à leurs députés l'injustice avec laquelle ils avoient pris les armes et commis des désordres affreux, sans qu'il leur en ait donné aucun sujet. Il consentit néanmoins à leur pardonner, à condition qu'ils rendroient l'espace qu'ils avoient enfermé de murailles, et qu'ils en démoliroient les fortifications qu'ils avoient élevées depuis leur révolte. Les députés rejetterent la condition que le Prince leur imposoit, et ils oserent lui dire que s'il ne leur abandonnoit le Fort dont ils étoient en possession, ils le défendroient jusqu'à l'extrêmité. Peu de jours après ils recommencerent la guerre avec plus de fureur qu'auparavant, ils coururent tout le pays, et firent de grands ravages. Ils mirent leurs vaisseaux en mer, et éleverent sur le plus grand une machine par le moyen de laquelle ils lancerent par dessus les murailles de Constantinople des pierres d'une grosseur considérable, qui écrasoient les toits des

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE An de N. S. 1348.

maisons ; quelques uns avoient déjà mis les échelles pour s'emparer des courtines; les autres employoient l'arc et la fronde pour écarter ceux qui défendoient la muraille.

XXVI. Résistance des citoyens.

Jamais les habitans de Constantinople ne montrerent plus d'ardeur que dans cette occasion. Les nobles et les marchands, les riches et les pauvres, les grands et les petits se portoient avec le même courage à repousser ces assauts. Les Tours et les murailles étoient couvertes de citoyens et de soldats, qui accabloient les assiégeans de fléches, de lances, de javelots, de pierres et de solives entiéres. En même-tems on opposa les ballistes de la ville à la machine des Genois, on la fit attaquer par différens endroits avec tant de force, qu'elle en fut renversée. Sa chûte écrasa le plus grand nombre de ceux qui étoient dans le vaisseau, et ceux qui le montoient furent obligés de se retirer promptement. Les autres qui étoient aux pieds des murailles en firent de même, et enleverent leurs morts pendant la nuit, afin que les Impériaux n'en sçussent pas le nombre.

XXVII. Les Genois cherchent du secours.

Leurs députés vinrent une seconde fois demander la paix. L'Empereur y consentit à la même condition qu'il la leur avoit offerte auparavant ; mais sa fermeté et l'opiniatreté des Genois ren-

dirent la négociation aussi inutile que la premiére. Résolus de conserver le terrein et la citadelle que Cantacuzene ne vouloit pas leur abandonner, ils envoyerent prier les chevaliers de Rhodes d'engager l'Empereur à s'en désister; afin de terminer une guerre qui commençoit avec tant d'animosité. Prévoyant encore que le succés de cette médiation seroit douteux, ils firent partir une galere pour aller instruire la République de Genes de ce qui se passoit, et pour la prier de leur envoyer du secours.

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE
An de N. S. 1348.

La haine que les Grecs portoient aux Genois, l'intérêt qu'ils avoient à ne pas laisser croître leur puissance sur mer, l'ardeur qu'ils montroient pour s'y opposer, et la fin des préparatifs de la flotte étoient cause de la fermeté de l'Empereur et l'empêchoient de s'en rapporter à la médiation des chevaliers de Rhodes. Il mit en effet ses vaisseaux en mer peu de tems après; il les fit monter par ses meilleures troupes, et il en donna le commandement à Phacéolate Protostrator et à Zamplacon; il fit marcher en même tems sa cavalerie sous les ordres de Mathieu son fils aîné, Despote, pour charger les ennemis par terre, en même-tems que les autres attaqueroient par mer. Mais lorsqu'on étoit sur le point de donner deux batailles, un vent impé-

An de N. S. 1349.

XXVIII. Naufrage de la flotte Impériale.

JEAN PALÉOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1349.

tueux s'éleva tout-à-coup dans le Bosphore, qui dispersa la flotte impériale, et brisa les trois principales Galeres commandées par Zamplacon, et sur lesquelles on avoit dressé trois tours à plusieurs étages, où étoient placés les archers et les frondeurs. Les autres furent jettées au loin par la tempête; il y périt un nombre considérable de soldats. Ce désastre obligea les troupes de terre à se retirer, n'étant pas assez nombreuses pour soutenir l'effort des Genois.

XXIX. Triomphe insultant des Genois.

Cantacuzene fut moins sensible à la perte qu'il avoit faite en cette journée, qu'à l'insolence de ses ennemis. Ils mirent sur le rivage les débris des tours et des Galeres fracassées, et ils en firent des feux de joie; ils célebrerent ce jour comme un jour de victoire et de fortune; ils monterent sur leurs vaisseaux, se parerent de couronnes, et allerent au son des instrumens se présenter devant le palais de l'Empereur, passant et repassant plusieurs fois sous ses fenêtres avec les étendarts ennemis qu'ils avoient arborés sur leurs mâts.

XXX. Ils demandent la paix.

Mais ces vains trophées n'eurent qu'un tems, et ceux qui s'étoient ainsi prévalus d'un avantage qu'ils ne tenoient pas de leur courage, mais de la fureur des élemens, furent les premiers à les mépriser. Outrés de ces affronts,

affronts, les Impériaux résolurent d'en tirer vengeance ; ils se hâterent de réparer la flotte, et firent même, en attendant, quelques sorties sur les Genois. Quoique ceux-ci y eussent eu l'avantage, ils appréhenderent néanmoins les suites d'une guerre que tous les sujets de l'Empire étoient déterminés de poursuivre avec ardeur. Ils userent modérément de leur bonheur, et enfin ils convinrent de demander la paix aux conditions qu'ils avoient rejettées jusqu'alors. Il arriva en même tems des députés de Genes, qui leur ordonnerent de la part de la république de terminer promptement cette guerre au gré de l'Empereur de Constantinople, de rendre le terrein qui faisoit le sujet de la contestation, et de réparer entiérement le dommage qu'ils avoient causé.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE
An de N. S. 1349.

XXXI.
Cantacuzene la leur accorde noblement.

Pour obéir à cet ordre, les habitans de Galata députerent à Constantinople, pour supplier Cantacuzene d'oublier leur témérité, offrant cent mille piéces d'or en dédommagement, et promettant avec les sermens les plus sacrés de ne jamais rien entreprendre de semblable. L'Empereur content de cette satisfaction, voulut la reconnoître par un témoignage éclatant de générosité. « Lors» que vous m'avez vu prendre les ar» mes avec tant d'ardeur, leur dit-il, » ce n'étoit pas pour vous contester la

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE
An de N. S. 1349.

» possession d'un terrein aussi peu étendu, et d'aussi petite importance que celui que vous aviez usurpé ; mon unique dessein étoit de soutenir les droits de l'Empire, comme je le devois. Comment aurois-je pu voir avec indifférence des étrangers, qui ne sont devenus riches que par la libéralité de mes prédécesseurs, s'emparer à main armée de la campagne qui environne la ville imperiale ? Qu'auroient pensé de moi mes sujets, si je l'avois souffert ? Qu'en auroit dit la postérité ? Mais afin de vous convaincre que je n'ai jamais voulu disputer pour un si petit objet, je vous abandonne ce terrein qui vous fait plaisir, sur l'assurance néanmoins que vous me donnez de n'en point user contre les intérêts de l'Empire et de ne rien faire qui puisse nuire à la navigation de mes sujets. » Les Genois dans l'admiration d'un procédé si noble, renvoyerent de nouveaux députés pour lui témoigner leur reconnoissance et à son fils Mathieu, qui les avoit mis en possession du terrein contesté. Ils firent des acclamations à la louange de Cantacuzene, et jetterent quantité de piéces d'or dont ils gratifierent les soldats.

Cependant il restoit encore un sujet de contestation que ce prince auroit vou-

lu terminer. Il s'agissoit de l'isle de Chio que les Genois retenoient contre la foi des traités. L'Empereur envoya une ambassade à la république même pour la redemander, suivant les articles confirmés par serment. Le Doge et le sénat répondirent, que quelque juste que fût cette demande, ils ne pouvoient alors y satisfaire, parce que ce n'étoit pas la république qui s'étoit emparée de l'isle de Chio, mais quelques particuliers de la noblesse, qui avoient pour cet effet équipé des vaisseaux à leurs dépens; que l'on chercheroit cependant le moyen de les faire désister, ou qu'on les obligeroit à évacuer l'isle. Jacques Herminio et Pinello Antaro furent chargés de porter ces paroles à la cour de Constantinople.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1349.

XXXII. Il redemande l'isle de Chio.

L'Empereur leur témoigna qu'il n'en étoit pas entiérement satisfait; il voulut qu'on fixât un tems, dans lequel ils seroient tenus de rendre l'Isle, ou qu'il pourroit la reprendre par la force des armes. Sa fermeté obligea les ambassadeurs à conclure le traité suivant: Que les Genois jouiroient l'espace de dix ans de l'isle de Chio; qu'ils en tireroient tous les revenus, en payant à l'Empire vingt-deux mille écus d'or par an; qu'ils éleveroient au milieu de la ville l'étendard de l'Empereur, selon la coutume; que l'Evêque en seroit élu

XXXIII. Traité à ce sujet.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE. An de N. S. 1349.

dans le clergé de Constantinople ; Que les samedis ils feroient les acclamations ordinaires en l'honneur de l'Empereur ; Que les prêtres feroient mention de lui dans le saint sacrifice ; Que le reste de l'isle demeureroit sous son obéissance ; Qu'il y établiroit un Juge pour décider les différens qui pourroient naître parmi les insulaires impériaux, et que s'il s'élevoit une contestation entre un Grec et un Genois, elle seroit terminée par un Juge de chaque nation ; enfin qu'après dix ans, à compter du jour que Cantacuzene s'étoit rendu maître de Constantinople, les Genois abandonneroient entiérement l'isle de Chio, ou que l'Empereur pourroit la reprendre à main armée. Simon Veniose et quelques autres des premiers de Genes furent les seuls qui s'opposerent à ce traité. Ils déclarerent qu'ils aimoient mieux être regardés comme ennemis de la république, que de renoncer à leur droit sur cette isle.

XXXIV. L'Empereur envoye une ambassade au Sultan d'Egypte.

Dans le même tems que cette affaire se traitoit, l'Empereur en négocioit une autre. Lazare, élu Patriarche de Jerusalem par les chrétiens de la Palestine, étoit venu à Constantinople, selon la coutume, pour y faire confirmer son élection par le jeune Andronic. Il y avoit été accusé de plusieurs crimes par un certain moine nommé Gerasime ; l'Empereur

qui envoya faire des informations sur les lieux, mourut avant le retour de ceux qu'il en avoit chargés. Les troubles qui s'éleverent aussi-tôt après sa mort, avoient exposé Lazare à de nouvelles accusations. S'étant attaché au parti de Cantacuzene, il fut condamné par Jean d'Apri, patriarche de Constantinople, sans aucune des formalités ordinaires, et le moine Gerasime son accusateur fut nommé à sa place. Après que Cantacuzene eut été reconnu Empereur à Constantinople, il se crut obligé de donner des marques de sa reconnoissance à Lazare, qui l'avoit couronné l'année précédente pour la seconde fois. Il envoya Manuel Sergopule, citoyen de Constantinople, en qualité d'ambassadeur au Sultan d'Egypte, de Syrie et de Judée, pour le prier de faire rétablir Lazare dans l'Eglise de Jérusalem, d'en faire chasser Gerasime, de ne point troubler les chrétiens de son Empire dans l'exercice de leur religion, de leur rendre une Eglise qu'on leur avoit enlevée, de les prendre sous sa protection contre ceux qui les persécuteroient; enfin d'accorder aux grecs la liberté du commerce dans ses états.

XXXV. Réponse du Sultan.

Le Sultan répondit à l'Empereur par une lettre très-polie en son genre, que ce Prince nous a conservée dans son histoire. « Au nom de Dieu miséricor-

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1349.

» dieux. Que le Dieu très-haut prolon-
» ge les jours d'Ange Comnene, Paléo-
» logue, Cantacuzene, grand, bien-
» faisant; prudent lion, fort, redou-
» table dans la guerre, dont les enne-
» mis ne peuvent soutenir la présence,
» très-sage dans la religion, très-juste
» dans ses Etats, le fondement de la
» foi des chrétiens, la colonne iné-
» branlable des baptisés, le défenseur
» de la doctrine de Christ, l'épée des
» Macédoniens, le Samson, le roi des
» Grecs, des Serviens, des Asanes,
» des Valaches, des Russiens, des
» Alains, la gloire de la doctrine des
» Ibériens et des Syriens, l'héritier de
» leurs terres, le maître des mers, des
» fleuves et des isles. Demandez ce
» qu'il vous plaira à notre puissance et
» à notre famille, qui a la lumiére et
» la sainteté en partage. J'ai pour vous
» une aussi grande affection que celle
» que nos ancêtres ont eue les uns pour
» les autres. Tout ce que vous souhai-
» tez, je veux l'accomplir avec la mê-
» me ardeur que mes ancêtres accom-
» plissoient tout ce que souhaitoient les
» vôtres..... Nous avons lu votre let-
» tre avec une satisfaction et une paix
» merveilleuses; nous avons donné au-
» dience à Manuel votre ambassadeur,
» et nous lui avons accordé tout ce
» qu'il nous a demandé. Il a été avec

» ses compagnons sous notre bon plai-
» sir au lieu de la sainte résurrection,
» et nous avons nommé un ambassa-
» deur pour l'accompagner dans son
» voyage, il a adoré autant de tems
» qu'il a voulu, et il est revenu fort
» content..... Nous avons rendu des
» édits sur tout ce qu'il nous a deman-
» dé de votre part; et si vous desirez
» quelque chose de plus, faites le
» nous savoir, et nous vous l'accor-
» derons avec le même plaisir.....
» Que Dieu étende votre cœur et vo-
» tre Empire, qu'il vous donne cent
» pour un. Qu'il rende votre épée
» formidable à vos ennemis; qu'il
» vous conserve et qu'il vous fasse heu-
» reux par sa miséricorde et par sa
» magnificence. Ainsi soit-il. J'en prie
» le Dieu très haut. Cette lettre a été
» écrite le 15 jour du mois Saapan,
» l'année 750 de Mahomet. Elle a
» été écrite par l'ordre très-haut. Gloi-
» re soit à la grande gloire de Dieu. Je
» prie et j'adore Mahomet et ses disci-
» ples, qui sont les plus illustres créa-
» tures de Dieu. Je rends graces à
» Dieu tout-puissant en qui j'espére.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1349.

XXXVI. Persécution en Orient.

Gerasime fut en effet chassé; mais la mort du Sultan, qui arriva peu de tems après, fit évanouir l'espérance que les chrétiens avoient conçue de vivre en paix sous sa domination. Les Jacobi-

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1349.

tes d'Egypte et de Syrie ayant répandu différentes accusations contre les chrétiens qui n'étoient pas de leur secte, c'est-à-dire, qui reconnoissoient avec l'Eglise deux natures en J. C. il s'éleva une horrible persécution contre ceux qui étoient opposés à l'erreur. Le tems des plus cruels supplices fut renouvellé; le sang des fideles fut répandu en Palestine et jusqu'aux extrêmités de l'Egypte, par la calomnie des Jacobites et par la fureur de Sich, fils du Sultan. Le Patriarche Lazare, l'un des premiers objets de leur haine, en fut aussi une des premieres victimes; ils le déchirerent plusieurs fois de coups de nerfs de bœuf. Mais le sultan reconnut enfin son innocence; il le tira de sa prison, le rétablit sur son siége avec honneur, et l'envoya ensuite en ambassade à l'Empereur Jean Paléologue.

XXXVII. Schisme à Constantinople.

Isidore, qui avoit succédé au Patriarche Jean d'Apri, étoit, comme nous l'avons vu, de la secte des Palamites, et du choix de l'Empereur Cantacuzene. Il ne tint le siége que deux ans sept mois et quinze jours, et mourut vers la fin de l'année 1349 de honte et de chagrin, selon Grégoras, du mauvais succès de ses prétendues prophéties; car il prenoit ses songes pour des révélations, et il en faisoit les regles de sa conduite, suite des erreurs de Pala-

mas. Les Palamites mirent tout en œuvre pour lui donner un successeur de leur secte. L'Empereur Cantacuzene, leur protecteur déclaré, y étoit porté d'inclination; et il fit élire, malgré les Evêques, le moine Calliste du monastére des Ibériens au mont Athos. C'étoit un esprit farouche, rude, violent, entêté de nouveaux dogmes et des visions du Quiétisme, ignorant, décisif, intraitable. Nicéphore Grégoras fut celui qui s'opposa le plus fortement à son élection, et dont l'Empereur chercha davantage à gagner le suffrage. Mais il fut insensible aux promesses et aux menaces, et jamais les Palamites n'eurent un plus redoutable ennemi, comme nous le verrons. On reconnut bientôt qu'il avoit eu grande raison de ne pas consentir à la nomination de Calliste. Avant que trois mois se fussent écoulés depuis l'ordination du nouveau Patriarche, la plupart des Evêques se séparérent de sa communion, disant qu'il étoit Messalien; Calliste le nioit avec serment, et croyoit se justifier en accusant les autres de différens crimes. Celui-ci, à l'entendre, avoit ouvert des sépulchres, celui-là avoit péché avec une femme; l'un tenoit l'hérésie des Bogomiles, l'autre avoit vendu le sacerdoce à des hommes infâmes. Ce schisme, qui dura long-tems, ne fut

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE
An de N. S. 1349.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1349.

éteint que par la médiation de l'Empereur, qui réconcilia les deux partis.

XXXVIII. Palamas chassé de Thessalonique.

Il ne lui fut pas si aisé d'appaiser les troubles de Thessalonique élevés à l'occasion de Grégoire Palamas lui-même que le Patriarche Isidore avoit sacré Archevêque de Thessalonique. Quand il partit pour aller prendre possession de son église, Cantacuzene qui prévoyoit l'aversion qu'on y auroit pour lui et pour sa doctrine, lui donna des lettres de recommandation pour Alexis Metochite, Protosebaste, et pour André Paléologue, par lesquelles il leur ordonnoit de lui rendre les honneurs convenables. Loin de déférer à ses ordres, ils ne voulurent recevoir Palamas ni dans l'église ni dans la ville; ils le renvoyerent dans l'isle de Lemnos, d'où son vaisseau l'avoit amené, et ils brûlerent publiquement les lettres du prince.

XXXIX. Insultes faites à l'Empereur réparées.

L'Empereur n'ayant pu les vaincre ni par prieres, ni par faveurs, ni par menaces, fut extrêmement surpris d'apprendre, peu de tems après, la sédition qui y étoit arrivée. Metochite, Protosebaste, se répentant du mépris qu'il avoit témoigné pour les ordres de l'Empereur, voulut le fléchir avant que de voir éclater sa colere. Il lui écrivit donc conjointement avec les principaux de Thessalonique, pour rejetter sur André Paléologue les excès qui avoient été

commis, il lui manda aussi que celui-ci ayant pris ouvertement les armes avec une troupe de faux zélés, avoit causé une sédition populaire de plusieurs jours; et que n'ayant pu réussir dans son dessein, il avoit appellé le Crale pour lui livrer la place; qu'ensuite la honte, la crainte & le désespoir l'avoient forcé de se retirer au mont Athos. Metochite assura l'Empereur que le Crale mettoit en œuvre la force et la séduction pour se rendre maître de Thessalonique, et qu'on ne pouvoit trop tôt y envoyer du secours.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1349.

XI. Il va punir les rébelles.

Ces tristes nouvelles frapperent Cantacuzene déjà affligé par d'autres sujets de chagrin, qui le faisoient penser sérieusement à se dépouiller de la pourpre, pour se revêtir de l'habit religieux. Préférant néanmoins l'utilité publique à son repos, il manda aux Thessaloniciens de résister au Crale autant qu'ils pourroient, promettant de marcher bientôt à leur secours. Ils demanda des troupes à Orcan, qui lui donna vingt mille hommes de cavalerie sous la conduite de Soliman son fils. Ces troupes s'embarquerent sur les vaisseaux de Constantinople. Mais à peine eurent-elles débarqué sur les côtes de la Macédoine, qu'elles prirent le chemin de la Bulgarie, où elles firent un butin immense en bestiaux, et re-

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1350.

passerent en Asie par le pont Euxin. Mathieu, fils de l'Empereur, qui avoit été chargé de conduire l'armée de terre, se voyant adandonné des Turcs, ne put avec les seules troupes impériales pénétrer jusqu'à Thessalonique, au travers d'un pays ennemi, entrecoupé de riviéres et occupé par les Serviens. Il licentia ses soldats, et manda à son pere les obstacles qu'il avoit trouvés dans l'exécution de ses ordres.

XLI. Ses troupes l'abandonnent, et il a recours aux Turcs.

Cantacuzene étoit alors occupé à battre inutilement les murailles d'Ieue, ville maritime, qu'il ne put forcer. Contraint d'abandonner cette entreprise et ne sçachant s'il devoit encore penser à celle de Thessalonique, il fit voile vers Amphipole. Lorsqu'il songeoit à retourner à Constantinople, le gouverneur d'Amphipole alla le joindre pendant la nuit, et l'avertit que vingt deux vaisseaux Turcs étoient abordés pour piller les côtes. Cantacuzene leur députa aussi-tôt un de ses Officiers, et tant par ses prieres que par ses promesses, il les engagea à le suivre devant Thessalonique. Une escorte aussi redoutable lui fit franchir toutes les barrieres. Il entra dans la ville, où la jalousie, les haines, le trouble et la confusion éclatoient de toutes parts. Il appaisa ces dissentions domestiques, et dissipa les préjugés que l'inimitié et la prévention avoient formés.

Les Turcs qui n'avoient pas peu contribué à la reddition de cette place, furent cause qu'il en recouvra une autre presqu'aussi importante, dont le Crale s'étoit emparé. Parmi les prisonniers qu'ils avoient fait avant que de se joindre à l'Empereur, ils retenoient un homme appellé Marzelat, qui étoit tombé entre leurs mains avec les troupeaux qu'il gardoit sur les bords de la mer aux environs du fleuve Lydius. Son pere vint supplier l'Empereur de lui faire rendre un fils, qui étoit son appui et son unique espérance, et il promit par reconnoissance de l'introduire dans Bérée; ce qui lui étoit d'autant plus facile qu'il gardoit les troupeaux des plus riches Serviens entre les deux murailles de la ville, où il n'y avoit point de sentinelles. L'Empereur accepta ses offres. Il envoya les Turcs par mer, qui remonterent le fleuve Lydius jusqu'à Bérée, et il s'y rendit par terre avec les troupes impériales. Le Pâtre les aida à poser les échelles qu'ils avoient faites à la hâte; il les fit entrer dans l'enceinte, et les conduisit à la faveur des ténébres aux postes où la garnison montoit la garde; ils firent les soldats prisonniers, ouvrirent la principale porte, et entrerent dans la ville l'épée à la main, en criant : Vive l'Empereur Cantacuzene.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE
An de N. S. 1350.

XLII. Il entre dans Thessalonique et dans Bérée.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1350.

Effrayés par cette alarme nocturne, les Serviens qui étoient en grand nombre dans la place, abandonnerent leurs maisons au pillage, et se refugierent dans la citadelle avec leurs commandans. Là ils firent quelques efforts pour se défendre; mais voyant que les troupes et les citoyens étoient contr'eux, ils déséspérerent de pouvoir résister long-tems avec succés, n'ayant ni armes ni vivres. Sur la promesse que Cantacuzene leur fit de leur laisser la vie et la liberté, ils sortirent de leur asile, et ils allerent se rendre à lui. Quelques-uns se retirerent en Servie; mais les principaux appréhendant que le Crale ne les accusât d'avoir livré la ville, demanderent à demeurer parmi les impériaux. L'Empereur les garda dans ses troupes et à Thessalonique autant qu'ils voulurent y rester, et il permit aux Turcs d'aller ravager les terres du Crale, pour se dédommager par le butin qu'ils en rapporteroient.

XLIII. Les habitans se rendent à lui.

XLIV. Il prend Edesse d'assaut.

Une entreprise aussi heureusement exécutée, lui inspira d'aller attaquer la ville d'Edesse. Le nombre et la valeur de ses troupes l'avoient encouragé; la fermeté des Habitans, leurs insolentes railleries, le mépris qu'ils faisoient de ses forces et la forte assiéte du lieu, le firent renoncer à l'espérance de s'en rendre maître. Il étoit résolu de lever le

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1350.

siége ; lorsque les Soldats pesamment armés le prierent de ne pas se déterminer si promptement à une retraite qui leur seroit honteuse ; ils lui représenterent que les difficultés que l'on avoit trouvées jusqu'alors, n'avoient paru invincibles que parce qu'on n'avoit pas eu assez d'ardeur pour les surmonter ; ils demanderent qu'on leur permît de donner un nouvel assaut. L'Empereur donna de grands éloges à leur résolution ; et pour les animer davantage, il promit quatre mines d'or à celui qui planteroit le premier son étendart sur la muraille, trois à celui qui y monteroit le second, et deux au troisiéme. Le jour suivant, dès le point du jour, Cantacuzene rangea son armée en bataille devant l'endroit le plus fort de la place, et il mit aux premiers rangs ceux qui s'étoient opposés à la levée du siége. L'assaut commença avec le jour, et ils s'y porterent avec beaucoup de valeur et d'intrépidité. Sur le midi ils mirent le feu à la porte voisine du bastion que l'on attaquoit ; elle fut bientôt enflammée, et ceux qui la défendoient étant la plupart blessés ou tués, ne purent empêcher les assiégeans de se jetter dans la place. L'Empereur ne voulut pas que l'on traitât les habitans suivant les lois de la guerre. Il fit publier que ceux qui voudroient

Jean Paleologue I. et Cantacuzene

An de N. S. 1350.

se retirer, pouvoient le faire sans crainte, et que ceux qui aimeroient mieux demeurer dans la ville, y jouiroient paisiblement de leurs biens.

XLV. Soumission volontaire d'autres places.

Petrée, Staridole, Sosque, Deure, Srobe, Notium, Lycostrome, Castres, et plusieurs autres villes, bourgades, ou citadelles, envoyerent leurs députés à l'Empereur, pour se rendre d'elles-mêmes. D'autres qui avoient autrefois relevé de l'Empire, et qui étoient alors sous la domination des Serviens, le supplierent de s'avancer pour les affranchir, et promirent de chasser leurs garnisons, dès qu'ils le verroient paroître à la tête de ses troupes. La ville de Scopie, capitale des Etats du Crale, et qui avoit été détachée de l'Empire sous le regne de Michel, le premier des Paléologues, lui envoya des ambassadeurs pour le même sujet. Enfin Belques, gouverneur du fort célebre de Ginaïcocastre où Cantacuzene avoit autrefois perdu plus de la moitié de son armée dans les premiers mois de la guerre civile, se mit sous sa protection, et lui envoya ses meubles et ses troupeaux pour gage de sa fidélité.

XLVI. Plaintes du Crale.

Quoique le Crale eût une armée nombreuse en Hongrie, il n'osa paroître, tant qu'il sçut que Cantacuzene commandoit son armée en personne. Mais lorsqu'il eut appris que ce

Prince étoit retourné à Thessalonique pour donner du relâche à ses troupes pendant la mauvaise saison, il s'en approcha, et lui proposa une entrevue pour s'expliquer. L'Empereur se rendit au lieu dont on étoit convenu, et le roi des Serviens ouvrit la conférence en ces termes : « J'avois toujours » été persuadé que rien ne pourroit jamais altérer notre amitié, ni effacer » de votre esprit le souvenir de ce que » j'ai fait pour vous. Si je n'avois consulté que mes intérêts, j'aurois dû me » réjouir, lorsque chassé de vos Etats » et poursuivi par vos sujets, vous » vîntes me demander du secours : » c'étoit une occasion pour moi d'en » tirer avantage. Mais j'oubliai tout » ce qui pouvoit m'être favorable pour » me livrer à vous sans réserve. Je méprisai les offres de vos ennemis, qui » me proposoient des sommes immenses et des villes considérables, pour » vous livrer entre leurs mains : vous » me fûtes plus cher que mes Etats et » que moi-même. Pouvois-je croire » alors qu'un jour vous seriez mon plus » redoutable ennemi ; que vous appelleriez les peuples de l'Asie contre moi ; » que vous marcheriez à leur tête ; que » vous chercheriez à me dépouiller ? » Cependant ces infidélités, (ne vous » offensez pas si je donne ce nom à

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1350.

» toute votre conduite,) ne m'empê» chent pas de vouloir encore être vô» tre ami et votre allié comme aupa» ravant. Je ne vous demande que de » renoncer à la guerre que vous me » faites pour un léger intérêt, et de » considérer que si je retiens une petite » portion de l'Empire, vous en possé» dez vous-même de plus grandes qui » appartiennent à d'autres Etats. Je » pense que vous ne pouvez me refu» ser ce que je vous demande, sans » vous rendre coupable d'ingratitude.

XLVII. Réponse de Cantacuzene.

Cantacuzene lui répondit : « Il est » vrai que j'aurois perdu tout senti» ment d'honneur et d'humanité, si » je méconnoissois les services que j'ai » reçus de vous dans les jours de mon » affliction. Que je sois oublié moi-mê» me du reste des hommes, lorsque ce » souvenir précieux s'effacera de mon » esprit ! Mais pour reconnoître vos » bienfaits, faut-il que j'oublie nos » traités, vos sermens et les miens ? » Faut-il que je démente toute ma con» duite ; que je passe pour un lâche, » pour un perfide, et pour un traître » à ma patrie ? Lorsque je vous priai » de me secourir, vous me demandâ» tes en récompense des terres et des » villes, je vous répondis que si vous » n'aviez pas assez de générosité pour » le faire gratuitement, j'aimois mieux

» renoncer à toutes mes espérances, et
» même voir mourir mes proches, que
» de vous abandonner la moindre pla-
» ce. Ces sentimens vous parurent si
» justes et si raisonnables, que nous
» fîmes un traité par lequel nous nous
» obligeâmes à nous secourir mutuelle-
» mens, avec cette condition, que vous
» retiendriez les villes et les terres que
» vos ancêtres ou vous aviez prises
» sous le régne de mes prédécesseurs,
» sans pouvoir rien prétendre à celles
» que vous prendriez dans la suite. Je
» vous rappelle aux termes de notre al-
» liance, et aux sermens par lesquels
» vous l'avez confirmée. Que toute la
» terre juge qui de nous deux les a ob-
» servés plus religieusement. Vos en-
» treprises sur ma personne et sur l'Em-
» pire, sont encore trop récentes pour
» que vous en ayiez perdu le souvenir;
» les provinces et les villes que vous
» reclamez aujourd'hui, sont autant de
» témoins qui déposent contre vos in-
» fidélités et vos usurpations. A pré-
» sent que j'ai la force en main pour
» me défendre, comment pourrois-je
» vous abandonner ce que je n'ai pas
» voulu vous céder, lorsque je n'avois
» pour toutes ressources que le courage
» et l'espérance? Mais d'ailleurs ces pro-
» vinces ne m'appartiennent pas; c'est
» un dépôt qui m'est confié, c'est l'hé-

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1350.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE
An de N. S. 1350.

» ritage de mes prédécesseurs, c'est l'ap- » panage de ma couronne. Si vous » voulez donc rentrer dans la justice, » en me rendant l'Anarcanie, la Thes- » salie et les villes que vous tenez en » Macédoine, j'oublierai vos injures, » et je ne me souviendrai plus que des » bienfaits que j'ai reçus de vous. Mais » si vous persistez dans la résolution » de garder ce que vous avez usurpé, » je prendrai à témoin Dieu et les hom- » mes qui ont entendu vos sermens; » que les suites funestes de la guerre ne » pourront m'être imputées.

XLVIII. On conclut un accord.

Le Crale ne pouvant répliquer, demanda jusqu'au lendemain pour se déterminer. Il revint au lieu de l'entrevue, où se trouverent les deux Empereurs Cantacuzene et Jean Paléologue. Après de nouvelles contestations de part et d'autre, Cantacuzene consentit enfin pour le bien de la paix, à se relâcher d'un partie de ses droits. Il céda au Crale Siene, Phere, Melénique, Strombitze, Castorie, et quelques autres places de la Macédoine, à condition qu'il s'abstiendroit de tout acte d'hostilité. Ce partage fut accepté, et la paix conclue au gré des deux nations.

XLIX. Le Crale le rompt.

Mais à peine le Prince Servien fût-il retourné dans sa tente, que des Courtisans flatteurs et ennemis de la paix, blâmerent le traité qu'il avoit fait. Ils

l'exhorterent à ne rien rendre, et à négocier plutôt une alliance avec le jeune Empereur Paléologue, qui ne cherchoit qu'un prétexte et une occasion pour rompre avec Cantacuzene qu'il ne voyoit que d'un œil jaloux. Le Crale saisit cette idée, et envoya dire à Cantacuzene qu'il avoit changé de résolution. Dès le lendemain il reprit les armes, sans oser attaquer les troupes impériales qui étoient campées dans les plaines de Thessalonique; il s'avança vers la ville d'Edesse; il la prit moins par force que par intelligence; il mit le feu à plusieurs quartiers, et en chassa la plupart des habitans, dont il appréhendoit une révolte contre sa garnison.

L. Cantacuzene va à Constantinople.

Cantacuzene, qui venoit de renvoyer les Turcs, ne se sentoit pas assez de forces pour l'attaquer, on étoit d'ailleurs au mois de janvier, saison peu favorable à la guerre; ainsi il alla à Constantinople, pour y faire de nouvelles levées. En partant, il recommanda au jeune Empereur qu'il laissa à Thessalonique, de se défier des discours du Crale, qui ne manqueroit pas de faire ses efforts pour le séduire, et pour l'engager dans quelques démarches qui lui seroient funestes. L'événement nous fera voir quelle suite de malheurs le jeune prince attira sur l'Em-

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1351.

pire, en méprisant ce sage conseil. Mais cette prudence que Cantacuzene possédoit dans un degré éminent, quand il s'agissoit de la guerre ou du gouvernement de l'État, l'abandonna entiérement, dès qu'il voulut se mêler des affaires ecclésiastiques, semblable en cela à deux grands princes ses prédécesseurs, Justinien et Héraclius. C'est ainsi que s'en explique Nicéphore Grégoras, historien sincére et judicieux, qui le loue dans toute sa conduite, et ne le trouve repréhensible, qu'en ce qu'il favorisa les nouvelles erreurs.

LI. Assemble un Concile.

Depuis quatre ans il promettoit de convoquer un Concile général pour appaiser les troubles de l'Église, au sujet des Palamites. Il s'y détermina enfin, pendant qu'il faisoit les préparatifs de la guerre contre le Crale. Mais il n'appella qu'une partie des Evêques de Thrace, et seulement ceux qui favorisoient Palamas, avec quelques moines rustiques et ignorans. Nicéphore Grégoras convaincu qu'il n'y auroit point de liberté dans ce Concile, alla conjurer l'Empereur, ou de ne le pas assembler, ou d'y appeller ceux qui pouvoient discuter les points de doctrine que l'on y devoit agiter. N'ayant rien pu gagner sur son esprit, il résolut de s'exposer à tout pour la défense de la religion. Il se démit de sa place

de Cartophilax, ou garde des Chartes de l'Eglise, et prit l'habit monastique, pour marquer qu'il renonçoit à la cour et à toutes les faveurs du Prince.

Jean Paleologue I. et Cantacuzene An de N. S. 1351.

LII. Il se déclare pour les Palamites.

Le jour de l'ouverture du Concile étant venu, qui étoit le vingt-sept de mai 1351, plusieurs personnes zélées pour la vérité, allerent trouver Grégoras de grand matin, pour s'animer mutuellement à la défendre sans respect humain. Grégoras les encouragea, et se rendit avec eux au palais sur les huit heures, suivi d'un peuple nombreux qui faisoit des vœux pour leur fermeté; mais les gardes ne les laisserent entrer que vers le midi. Ils trouverent les Palamites qui avoient déjà pris séance dans la grande salle du palais. Cantacuzene arriva quelques momens après avec le jeune Empereur, qu'il avoit fait venir de Thessalonique, pour donner plus d'autorité à ce Concile. Il en fit l'ouverture lui-même par un discours où il déclama beaucoup contre Barlaam et Acyndine, les premiers dénonciateurs de Palamas; et par un effet de la résolution qu'il avoit prise, il n'hésita pas de dire, qu'il falloit ou souscrire à la condamnation de Barlaam, ou être condamné avec lui.

LIII. Condamnation des catholiques.

Après que les Palamites se furent efforcés de prouver leur doctrine par différens passages des Peres grecs, Gré-

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1351.

goras prit la parole, et soutint qu'elle étoit impie, contraire à la simplicité de l'essence divine et à la foi des Chrétiens ; il fit voir que les Textes que l'on avoit allégués, étoient détournés de leur sens naturel, et n'avoient aucun rapport à une question à laquelle on n'avoit jamais pensé avant Palamas et ses sectateurs. Cantacuzene lui imposa silence, pour laisser aux Palamites le tems de parler autant qu'ils voudroient. La seconde session fut tenue trois jours après, avec aussi peu de régularité que la premiére. Dans la troisiéme, les Catholiques présenterent vingt articles extraits des Livres de Palamas, et contenant ses erreurs. On commença à les examiner ; et l'on continua dans la session suivante. Mais sur quelque apparence de justification de l'auteur, sa doctrine en général fut approuvée par le Concile, et l'on imposa silence aux Catholiques. Les Evêques d'Ephese et de Gano furent déposés et dépouillés des marques de leur dignité, et Grégoras eut défense de sortir de sa maison. Les Palamites dresserent les actes de ce concile comme ils voulurent, et engagerent l'Empereur à consacrer, pour ainsi dire, cet ouvrage par une cérémonie nouvelle et extraordinaire. Après qu'on en eût fait solemnellement la lecture dans l'Eglise,

glise, le jour de l'Assomption, il le porta lui-même sur l'autel, en présence du Patriarche, des Evêques, des Prêtres, de tout le clergé, des magistrats et du peuple. Jamais dispute de religion ne fut agitée avec tant d'aigreur; la passion et l'animosité furent extrêmes dans les Palamites et dans les Catholiques, et il seroit difficile de décider lequel des deux partis montra moins d'emportement.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1351.

LIV. Entreprise des Genois sur mer.

L'Empereur qui avoit entrepris de terminer cette affaire au gré des Palamites, suspendit toutes les autres, jusqu'à ce qu'elle fût jugée. Il différa de marcher contre le Crale, et il négligea une occasion favorable qui se présentoit, de réduire les Genois de Galata, peu fidéles au dernier traité, et dont les desseins ambitieux menaçoient l'Empire de sa ruine. Prétendant qu'ils ne s'étoient engagés qu'à cesser leurs hostilités sur la ville de Constantinople, et à remettre dans le tems marqué l'isle de Chio, ils s'efforçoient de se rendre tous les jours plus puissans sur mer; ils vouloient être les seuls maîtres du commerce, ou se faire payer un tribut par les autres nations. Pour cet effet, ils s'étoient emparés du détroit de la Propontide et du Bosphore de Thrace, et ils fermoient par ce moyen l'entrée du Pont-Euxin et de la mer Egée.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1351.

Les Vénitiens aussi ardens qu'eux pour le commerce et la navigation, s'en plaignirent plusieurs fois inutilement, et leur déclarerent enfin la guerre. Une escadre de quatorze Galeres envoyée par la république, en attaqua un pareil nombre au port d'Aulide près de l'isle d'Eubée; elle en prit dix, et poursuivit les autres jusqu'à Galata, dont elle assiégea le port et la citadelle. Les rigueurs de l'hiver l'ayant obligée de cesser ses attaques, elle alla mouiller à l'entrée du Pont-Euxin, où elle arrêta plusieurs vaisseaux marchands Genois, qui venoient de Bulgarie ou de l'Orient. Les Genois, pressés par les Vénitiens qui avoient reçu un renfort du roi de Hongrie, envoyerent des députés à l'Empereur, pour lui faire excuse des infractions de leur Traité, et pour le supplier de leur accorder du secours. Cantacuzene leur répondit que l'état des affaires de l'Empire ne lui permettoit pas de se déclarer pour l'un ou l'autre parti; ainsi après les avoir assurés qu'il ne prendroit point les armes contr'eux, il refusa l'argent qu'ils lui avoient offert pour ne point favoriser les Vénitiens.

LV. Les Vénitiens leur déclarent la guerre.

LVI. Ils assiégent Galata avec les Impériaux.

Ceux-ci ayant fait la même tentative auprès de l'Empereur, en reçurent la même réponse. Les Genois croyant le contraire, et s'imaginant que le prince

les avoit protégés, l'accuserent de perfidie; ils insulterent les habitans de Constantinople par différentes hostilités. Irrité de leur conduite, l'Empereur se joignit aux Vénitiens; et ayant formé une flotte de trente-deux galeres, ils attaquerent Galata par mer et par terre; ils jetterent une si grande quantité de feux Grégeois dans la place, que toutes les maisons en furent brûlées, excepté celles qui étoient couvertes par les murailles. Non contens d'avoir ruiné les édifices et consumé tant de richesses, ils envoyerent une partie de leurs vaisseaux dans le Pont-Euxin, pour donner la chasse à ceux des Genois, qui revenoient chargés de précieuses marchandises. Ils en enleverent un grand nombre, auxquels ils mirent le feu, après s'être enrichis de leurs dépouilles.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE

An de N.S. 1351.

LVII. Ils se retirent.

Dans le tems que l'armée de terre sappoit les fortifications, et qu'elle mettoit en œuvre toutes les machines de guerre, il arriva une galere de Venise qui apportoit des lettres à l'Amiral Nicolas Pisani, par lesquelles on lui mandoit qu'il étoit parti de Genes soixante et dix bâtimens de différentes grandeurs pour le secours de Galata, et on l'avertissoit de ne pas se laisser enfermer. Quoique les ordres fussent donnés et les mesures prises pour livrer un

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1351.

assaut général le lendemain, Pisani effrayé de cet avis, demeura devant la place avec sa flotte, mais hors de la portée du trait. Les Impériaux n'en attaquerent pas avec moins d'ardeur le côté opposé à la mer; le choc y fut violent, et il y eut bien des blessés. Pisanni s'excusa auprès de l'Empereur, de ne l'avoir pas soutenu dans cette action; il lui déclara qu'il étoit rappellé par le sénat et par le peuple, et il se retira le jour suivant.

LVIII. On anime le jeune empereur contre Cantacuzene.

Tandis que Cantacuzene étoit occupé de cette guerre, on jettoit les semences de nouveaux troubles qui alloient mettre les deux Empereurs en danger de perdre leur couronne, et déterminer enfin l'un des deux à se dépouiller pour le bien de la paix. Le jeune empereur Paléologue étoit retourné à Thessalonique, après la tenue du Concile des Palamites. Quelques Officiers de sa cour, aspirant à une fortune plus brillante, que celle dont ils jouissoient, lui firent entendre que Cantacuzene ne l'avoit engagé à sortir de Constantinople, que pour y jouir seul de l'autorité souveraine, et lui ôter même jusqu'à la connoissance des affaires, qu'il ignoreroit toujours, tant qu'il seroit à Thessalonique, où il étoit comme un simple despote. Ils ajoûterent qu'il ne lui convenoit pas

de demeurer dans cet état de subordination ; que le Crale, ennemi déclaré de Cantacuzene, secondeioit puissamment les conseils qu'ils lui donnoient, et qu'il étoit tems de secouer un joug, qui lui étoit également honteux & préjudiciable. Paléologue séduit par ces discours artificieux, envoya des ambassadeurs au Crale, pour lui faire part de ses desseins, et pour le prier de prendre les armes avec lui contre un ennemi commun. Le prince Servien fut charmé de cette ouverture, il promit d'employer toutes ses forces pour soutenir Paléologue.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1351.

LIX. On éloigne Asan de Thessalonique.

La perfidie n'en demeura pas là. Ceux qui conduisoient toute cette trame, crurent qu'il falloit éloigner de Thessalonique, Asan beau-pere de Cantacuzene, de peur qu'il ne traversât leurs desseins. Comme ils avoient montré jusqu'alors de l'attachement pour Cantacuzene, ils dirent à Asan, comme en confidence, que le jeune Empereur pensoit à lui déclarer la guerre ; que déjà il avoit fait alliance avec le Crale, et que ce Prince voulant s'assurer de sa parole, avoit demandé qu'on lui livrât la personne de Cantacuzene. Ils le prierent d'aller en donner avis à l'Empereur, afin qu'il prît les précautions nécessaires pour écarter le péril qui le menaçoit, et avec lui

JEAN PALEOLOGUE I ET CANTACUZENE An de N. S. 1351.

tout l'Empire. Asan qui n'étoit point en garde contre des hommes qui avoient paru jusqu'alors fideles à Cantacuzene, crut qu'ils lui en donnoient des preuves sincéres. Il se rendit donc aussi-tôt à Constantinople, et informa l'Empereur des desseins de son gendre.

LX. Cantacuzene l'apprend avec douleur.

Cantacuzene fut d'autant plus frappé de cette nouvelle, que ses troupes étoient alors occupées à la guerre de Galata, et qu'il ne pouvoit abandonner la ville impériale, sans la laisser exposée au ressentiment des Genois. Il supplia l'Impératrice Anne d'aller ellemême à Thessalonique, pour étouffer cette guerre dans sa naissance, en représentant à l'Empereur son fils, le tort qu'il se faisoit de mettre la dissention dans l'Empire, dont il ne pouvoit manquer de devenir bien-tôt le seul maître. Il la pria de rechercher les auteurs de ces conseils pernicieux, qui avoient séduit la jeunesse de l'Empereur, et de les menacer des plus rigoureux châtimens, s'ils persistoient à les lui inspirer. Anne lui ayant promis de faire ses efforts pour ramener l'esprit de son fils, se rendit aussi-tôt à Thessalonique.

LXI. L'Impératrice Anne appaise ces troubles.

Elle trouva le mal plus grand qu'on ne le lui avoit représenté. Le Crale et la princesse sa femme s'étoient déjà avancés avec une armée de Serviens

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1351.

près de la ville, où ils avoient de fréquentes conférences avec le jeune Empereur. Ils mettoient tout en œuvre pour lui inspirer des soupçons et de la haine contre Cantacuzene; ils employoient alternativement les caresses, les protestations d'amitié, et les fausses prédictions d'un avenir malheureux. La présence de l'Impératrice dissipa les impressions qu'ils avoient faites sur l'esprit de Paléologue. Elle lui remontra les suites funestes de la démarche qu'il alloit faire, et lui rappella le souvenir des maux que la premiére guerre civile avoit causés dans tout l'Empire; après l'avoir ainsi déterminé à révoquer les engagemens qu'il avoit pris avec trop de précipitation, elle déclara hautement qu'elle traiteroit comme criminel d'Etat, ceux qui dans la suite suggéreroient au prince des sentimens aussi pernicieux. L'Empereur déféra sans résistance aux volontés de sa mere. Mais par un reste de jalousie, il fit ôter le gouvernement d'Aine et des villes de Galcidique à Matthieu, fils aîné de Cantacuzene, et il voulut en avoir le titre de gouverneur.

LXII. Continuation de la guerre des Genois.

Sans doute que Cantacuzene n'auroit pas manqué de punir aussi-tôt les entreprises du Crale, s'il n'avoit été retenu par la guerre des Genois. Pagan, amiral de la flotte de soixante et dix

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1351.

galeres que leur république avoit envoyées, n'ayant pu arrêter la flotte Vénitienne qu'il rencontra sur les côtes de la Gréce, alla décharger sa colere sur la ville d'Héraclée en Thrace, dont les habitans avoient tué deux de ses matelots. Ses soldats plus animés que lui, se porterent avec fureur au siége de la place. Ils la prirent d'assaut, malgré tous les secours qu'elle reçut; et après l'avoir pillée, ils y laisserent une garnison, et emmenerent à Galata les principaux citoyens avec leurs femmes.

LXIII. L'empereur met ordre à la sûreté de Constantinople.

Aussi-tôt que l'Empereur eut été instruit de leur approche, il fit appareiller tous les vaisseaux de sa flotte, et les rangea devant le port. Il répara les endroits des murailles qui étoient endommagés, rehaussa les courtines du côté de la mer qui lui paroissoient trop basses, fit creuser un grand fossé depuis la porte d'Eugene jusqu'à la porte de bois, et ordonna aux habitans de se renfermer dans la place; il y fit venir des vivres, et en renforça la garnison. Aussi lorsque la flotte des Genois passa devant la ville Impériale, elle fut étonnée de voir son port rempli de galeres bien équippées, ses murailles et ses tours couvertes d'hommes en armes avec un ordre qui ne se faisoit pas moins craindre qu'admirer. L'Empereur ne se contenta pas de pourvoir à

la sûreté de sa capitale. Jugeant que les ennemis irrités feroient bien-tôt usage de leurs forces, il se hâta d'envoyer du secours aux villes maritimes qui étoient sur les bords du Pont-Euxin.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1351.

Les seuls habitans de Sozopole refuserent les troupes qu'il leur offrit, et ils s'en repentirent presqu'aussi-tôt. Les Genois se rendirent aisément maîtres de la place, qui fut abandonnée au pillage pendant plusieurs jours. Le soldat n'y laissa rien de ce qui pouvoit tenter son avarice; il y en eut même qui ne respecterent pas plus les lieux saints que les maisons des particuliers, et qui enleverent les ornemens et les vases sacrés. Lorsque les vainqueurs eurent pris toutes les richesses qu'ils trouverent dans la ville, ils menacerent de mettre le feu dans tous les quartiers. Les citoyens conjurerent les Genois d'épargner une ville aussi considérable, et d'attendre qu'ils eussent été emprunter à Constantinople une somme d'argent qui leur seroit donnée. L'Amiral voulant se procurer la réputation de douceur et de clémence, et profiter en même-tems d'un moyen d'enrichir son armée, leur accorda du tems, et leur laissa les grains et les meubles qui lui étoient inutiles. Ils les vendirent et racheterent ainsi leurs mai-

LXIV. Sozopole prise par les Genois.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1351.

sons, et les ôtages qu'ils avoient donnés pour assurance de leur parole.

LXV. Charité de l'Evêque d'Héraclée.

Ce que l'Evêque d'Héraclée fit peu de jours après, mérite une place honorable dans l'Histoire. Plusieurs personnes distinguées de cette ville, tant hommes que femmes, étoient entre les mains des Genois sans espérance d'en jamais sortir, parce que leurs parens avoient été tués au siége de la ville, et que leurs amis loin de pouvoir les racheter, étoient réduits à la derniére pauvreté. Philotée, c'étoit le nom de l'Evêque, leur tint lieu de parens et d'amis. Animé d'une charité vraiment paternelle, il sollicita celle de l'Empereur et des citoyens de Constantinople; il ne dédaigna pas d'aller lui-même dans les maisons des particuliers, recueillir les fruits d'une compassion généreuse; il parcourut les principaux monastéres des environs, prenant ce qu'on vouloit lui donner, soit en argent, soit en ornemens d'Eglise. Il fit plusieurs fois le voyage de Galata, et il obtint autant par ses instantes supplications, que par les sommes qu'il offrit, la liberté des captifs. L'Empereur lui accorda aussi pour eux l'immunité de toutes sortes d'impôts.

LXVI. Les Vénitiens reviennent contre les Genois.

Les insultes et la fierté des Genois affligeoient plus Cantacuzene, que l'avantage qu'ils avoient eu sur deux

villes de sa domination. Dès qu'il sçut que les Vénitiens et les Catelans revenoient contre les Genois avec une flotte de soixante et dix Galeres, et qu'ils étoient déjà dans la mer Egée, il envoya prier leur Amiral Pisani de venir le plutôt qu'il pourroit se joindre aux Grecs, qui n'attendoient que du secours. L'Amiral usa de longs délais en parcourant les isles de l'Archipel, et se rendit enfin vers le printems à la flotte du prince, dans le voisinage de Constantinople. Pagan, chef des Genois étoit avec toutes ses forces à Calcédoine, presque à l'opposite, où il sembloit se préparer au combat, sans toutefois oser en venir aux mains. Le hasard l'obligea de s'y résoudre. Un vent qui s'éleva tout-à-coup, poussa les Vénitiens et les Catelans sur les Genois, et engagea la bataille malgré les uns et les autres. Il fallut combattre à la fois contre les ennemis, et contre la violence des flots. Mais les Grecs qui connoissoient le Bosphore, sçurent en éviter le péril, et en garantir autant qu'il fut possible leurs alliés. Ils chargerent les Genois avec ardeur, et leur prirent dix-huit galeres avec les soldats qui les montoient, la moitié de ceux qui étoient sur les autres, furent tués, noyés, ou blessés. Cantacuzene ne fait pas difficulté de dire, que tout le reste

Jean Paleologue I. et Cantacuzene
An de N. S. 1352.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1352.

eût péri, si l'amiral Vénitien eût voulu donner une seconde bataille le jour suivant.

LXVII. Cette expédition est sans effet, par la faute de leur amiral.

Sa timidité donna le moyen aux Genois de rentrer dans le port de Galata, et d'envoyer demander du secours à Orcan, qui leur en accorda sans différer. Malgré ce renfort, les Grecs et les Catelans se croyant encore supérieurs, le presserent inutilement d'attaquer les ennemis. Le général des Catelans, qui avoit défense de rien entreprendre contre son avis, en tomba malade de chagrin, et mourut peu de tems après. Pisani déterminé à n'écouter personne, fit une nouvelle faute qui acheva de le perdre. Il voulut quitter son poste qui étoit devant la porte d'Eugene, pour aller devant celle de sainte Barbe. En vain on lui représenta qu'il s'élevoit souvent en cet endroit des vents d'Est, qui enfloient les vagues et poussoient les vaisseaux contre les murailles; qu'on y avoit anciennement jetté des pierres d'une grosseur énorme, pour empêcher les ennemis de s'y poster, et que cette rade n'étoit point sûre. L'événement put seul le convaincre de la vérité. Les vents s'eleverent la nuit suivante. Les galeres des Vénitiens et des Catelans en furent violemment tourmentées; sept d'entr'elles y périrent, et les autres se sauverent avec peine. La honte

et le chagrin que cet accident lui causa, lui furent si sensibles, qu'il partit presqu'aussi-tôt, sans prendre même congé de l'Empereur. Ce Prince sçachant qu'il avoit passé la mer Egée, et qu'il n'y avoit plus d'espérance de le revoir, fit la paix avec les Genois aux meilleures conditions qu'il lui fût possible.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1352.

LXVIII. Commencement de la guerre civile entre les deux Empereurs.

Il s'y crut d'ailleurs obligé par les défiances, les jalousies et les mécontentemens de son gendre l'Empereur Paléologue, qui ne cherchoit que des prétextes pour rompre avec lui. Cantacuzene s'apperçut qu'il se plaignoit par-tout de Matthieu, son fils aîné; il écrivit à celui-ci à Andrinople, pour lui ordonner de venir s'expliquer avec l'Empereur son beau-frere. Mais celui-ci voyant qu'il différoit de quelques jours, s'impatienta, et alla visiter les places dont il avoit demandé le gouvernement particulier. Lorsqu'il fut à Didymotique, l'Impératrice, les Evêques d'Héraclée et de Mélenique, avec un particulier d'un rare mérite, allerent le trouver. Le sujet de leur voyage étoit de négocier la réconciliation des jeunes princes, ou du moins de rendre un jour témoignage à la droiture des intentions de Cantacuzene, si cette division avoit des suites fâcheuses. Il leur donna un pouvoir absolu de prononcer

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1352.

sur les contestations de son fils et de son gendre, à condition néanmoins de ne rien changer à ce qui étoit établi ; de laisser au jeune Empereur, Didymotique avec les autres villes qu'il avoit demandées, sans qu'il pût troubler Matthieu dans le gouvernement de celles qui lui avoient été confiées ; celui-ci devoit de son côté respecter toujours Paléologue comme son souverain, quoiqu'il ne fût tenu de rendre compte de son administration qu'à l'Empereur son pere. Paléologue ne fit aucune difficulté de consentir aux propositions de Cantacuzene pour se réconcilier avec Matthieu, et ne le point troubler dans la jouissance des places où il commandoit. Mais lorsqu'on le pria de le déclarer par écrit, pour rendre ce traité plus authentique, il le refusa opiniâtrement, quoiqu'on lui fît sentir qu'il donnoit sujet par ce refus à une guerre civile, en s'opposant aux volontés de l'Empereur son beau-pere, à qui il étoit obligé d'obéir.

LXIX. Paléologue s'empare de plusieurs villes.

Cantacuzene jugea par le rapport des Evêques, que le jeune Paléologue étoit extrêmement aigri contre Matthieu, et que cette haine pouvoit avoir des suites funestes, s'il n'alloit lui-même les prévenir. Pendant qu'il se préparoit à partir, les confidens du jeune Empereur le presserent de prendre les

armes, et l'assurerent qu'il lui étoit aisé de se remettre en possession de l'autorité indépendante, pourvu qu'il attaquât Matthieu de bonne heure, avant qu'il eût le loisir de se fortifier. Ayant goûté ce conseil pernicieux, il prit les armes, et attaqua les villes qui reconnoissoient Cantacuzene pour Souverain. Il en força quelques-unes, d'autres se rendirent d'elles-mêmes, comme Andrinople, quoique Matthieu y fût avec son oncle Nicéphore-Cantacuzene, Sébastocrator; ils se réfugierent dans la citadelle suivis de plusieurs personnes de distinction.

LXX. Cantacuzene reprend Andrinople.

Aussi-tôt que Cantacuzene eût appris que son fils y étoit assiégé, il accourut avec un petit corps d'armée, composée d'impériaux, de Catelans et de Turcs. Au premier bruit de sa marche, Paléologue se retira à Didymotique, laissant à ses troupes le soin de défendre la place. Les habitans, animés par les chefs de cette entreprise, traiterent avec mépris le hérault que Cantacuzene leur avoit envoyé pour les sommer de se rendre. Afin même de le convaincre qu'ils en étoient trés-éloignés, les uns se rangerent en bataille hors de la ville, les autres monterent sur les murailles, et firent une vive décharge de traits sur l'armée impériale. Mais cette ardeur qui n'étoit ins-

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1352.

pirée que par la présomption, ne fut pas de longue durée. L'Empereur voyant qu'il ne pouvoit réduire ces rébelles autrement que par la force, commanda à ses troupes de donner l'assaut. Bientôt les Catelans entrerent dans la ville par la citadelle, et les Grecs avec les Turcs mirent en fuite ceux qui s'étoient rangés devant les portes. Ainsi dans l'espace de quelques heures, Andrinople fut prise par deux côtés, pillée et brûlée en partie par l'aveugle résistance de quelques citoyens, qui avoient barricadé les rues avec des poutres pour arrêter les vainqueurs. Après la réduction de cette place importante, Cantacuzene envoya ses troupes faire des courses aux environs de celles qui s'étoient rendues à Paléologue, leur ordonnant d'épargner celles dont il lui avoit accordé le domaine.

LXXI. Paléologue appelle à son secours les Serviens et les Bulgares.

Le jeune Empereur commit les mêmes hostilités sur les terres qui ne vouloient pas se départir de l'obéissance de Cantacuzene. Résolu de ne point abandonner son projet, il envoya traiter d'une alliance avec le Crale. Ce prince qui avoit été trompé dans son espoir l'année précédente, répondit qu'il ne pouvoit accorder le secours qu'on lui demandoit, qu'on ne lui eût auparavant donné en ôtage et pour sûreté

Michel, Despote, frere de Paléologue. N'ayant trouvé aucune difficulté à cette condition, il envoya un renfort de sept mille chevaux, commandés par un des principaux Serviens. Alexandre, roi de Bulgarie, qui soupçonnoit Cantacuzene d'exciter les Turcs à faire des incursions sur ses terres, fut bien aise de trouver un prétexte à sa vengeance, en détachant une partie de son armée, pour aller fortifier celle de Paléologue.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1352.

LXXII. Ils sont défaits par les Turcs de Cantacuzene.

Cette conduite autorisa Cantacuzene à implorer le secours des Turcs, la seule ressource qui lui restât. L'empereur Orcan lui envoya dix mille homme de cavalerie, sous la conduite de Soliman, son fils. Lorsqu'ils s'approchoient d'Andrinople, ils rencontrerent les Serviens et les Bulgares. Ceux-ci ne soutinrent pas même la présence des Turcs; loin d'oser en venir aux mains, ils se sauverent vers Didymotique, fort satisfaits de leur diligence, à laquelle ils se croyoient redevables de leur salut. Les Serviens et les Grecs résisterent pendant quelque tems au choc des barbares. Mais ayant à faire à des gens qui avoient l'avantage du nombre et de la valeur, ils furent entiérement défaits. Les uns se disperserent dans la plaine sur les bords de l'Ebre; les autres, mal montés furent

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE. An de N. S. 1353.

taillés en piéces ou faits prisonniers. Les Turcs enflés par cette victoire allerent de leur chef faire irruption dans le royaume de Bulgarie. Ils ne penserent qu'au butin, et lorsqu'ils en eurent amassé autant qu'ils en pouvoient traîner après eux, ils s'en retournerent dans leur pays.

LXXIII. Paléologue propose la paix.

Le service qu'ils avoient rendu à Cantacuzene, fit naître à Paléologue le désir de les attirer à son parti. Il s'adressa à Soliman; et ce prince se borna à lui promettre, que désormais il ne lui seroit plus contraire. Ce n'étoit pas assez pour un prince, à qu'il il ne restoit que les débris d'une armée, et qui ne se sentoit plus la force ni le courage de paroître devant l'ennemi. Il envoya proposer la paix à l'Empereur, à condition que chacun gouverneroit avec une autorité absolue les villes dont il étoit en possession.

LXXIV. Réponse de Cantacuzene.

Cantacuzene répondit, que l'union étoit le premier objet de ses désirs, mais que l'expérience et sa qualité de pere l'obligeoient à empêcher ses enfans de retomber dans les fautes qu'ils avoient commises par le passé, et d'exciter de nouveaux troubles. Qu'un pere qui verroit son fils engagé dans la débauche, adonné au vin et au jeu, livrés à de folles dépenses, uniquement occupé de ses chiens, de ses che-

vaux et des plaisirs de la chasse, n'agiroit pas avec prudence, s'il lui laissoit l'administration de son bien, et s'il l'abandonnoit à sa propre conduite. Qu'ainsi il vouloit que l'Empereur son gendre remît les villes qu'on lui avoit cédées, même Didymotique, et par la même raison celles dont il s'étoit emparé par force ou autrement; qu'il éloignât tous ceux qui étoient auprès de lui, et qu'il vécût dans sa dépendance comme il avoit fait avant les troubles. Il déclara que bien loin d'avoir des desseins de vengeance, il accordoit une amnistie générale; mais qu'il vouloit mettre les flatteurs hors d'état de pouvoir faire du mal.

LXXV. Le jeune Empereur ne peut entrer à Constantinople.

Ces propositions ayant été rejettées, il ordonna à ses troupes de presser Paléologue le plus vivement qu'elles pourroient. Le jeune prince se voyant poursuivi de toutes parts, abandonna Didymotique et les autres villes du Continent, et se retira à Ténédo. Là il fit quelques efforts pour rétablir ses affaires; il équipa plusieurs vaisseaux, et s'avança secrettement vers Constantinople, dans l'espérance que ses amis lui en ouvriroient les portes pendant l'absence de Cantacuzene. Ils l'auroient fait, si l'Impératrice Iréne, avertie à propos, n'eût pris les précautions nécessaires pour les empêcher d'exé-

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE
An de N.S. 1353.

cuter ce projet. Paléologue n'ayant pu réussir, retourna dans l'isle de Ténédo.

LXXVI. Cantacuzene fait proclamer Matthieu son fils.

Quoique cette tentative fût demeurée sans effet, Cantacuzene appréhenda qu'une seconde mieux concertée, n'eût un meilleur succès; il crut donc devoir revenir à Constantinople. Il y trouva les principaux de la ville dans le trouble et la division. Trois jours après son arrivée, ils se rendirent au palais, pour le prier de leur expliquer ses intentions, et de leur déclarer nettement lequel des deux il avoit choisi pour son successeur, ou Matthieu, son fils aîné, ou l'empereur Jean Paléologue. Cette proposition l'embarrassa, et il demanda du tems pour y répondre. Dans une grande assemblée qui fut tenue à ce sujet, il fit un long discours où il rappella toute sa conduite, et celle de Paléologue à son égard; il n'oublia rien pour convaincre le jeune prince d'injustice et de mauvaise foi, et après s'être efforcé de le rendre coupable, il avoua que son dessein étoit de mettre Matthieu sur le trône. Personne n'ayant osé s'y opposer ouvertement, il le fit proclamer en présence de la noblesse et du peuple; il lui donna de sa main les ornemens impériaux, et le fit nommer dans les priéres et les acclamations publiques. Il ne voulut pas que

l'on supprimât les noms de l'Impératrice Anne et de son petit fils Andronic; mais il défendit que l'on fît mention à l'avenir de Jean Paléologue, quoiqu'il lui donnât encore le titre d'Empereur, lorsqu'il parloit de lui en conversation.

JEAN PALEOLOGUE I. & CANTACUZENE
An de N. S. 1353.

LXXVII.
Le Patriarche Calliste refuse de le couronner.

Il se trouva plus de difficulté pour le sacre du nouvel Empereur qu'il n'y en avoit eu à sa proclamation. Le Patriarche Calliste, homme dur, violent et inflexible, s'éleva hautement contre la nomination du prince; il protesta que jamais il n'imposeroit les mains à Matthieu: étant sorti brusquement du palais patriarchal, il se retira au monastére de S. Mamas. Cantacuzene assembla plusieurs Evéques, pour délibérer avec eux sur la conduite qu'il falloit tenir avec le Patriarche. Ils répondirent, que n'y ayant aucune accusation intentée contre lui, il étoit à propos de l'inviter à reprendre le gouvernement de son église. On nomma aussi-tôt Daniel, evêque d'Aine, Joseph, evêque de Ténédo, Cabasilas, trésorier de l'église de Constantinople, et Perdiccas Scévophilax, pour aller le prier de rentrer dans ses fonctions, et de s'expliquer avec l'Empereur sur les raisons qu'il croyoit avoir pour ne pas sacrer le prince Matthieu. Calliste, sans vouloir rendre compte de ses mo-

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1353.

tifs, s'emporta vivement contre les députés, et prononça une sentence d'excommunication contre ceux qui le presseroient davantage. L'évêque d'Aine désespérant de pouvoir le vaincre, lui dit qu'il falloit donc penser à élire un autre Patriarche, puisqu'il étoit si ferme dans la résolution qu'il avoit prise. « Vous le pouvez, lui repartit Calliste, et je le souhaite de tout mon » cœur. »

LXXVIII. Sentimens de Cantacuzene sur l'élection des Evêques.

Sa réponse inquiéta l'Empereur. Il la fit rédiger par le Notaire de l'Eglise, pour servir de témoignage, et il prit le parti de nommer un autre Patriarche. Mais avant que de procéder à l'élection, il voulut prévenir les Evêques; et les discours qu'il tint à cette occasion, sont remarquables. « Il n'est » personne parmi nous qui ignore les » loix établies par les premiers Chefs » de l'Eglise, Disciples du Sauveur, » et par les Saints Peres qui leur » ont succédé, touchant l'élection » des Pontifes. Elles ordonnent, ces » saintes loix, qu'à la mort d'un Evê- » que les autres s'assembleront en un » même lieu, pour implorer, par » leurs prieres, les lumieres de l'Es- » prit de Dieu, afin qu'il leur fasse » connoître celui qu'il a destiné pour » gouverner l'Eglise vacante; qu'ils » en présenteront trois à l'Empereur,

» et que celui qui aura été choisi par » le Prince, sera sacré. Il n'arrive que » trop souvent, dans cette importan- » te cérémonie, que l'on s'y conduit » comme dans les choses prophanes. » Nous nous laissons emporter par le » torrent de la coutume, ou par nos » passions. Nous ne doutons pas que » ce ne soit une impiété de choisir de » notre propre mouvement celui que » nous voulons élever sur le Siége » d'une Eglise ; et après que nous l'a- » vons choisi, comme si nous nous » mocquions de Dieu, nous implo- » rons ses lumieres pour nous montrer » celui qu'il a élu dans ses conseils » éternels. C'est un mal dont je me » reconnois coupable en votre pré- » sence, et auquel la plupart de mes » Prédécesseurs se sont laissés aller » avant moi. Le respect que je dois à » leur mémoire m'empêche de blâ- » mer leur conduite, mais il ne m'em- » pêche pas de condamner la mien- » ne ; et après avoir reconnu ma fau- » te, il ne me reste qu'à l'expier, et » à tenir une conduite toute opposée. » A présent qu'il s'agit de choisir un » autre Patriarche, je vous rends vo- » tre ancienne liberté, ou plutôt je la » remets entre les mains de Dieu, qui » vous manifestera le Ministre qu'il » s'est formé pour le gouvernement

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1354.

» de son église. Je déciderai ensuite, » selon la coutume, et selon le témoi- » gnage de ma conscience, en faveur » d'un des trois que vous m'aurez pro- » posés. »

LXXIX. Matthieu est couronné par Philotée.

On observa donc pour cette fois l'ancien usage des élections Canoniques; et le fruit de cette digne maniére de procéder, fut la nomination de Philotée, ce charitable Evêque d'Héraclée, dont nous avons vu la sollicitude pastorale. Après qu'il eut été installé avec les solemnités ordinaires, il fit la cérémonie du couronnement de Matthieu, dans l'église de sainte Sophie.

LXXX. Désolation de la Thrace.

Pendant que ces choses se passoient à Constantinople, l'empereur Paléologue étoit à Thessalonique, avec les Impératrices sa mere et sa femme, également affligées de l'élection du nouvel Empereur. D'autres chagrins augmenterent encore celui que Paléologue en ressentoit en particulier. L'isle de Ténédo ne voulut plus le reconnoître pour son souverain; et on chassa le gouverneur qu'il y avoit établi. Il fallut prendre les armes pour réduire les rebelles; ce qui ne se fit pas sans peine. Les espérances qu'il fondoit sur plusieurs habitans de la Thrace, furent ruinées avec leurs villes par un horrible tremblement de

terre,

terre, qui s'éleva le long de la côte maritime ; et les Turcs déjà répandus dans cette province, mirent le comble à la désolation, en ravageant la campagne, et pillant les villes, que la frayeur avoit rendues désertes. Ils s'emparerent entr'autres de celle de Callipoli.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1354.

LXXI. Cantacuzene fait retirer les Turcs par argent.

Cantacuzene n'étoit pas moins intéressé que Paléologue à arrêter leurs progrés. Ne pouvant les chasser par la force des armes, il entreprit de les faire retirer à force d'argent. Orcan s'étoit presque rendu à ses instances, mais Soliman son fils ne vouloit point abandonner les forts dont il s'étoit emparé ; il promit seulement de céder celui de Zimpé pour une somme de dix mille écus d'or. A peine l'eut-il touchée, qu'il oublia sa parole. Non-seulement il n'évacua pas la citadelle, mais traversant la Thrace, il s'empara de plusieurs villes que le tremblement de terre avoit mises hors de défense, en releva les ruines, et y établit des Turcs, sur-tout à Callipoli. Il courut ensuite toute la Bulgarie, ravagea les campagnes, et en enleva les habitans. Cantacuzene en porta ses plaintes à Orcan. Il lui représenta l'injustice avec laquelle son fils retenoit une place qu'il s'étoit engagé de rendre, suivant la composi-

JEAN PALÉOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1354.

tion, et il le pria de lui persuader de lui rendre les autres villes qu'il avoit usurpées. Orcan feignit de ne pouvoir y déterminer son fils. Mais on reconnut aisément que son intérêt étoit le plus grand obstacle, lorsqu'on le vit rappeller ses troupes, après que l'Empereur lui eut offert quarante mille écus d'or. Cependant ces places ne furent rendues que quelque tems après, et les princes Turcs manquerent de parole à Cantacuzene qui avoit fait le voyage de Nicomédie, pour régler dans une conférence leurs sujets de contestation; Orcan s'excusa sur une indisposition qu'il dit lui être survenue.

LXXXII. Il est mal reçu en demandant la paix à Paléologue.

La conduite de Cantacuzene montre qu'il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit rendre la paix à l'Etat. Le Patriarche Philotée s'étoit offert de passer à Ténédo, pour négocier un accommodement avec le jeune Empereur. Mais il aima mieux y aller lui-même, espérant que sa présence feroit plus d'impression, et que le jeune Prince ayant égard à ses avances, en seroit moins difficile. Il se trompa. Lorsque ses galeres approcherent de l'isle, les troupes de Paléologue les accablerent de traits, et les obligerent à faire une prompte retraite. Cantacuzene piqué de cet affront retourna à Constantinople.

Il se préparoit à aller recevoir les villes de Thrace que Soliman devoit lui remettre, lorsque Paléologue parut tout-à-coup au port de l'Heptascale avec une galere et quelques petits vaisseaux. Le bruit de son arrivée mit toute la ville en émotion. Le peuple étoit déclaré pour lui et il lui auroit ouvert les portes de Constantinople, s'il n'eût appréhendé la puissance et le ressentiment de Cantacuzene. Ce Prince ayant temporisé pendant quelques jours, ne voulant pas prendre les armes pour repousser l'empereur Paléologue, fit croire aux habitans que les sentimens de sa foiblesse étoient la cause de sa retenue. Alors ils prirent ouvertement le parti de Paléologue, l'introduisirent dans la ville, le mirent en possession du palais des Porphyrogenites, et pillerent l'arsénal et les maisons des plus riches particuliers, amis de Cantacuzene.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1355.

LXXXIII. Celui-ci entre à Constantinople.

Trois jours après, le jeune Empereur lui envoya un officier de la famille des Anges, pour lui offrir un accommodement, aux conditions sous lesquelles ils avoient gouverné l'Empire avant les troubles. Cantacuzene les accepta, et l'on fit le traité suivant : On convint que les deux Empereurs jouiroient d'un pouvoir égal ; que le jeune céderoit à l'ancien ; qu'il

LXXXIV. Traité de réunion.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1355.

lui rendroit toutes sortes de respects; que les dépenses nécessaires pour le payement des troupes, pour l'armement des galéres, et pour les autres nécessités de l'état, seroient prises sur les fonds des impositions publiques; et que le reste seroit partagé pour la subsistance de leurs familles: qu'aucun de ceux qui avoient servi sous l'un d'eux, ne seroient inquiétés par l'autre; que Matthieu demeureroit en possession de la dignité impériale, sans dépendre de personne; et qu'il retiendroit sous sa puissance, Andrinople et les villes de Rodope; qu'enfin l'Empereur Cantacuzene rendroit à Paléologue le fort de la porte Dorée, dans lequel il avoit une garnison de Latins, et qui passoit pour imprenable: il étoit flanqué de deux tours, bâties de marbre, avec un travail admirable.

LXXXV. Résistance des Catelans.

Ce ne fut pas sans peine qu'il remit à son gendre cette citadelle. Lorsqu'il y alla pour ordonner aux Catelans de la céder, ils crurent qu'il venoit les exhorter à se bien défendre. Ils le prévinrent et lui dirent, qu'il pouvoit se reposer sur leur zele et sur leur bravoure. Cantacuzene leur annonça qu'il venoit au contraire les prier de sortir du fort et de l'abandonner à Paléologue, à qui il l'avoit promis par son traité. Le gouverneur et les soldats le

conjurerent de faire changer cet article. Comme ils ne pouvoient rien obtenir, ils changerent leurs priéres en menaces, et ils oserent lui dire qu'ils ne sortiroient pas. L'Empereur leur demanda en latin, s'ils le connoissoient. Quand ils lui eurent répondu qu'ils le connoissoient pour leur empereur et pour leur maître, il leur répliqua avec vivacité : « Pourquoi donc résistez-vous » à mes ordres ? Si vous n'obéissez » promptement, je vous traiterai avec » toute la rigueur que vous méritez ; » l'honneur m'y engage : j'écrirai » à votre roi que vous avez voulu » vous rendre les maîtres d'un fort, » dont je vous avois confié la garde ; » je publierai votre perfidie, et je » vous déshonorerai devant tous les » peuples. » Cette fermeté les intimida, et craignant de devenir les victimes de leur zéle, ils allerent remettre les clefs entre les mains de Paléologue.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1355.

LXXXVI. Cantacuzene renonce à la couronne.

Cantacuzene ne leur parla avec cette autorité absolue, qu'afin de pouvoir exécuter plus promptement ce qu'il méditoit depuis plusieurs années. Ses ennemis avoient toujours publié que l'ambition et le désir de commander lui avoient fait usurper le trône ; sa conduite fit voir au contraire qu'il l'avoit sincérement redouté, et qu'il n'y étoit monté que par force, afin de

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1355.

mettre sa personne à couvert. Plus jaloux de l'honneur que de la vie, il ne voulut se retirer que d'une maniere convenable, et sans que ses ennemis pussent lui reprocher qu'il y avoit été contraint. Ce fut par ce motif qu'il fit le dernier traité avec Paléologue, comme s'il eût dû l'exécuter, et prendre part au gouvernement tout le reste de sa vie. Lorsqu'il eut établi ses droits, et mis le jeune prince en possession du fort, de la ville et du palais impérial, il fit enfin le sacrifice de sa puissance. Il lui déclara la résolution qu'il avoit prise de renoncer au gouvernement, pour s'occuper uniquement de son salut, auquel les troubles et les affaires de l'Etat, dont il avoit été chargé toute sa vie, ne lui avoient jamais permis de penser sérieusement.

LXXXVII. Il prend l'habit de moine.

Afin de rendre son abdication plus authentique, il se fit apporter le lendemain un habit de moine dans le palais; il s'en revêtit en présence de toute la Cour, après avoir quitté les marques de la dignité impériale; et ayant pris le nom de Joseph, il se retira au monastére de Mangane. L'Impératrice Irene, sa femme, qui avoit montré une grandeur d'ame héroïque dans l'adversité, ne céda point à son mari dans cette derniére occasion, peut-être plus critique que toutes les

autres. Elle prit comme lui l'habit religieux et le nom d'Eugénie, et elle se renferma dans le monastére de Marthe, fondé par les ayeux de Cantacuzene.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1355.

Ce prince égala les plus grands Empereurs, dont il est parlé dans l'histoire Bizantine, sans excepter même les Justiniens et les Alexis. La nature l'avoit doué de beaucoup d'esprit, d'une pénétration vive, d'une fermeté héroïque et d'une valeur extraordinaire; qualité qu'on ne vit pas dans Justinien, qui ne parut presque jamais à la tête de ses armées. Personne ne fut plus juste dans ses mesures, plus sage dans ses conseils, plus intrépide dans les périls, plus ferme dans les disgraces, plus modeste dans la fortune, plus modéré après la victoire, plus humain envers ses ennemis. Cantacuzene avoit la politique et la prudence d'un grand prince, l'expérience et la bravoure d'un général excellent; il étoit plutôt le pere que le maître de ses sujets; fidele à sa parole dans les traités et les affaires publiques, il en usa de la même maniere à l'égard de ses amis, auxquels il fut toujours sincérement attaché; il eut part au gouvernement, soit comme ministre, soit comme Empereur.

LXXXVIII. Son portrait.

On ne s'en est pas rapporté seule-

LXXXIX. Son apologie.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE
An de N. S. 1355.

ment à l'histoire écrite par ce prince pour composer celle-ci : on a encore eu recours à Nicéphore Grégoras, dont nous avons tiré tout ce que nous avons rapporté de plus avantageux pour Cantacuzene.

XC. Ses défauts.

Au reste, en justifiant ce Prince des honteux reproches de fourberie, de perfidie, d'ambition, de vengeance, d'ingratitude, d'impiété, et d'avoir été un comédien en matiére de religion, comme s'exprime un écrivain de nos jours, célébre par les portraits qu'il a tracés de plusieurs grands hommes, dans ses différentes histoires; notre intention n'est pas de faire croire que son histoire écrite par lui-même soit à couvert de tout reproche. Nous ne prétendons pas justifier l'affectation avec laquelle il rappelle à tout propos les services qu'il avoit rendus à l'État, et fait parade d'éloquence dans les longs discours directs qu'il s'attribue, ou qu'il fait tenir aux autres. On ne peut excuser encore son aveuglement à l'égard des Palamites, ces fanatiques, qui abuserent de la confiance et de la crédulité du prince, à qui ils en imposoient par un extérieur de piété pour envahir les dignités de l'église, et pour persécuter ceux qui ne pensoient pas comme eux. A l'égard de l'indifférence sur la re-

ligion; non-seulement cette accusation grave nous paroît sans preuve, mais il semble que le génie et le style de Cantacuzene respirent par-tout le contraire.

Jean Paleologue I. et Cantacuzene An de N.S. 1356.

Cantacuzene ne préféra le monastére de Mangane à ceux du mont Athos, pour lesquels il avoit cependant plus de goût, qu'afin d'être à portée d'entretenir l'union entre Matthieu son fils et Paléologue, qui avoit promis de le reconnoître en qualité d'empereur. Cependant il ne put dissiper les méfiances nées de part et d'autre. Après avoir vécu près d'un an dans la jalousie, les soupçons et la haine, ils éclaterent enfin, et se trouverent chacun à la tête d'un armée, dans les plaines de Philippes, ville de Thrace. Matthieu y fut fait prisonnier, et sa captivité, qui lui fut bientôt commune avec toute sa famille, c'est-à-dire, sa femme, ses fils et ses filles, donna lieu à Paléologue de se rendre maître de toutes les places qu'il voulut. Les flatteurs le presserent de lui faire crever les yeux, pour terminer toute dispute, en le rendant incapable du trône. Mais Paléologue content de trouver sa sûreté dans la défaite de son ennemi, rejetta ce barbare conseil. Il crut qu'il suffisoit de faire conduire Matthieu dans l'isle de

CXI. Matthieu est fait prisonnier par Paléologue.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1356.

Lesbos, où il seroit gardé étroitement.

Cependant pressé par les instances de Cantacuzene, il le fit amener au Fort d'Epibate près de Sélivrée, et lui offrit de lui rendre la liberté, à condition qu'il renonceroit à l'Empire, qu'il se contenteroit des premiers honneurs, après ceux que l'on rend aux Empereurs; qu'il précéderoit ses enfans, excepté Andronic; qu'il prendroit tel habit qu'il voudroit imaginer; et qu'il refuseroit le titre d'Empereur, lorsqu'on le lui donneroit par politesse ou par flatterie. Matthieu répondit qu'il aimoit mieux passer toute sa vie dans les fers, que de se soumettre à ces honteuses conditions; qu'il ne pouvoit se résoudre à rentrer dans l'ordre des sujets, après avoir reçu l'onction des monarques, qu'il n'y avoit rien de honteux dans les chaînes dont on l'avoit chargé en combattant pour ses droits; qu'elles ne serviroient au contraire qu'à relever l'éclat de sa gloire; et qu'en renonçant à sa dignité, il se couvriroit d'un opprobre éternel. Il ajouta que si on vouloit lui rendre la liberté en lui conservant la souveraine puissance, il en seroit reconnoissant, mais qu'il préféroit sa prison à une honteuse liberté.

XCII. Il refuse de renoncer à l'Empire.

XCIII. Son pere l'y détermine.

Son pere, qui s'étoit rendu à Epibate avec Paléologue, approuva inté-

rieurement ces dispositions, qui marquoient de la grandeur d'ame. Envisageant néanmoins que les suites en seroient funestes, il l'exhorta à sacrifier ses prétentions légitimes à son repos et à celui de l'Etat. S'étant proposé lui-même pour exemple, il lui remontra que toute la gloire et les honneurs du trône ne servoient souvent qu'à faire d'illustres malheureux, et que les chagrins qui sont cachés sous la pourpre et couverts des ornemens Impériaux, sont mille fois plus cuisans que ceux d'un simple particulier. Il lui exposa la difficulté de gouverner en paix, dans un tems où les étrangers et les infidéles n'étoient occupés qu'à se prévaloir de la foiblesse de l'Empire, épuisé par la continuité des guerres. Les autres motifs qu'il lui allégua, le convainquirent enfin qu'il y avoit plus de grandeur et d'avantage à se demettre de l'Empire, qu'à faire de pénibles efforts pour le conserver.

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1356.

XCIV. Il signe le traité d'abdication.

Il renonça donc à la dignité Impériale; et il en le fit serment en présence de Paléologue et de Cantacuzene, des patriarches de Constantinople et de Jérusalem, de plusieurs autres prélats, et des principaux de la cour. Calliste, qui avoit repris le gouvernement de son Eglise, pronon-

JEAN PALEOLOGUE I. ET CANTACUZENE An de N. S. 1356.

ça une sentence d'excommunication contre lui, en cas qu'il violât son serment, et qu'il voulut reprendre les armes. Paléologue n'oublia rien pour dissiper le chagrin que lui causoit le sacrifice qu'il venoit de faire; il lui promit une amitié sincére et durable, et accorda à ses deux fils les plus grandes dignités de l'Empire. Jean fut fait Despote, et Démétrius, Sébastocrator; il leur dit que sa table seroit toujours la leur.

CHAPITRE VI.

Depuis l'abdication de Cantacuzene, jusqu'au Concile de Florence.

(Espace de 83 ans.)

JEAN PALÉOLOGUE I., seul Empereur, LXXVIII.

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1356 et suiv.

I. Conquêtes des Turcs sur l'Empire.

LES Romains sentirent bientôt le malheur qu'ils avoient eu de perdre Cantacuzene. Jusqu'au jour de son abdication, ce Prince avoit sçu contenir ou réprimer les ennemis de l'Empire, tantôt par la force, tantôt par la douceur, par des ménagemens, ou par des alliances. Les places qu'ils avoient usurpées en deçà du Bosphore, il les avoit retirées de leurs mains

et s'il n'eût été retenu par la guerre civile, il auroit confiné le Crale dans les montagnes de Servie. Avec lui s'évanouirent toutes les ressources de l'Etat. Dès la premiére année que Jean Paléologue prit en main les rênes du gouvernement, dit l'historien Ducas, Soliman passa le détroit, soumit à sa domination toutes les villes qu'il attaqua, se rendit maître de la Chersonese, et entra dans la Thrace sans trouver aucune résistance. Il prit Sélivrée, Andrinople et Didymotique; il mit par-tout des garnisons de Turcs, qui accouroient en foule pour avoir part à ses conquêtes et au butin; enfin il tailla en piéces l'armée des Serviens, qui seuls s'opposoient à la rapidité de ses armes. Mais la mort l'arrêta au milieu de ses conquêtes, et il fut inhumé dans la Chersonese, près de l'endroit où son pere Orcan l'avoit été deux ans auparavant. Amurat, son frere, succéda à sa couronne et à sa prospérité. Il defit les Serviens, et les Bulgares ligués contre lui, et leur enleva la ville de Phéres qu'ils avoient usurpée sur l'Empire.

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1356 et suiv.

An de N. S. 1360.

Un traité qu'il fit avec Paléologue, et la révolte de quelques gouverneurs particuliers, l'obligerent de retourner dans ses Etats. Y ayant trouvé la rébellion formée, il fut contraint d'at-

II. Amurat use de sa puissance avec modération.

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1362 et suiv.

taquer ses sujets en bataille rangée, et il les vainquit autant par la ruse que par la valeur. Il étoit humiliant pour les sujets de l'Empire de se voir ainsi assujettis à la puissance d'un prince barbare et infidéle, mais les villes qu'il avoit subjuguées, ou qu'il avoit trouvées déjà réduites à la mort de son frere, se consoloient par la douceur de son gouvernement. Amurat aimoit à s'entretenir du grand Cyrus, dont il admiroit les conquêtes, l'affabilité, la clémence, la modestie, la grandeur d'ame et l'humanité de ce Héros envers les peuples qu'il avoit soumis. Il l'avoit pris pour modéle, et il tâchoit d'en imiter les vertus. Personne ne devoit naturellement avoir plus de jalousie, de haine et d'éloignement pour lui, que les fils de l'Empereur Paléologue, dont il avoit diminué les droits et la succession; cependant ils lui étoient attachés par les liens de l'estime et de l'amitié; ils vivoient avec ses enfans, et Théodore le suivoit ordinairement dans tous ses voyages.

III. Son fils et Andronic conspirent contre les deux Empereurs.

Cette union des jeunes princes fut même portée assez loin pour enfanter entr'eux le noir projet d'une double conspiration. Andronic, fils aîné de Paléologue, et Contuze, ou Sanz (comme il est nommé dans Chalcon-

dyle,) fils d'Amurat; le premier, gouverneur de la Thrace et de la Romanie; et le second, des villes que les Turcs possédoient en Europe, furent capables de concevoir ce noir dessein. Ils résolurent, tandis que les deux Empereurs étoient en Asie, de se rendre souverains des Etats dont le gouvernement leur avoit été confié, de chasser leurs peres du trône, et de s'en emparer. Ils conclurent mutuellement une ligue offensive et défensive, et se promirent par serment de ne jamais séparer leurs intérêts, et d'employer conjointement toutes leurs forces pour l'exécution de leur entreprise.

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1362 et suiv.

IV. Amurat s'en plaint à Paléologue.

Amurat n'en fut instruit qu'après qu'elle eût éclaté. Ne sçachant sur qui en rejetter la faute, il s'en plaignit amérement à Paléologue. Il lui dit qu'une démarche de cette nature ne pouvoit avoir pris naissance que dans le cœur des Grecs; qu'Andronic, après l'avoir conçue, l'avoit inspirée à Contuze, et qu'il l'avoit séduit pour se faire un défenseur. « Mais, ajouta-t-il, » je vois que c'est une feinte de la part » d'Andronic, qui pour me détrôner » a soulevé mon fils contre moi; et » je ne saurois me persuader que vous » en êtes innocent. Je ne serai jamais » convaincu du contraire, que je ne » vous voye dans la résolution de le

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1362 et suiv.

» punir avec toute la rigueur qu'il mérite. Seigneur, (lui répondit Paléologue,) je vous prie de ne me pas » imputer un crime que je déteste, et » qui ne m'attaque pas moins que » vous. Si mon fils étoit actuellement » en ma puissance, vos yeux seroient » témoins de ma vengeance, et vous » ne douteriez plus de mon attachement à votre personne et à vos intérêts. Aidez-moi à venger l'outrage » qui nous est commun, et ma sévérité vous prouvera quel est l'excès de » mon indignation. »

V. Il rappelle les soldats dans son parti.

Les deux Empereurs étant convenus de faire arracher les yeux à leurs fils, ils passerent le Bosphore à la tête d'une armée composée de Turcs ; car les Grecs qui suivoient Paléologue, étoient en si petit nombre, qu'à peine méritoient-ils d'être comptés. Amurat trouva les princes rebelles campés à quelques lieues de Constantinople, et retranchés entre une riviére et une enceinte de palissades. Il approcha sur le bord de l'eau pendant la nuit, et se fit connoître aux Turcs qui gardoient l'autre rivage. « Je suis » étonné, leur dit-il, qu'après avoir » combattu si long-tems sous mes enseignes, vous m'ayiez abandonné » sans sujet. Faut-il donc que je vous » aye mis les armes à la main, et que

» je vous aie appris de vous en servir, » pour les tourner contre moi ? Qui » de vous peut m'accuser de dureté, » d'injustice, ou d'ingratitude à votre » égard ? Ceux qui auroient de tels » reproches à me faire peuvent parler » librement ; je suis prêt à les entendre. Mais si ma conduite est hors de » toute atteinte, pourquoi favoriser » une rébellion aussi odieuse que celle » d'un fils contre son pere ? Comment » avez-vous pu non-seulement quitter » mon service, mais encore porter les » armes contre moi ? Plus je vous avois » cru fidéles pour moi, plus votre » conduite me surprend et m'afflige. » Toutefois je veux bien oublier une » faute passagere, et je vous la pardonne sincérement, si vous revenez » à votre devoir. Mais si vous persistez » dans le parti que vous venez de » prendre, attendez-vous à être traités comme des rébelles et des ingrats. » Ce discours fit impression sur ceux qui l'entendirent, ils en parlerent à d'autres le lendemain, et la nuit suivante presque tous passerent dans le camp d'Amurat.

VI. Son fils est pris, et a les yeux crevés.

Contuze abandonné des siens se réfugia à la hâte à Didymotique, et résolut de se défendre aussi long-tems qu'il pourroit, croyant vaincre la patience de son pere. Mais il se flattoit

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1362 et suiv.

contre toute apparence. Amurat le suivit avec son armée, et ayant mis le siége devant la place, il en ferma toutes les avenues, la serra de près, et lui coupa tous les vivres. Les habitans n'ayant pu avoir des vivres, et bientôt réduits à la derniére extrêmité, crurent se faire un mérite auprès d'Amurat, en lui ouvrant les portes de la ville, et en lui abandonnant son fils. Le vainqueur fut insensible à leur soumission. Il commença à exercer sa vengeance sur Contuze, à qui il fit crever les yeux, comme il l'avoit promis à Paléologue.

VII. Cruautés d'Amurat à Didymotique.

Tournant ensuite sa colére contre ceux qui lui avoient résisté, il fit précipiter du haut des murailles dans l'Ebre les soldats de sa garnison. Il ordonna aux citoyens de faire mourir eux-mêmes leurs enfans, qui avoient porté les armes pour Contuze. Ce commandement barbare remplit toute la ville de cris, de désespoir, et de désolation. Les Janissaires répandus dans tous les quartiers le faisoient exécuter en leur présence. Le pere se donnoit la mort à lui-même pour éviter d'être le bourreau de son fils, et le fils conjuroit le pere de se conserver, en l'immolant à la fureur du Prince inhumain. Plusieurs s'égorgeoient de leurs propres mains, pour s'épargner la dou-

leur de voir répandre sous leurs yeux le sang de leur famille ; et ceux qui n'eurent pas la force d'en venir à cette horrible extrêmité, ni de poignarder leurs enfans, furent massacrés avec eux par les exécuteurs d'Amurat, ou précipités dans l'Ebre comme les soldats et les premiers de la Ville.

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1373 et suiv.

VIII. Il oblige Paléologue de faire crever les yeux à son fils Andronic.

Après ces cruautés inouïes, si contraires au caractére du Héros qu'Amurat vouloit imiter, il écrivit à Paléologue, qu'il avoit accompli sur Contuze la punition dont ils étoient convenus, et il le somma de remplir ses engagemens sur la personne de son fils Andronic. Le foible Empereur n'osa résister aux volontés du Barbare, qui lui avoit donné l'exemple d'une pareille sévérité. Craignant d'attirer son courroux et ses armes, il ne se contenta pas de condamner Andronic à perdre les yeux par l'infusion du vinaigre bouillant, il fit traiter de la même maniére le fils de ce prince, encore enfant, et qui commençoit à peine à articuler quelques paroles. Mais on les soigna tellement, qu'Andronic ne perdit qu'un œil, et son fils n'en eut que la vue foible et tournée. Il fit couronner à sa place Manuel le second de ses fils, le 25 de Septembre, et il déclara Théodore, le troisiéme, Despote de Lacédémone, que plusieurs

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1378 et suiv.

nommoient déjà *Mizithra*, sans que l'on sçache la raison de ce changement.

IX. Manuel est lâchement abandonné par l'Empereur son pere.

Le jeune Empereur Manuel résidant à Thessalonique ne voyoit qu'avec chagrin les principales villes de la Thrace sous la puissance des Musulmans; il entreprit de les recouvrer, et il se menagea des intelligences secrettes parmi les habitans de Phéres. Amurat fut informé de ce projet avant son exécution. Il envoya ses troupes au-delà de la mer, sous la conduite de Charatime, le plus prudent et le plus expérimenté de ses généraux, avec ordre de prendre Thessalonique, et de lui amener le fils de Paléologue chargé de chaînes. L'ardeur avec laquelle Charatine pressa le siége de cette grande ville, jetta l'effroi dans le cœur des habitans. Portés de tout tems à la révolte, ils se souleverent contre Manuel, et le menacerent d'ouvrir leurs portes aux ennemis, s'il ne faisoit venir un prompt secours de Constantinople, capable de les délivrer du danger qui les menaçoit. Manuel en instruisit Paléologue, en lui faisant une triste peinture de sa situation. Le timide Empereur répondit qu'il n'osoit lui envoyer le renfort qu'il demandoit, ni même le recevoir s'il venoit se présenter à la Cour, dans la crainte d'irriter davantage le

prince Turc ; et qu'enfin il étoit forcé de l'abandonner à sa mauvaise fortune.

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1378 et suiv.

Manuel sans ressource du côté de son pere, à la veille de tomber entre les mains de Charatime, et menacé par les Thessaloniciens, ne voyoit aucune ressource. Il resolut d'aller se jetter entre les bras de son vainqueur, et d'implorer sa clémence ; il s'échappa de Thessalonique sur une simple Galére, et se rendit à Pruse, capitale de l'Empire Ottoman. Amurat touché de sa démarche et de ses malheurs, le reçut avec de grandes marques de bonté. Il alla au-devant de lui dès qu'il l'apperçut, et lui dit ces paroles pleines d'humanité. « Fils du Roi des » Grecs, j'admire votre courage en » plaignant votre sort. Quoique vous » ayez entrepris de soustraire les Phéréens à ma puissance, je ne sçaurois » vous blâmer d'avoir voulu rentrer » en possession d'une aussi grande Ville, qui vous appartenoit depuis tant » de siécles, et que le sort des armes » a nouvellement soumise à mon Empire. Je vous pardonne sincérement » cette premiere tentative naturelle à » un prince qui voit démembrer ses » états. Mais ne vous exposez pas à » une seconde ; vous trouveriez un » vengeur aussi sévére, que je suis fa-

X. Amurat le reçoit humainement.

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1378 et suiv.

» cile aujourd'hui à oublier votre entreprise. C'est à ces conditions que » je vous permets de retourner à Constantinople, et je vais écrire à votre » pere de vous recevoir. »

XI. Progrés des Turcs.

Cependant Charatime pressoit le siége de Thessalonique. Après avoir forcé cette place, le boulevart de la Thessalie, il porta ses armes victorieuses dans le reste de la province; il enleva aux Serviens les places qu'ils avoient prises à la faveur des guerres civiles, en chassa leurs garnisons, et les repoussa jusques sur leurs frontiéres. Les Serviens pour l'empêcher de pénétrer dans le sein de leur royaume, firent un traité avec lui, par lequel ils promettoient de prendre les armes pour le service d'Amurat, dès qu'il le leur ordonneroit. Les Albanois et les Bulgares effrayés de la rapidité de ses progrès et du ravage de ses troupes, lui demanderent la paix aux mêmes conditions que les Serviens.

XII. Affoiblissement extrême de l'Empire.

L'Empire s'affoiblissoit de jour en jour: les Turcs ou leurs alliés l'environnoient de toutes parts. Ils étoient maîtres de la Chersonese et de plusieurs villes le long de la côte maritime de Thrace jusqu'à Thessalonique; une partie de la Thessalie leur appartenoit; les Albanois, les Serviens et les Bulgares étoient obligés de leur fournir des

armées entiéres. Il ne falloit donc plus qu'un léger et dernier effort pour renverser à jamais le trône des Césars, dont toute la puissance n'avoit plus alors plus d'étendue que le tiers de la France ; encore faut-il ajouter que dans ce petit espace, les Turcs étoient maîtres des principales villes, telles que Sélivrée, Pheres, Didymotique et Andrinople. Un reste d'autorité dans le Peloponese, dont il falloit sans cesse contenir le peuple, ne pouvoit pas être regardé comme une véritable puissance.

XIII. L'empereur va à Rome.

Voilà où l'Empire se vit réduit par la négligence et la foiblesse d'un prince qui n'aimoit et ne connoissoit que son repos, le jeu, la table, les femmes et la chasse. C'est ainsi que le dépeignent Ducas et Chalcondyle. A la veille de se voir honteusement chasser du trône, il obtint d'Amurat, à force d'argent, une trêve de quelques années, et il profita de cet intervale pour aller secrettement implorer le secours des princes de l'Occident. Les différentes ambassades qu'il avoit envoyées à Rome, sous prétexte de réunion, pour obtenir du secours contre les infidéles, le firent recevoir avec de grandes marques d'honneur par le Pape Urbain V. Sçachant que pour engager les Latins dans ses intérêts, il fal-

JEAN PALEOLOG. I.
An de N. S. 1378 et suiv.

loit se soumettre sans reserve à leur doctrine sur les points contestés, il fit le dix-huit d'Octobre dans l'Eglise du S. Esprit, en présence de quatre Cardinaux, une profession de foi solemnelle entiérement conforme au symbole des Latins et à leur discipline. Elle portoit expressément, que le S. Esprit procéde du Pere et du Fils; que l'Eglise Romaine a la primauté sur toutes les autres; qu'il lui appartient de décider les questions de foi, et qu'il est permis d'y appeller pour toutes les matiéres Ecclésiastiques. Le Pape satisfait de cette déclaration, voulut le réconcilier d'une maniére solemnelle, et lui montrer la joie qu'il ressentoit de le voir rentré dans le sein de l'unité. Revêtu de ses habits pontificaux, accompagné du Sacré College et d'un grand nombre de Prélats, il se rendit à l'Eglise de S. Pierre, pour y recevoir l'abjuration de Paléologue. Lorsqu'il fut assis dans une chaire placée sur la plus haute marche de l'Eglise, l'Empereur s'approcha, fit trois génuflexions, et lui baisa les pieds, la main et la joue. Le Pape le releva, le conduisit dans l'Eglise, où l'on chanta le *Te Deum* et une Messe solemnelle, et il lui donna un grand repas où tous les Cardinaux furent invités.

XIV. Il fait une profession de foi orthodoxe.

Après ces rejouissances, l'Empereur

reur partir de Rome muni de lettres de recommandation de la part de Sa Sainteté, pour exhorter les puissances de l'Europe à se liguer contre les Turcs, qui commençoient à s'établir dans cette partie du monde, et qui menaçoient de l'envahir comme l'Afrique et l'Asie.

XV. Il ne peut rien obtenir des Princes de l'europe.

Il alla d'abord solliciter les Venitiens, qui lui promirent quelques galéres. De-là il passa en France, où le roi Charles V s'excusa sur le besoin qu'il avoit de toutes ses forces pour soutenir la guerre allumée entre la France, l'Angleterre, l'Espagne, et les princes d'Allemagne. Paléologue jugeant par cette réponse, qu'il lui seroit inutile d'aller solliciter les autres cours, s'en retourna à Venise.

XVI. Les Venitiens le retiennent pour dettes.

Le mauvais succès de son voyage y avoit extrêmement refroidi les esprits à son égard. De riches particuliers voyant les honneurs que lui rendoit la République, lorsqu'il revenoit de Rome, lui avoient généreusement prêté des sommes considérables pour faire son voyage en France. Ils les lui redemanderent à son retour avec les intérêts, et ne voulurent pas le laisser partir avant qu'il les eût entiérement satisfaits. L'Empereur retenu dans la ville manda à son fils Andronic, à qui il avoit confié le gouvernement des affaires pendant son absence, de lui en-

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1378 et suiv.

voyer l'argent dont il avoit besoin pour payer les Vénitiens qui le retenoient; il lui ordonna de lever la somme nécessaire sur les revenus ecclésiastiques, sur les églises et sur les communautés religieuses, si l'Epargne manquoit de fonds. Andronic, peut-être conduit par ressentiment ou par le désir de prolonger l'autorité qu'il avoit dans l'empire, lui répondit que les coffres de l'Etat étoient vuides, et que les Evêques, les Ecclésiastiques et les Communautés religieuses s'étoient soulevés, dès qu'il avoit parlé de les faire contribuer.

XVII. Manuel son fils le rachete.

Manuel plus sensible à la détention de son pere, se donna des mouvemens extraordinaires pour trouver la somme qu'il lui falloit, et il la porta lui-même à Venise. Paléologue repassa par Rome, pour faire de nouvelles tentatives auprès du Pape. Urbain lui représenta que les revenus du Saint Pierre étant considérablement diminués depuis le schisme d'Avignon, qui subsistoit encore, il ne pouvoit lui donner aucun secours. Il lui conseilla de gagner un certain anglais, nommé Acut, dont le parti, la hardiesse et le courage lui tiendroient lieu d'une armée entiére. C'étoit en effet un célébre corsaire, qui avoit à sa suite une troupe de matelots, de voleurs et de vagabonds, qui pilloient

les côtes de Sicile, de Naples et d'Italie, et dont le Pape auroit souhaité ardemment d'être délivré. Mais cette alliance ne se fit pas, et l'Empereur retourna à Constanstinople avec un autel portatif, sur lequel il avoit permission de faire dire la messe par un prêtre latin seulement; telle fut la grace la plus signalée qu'il reçut du Pape, et tout le fruit de son voyage.

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1378 et suiv.

XVIII. Manuel est dans la dépendance d'Amurat.

Il fut obligé de le couvrir de différens prétextes, pour n'en pas faire connoître le véritable motif à Amurat. Moins en état que jamais de résister aux armes de ce Prince, Paléologue s'attacha à gagner sa bienveillance. Il mit Manuel sous sa protection, et Amurat qui l'avoit toujours aimé, lui donna le gouvernement de Thessalonique. Mais Charatine le lui ôta sur quelques bruits de révolte qui s'étoient répandus; et l'on ne voit pas que Manuel y soit rentré, quoiqu'il eût été se justifier à la cour de Prufe.

An de N. S. 1387 et suiv.

XIX. Andronic met Paléologue son pere dans les fers.

Son pere le rappella à Constantinople, pour l'aider à se défendre dans la guerre qu'Andronic venoit de lui susciter. Ce prince perfide avoit entrepris de monter sur le trône; mais lorsque la conspiration fut prête à éclater, l'Empereur le fit arrêter et enfermer dans la tour d'Anema avec sa femme et son fils. Les Genois l'en ayant tiré par sur-

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1387 et suiv.

prise, le protegerent ouvertement, et lui donnerent des troupes pour attaquer l'Empereur. On vit alors le fils armé contre le pere. Celui-ci força Paléologue à capituler, et à le recevoir dans Constantinople, à condition qu'il renonceroit à ses desseins ambitieux. Andronic oublia presqu'aussi-tôt ses sermens, et se porta à de nouveaux excés plus coupables que les premiers. Il ranima son parti, se fit proclamer Empereur, et enferma son pere et ses freres dans la même citadelle qui lui avoit servi de prison.

XX. Il lui rend la couronne.

Ils y demeurerent deux ans entiers, après lesquels un de leurs amis, surnommé Diable-Ange, trouva le moyen de les en faire sortir par adresse, et les mena à Scutari, de l'autre côté de la mer. Andronic craignant avec justice la colere de son pere, le supplia par des ambassadeurs d'oublier le crime qu'il avoit commis à son égard; il lui protesta que jamais il ne penseroit à usurper des droits qui ne lui appartenoient pas; et pour l'en convaincre, il sortit de Constantinople avec sa famille. Le pere se laissa fléchir pour faire cesser la guerre, et traita même Andronic avec bonté.

XXI. Bajazet fait étrangler son frere.

Paléologue en remontant sur le trône essuya des malheurs, encore plus grands que ceux qu'il avoit éprouvés

jusqu'à ce jour. Quelque funeste que le regne d'Amurat eût été pour l'empire, on y eut bientôt sujet de le regretter. Ce prince, qui fut tué en trahison par un soldat de l'armée des Serviens qu'il avoit mise en déroute, laissa l'empire des Turcs à Bajazet, l'aîné de ses fils. Depuis quatre-vingts ans et plus que l'empire des Musulmans étoit établi à Pruse, les Princes successeurs du grand Otman n'avoient encore pu abattre entiérement les Sultans particuliers qui occupoient différentes provinces de l'Asie mineure. Bajazet l'entreprit en montant sur le trône, et l'exécuta presqu'aussi-tôt qu'il l'eut projetté. Prévoyant déjà que ses vastes projets l'obligeroient souvent à quitter la cour, il voulut aller au-devant des troubles qui y pourroient naître pendant son absence. Un frere, nommé Jagupe ou Soliman, étoit le seul dans tout l'empire capable de lui donner des soupçons ; il le fit étrangler ; traitement déjà usité, dit Chalcondile, parmi les princes de cette nation.

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1389.

Délivré de ce rival, il prit les armes, déclara la guerre à tous les Sultans, et marchant à la tête de ses troupes nombreuses et aguerries, il leur inspira sa valeur. Tandis que ses corsaires affamoient les isles et les villes maritimes, il subjugua le reste de la Bithynie,

An de N. S. 1390.

XXII. Ses conquêtes et ses ravages.

la Phrygie, la Pamphylie et la Carie. Maître du continent, il voulut avoir l'empire de la mer. Pour cet effet il équippa une flotte de soixante grands vaisseaux; parcourut en vainqueur les plus grandes isles de l'Archipel; s'avança jusqu'en Eubée, qu'il soumit à sa puissance; s'empara d'une partie de l'Attique; réduisit en cendres la capitale de l'isle de Chio, et en traita avec la même fureur les moindres places.

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1390.

XXIII. L'empereur fait bâtir deux tours à Constantinople.

Il se faisoit accompagner dans ces expéditions, ou plutôt dans ces courses par le jeune empereur Manuel, qu'il avoit obligé de venir à sa suite, avec cent hommes qui lui servoient de Janissaires, ou de gardes de la Porte; car c'est ainsi, dit le même historien, que l'on nommoit déjà la cour Ottomane. L'empereur Paléologue n'avoit osé lui refuser cette marque de sujétion, ni l'énorme tribut que Bajazet lui avoit demandé. Mais craignant avec raison que ce prince, qui menaçoit de tout envahir, ne fondît tout-à-coup sur la ville impériale, et ne l'emportât comme tant d'autres, il résolut de la fortifier. Des ruines de plusieurs églises bâties de marbre blanc, et qui tomboient de vétusté, il fit élever, sous prétexte d'embellissement, deux tours magnifiques aux deux côtés de la porte Dorée; il répara les fortifications de la ville,

et tâcha de la mettre en état de défense, si elle étoit obligée de soutenir un siége.

JEAN PALEOLOG. I. An de N. S. 1390.

Bajazet ne s'y trompa point. Il comprit aisément que ces deux tours de marbre étoient plus destinées à fortifier Constantinople qu'à l'embellir; il fit donc dire à l'Empereur de les abattre, sans quoi il feroit crever les yeux à Manuel son fils. Paléologue, dit l'historien Ducas, étoit alors malade de la goûte, ou plutôt ruiné de débauches. Ne pouvant se résoudre à exposer son fils et son successeur à un si cruel traitement, il aima mieux faire démolir les tours qu'il avoit élevées; mais le chagrin qu'il en ressentit lui donna la mort peu de tems après dans la soixantiéme année de son âge. Le caractére de ce prince n'est que trop connu par celui de son régne, qui fut de trente-cinq ans depuis l'abdication de Cantacuzene, ou de cinquante depuis la mort du jeune Andronic son pere; je ne sçais d'où un écrivain moderne a pu tirer, si ce n'est de son imagination, l'admirable portrait qu'il en fait, et qui pourroit s'appliquer à l'un des plus grands princes de cet Empire. Rien n'est plus opposé à la vérité de l'histoire.

XXIV. Il est obligé de les détruire, et il meurt.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1391 et suiv.

MANUEL PALÉOLOGUE, Empereur LXXIX.

MANUEL avoit été proclamé et couronné dix-huit ans auparavant, c'est à-dire, dès l'année 1373. Il s'échappa de la Porte, et s'étant rendu à Constantinople, il s'y fit reconnoître en qualité d'Empereur. Irrité de sa fuite, Bajazet lui en envoya faire des reproches, et lui fit dire avec autorité par ses ambassadeurs qu'il ne vouloit pas que les Turcs établis à Constantinople fussent désormais jugés par les magistrats de la ville, dans les affaires qu'ils pourroient avoir avec ses sujets; il demanda un Juge Musulman, et fit plusieurs autres propositions également injustes. « Si vous ne voulez pas, ajou- » ta-t-il par ses ambassadeurs, obéir à » mes commandemens, renfermez- » vous dans l'enceinte de votre ville, » dont tous les dehors sont à moi. »

XXV. Manuel son fils se fait reconnoître.

XXVI. Trois armées de Turcs dans l'empire.

Manuel n'ayant pu se résoudre à plier sous les ordres d'un prince barbare, congédia ses députés avec une réponse équivoque. Bajazet la prit pour un refus, et jura de s'en venger sur tout l'empire. Ayant mis trois armées sur pied, il entra lui-même dans la Thrace avec la premiére, ravagea tous les bourgs et les villages depuis Panide jusqu'à Cons-

tantinople, et en transporta les habitans en Asie. Il n'entreprit pas de faire le siége de la ville impériale; il se contenta de l'investir par mer et par terre, d'en garder étroitement toutes les avenues, et d'arrêter les vivres et les provisions que l'on y conduisoit. La famine y fut bientôt générale, et la disette de toutes choses y étoit si grande, qu'il falloit démolir successivement quelque partie de sa maison, pour avoir du bois, lorsqu'on étoit obligé de faire du feu. Abranest conduisit la seconde armée dans le Peloponese, pour faire le dégat dans l'Achaïe et sur les terres de Lacédémone, dont Théodore, fils de l'Empereur étoit despote. Le troisiéme corps d'armée étoit entré sous le commandement de Turacan dans la Romanie, et s'étoit répandu le long de la côte du Pont-Euxin, où il metroit tout à feu et à sang.

MANUEL PALEOLOG. An de N.S. 1391 et suiv.

L'Empereur renfermé dans l'enceinte de Constantinople y voyoit languir les misérables restes de la puissance romaine. A peine put-il envoyer des ambassadeurs au Pape, à l'empereur d'Allemagne, au roi de France, et au roi de Hongrie. Il leur fit représenter le deplorable état dans lequel il se trouvoit, la puissance, l'ambition, et les progrés de Bajazet, le danger où étoit l'Europe de se voir incessam-

An de N.S. 1394.

XXVII. L'empereur demande du secours en Occident.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1394.

ment subjuguée par les armes et la fureur de ce guerrier, qui prenoit le nom de *Foudre*. Il leur fit sentir qu'ils devoient défendre l'Empire, et sur-tout Constantinople, comme la seule barriére capable de les mettre à couvert, et qu'ils ne pouvoient l'abandonner sans ouvrir aux ennemis de la Croix un libre passage dans les royaumes qui restoient à la religion, qu'ils ne manqueroient pas d'abolir, en détruisant ses défenseurs.

An de N. S. 1395.

XXVIII. Les Princes lui en accordent.

Touché de ces affligeantes nouvelles, le Pape Boniface, qui siégeoit à Rome pendant le schisme d'Avignon, fit publier une croisade contre les Turcs dans les pays de son obéissance. Les trois bulles qu'il donna à ce sujet, sont de 1394. Il écrivit aux princes de l'occident des lettres particuliéres, pour les engager à réunir leurs forces contre les plus redoutables ennemis que l'on eût à craindre. Sigismond, roi de Hongrie, plus menacé que tous les autres par les Turcs qui étoient déjà en Servie, joignit ses sollicitations à celles du Pape. Il envoya un evêque et deux chevaliers en ambassade au roi de France Charles VI, pour le prier de le secourir dans le pressant danger où il étoit. De-là ils allerent en Espagne, et ils revinrent par l'Italie, pour demander dans toutes les cours des troupes et de l'argent. Par-tout on

fut ému de leurs remontrances. Mais le schisme et les troubles qui regnoient en occident, ne permirent pas aux puissances de se porter à cette entreprise avec tout le zéle qu'elles auroient montré dans des circonstances plus heureuses. Cependant le roi de France fournit huit mille hommes, dont il donna le commandement à son cousin germain Jean, comte de Nevers, fils aîné de Philippe Duc de Bourgogne; les autres princes de l'Europe contribuerent chacun suivant leur pouvoir et leur volonté.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1395.

Aussi-tôt que Bajazet eut appris que cette armée marchoit contre lui, il rassembla toutes ses troupes, et s'avança à leur tête sur les bords du Danube dans les plaines de Nicopoli, où les ennemis devoient entrer en sortant de la Hongrie. Bajazet en habile général examina leur contenance et leur conduite, pour trouver la maniére de les vaincre. Il vit des hommes pleins d'audace, de confiance et de présomption, qui brûloient d'en venir aux mains, qui se livroient à tous les plaisirs, et qui, au milieu de leurs débauches, venoient insulter les Turcs; il les prit par ce foible. Il forma un petit corps d'armée de ses moindres troupes, et mit les meilleures et la plus grande partie en embuscade hors de son camp; en-

An de N. S. 1396.

XIX. Défaite de leur armée à Nicopoli.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1396.

suite il envoya offrir la bataille aux ennemis. Ceux-ci, pleins de mépris pour la foiblesse de l'armée qui se présentoit, fondirent sur elle avec impétuosité, enfoncerent sans peine les premiers rangs, et en taillerent en piéces une grande partie. Emportés par la chaleur du combat, et par les avantages d'une victoire qu'ils vouloient rendre complette, ils se mirent à la poursuite des fuiards, et se jetterent inconsidérement au milieu des embuscades. Alors les Turcs, profitant de leur désordre, les chargerent avec fureur, et en firent un affreux carnage; ils poursuivirent jusques sur les bords du Danube, ceux qui chercherent leur salut dans la fuite; mais la plupart se noyerent.

XXX. Les français faits prisonniers.

Cette funeste bataille qui fut donnée le jeudi 28 de septembre 1396, ruina entiérement l'armée des Chrétiens. Sigismond voyant la déroute de ses soldats, se sauva sur une galere, et alla par le Danube à Constantinople, déplorer avec Manuel le mauvais succès de cette entreprise, et conférer ensembles sur les moyens de les réparer. Les Officiers français n'eurent pas le même bonheur. Plus ardens que les autres, ils s'étoient trop engagés à poursuivre les Turcs qui avoient d'abord plié. Ils se trouverent enveloppés dans l'embuscade. Leur chef, le comte de Nevers,

fut mené à Pruse chargé de chaînes, où Bajazet le fit garder étroitement, jusqu'à ce que Gateluzio, noble Genois qui avoit épousé la sœur de l'Empereur Manuel, et qui tenoit l'isle de Lesbos, en qualité de prince de cette isle, obtint sa liberté, en répondant de sa rançon.

MANUEL PALEOLOG. An de N. S. 1397.

XXXI. L'empereur encourage les habitans de Constantinople.

Bajazet retourna dans la Thrace, après la journée de Nicopoli. Enflé de sa victoire, il s'imagina que Manuel, renfermé dans Constantinople depuis quatre ans, et dénué de tout secours, plieroit désormais sous lui. Il l'envoya donc sommer de lui ouvrir les portes de la ville. Mais l'Empereur ne daigna pas même lui faire de réponse. Il n'étoit occupé que du soin d'encourager les habitans dans la disette qu'ils souffroient, et à leur représenter les suites funestes de leur découragement. Il leur remettoit devant les yeux les horribles cruautés que les Turcs avoient exercées en Asie sur les villes ruinées, les lieux saints démolis, les autels renversés, les sacrés mystéres foulés aux pieds, et toutes les violences exercées sur les fidéles.

An de N. S. 1398 et suiv.

XXXII. Bajazet le menace.

Ces tristes images donnoient du courage aux assiégés, et la fermeté qu'elles leur inspiroient, enflammoit de plus en plus la colere du prince barbare. Ne pouvant rien obtenir par la hauteur, il eut recours à l'artifice. Andronic frere

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1398 et suiv.

de Manuel étoit mort, et avoit laissé Jean son fils en possession de Sélivrée, dont l'Empereur Jean Paléologue lui avoit donné la jouissance, pour l'empêcher de se révolter. Bajazet persuada à Jean, fils d'Andronic, de réclamer les droits qu'il avoit à la couronne, comme fils du prince aîné du dernier Empereur, et il lui promit de le seconder de tout son pouvoir. Jean étant encore dans un âge sujet à être aisément trompé par les apparences, fut séduit par les discours de Bajazet; il accepta ses offres, et promit d'approuver tout ce qu'il feroit. Bajazet en conséquence, envoya sommer Manuel de céder le trône au légitime héritier, sur qui il l'avoit usurpé, et qu'aussi-tôt il se retireroit en Asie avec ses troupes, ou que s'il ne rendoit pas au fils d'Andronic la justice qui lui étoit due, il sçauroit l'y contraindre.

XXXIII. Il l'oblige à s'associer Jean son neveu.

Il ne pouvoit rien imaginer qui fût plus capable d'embarrasser Manuel. Les habitans de Constantinople, plus portés à chercher leur repos, qu'attachés aux intérêts de leur prince, ne trouverent point étrange la proposition de Bajazet; ils murmurerent de voir que l'Empereur s'y opposât, et commencerent à l'accuser de dureté, d'injustice, d'ambition, d'insensibilité à leurs maux, et de préférer ses intérêts particuliers au

salut de l'Etat. Manuel, instruit de ces rumeurs prêtes à éclater, aima mieux partager la pourpre, que de risquer de la perdre toute entiére, en s'obſtinant à vouloir la garder malgré ses sujets. Il envoya donc offrir à Jean, son neveu, qui étoit déjà aux environs de Constantinople, avec dix mille Turcs, de le recevoir dans la ville, et de le regarder comme son collegue et son égal dans l'autorité souveraine.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1398 et suiv.

XXXIV. Motifs de Bajazet.

Ducas et Chalcondyle, les deux seuls historiens grecs que nous ayons pour le reste de la durée de cet empire, et les plus mauvais écrivains de toute la Byzantine, insinuent que la politique de Bajazet dans cet accommodement, étoit de trouver un prétexte pour lever le blocus de Constantinople, dont il n'avoit pas osé commencer le siége, parce qu'elle lui paroissoit imprenable; d'avoir la ville de Sélivrée et quelques autres places que le jeune Empereur Jean lui céda; d'établir un Juge musulman à Constantinople, pour décider les différens qui y naîtroient entre les Turcs, ou entre les Turcs et les Impériaux; afin d'avoir l'Empereur pour tributaire, et en quelque sorte pour vassal; car il paroît que Jean étoit obligé de résider de tems en tems à la Porte, et même de suivre Bajazet dans ses expéditions.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1400.

La paix ayant été conclue à ces conditions, Manuel fut contraint de s'y soumettre malgré lui. Mais ne pouvant vivre dans la dépendance d'un barbare, et dans la crainte continuelle de le revoir aux portes de Constantinople, il résolut d'aller lui même dans les provinces d'Occident, solliciter une nouvelle Croisade. Sous prétexte de rendre visite à son frere Théodore, Despote du Peloponese, il se rendit à Lacédémone avec l'Impératrice sa femme et ses deux fils, Jean et Théodore. Mais quelques jours après qu'il y fut arrivé, il laissa sa famille, et mit à la voile avec un seul vaisseau. Il aborda à Venise, où il exposa ses malheurs; de-là il passa à Genes, à Florence, à Ferrare, et à Milan, où le Duc, Jean Galeas Visconti lui rendit de grands honneurs, et lui donna tout ce qui lui étoit nécessaire, pour faire son voyage de France d'une maniére convenable. Il y fut reçu avec toute la magnificence due aux souverains. Le triste état dans lequel le roi Charles VI étoit alors, empêcha les ministres et les princes de rien promettre à Manuel. Après avoir fait un long séjour à Paris, il alla en Angleterre, où le nouveau roi Henri, qui n'étoit pas encore bien affermi sur le trône, se servit de cette raison, pour se dispenser

XXXV. Manuel va demander du secours en Europe.

d'entrer dans la guerre contre les Turcs. Presque par-tout Manuel fut refusé, quoiqu'on parût par-tout sensible à sa disgrace, et il revint dans le Pelopo-nese, sans avoir rien obtenu. A son retour, il détrôna Jean son neveu, et le relégua dans l'isle de Lemnos.

MANUEL PALEOLOG. An de N. S. 1400.

XXXVI. Origine de Tamerlan.

Il apprit en arrivant que la fortune commençoit à le venger; que s'étant enfin lassée de protéger Bajazet, elle avoit appellé des extrêmités de l'Orient un conquérant terrible à qui rien ne résistoit, et qui avoit déjà parcouru la même carriére qu'Alexandre. C'étoit le fameux Tamerlan, Empereur des Tartares Mogols, et maître de presque toute l'Asie. On ne nous sçaura pas mauvais gré de faire connoître un homme aussi extraordinaire, et de raconter en peu de mots comme il devint le libérateur de Constantinople, par la défaite et la mort de Bajazet. Suivant le témoignage du prince Abulgasi Bayadur Can, qui a écrit l'histoire généalogique de la nation des Tartares, et suivant l'arabe Alhacen, qui suivit Tamerlan dans le cours de ses guerres, ce prince étoit issu de la famille du célébre Zingis Can, dont nous avons parlé, et non du sang obscur d'un simple pâtre, comme d'autres historiens l'ont écrit. Il nâquit dans l'Empire du grand Mogol, à Samarcant, capitale de la

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1400.

province de Maurennar, et l'une des plus florissantes villes de l'Orient, que l'on comparoit à Memphis, et au Caire pour les richesses. Son nom suivant les Grecs fut *Themur ; & Amir Thimur* selon les Tartares ; *Themir Curlu* selon les Parthes, qui veut dire *Fer heureux ;* et *Timour-Lench* suivant les Perses, que l'auteur de la bibliothéque orientale explique par le mot de *Boiteux*, et dont est venu par corruption le nom ordinaire de *Tamerlan*. C'est qu'en effet il fut toute sa vie incommodé d'une blessure qu'il avoit reçue à la jambe.

XXXVII. Ses exploits.

A l'âge de quinze ans, le prince Taragaï, son pere, le mit à la tête de ses armées, et l'envoya contre les Moscovites. Le jeune commandant leur livra une bataille, où ils perdirent vingt-cinq mille hommes de pied, et quinze à seize mille chevaux. Une victoire aussi éclatante fit regarder dès-lors Tamerlan comme le héros futur de sa nation. Le grand Can, son oncle, lui fit épouser sa fille, et le déclara son successeur. Calix, à qui le même sang donnoit droit d'aspirer au trône, irrité de s'en voir exclu, prit les armes, entraîna dans sa révolte une partie des Tartares, et fit soulever les villes du Katai, que ces peuples avoient conquises. Tamerlan attaqua les rébel-

les, les défit, porta la guerre dans la Chine ; ayant forcé la grande muraille, il livra trois sanglantes batailles au roi du pays, le fit prisonnier, et lui rendit quelque tems après sa couronne et la liberté. Accoutumé dès sa jeunesse aux exercices militaires pour lesquels il sembloit être né, Tamerlan ne pouvoit souffrir le repos et l'oisiveté de la cour. Après avoir vaincu les Moscovites, les Tartares rébelles et les Chinois, il tourna ses armes contre l'occident, et subjugua toute la Perse jusqu'à la Mésopotamie.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1400.

XXXVIII. Les princes Turcs l'appellent contre Bajazet.

Le bruit de ses conquêtes retentit au loin ; et l'on n'admiroit pas moins la modération du vainqueur, lorsqu'on se soumettoit, que la rapidité de ses victoires. Il n'imposoit ni loi, ni peine, ni tribut à ceux qu'il avoit assujettis ; la gloire étoit le seul objet de son ambition. On dit que lorsqu'il se présentoit devant une place, le premier jour il faisoit arborer sur sa tente un étendard blanc, pour marquer qu'il étoit encore tems d'avoir recours à sa clémence ; le second jour, c'étoit un étendard rouge, pour annoncer aux principaux de la ville qu'ils payeroient de leur sang la résistance qu'ils lui faisoient, le noir qui paroissoit le jour suivant, menaçoit le peuple même d'un carnage universel. Cependant le roi

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1400.

d'Arménie et les Sultans particuliers de l'Asie mineure, la plupart chassés de leurs Etats, eurent recours à Tamerlan, pour les venger des hostilités de Bajazet, ou pour les mettre à couvert de ses incursions et de ses ravages. Alhacen dit que l'Empereur de Constantinople lui envoya Axalla, noble Genois, pour lui demander la même grace. Tamerlan fut sensible à ce concours d'ambassadeurs, mais il ne les reçut pas tous également. Pour l'engager dans leur parti, les Turcs prirent le parti de le flatter. Ils lui représenterent qu'étant originaire du même pays, et professant la même religion, ils avoient recours à sa justice et à sa valeur, contre un prince qui ne respectoit ni sa nation, ni les adorateurs du grand prophête; ils le supplierent d'employer ses forces et son bonheur, à réprimer l'usurpateur, et l'assurerent qu'ils n'avoient jamais donné à Bajazet aucun sujet de leur déclarer la guerre. Tamerlan promit de les protéger de tout son pouvoir. Mais il ne fut pas si favorable à l'ambassadeur de Constantinople. Ennemi déclaré du nom chrétien, il avoit toujours loué Bajazet sur le zéle qu'il montroit pour abattre l'Empire des Chrétiens; Bajazet étoit selon lui un prince digne des plus grands éloges, qui n'étoit occupé que de la destruction du

Christianisme, pour lui substituer le culte de Mahomet.

MANUEL PALEOLOG
An de N. S. 1400.

Il lui envoya une ambassade à ce sujet, et lui fit dire qu'il méritoit à la vérité les applaudissemens de tous les Musulmans, pour les soins qu'il prenoit de détruire les adorateurs du Christ, qui s'étoient ligués avec toute l'Europe, contre le législateur de Lamech, et que lui-même s'eftimeroit heureux de joindre ses armes aux siennes pour l'exécution d'un si noble dessein. Mais qu'il ne devoit pas abuser de ses forces et de sa puissance, pour opprimer sans sujet ceux qui lui étoient unis par la même croyance. Il le pria de les rétablir dans leurs Etats, l'assurant qu'il auroit son amitié à cette condition; et pour lui marquer qu'il l'estimoit, il lui fit présent d'une robe impériale. Bajazet répondit aux ambassadeurs en ces termes : « Dites à » Tamerlan que je suis surpris des re» proches qu'il m'adresse, lui qui sem» ble avoir résolu d'envahir toute l'Asie » et peut-être l'Univers. Il lui sied mal » de me proposer une alliance, après » qu'il l'a faite avec mes ennemis » déclarés, convaincus d'avoir attenté » à ma vie, que j'ai détrônés selon » toutes les lois de la guerre, et que » j'ai punis de leur injuste témérité. » Comment ose-t-il m'offrir de joindre

XXXIX. Celui-ci rejette ses ambassadeurs.

que l'on couvrit de poutres et de planches, sur lesquelles on jetta de la terre, afin qu'ils souffrissent plus longtems dans cet affreux abyme, et qu'ils sentissent toutes les horreurs du désespoir et de la mort. Après avoir rasé Sébaste, il s'avança vers Damas et Alep qu'il traita de la même maniére, enlevant des richesses infinies, et emmenant une multitude innombrable de captifs. Ayant inutilement demandé au Sultan d'Egypte de lui abandonner la Syrie et la Palestine, il s'en empara à main armée; il entra ensuite dans l'Egypte, et porta ses armes victorieuses jusqu'à l'ancienne Memphis, alors nommée Alcaïr, ou le Caire, dont il tira des trésors immenses. Sur ces entrefaites, les affaires de Tartarie, l'appellerent à Samarcant, et il déclara en partant qu'il reviendroit aussi-tôt qu'il les auroit terminées.

Manuel Paleolog An de N. S. 1400.

Bajazet n'en douta pas, quand il sçut qu'il avoit laissé ses troupes dans la Syrie, dans la Mésopotamie, et sur les confins de la Perse. Il en rassembla lui-même autant qu'il lui fut possible; il rappella celles qu'il avoit en Thrace, en Bulgarie, en Servie, en Illyrie, dans la Gréce et la Macédoine; il en leva de nouvelles, qu'il composa indifféremment de Turcs et de Chrétiens, ramassés de toutes parts; et dans l'es-

An de N. S. 1403.

XLI. Il défait l'armée de Bajazet.

MANUEL PALEOLOG. An de N. S. 1403.

pace d'un an, il se trouva, suivant Chalcondyle, à la tête de douze cent mille hommes. Plein de confiance dans une armée qui couvroit des provinces entiéres, il alla au-devant de Tamerlan qui traversoit déjà la haute Syrie, suivi de huit cent mille hommes. Les deux Princes se joignirent dans les plaines d'Angouria, ou Ancyre, en Phrygie, et ils camperent à une lieue l'un de l'autre. Après avoir été trois ou quatre jours en présence, Tamerlan fit dire à Bajazet de se tenir prêt le lendemain pour la bataille, et il se contenta de lui opposer une partie des Tartares, sous le commandement de son fils Sachruch. L'action commença et finit avec le jour. Les Tartares attaquerent d'abord l'aîle gauche de Bajazet, presque toute composée d'Européens, qui firent une résistance vigoureuse, et firent même espérer que la victoire seroit de leur côté. Mais le sort des armes changea. Les ennemis les pousserent vivement, en taillerent en piéces la plus grande partie, et mirent les autres en fuite. Les Turcs ne furent pas si difficiles à vaincre. Presque découragés par la défaite de l'aîle gauche, ils plierent sous le premier choc des Tartares victorieux. N'ayant pû se rallier, ils perdirent courage, et suivirent les premiers fuyards, sans oser

se

se défendre contre l'ennemi. Tamerlan avoit défendu de répandre le sang des Musulmans hors du champ de bataille, il avoit seulement ordonné de leur ôter leurs habits et leurs armes.

XLII. On le lui amene prisonnier.

Le fier Bajazet étoit transporté de fureur en voyant ses troupes innombrables et ses espérances trompées. Lorsqu'il couroit la campagne pour ranimer les siens, et les remener au combat, il fut surpris par un gros de Tartares qui l'arrêterent, et le conduisirent à Tamerlan, chargé de chaînes. Le prince vainqueur, instruit de l'arrivée de son prisonnier, se retira dans sa tente, et se mit à jouer aux échecs avec son fils. Les soldats qui le conduisoient, pousserent de grands cris de joie en l'honneur de Tamerlan, parmi lesquels ils mêloient le nom de Bajazet, en disant : « Voilà Bajazet, général des » Turcs, dans les fers et réduit sous » votre puissance. » Quoiqu'ils l'eussent présenté à l'entrée de la tente, Tamerlan feignit d'être si occupé de son jeu, ou si peu sensible à la captivité de son ennemi, qu'il ne parut pas même s'appercevoir de sa présence. Les Tartares lui ayant crié plus haut qu'ils amenoient Bajazet, il se retourna avec précipitation comme un homme étonné.

XLIII. Il le fait mettre dans une cage de fer.

Après l'avoir envisagé attentivement, il dit aux soldats : « Est-ce là

MANUEL PALEOLOG. An de N. S. 1403.

» ce Bajazet qui nous a insultés, en » souhaitant que nous demeurassions » séparés de nos femmes, si nous ne » lui déclarions la guerre ? Oui, ré- » pondit Bajazet, c'est moi; et il vous » sied mal de mépriser ainsi ceux que » la fortune a humiliés. Prenez garde » qu'elle ne vous fasse sentir comme à » moi ses caprices. « Tamerlan fut frappé de voir ce Prince aussi fier dans les chaînes que sur le trône. L'ayant fait entrer dans sa tente, et s'étant assis tous deux sur le même tapis, à la maniére des Turcs et des Tartares, Tamerlan tâcha de le consoler, lui jurant au nom de Dieu et de Mahomet, que jamais il ne sépareroit son ame de son corps, qui avoient été unis par le Tout-Puissant. Prenant encore un ton plus familier pour dissiper le chagrin de Bajazet, et peut-être pour lui faire entendre qu'il se rendoit l'arbitre de son sort, bon ou mauvais; il lui dit : « Si la for- » tune m'avoit aussi bien mis entre vos » mains que vous êtes dans les mien- » nes, avouez-moi ingénuement la ma- » niére dont vous m'auriez traité. Puis- » que vous me le demandez, répondit » Bajazet, je ne vous le dissimulerai » pas. Supposé que la victoire eût fa- » vorisé mes armes, j'avois résolu de » vous enfermer dans une cage de fer, » et de vous traîner à ma suite dans

» toutes les villes où j'irois, comme le » premier ornement de mon triomphe. » Je suis donc en droit, reprit Tamer- » lan, d'en user ainsi avec vous. Vous » êtes le maître, répartit Bajazet. » Aussi-tôt le prince Tartare ordonna que l'on fit une cage de fer, et que l'on y enfermât Bajazet.

MANUEL PALEOLOG. An de N. S. 1403.

XLIV. Bajazet se tue de désespoir.

Ses troupes victorieuses ne trouvant plus d'obstacles, parcoururent tout le Roumestan; elles pillerent la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie, et s'emparerent de Pruse, capitale de l'Empire Otoman. Avec des richesses immenses elles emmenerent deux fils de Bajazet, encore enfans, Mustapha et Orcan, et celle de toutes ses femmes qu'il aimoit le plus. Le prince Tartare voyant que sa fierté ne cédoit point à celle de son mari, il lui ordonna de servir à table comme une esclave. Bajazet en fut outré, et il n'auroit pu y survivre, s'il n'avoit espéré d'en tirer vengeance par le moyen de quatre autres fils qui lui restoient, dont quelques-uns avoient eu le bonheur d'échapper à la captivité; ils se nommoient Josué, Musulman, Moyse, et Mahomet. Musulman sçachant que son pere étoit non seulement dans une cage de fer, mais que Tamerlan l'avoit laissé sous bonne garde dans une tente qu'un large fossé environnoit, il résolut de le délivrer. Déjà

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1403 et suiv.

il avoit fait creuser un long souterrain qui devoit aboutir à cette tente, lorsque les ouvriers qui y travailloient furent découverts ; la garde fut doublée, et Bajazet transporté ailleurs. Dès-lors il ne compta plus de recouvrer la liberté ; la résolution dans laquelle il sçavoit que son vainqueur étoit de le mener à Samarcant acheva de le désespérer. Après avoir prié Tamerlan de ne pas détruire sa famille, il s'imagina ne plus vivre que pour sa honte, et il se cassa la tête contre les barreaux de sa cage.

XLV. Musulman son fils rend aux Impériaux les villes qui leur appartenoient.

Josué, l'aîné de ses fils, rentra en possession de Pruse et de l'empire Ottoman peu de tems après le retour de Tamerlan dans les Indes. Mais ses Etats n'eurent pas la même étendue que sous le regne de Bajazet. Sarcan reprit la Lydie ; Orcan et les deux fils d'Aitine, Amir et Isa, l'Ionie ; Elie, fils de Mantachie, eut la Carie et la Lycie. Les Sultans voisins de l'Arménie et de la Syrie recouvrerent également les Etats qui leur avoient été enlevés. En Europe les pertes ne furent pas moins considérables pour Josué. Musulman ou Calapin son frere, mécontent de la conduite qu'il tenoit à son égard, quitta la Cour de Pruse pour aller se jetter entre les bras de l'Empereur de Constantinople. Il le supplia de le recevoir comme un

fils et comme un sujet fidèle, il lui demanda le simple gouvernement de la Thrace et des autres Provinces que ses ancêtres avoient possédées à titre de souverains. Pour obtenir ce qu'il souhaitoit, il laissa en ôtages un de ses jeunes freres et une jeune sœur, nommée Fatmacatan; il promit de rendre Thessalonique, les villes qui s'étendent le long du Golfe Strimon, jusqu'à Zétunion, la Morée, et les forts qui étoient sur le Pont-Euxin jusqu'à Varne.

MANUEL PALEOLOG. An de N. S. 1403 et suiv.

XLVI. L'empereur les reprend.

Alors, Manuel Paléologue revenu de son voyage d'Occident, occupoit seul le trône de Constantinople. A peine eut-il appris la défaite des Turcs par Tamerlan, et la chûte de Bajazet son plus cruel ennemi, qu'il se fit proclamer seul Empereur par les grands et par le peuple, et qu'il relégua Jean, son neveu, dans l'isle de Lesbos. Ce fut lui qui reçut Musulman dans la ville Impériale, et qui lui accorda toutes ses demandes, comme étant avantageuses aux deux partis. Il envoya à Thessalonique Léontare, homme prudent et habile, qui reprit possession de la ville au nom de Manuel; et ce prince consola Jean, son neveu, en lui permettant d'y habiter, et de porter le nom d'Empereur de Thessalonique. Il chargea différentes personnes qualifiées d'aller recevoir en son nom les autres villes

dont il étoit convenu, et d'en chasser les Turcs.

MANUEL PALEOLOG. An de N. S. 1403 et suiv.

Josué ne put être insensible à la perte de tant de places, et même de plusieurs Provinces entiéres. Ne s'en prenant qu'à Musulman, il lui déclara la guerre sous prétexte de perfidie. Cette nouvelle guerre n'intéressoit pas moins les Impériaux que le Prince à qui les menaces s'adressoient directement. Ils avoient encore devant les yeux la triste image des fureurs et des prophanations que Bajazet et ses prédécesseurs avoient exercées dans l'Empire. La crainte de les voir renouveller sous son fils, les détermina à embrasser la cause de Musulman. Les grands et le peuple prirent également les armes sans y être obligés par les ordres de l'Empereur; connoissant la valeur et l'expérience de Musulman dans l'art militaire, ils ne voulurent point d'autre général que lui, et ils se rendirent auprès d'Andrinople. Avec des troupes aussi déterminées, Musulman s'impatienta de ne pas voir arriver son frere; il persuada aux Impériaux que c'étoit une marque de foiblesse et de timidité, et les engagea à aller attaquer leur ennemi commun. La résolution en fut aussi-tôt prise que proposée. L'armée passa le détroit, alla chercher Josué qui étoit dans le fond de la Cappadoce à la tête de ses trou-

XLVII. Il est confirmé dans sa possession par la mort de Josué.

pes ; et lui livra une sanglante bataille, où les Turcs furent vaincus, et leur Empereur conduit à son frere Musulman, qui le fit mourir.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1406 et suiv.

L'Empire de Constantinople se flattoit d'avoir acquis un allié et un protecteur puissant en la personne du nouveau prince des Turcs, qui lui étoit redevable de son élévation. Mais le repos dont on commençoit à jouir fut bientôt interrompu par un rival que la jalousie et la vengeance susciterent. Moyse, quatriéme fils de Bajazet, emmené prisonnier par Tamerlan, obtint enfin sa liberté, et la permission de retourner en Bithynie. Il se ligua avec ses freres et les principaux de la nation ; il passa même en Servie, dont il gagna le Crale, et l'engagea à force de promesses à se joindre aux Turcs, pour reprendre les villes que Musulman avoit eu la lâcheté de remettre aux Grecs. Le Crale Myrxa, ou plutôt Etienne, fils de Lazare, ayant accepté ses propositions, Moyse entra peu de tems après dans la Thrace, à la tête du parti qu'il avoit formé. S'étant joint à l'armée des Serviens, il ravagea les provinces qui étoient rentrées sous la domination des Grecs, et emporta de force les principales villes ; les autres se soumirent, dans la crainte d'éprouver les effets de sa colére ; enfin il entra victorieux dans

XLVIII. Moyse les retire.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1406 et suiv.

Andrinople, que Musulman s'étoit reservée d'une maniére spéciale, et il s'y fit proclamer Empereur des Turcs.

XLIX. Il est défait par Musulman.

Animé par des succès aussi rapides, il se préparoit à repasser en Asie pour y attaquer Musulman, son frere, et lui enlever la couronne, lorsque celui-ci le prévint, et traversa le Bosphore à la tête de ses troupes. Il renouvella l'ancienne alliance qu'il avoit faite avec l'Empereur Manuel; et épousa sa niéce, fille de Jean Théodore, despote de la Morée. Pendant qu'on célébroit ces nôces à Constantinople, il disposoit son armée à marcher contre les ennemis. Moyse, plein de confiance vint au-devant de lui, et se campa à deux ou trois lieues de la ville. Tandis qu'il insultoit Musulman et les Grecs par ses courses, l'Empereur Manuel envoya des espions au chef des Triballes et des Serviens, pour le solliciter de quitter le parti de Moyse, prince cruel et inconstant, et pour l'engager à embrasser celui de Musulman, dont on connoissoit la douceur, la droiture et la fidélité. Ces motifs fondés sur le caractére des deux princes, déterminerent le chef des Triballes à prendre les intérêts des Grecs et de Musulman. Il leur conseilla de présenter la bataille à Moyse, et il promit de l'abandonner au milieu de l'action. Le projet fut exé-

cuté. Lorsque les trompettes eurent sonné la charge, il fit filer ses troupes du côté de Constantinople, et laissa Moyse seul contre Musulman. Pour ajouter la ruse à la perfidie, celui-ci feignit de plier sous l'effort de ses ennemis; il laissa prendre la fuite à ses troupes, et rentra avec elles à Constantinople. Pendant que Moyse, qui l'avoit poursuivi jusques sous les murailles, s'amusoit à chercher dans ses tentes des richesses qui n'y étoient pas, Manuel, Musulman et le Chef des Triballes sortirent chacun avec leurs troupes par une autre porte de la ville, et allerent s'emparer de son camp. Après l'avoir pillé, ils marcherent contre lui, surprirent son armée en désordre, en taillerent en piéces la plus grande partie; et il ne manqua à leur victoire que de n'avoir pu se saisir de Moyse, qui s'étoit sauvé dès qu'il les avoit vu paroître.

MANUEL PALEOLOG. An de N. S. 1406 et suiv.

L. Celui-ci rend les villes à l'empereur.

La ruine entiére de son parti fit rentrer les villes conquises sous la puissance de Musulman; et ce Prince par reconnoissance, les rendit une seconde fois à l'Empereur de Constantinople, sans excepter même Thessalonique. Il porta la générosité plus loin, en lui remettant les villes maritimes de l'Asie mineure, et principalement de l'Ionie, que les Empereurs avoient perdues depuis plus d'un siécle, et qui leur ser-

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1406 et suiv.

voient de rempart contre les incursions de l'Orient. En les recouvrant, l'Empire put se flatter de recouvrer une partie de son ancienne gloire. On y trouvoit des soldats, des citadelles, des fonds, des vaisseaux, et toutes les ressources dont l'Etat pouvoit avoir besoin. Mais l'indolence des Grecs rendit ces avantages inutiles. Ils paroissoient aussi indifférens pour la conservation de l'Empire, que des voyageurs qui auroient été dans une terre étrangére, et l'Empereur les abandonnoit à cette espéce de léthargie.

LI. Ses débauches sont cause de sa mort.

Au lieu d'équipper une armée navale, comme ils l'auroient pu faire aisément, ils se bornerent à ménager l'amitié de Musulman, et à le prier de se tenir davantage sur ses gardes. Ce prince, qui avoit d'ailleurs de grandes qualités, étoit entiérement livré au vin et à la débauche. A peine étoit-il levé qu'il se mettoit à table; et il n'en sortoit que pour rentrer dans son lit, où il falloit le porter très-souvent. Il suffisoit de pouvoir lui tenir tête à table, ou de s'enivrer avec lui, pour monter aux premiers honneurs. L'Empereur Manuel lui représenta plusieurs fois qu'il vivoit dans une trop grande sécurité, et que ses ennemis méditoient sa ruine. Il méprisa ces avis, et continua ses excès.

MANUEL PALEOLOG. An de N. S. 1406 et suiv.

Moyse outré de sa défaite ne songeoit qu'à réparer ses pertes et la honte de sa déroute. Réfugié dans le pays des Daces, il parcouroit sans cesse les bords du Danube, et n'oublioit rien pour rendre les peuples sensibles à sa disgrace ; il sçut se les attacher, ranima son parti, et fit répandre le bruit, du côté de Constantinople, qu'il étoit en état de recommencer la guerre. Le mépris, le mécontentement, l'espérance d'une meilleure fortune grossirent le nombre de ses partisans. Brenezès, général de la cavalerie Impériale, et Cazane, commandant des troupes étrangéres, séduisirent leurs soldats, et se jetterent dans son parti. Musulman effrayé d'un orage prêt à fondre sur lui, passa incontinent à Constantinople, pour prendre avec l'Empereur des moyens pour le détourner. Mais son malheur ayant voulu qu'il s'écartât de la ville, il fut arrêté par des Turcs, et conduit à Moyse, qui le fit aussi tôt étrangler secrettement.

LII. Moyse son frere le fait étrangler.

An de N. S. 1412.

LIII. Il irrite les Turcs contre les Grecs.

Pour éviter le reproche d'avoir trempé ses mains dans le sang de son frere, Moyse fit courir le bruit que Musulman étoit mort des mauvais traitemens et des blessures qu'il avoit reçues de ceux qui s'étoient saisis de sa personne ; il ordonna qu'on en fît la recherche, et il les condamna à être brûlés avec

MANUEL PALEOLOG. An de N. S. 1412.

leurs femmes et leurs enfans. Ensuite il fit transporter son corps à Pruse, pour être inhumé dans la sépulture de ses peres, avec la pompe et les cérémonies d'usage en pareille occasion. Cette feinte douleur n'étoit pas seulement pour cacher le crime qu'il venoit de commettre, il vouloit encore gagner par-là l'affection des Turcs, en prenant les déhors d'un prince équitable et modéré, et les préparer à servir sa vengeance contre l'Empereur Manuel et les Grecs. Il fit venir à Andrinople les principaux de sa nation qui lui étoient attachés, et il leur tint ce discours. » Vous qui avez été autrefois, je ne dis » pas les serviteurs, mais les amis de » mon pere, vous ne pouvez ignorer » combien l'Asie a eté ébranlée par les » armes de Tamerlan, par la captivité » de mon malheureux pere, et par les » troubles domestiques qui ont suivi sa » mort. L'Empereur et les habitans de » Constantinople furent les seuls qui » attirerent les Scythes, les Perses et les » autres nations étrangéres dans notre » tre pays. Pour comble de malheurs, » mon frere qui commandoit en Thra- » ce et dans les autres provinces que » Bajazet avoit soumises, a trahi sa » patrie en livrant à nos ennemis des » conquêtes qui nous avoient coûté » tant de sang. Mais le Dieu du ciel

» l'a abandonné, et m'a mis entre les » mains l'épée de son prophête, pour » détruire l'infidéle et élever le peuple » qui le sert. Il seroit injuste et désor- » mais honteux pour nous, que l'Em- » pereur des Grecs possédât plus long- » temps des villes qui nous appartien- » nent, et principalement Thessaloni- » que, où mon pere a changé les Tem- » ple des idoles en des temples du » vrai Dieu. Secondez-moi, et je vous » promets de réduire Constantinople » sous ma puissance, et de convertir ses » églises en des lieux saints, où nous » établirons le vrai culte de Dieu. »

MANUEL PALEOLOG. An de N. S. 1412.

LIV. Ses conquêtes dans l'empire.

Tous ayant applaudi à ce discours, comme à un Oracle qui se seroit fait entendre du ciel, Moyse alla prendre possession du trône de Pruse, et revint aussi-tôt en Asie, où ses Lieutenans-Généraux avoient assemblé les troupes pendant son absence. Il s'empara d'abord de la Servie, qu'Etienne, fils de Lazare, avoit abandonnée au bruit de sa marche; il courut et pilla la campagne, emmena les jeunes hommes les mieux faits, et fit passer une infinité de personnes de tout âge et de tout sexe au fil de l'épée, pour se venger de ceux qui l'avoient trahi devant Constantinople. Il prit trois petites places, dont il n'épargna aucun des habitans; et par un horrible excès d'inhu-

MANUEL PALEOLOG An de N.S. 1412.

manité, il donna un magnifique repas aux grands de sa Cour sur les corps des Chrétiens que l'on avoit jettés dans une vaste fosse. De Servie, il alla à Andrinople, d'où il envoya une partie de son armée faire le siége de Thessalonique; recommandant à ses généraux de resserrer la place autant qu'ils le pourroient, et de ne la point épargner. Sçachant que l'Empereur y avoit fait passer le jeune Orcan, fils de Musulman, pour soutenir les Grecs qui avoient montré de l'attachement pour ce prince, il y alla en personne, et le fit prisonnier avec ses gardes.

LV. Il assiége Constantinople.

Tandis que son armée sappoit les murailles de la ville, il mena le reste de ses troupes qui étoient encore en grand nombre, commencer le siége de la ville impériale. Il trouva les bourgs et les villages abandonnés par les habitans, que l'Empereur avoit reçus dans la ville, et il les réduisit en cendres. Résolu d'emporter la place d'assaut ou par famine, il mit en œuvre tous les efforts du bélier et des autres machines de guerre contre les tours et les courtines, et il s'empara des passages pour arrêter les vivres. Les assiégés faisoient de fréquentes sorties sur l'ennemi, et presque toujours ils en revenoient avec avantage. Cependant l'Empereur s'y opposoit par ses remontrances autant

qu'il lui étoit possible ; il leur représentoit que leurs pertes, quelques légeres qu'elles fussent, devenoient infiniment plus préjudiciables qu'utiles à l'empire, eu égard au petit nombre de défenseurs qui lui restoit.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1412.

Manuel commençoit à être réduit aux plus tristes extrêmités, lorsque de nouveaux troubles, élevés dans l'Asie, lui offrirent une ressource qu'il ne pouvoit plus espérer de ses propres forces. Moyse, pensant écarter un rival, s'étoit fait un ennemi qui devoit le poursuivre et lui donner la mort. C'étoit son frere Mahomet, beaucoup plus jeune que lui, qu'il avoit destiné, d'abord après la mort de Bajazet, à apprendre le métier de cordier, afin qu'il ne le troublât point dans la possession du trône, où il espéroit de monter un jour. Ce projet si mal conçu réussit de même. Mahomet n'oublia point son origine, il ne garda le silence pour un tems, que dans la crainte d'une mort cruelle. Mais dès qu'il sçut le soulevement général des peuples contre les injustices et les violences de Moyse, il se fit connoître, et donna des preuves de sa naissance. Les grands de l'Empire se déclarerent pour lui ; bientôt il eut à sa suite des troupes nombreuses ; il fut reçu avec joie dans les principales villes de l'Empire, et la plupart le recon-

LVI. L'empereur appelle son frere Mahomet contre lui.

MANUEL PALEOLOG An de N.S. 1411.

nurent pour leur souverain, tandis que Moyse faisoit le siége de Constantinople. Manuel lui envoya des ambassadeurs, pour le supplier de venir à son secours contre leur ennemi commun. Il le fit assurer qu'il trouveroit un azile à Constantinople, s'il ne triomphoit pas de l'injustice de son frere, ou s'il en étoit poursuivi; et il promit de lui abandonner sans aucune contradiction une autorité absolue sur les places qu'il auroit retirées des mains de Moyse. Le jeune prince accepta les propositions de l'Empereur, et se rendit à Constantinople avec toutes ses troupes. Peu de jours après son arrivée il fit sur les ennemis une sortie, qui ne fut pas heureuse; il voulut la réparer par une seconde aussi malheureuse.

An de N. S. 1413.

LVII. Mort tragique de Moyse.

Imputant son malheur au petit nombre de ses soldats, il alla prier le Crale de Servie de se joindre à lui et à l'Empereur Manuel pour attaquer Moyse. Etienne, qui avoit été contraint d'abandonner ses Etats à la premiére incursion de ce Prince, saisit avec empressement l'occasion de s'en venger; il ramassa ce qui lui restoit de sujets fidéles, et les envoya à Constantinople avec Mahomet. Leur présence ranima le courage des troupes, qui n'osoient plus se présenter en bataille après deux défaites. Mahomet ne craignant rien

pour Constantinople, les partagea en deux corps, dont l'un alla sur les bords du Pont-Euxin châtier les places qui s'étoient rendues à Moyse; et il s'avança à la tête de l'autre vers Andrinople, dont il espéroit forcer la garnison avec le secours des habitans toujours attachés à l'Empereur Manuel. Cette diversion obligea le prince Turc à quitter le siége de la ville Impériale; il jugea plus à propos de courir à la défense des villes maritimes qu'à celle d'Andrinople, dont il se promettoit une longue résistance. Dans peu de jours il eut atteint l'armée ennemie, et il se prépara à lui livrer bataille. Mais il ne s'attendoit pas à la fatale révolution dont il étoit menacé. Cazane, chef des troupes étrangéres, qui avoient autrefois quitté le service de l'Empire pour le suivre, ne put supporter plus long-tems la maniére dont il traitoit les soldats; il résolut de rentrer dans le parti de l'Empereur. Lorsqu'on rangeoit les bataillons pour le combat, il déclara sa résolution aux officiers qui commandoient sous lui; il les exhorta à suivre son exemple; il leur rappella les emportemens et la fierté de Moyse, et leur représenta qu'ils avoient abandonné trop légérement le parti de Manuel. Les officiers applaudirent à ce discours; et le murmure

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1413.

fut bientôt général. Moyse instruit de ce mouvement, courut en fureur sur Cazane, et le tua d'un coup de cimeterre sur la tête. Les troupes de Cazane, déjà indignées, hésiterent si elles ne vengeroient pas sur sa personne le meurtre de leur commandant. La garde nombreuse des Janissaires fut le seul motif qui les arrêta; mais elles passerent aussi-tôt dans le camp des Impériaux; et lorsqu'on eut donné le signal, elles firent un plus grand carnage, que tout le reste des troupes auxquelles elles s'étoient jointes. Moyse voyant son armée en pièces, abandonna le champ de bataille, et se sauva au travers d'un marais. Un soldat qui le reconnut, lui abattit le bras d'un coup de sabre, et courut annoncer cette nouvelle à l'Empereur; ajoutant que les Janissaires étoient venus au secours, et qu'ils l'avoient empêché de porter un second coup qui auroit terminé la vie de leur maître; cependant, qu'il le croyoit resté sur la place. On y alla, et on le trouva mort par l'abondance du sang qui étoit sorti de sa blessure. C'est ainsi que Ducas le rapporte; mais Chalcondyle dit qu'il fut fait prisonnier, et conduit à Mahomet qui le condamna au supplice des princes Musulmans.

Mahomet, vainqueur de son frere, alla incontinent à Pruse se faire recon-

noître en qualité d'Empereur. Manuel lui envoya en ambassade les plus qualifiés de sa Cour, pour le féliciter sur son avénement au trône, et le prier de se souvenir des promesses qu'il lui avoit faites, lorsqu'il étoit à Constantinople. Mahomet reçut les ambassadeurs avec de grands témoignages d'affection, et leur fit rendre tous les honneurs convenables à leur rang. Il leur remit sans peine les forts qui étoient aux environs du Pont-Euxin, ceux de la Thessalie, et ceux de la Propontide. En renvoyant les ambassadeurs chargés de présens : « Assurez » l'Empereur votre maître, leur dit-il, » qu'ayant été établi sur le trône de » mes ancêtres par son secours et par » la protection du ciel, je serai désor» mais aussi soumis à ses volontés, » qu'un fils le doit être aux volontés » de son pere, et que jamais je ne man» querai de reconnoissance pour ses » bienfaits. Qu'il me commande ce » qu'il lui plaira ; j'obéirai avec promp» titude et avec joie. » L'heureux succès de cette ambassade engagea les princes voisins de l'Empire à faire la même démarche. Mahomet reçut les députés de Servie, de Valachie, de Bulgarie, du despote de Lacédémone et du prince d'Achaïe. Il combla d'honneurs les uns et les autres ; il les admit

MANUEL PALEOLOG. An de N. S. 1413. et suiv.

LVIII. Alliance des Grecs avec l'Empereur Mahomet.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1413 et suiv.

à sa table, but à leur santé, et leur dit en les congédiant : « Annoncez à vos » maîtres que je leur offre la paix ; que » j'accepte celle qu'ils me proposent, » et que je prie le Dieu de paix d'être » contraire à ceux qui la violeront. » Non-seulement il remit au Crale de Servie son royaume, que Moyse lui avoit enlevé, mais il lui donna par reconnoissance plusieurs places qui augmentoient l'étendue de ses Etats.

LIX. Manuel fait enfermer le Peloponese.

L'Empire jouit donc d'une paix profonde pendant les huit années que Mahomet occupa le trône des Musulmans. Pendant cet intervalle, l'Empereur Manuel ne prit aucune précaution pour se défendre contre les guerres que le tems pouvoit faire naître, soit de la part des Turcs, soit de la part des autres puissances. Il se contenta d'élever un grand mur qui fermoit l'isthme de Corinthe, tant pour empêcher les ennemis d'y entrer du côté de la Thessalie, que pour arrêter les entreprises de quelques seigneurs du Peloponese, qui avoient paru disposés à la révolte contre le despote Théodore, fils de l'Empereur. Ce prince s'étant transporté sur les lieux, en fit enlever plusieurs, qu'il fit enfermer dans les prisons de Constantinople.

LX. Révolte de Mustapha et de Cineïs contre Mahomet.

Le trait de justice et de fermeté dont il usa envers Mahomet, est le plus bel endroit de son régne. Des deux fils que

Bajazet avoit laissés en bas âge, l'un étoit mort à Constantinople en ôtage, après avoir reçu le baptême qu'il avoit demandé avec instance; l'autre nommé Mustapha se laissa séduire aux discours de Cineïs : c'étoit un brouillon et un perfide, capable de tout oser pour s'élever, et qui avoit déjà excité plusieurs révoltes contre les Empereurs de Pruse ses souverains naturels. Cet homme entreprenant fit entendre à Mustapha, qu'il lui étoit facile de monter sur le trône, que Mahomet son frere n'auroit pas le courage de se défendre. Il lui promit de se livrer sans reserve à ses intérêts, et de faire tous ses efforts pour le mettre en possession de l'Empire d'Orient et d'Occident. Le jeune Prince ébloui par ces idées, jura une fidélité inviolable à Cineïs. Ils se retirerent dans la Valachie et la haute Thrace. Dans peu de tems ils y leverent une armée considérable. Ces préparatifs ne purent demeurer ignorés de Mahomet. Ayant passé le détroit à la tête des troupes Ottomanes, il intimida les rebelles par sa présence, et les poursuivit jusques dans la Thessalie, où il les défit en bataille rangée, et leurs chefs Cineïs et Mustapha se réfugierent à Thessalonique.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1413 et suiv.

Mahomet indigné contr'eux, les fit redemander dès le lendemain à Démé-

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1413 et suiv.

trius Lascaris, gouverneur de la place; et l'officier qui fut chargé de la commission eut ordre de lui parler en ces termes, au nom de Mahomet. « Vous » sçavez quelle étroite amitié m'attache » à l'Empereur, et personne ne doute » qu'elle ne lui soit très-avantageuse.

LXI. Il demande aux Impériaux de lui livrer les rebelles.

» Vous êtes donc intéressé à ne la pas » rompre pour un sujet frivole. Si vous » voulez la conserver, remettez entre » mes mains la proie qui est tombée » dans vos filets, si non je me déclare » votre ennemi; je prends votre ville, » j'en réduis les Citoyens en servitude, » je vous ôte la vie, et je traite les re- » belles avec toute la sévérité de ma » justice. » Seigneur, répondit Démé- » trius, je sçais mieux qu'un autre le » prix de votre amitié; mais il n'est » pas en mon pouvoir de vous livrer » celui dont vous avez sujet de vous » plaindre, et qui s'est refugié dans » l'enceinte de nos murailles. Ce n'est » pas un homme du commun, c'est » votre frere, et je me rendrois cou- » pable de témérité, si j'en dispo- » sois sans l'ordre de l'Empereur. Per- » mettez que je le consulte, et que » j'obéisse à ce qu'il me commande- » ra. »

LXII. Manuel le refuse.

L'Empereur répondit directement à Mahomet en ces termes : « Vous n'a- » vez point oublié les sermens par les-

» quels je m'engageai à vous tenir » lieu de pere, et vous promîtes d'a- » voir pour moi le respect et la défé- » rence d'un fils. Voudriez-vous deve- » nir parjure pour m'obliger à me ren- » dre injuste ? Je le serois néanmoins » si je vous livrois un fugitif qui me » demande un azile ; je violerois le » droit des gens, je serois un perfide, » un tyran, un barbare. Si mon frere » s'étoit refugié dans vos bras, et que » je vous le demandasse pour le faire » mourir, vous ne pourriez pas me le » livrer sans passer pour un traître et » pour un homicide. Soyez persuadé » que je ne commettrai jamais une ac- » tion si détestable. Mais comme je vous » tiens lieu de pere, et que je dois m'in- » téresser à votre repos et à votre sûre- » té, je vous jure au nom du Dieu que » nous adorons, que Mustapha et Ci- » neïs ne sortiront pas de prison pen- » dant votre régne ; et lorsque vous ne » serez plus, j'en disposerai, ou mon » successeur, comme nous jugerons à » propos. » Il écrivit en même tems à Démétrius de lui envoyer Mustapha et Cineïs dans une galére ; et lorsqu'ils furent arrivés à Constantinople, il fit conduire le premier dans l'isle de Lemnos, où il demeura sous la garde de trente hommes, et le second fut enfermé dans un monastére.

Manuel Paleolog. An de N. S. 1413 et suiv.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1413 et suiv.

Mahomet content des précautions de l'Empereur, se retira de devant Thessalonique, et envoya son armée mettre tout à feu et à sang dans le pays des Valaches, pour venger l'injure qu'ils lui avoient faite, en favorisant la révolte de Mustapha. Sa mort arrivée quelques années après par une attaque d'apoplexie, causa de nouveaux troubles dans l'un et l'autre Empire.

LXIII. Mort de Mahomet.

Dès qu'il se sentit frappé, il appella le premier de ses officiers, que les Turcs nommoient déjà Visir; c'étoit Bajazet, Albanois d'origine, qui lui avoit donné en tout tems des preuves d'une fidélité inviolable. Il le conjura au nom de Dieu et de leur Prophête, par le pain et par le sel qu'il lui avoit donnés, de mettre Amurat, son fils aîné, sur le trône, et de conserver pour ce jeune prince le même attachement qu'il avoit eu pour lui. A l'égard de ses deux autres fils, dont l'un n'avoit que huit ans et l'autre sept, il leur donna l'Empereur Manuel pour tuteur, de peur qu'Amurat leur frere ne les fit étrangler, selon le cruel usage de sa nation, comme il arriva depuis.

LXIV. Amurat son fils aîné lui succede.

Amurat étoit alors gouverneur de la province d'Amasie, sur la frontiére des Turcs-Perses, voisins des Laziens et des Perses, et qui vivoient alors sous la domination de Carajuluc, gendre d'A-

lexis

lexis Comnéne, empereur de Trébisonde, vassal de la couronne de Pruse. Le Visir lui envoya un courier pour lui porter la nouvelle de la mort de son pere. Pendant les quarante jours que le courier mit à son voyage, ce ministre avoit tenu la mort de Mahomet cachée, de peur que les Grecs, les Serviens et les Vénitiens n'attaquassent les conquêtes des Turcs en Europe. Amurat se mit aussi-tôt en chemin pour Pruse, et manda à Bajazet de s'y rendre avec les principaux de l'armée pour le proclamer Empereur. Cette cérémonie se fit peu de jours après les obséques de Mahomet, dont on transporta le corps dans la sépulture de ses peres. Le nouvel Empereur envoya des ambassadeurs à Constantinople, pour y donner avis de son élévation sur le trône, et pour renouveller l'alliance faite avec Mahomet.

XLV. Il s'oppose au testament de son pere.

Avant qu'ils fussent arrivés, ceux de Manuel étoient allés à Pruse féliciter le prince sur son avénement à la couronne, et lui demander ses deux freres en exécution du testament de Mahomet. Au cas qu'il les refusât, les ambassadeurs avoient ordre de lui déclarer que Manuel avoit un autre successeur à établir en sa place, qui seroit bientôt maître de la Macédoine, de la Chersonese, de la Thrace, et enfin de l'O-

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1413 et suiv.

rient. Il vouloit parler de Mustapha, à qui il en donna avis. Amurat répondit qu'il étoit défendu par la loi de leur prophête de confier l'éducation de leurs enfans aux *Cabours ;* c'est ainsi qu'ils désignoient les Chrétiens ; *Cabour* signifie un perfide, une infidéle. « Si l'empereur, » ajouta-t-il, veut demeurer dans notre » amitié, nous y consentons, pourvu » que ce soit aux conditions des pre» miers traités ; qu'il soit le pere des or» phelins, sans prétendre en être le tu» teur. Son amitié sera pour nous com» me un sceau sacré, que personne ne » violera. Nos promesses et nos sermens » nous tiendront lieu d'un mur de fer, » et serviront de barriéres pour arrêter » toute entreprise injuste. Mais pour ce » qui est de l'éducation des enfans, on » ne peut la lui promettre, et encore » moins la lui confier. »

LXVI. Manuel lui suscite Mustapha pour rival.

L'Empereur se crut alors en droit d'user des conditions dont il étoit autrefois convenu, lorsqu'il avoit retiré Mustapha. Il l'envoya prendre dans l'isle de Lemnos par Démétrius Lascaris, avec une escorte de dix galéres, et il le fit conduire avec Cineïs dans la Chersonnese, où il fut établi gouverneur de Thrace, comme fils naturel de Bajazet à qui elle avoit appartenu. Peu de jours après, on le mit en possession de toutes les provinces, des vil-

les et des citadelles auxquelles il pouvoit prétendre en qualité d'unique héritier de Bajazet, son pere, selon l'usage observé parmi les Turcs, de ne pas tant examiner quel a été le pere d'un prince, que de considérer s'il est de la race des Ottomans, la seule qui soit en droit de monter sur le trône. Démétrius fit jurer Mustapha, de ne jamais s'opposer aux volontés de l'Empereur, de lui obéir comme à son pere, et de lui donner son fils en ôtage pour assurance de la vérité et de la sincérité de ses sermens. Il lui fit promettre en même-tems de livrer Callipoli à l'Empereur, et les contrées du Pont-Euxin jusqu'aux frontiéres de la Valachie, avec quelques places de la Thessalie jusqu'à Erisse et à la Sainte-Montagne, qu'il falloit auparavant reprendre sur l'ennemi.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1413 et suiv.

Mustapha commença la guerre contre Amurat par le siége de Callipoli. La résistance qu'il y trouva, loin de le rebuter, ne fit qu'augmenter son ardeur. Ayant vivement repoussé la garnison qui s'opposoit à ses efforts, il s'approcha des murailles, et engagea les habitans à se rendre par les flatteuses promesses qu'il leur fit. Leur soumission entraîna dès le même jour les habitans des bourgs et des villages dans son parti. Ils accoururent en foule à Callipoli, ils se prosternerent à ses pieds

An de N. S. 1421.

LXVII. Mustapha s'empare de Callipoli.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1421.

comme ses sujets, ils le proclamerent leur souverain, et le reconnurent pour un légitime rejetton de la branche Ottomane. Cependant ceux qui défendoient la citadelle, protestoient au contraire qu'Amurat étoit seul en droit de monter sur le trône de Pruse. Démétrius Lascaris eut ordre de les réduire, et dans peu de jours il les obligea à se soumettre.

LXXIII. Cineïs refuse de la rendre aux Romains.

Suivant les conditions dont on étoit convenu, cette première conquête devoit appartenir à l'Empereur, et Démétrius fit aussi-tôt transporter dans la citadelle les armes des Grecs. Cineïs voyant qu'il en prenoit possession, s'y opposa hautement en présence des soldats, et lui parla en termes injurieux. » Quoi donc, lui dit-il, pensez-vous » que nous n'avons combattu et couru » des dangers que pour la gloire et l'a- » vantage de votre nation ? Nous som- » mes bien éloignés de le croire. Nous » ne tenons que de Dieu et de son pro- » phête la victoire dont nous jouissons ; » c'est à lui seul que nous en rendons » graces. Toutefois comme vous avez » partagé les peines et les fatigues par » lesquelles nous l'avons obtenue, nous » les reconnoîtrons par quelques pré- » sens et par la continuation de notre » amitié. Mais n'espérez pas que nous » vous donnions des citadelles et des

» places ; c'est assez que nous vous laissions retourner à Constantinople. » Nous n'avons point oublié les mauvais traitemens de Lemnos, et les outrages que les moines nous ont faits » dans le monastére où l'Empereur nous » avoit renfermés. Je vous dirai le proverbe du loup : Votre tête vous tiendra lieu de récompense. Croyez-moi » faites voiles, tandis que le vent est » favorable ; saluez l'Empereur de notre part ; et dites-lui de quelle maniére nous avons remporté l'avantage sur Amurat ; engagez-le à nous » conserver son amitié comme nous lui » promettons la nôtre ; mais qu'il ne » parle point de Callipoli.

LXIX. Mustapha est du même avis.

Démétrius, aussi irrité que surpris de ce discours, répondit dans la chaleur de sa colére : « A vous entendre, Cineïs, il semble que vous ne connoissiez pas les ressources de mon maître, » sa sagesse et son courage. Comment » osez-vous me renvoyer chargé des » injures que vous venez de vomir. Je » vous déclare que vous serez bientôt » à Constantinople, et que vous y tiendrez un langage tout différent. Au » reste, ce n'est pas à vous à me renvoyer, et encore moins à le faire en » termes aussi insultans. J'attendrai » l'avis de Mustapha, que le ciel et » notre valeur ont élevé sur le trône.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1421.

» Je vous regarde comme un particu- » lier qui n'a point d'ordre à me don- » ner, et dont les paroles ne méritent » pas qu'on y fasse attention. »

Il espéroit que Mustapha, moins ingrat et plus équitable, ne violeroit pas si ouvertement le traité qu'il avoit fait. Mais ce Prince, quoique par différentes voies, alloit au même but que Cineïs. « J'avoue, dit-il à Démé- » trius, que suivant la parole que j'ai » donnée à Manuel, je devrois lui » rendre Callipoli; mais la loi que je » professe ne me le permet pas. Non » seulement elle me défend d'abandon- » ner aux Chrétiens des villes où la » religion du grand prophête est éta- » blie, mais elle m'ordonne de faire » sur eux toutes les conquêtes que je » pourrai; et je vous déclare qu'étant » aussi attaché que je le suis à ma re- » ligion, je ferai désormais tous mes » efforts pour aggrandir l'Empire et la » religion des Turcs, et pour ruiner » celle des Cabours. Je ne pourrois » agir autrement sans encourir la hai- » ne du Prophête et de sa nation. »

LXX. Réponse de Démétrius.

Après une déclaration si formelle, Démétrius crut n'avoir plus rien à ménager. « Seigneur, dit-il à Mustapha, » je savois déjà par une longue expé- » rience la disposition où les Musul- » mans sont à notre égard. Il y a plus

» de cent-trente ans qu'Ottoman l'un » de vos ayeux nous enleva la Bithynie, » la Paphlagonie et la Phrygie. Orcan » son fils n'a jamais gardé ses sermens » avec les Empereurs de Constantino- » ple ; et malgré ses traités, il com- » mença à envahir l'Occident. Baja- » zet, son petit-fils et votre pere, suc- » céda à sa puissance, à ses injustices, » à son ambition, à ses perfidies ; et » l'on ne peut imputer à d'autres cau- » ses la triste destinée qui mit fin à ses » jours. Josué, Musulman, et Moyse » se sont enlevés successivement la cou- » ronne et la vie. Mahomet, votre fre- » re, est le premier des Empereurs » Turcs qui ait gardé la paix et l'union » avec nous, et il est le seul qui ait » terminé son regne par une mort na- » turelle. N'attendez pas qu'une for- » tune constante finisse une vie telle » que la vôtre. Dieu précipite les in- » justes au tombeau, et il extermine » les impies. Vous n'attribuez qu'à lui » seul votre élévation sur le trône ; » mais qui ne voit qu'en affectant une » reconnoissance aussi pure, vous de- » venez ingrat envers les hommes ? Ce- » lui qui régle tous les événemens de » l'univers, depuis le cours des astres » jusques au mouvement de la pous- » siére qui vole sur la terre, ne détruit » pas les sentimens de gratitude envers

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1421.

» ceux qui nous ont rendu de bons offices. C'est sur ce principe que nous » osons nous regarder comme vos bienfaiteurs ; et que vous devriez nous » reconnoître en cette qualité, après » que nous vous avons reçu à Thessalonique, que nous vous avons mis à » couvert dans l'isle de Lemnos, que » nous vous avons sauvé la vie au hasard de perdre l'amitié de Mahomet ; » enfin, après que nous vous avons » rendus maître de Callipoli, qui est » la clef de l'Empire des Turcs. Mais » puisque vous comptez pour rien des » services de cette nature, jouissez de » la santé et des plaisirs. Nous allons » dire à l'Empereur notre maître de » quelle maniére nous avons été trompés ; et nous laissons au ciel le soin » de venger nos injures.

LXXI. L'empereur leur oppose le jeune Amurat.

Manuel fut outré d'apprendre la conduite de Cineïs et de Mustapha. Persuadé que la haine de ce prince pour les Chrétiens le porteroit bientôt à leur déclarer une guerre implacable, s'il parvenoit à s'établir sur le trône de Pruse, il envoya des ambassadeurs à Amurat pour faire alliance avec lui contre leur ennemi commun, à condition qu'il exécuteroit le testament de son pere, et qu'il lui donneroit ses deux jeunes freres en ôtages, comme Mahomet l'avoit ordonné. Amurat es-

pérant que le ressentiment et la crainte où étoient Manuel le détermineroient à une ligue, indépendamment des conditions qu'il proposoit, lui envoya en ambassade Abraham Hali, le plus grand politique qu'il y eut parmi les Turcs. Abraham combla l'Empereur d'éloges; il lui témoigna l'empressement extrême où étoit Amurat de faire alliance avec lui; il lui offrit des sommes immenses et tout ce qu'il souhaiteroit, pourvu qu'il ne demandât plus Callipoli et la garde des deux jeunes princes. Mais Manuel demeura inflexible sur ces deux points, ce qui rendit la négociation inutile, ou plutôt funeste aux Grecs, dont Amurat fut l'ennemi irréconciliable pendant tout le cours de son régne.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1421.

LXXII. Celui-ci attire Cineïs dans son parti.

Ce Prince, résolu de poursuivre son oncle Mustapha, engagea dans son parti Jean Adorne, Podestat de Genes, dans la nouvelle Phocée, ville que cette république avoit fait bâtir sur les confins de l'Ionie, où elle possédoit des mines d'alun. Adorne, espérant obtenir la remise d'une somme considérable que les Genois devoient aux Turcs, promit de donner des galéres, des vaisseaux, et des matelots pour conduire l'armée d'Amurat en Orient. Le traité fut conclu, et l'on travailla avec ardeur à mettre les bâtimens en

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1421.

état. Le bruit de ces préparatifs troubla les plaisirs dans lesquels Mustapha se plongeoit à Andrinople. Il résolut de prévenir les ennemis, et de passer en Asie avant que la flotte fût en état de venir l'attaquer en Thrace. Amurat apprenant qu'il étoit arrivé à Lampsaque à la tête d'une armée nombreuse, et que plusieurs gouverneurs des villes de Phrygie s'étoient déjà soumis à sa puissance, se rendit aussi-tôt à Lopadion avec le petit nombre de troupes qui se trouverent aux environs de Pruse. Les deux Princes n'étoient plus séparés que par une riviére et un marais, lorsqu'Amurat fit rompre le pont qui communiquoit de l'un à l'autre, et il gagna Cineïs, le conseil, la ressource et la force principale de Mustapha. Cineïs accompagné de quelques soldats, s'évada pendant la nuit, et défit deux jours après un corps de troupes de Mustapha, dont il tua le commandant de sa main. Découragé par ce premier échec et par quelques autres qui suivirent de près, Mustapha se réfugia à Callipoli sur une simple barque, avec quatre de ses domestiques seulement, et parut encore avoir envie de se défendre. Mais sa résistance ne fut pas longue. Les soldats d'Amurat le lui amenerent chargé de fers, et il le condamna à expirer publiquement sur un

gibet, comme un homme du commun.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1422.

Cet événement transporta bien-tôt le théatre de la guerre sur les terres de l'Empire. Le vainqueur passa aussi-tôt à Andrinople, où il fut reçu sans aucun obstacle, et récompensa ceux qui l'avoient servi avec zéle. Il signala principalement sa reconnoissance envers Jean Adorne, en lui donnant le fort de Peritheorion, avec le commerce de Phocée, pour en jouir durant sa vie. Amurat avoit ses vues dans cette générosité. Il vouloit gagner l'amitié des peuples et des soldats, pour les mener devant Constantinople, qu'il se flattoit d'emporter d'assaut, et où il espéroit se dédommager amplement de toutes ses libéralités. Il eut bien-tôt en effet deux cens mille hommes de troupes, avec lesquels il marcha contre la ville Impériale, qu'il investit de toutes parts; il établit son logement dans l'église de Notre-Dame de la Fontaine, près d'une des principales portes de Constantinople.

LXXIII. Il assiége Constantinople.

Depuis quelque-tems Manuel courbé sous le poids des années, des fatigues et des chagrins, s'étoit déchargé du soin des affaires sur l'aîné de ses fils Jean Paléologue, qu'il avoit fait couronner l'an 1419, le 19 de Janvier, et il s'étoit retiré dans le monastére de Périblete à Constantinople, pour y vac-

LXXIV. L'empereur lui envoie Corax en ambassade.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1422.

quer principalement à l'étude et à la méditation des livres saints. Le nouvel Empereur, effrayé par cette armée redoutable, dont la ville avoit été tout-à-coup investie, sans qu'on eût le loisir de prendre aucune précaution, envoya des ambassadeurs à Amurat, pour lui représenter que Bajazet, son ministre, avoit été l'unique auteur des sujets de mécontentement qu'il pouvoit avoir, et du secours que les Grecs avoient donné à Mustapha; il lui remontra que Manuel n'avoit pu être indifférent à l'opiniatreté avec laquelle on lui avoit refusé les deux jeunes princes, dont l'éducation lui avoit été confiée par le testament de Mahomet, leur pere, ni à la maniére indécente avec laquelle on avoit chassé ses ambassadeurs. Après cette espéce de justification, il lui fit proposer un accommodement, pour l'engager à se retirer.

LXXV. Celui-ci est accusé de trahison.

Corax fut chargé d'en porter les paroles. Le grand usage qu'il avoit de converser avec les Turcs, lui en avoit rendu leur langue familiére; il connoissoit parfaitement leur génie et leur caractére; et il avoit été chargé de la plupart des négociations, soit comme ambassadeur, soit comme interprête, il avoit même gagné leur amitié; la maniére adroite dont il sçavoit les prendre, avoit presque toujours fait

réussir les affaires qu'on lui avoit confiées. Le mauvais succès qu'il eut dans celle-ci, le rendit suspect à la Cour de l'Empereur. On l'accusa d'avoir promis à Amurat de lui livrer la ville, et d'y faire entrer les Turcs par la porte de la Fontaine, à condition qu'on lui en donneroit le gouvernement, après qu'il auroit exécuté son dessein. Ce projet fut annoncé aux deux Empereurs par un de ceux qui avoient accompagné Corax dans son ambassade: il prétendit en donner des preuves évidentes, et le peuple convaincu de la perfidie, fit des reproches à l'Empereur Jean, de ce qu'il mettoit aveuglément sa confiance dans un traître.

LXXVI. Il meurt des mauvais traitemens qu'il reçoit.

Les Crétois, qui composoient la garde de l'empereur, et qui ne montroient pas moins d'attachement pour son service que de zéle pour la défense des lieux saints, se rendirent auprès de Manuel, et lui porterent leurs plaintes. » Seigneur, dirent-ils, faut-il que des » étrangers vous avertissent que ceux » qui ont tiré de la ville impériale leur » naissance, leur gloire et leur fortune, » trahissent lâchement ses intérêts, qu'ils » pensent à exposer les saints mystéres » à la prophanation des infidéles, et » qu'ils abandonnent la personne de » leur prince? C'est néanmoins ce que » nous vous assurons de Corax, que

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1422.

» vous avez regardé jusqu'à présent » comme un sujet fidéle. Seigneur, il » n'est rien moins qu'attaché à vos in- » térêts, et nous osons dire que vous » nourrissez un serpent dans votre sein. » Ordonnez qu'on le remette entre nos » mains, et permettez-nous de pren- » dre connoissance de son affaire. Si » je sçavois, répondit l'Empereur, » qu'il fût coupable de la trahison dont » on l'accuse, je le condamnerois au » plus cruel supplice. Mais j'ai tout » lieu de craindre que la jalousie de » ses ennemis n'ait supposé le crime » qu'on lui impute. Cependant je veux » bien m'en rapporter à votre équité. » S'il est innocent, justifiez-le en lui » rendant justice ; s'il est coupable, je » vous l'abandonne. » Les Crétois l'ayant arrêté par l'ordre du Prince, l'appliquerent à la question, et le convainquirent tant par des lettres qu'il avoit écrites, que par des vases d'or et d'argent et des étoffes précieuses qui lui étoient restées, quoiqu'il eût dû les remettre aux Turcs de la part de l'Empereur. Après l'avoir déclaré coupable, ils le traînerent depuis sa prison jusqu'à la porte du palais, où ils lui arracherent les yeux avec une si étrange cruauté, que l'on ne pouvoit plus reconnoître la place où avoient été ses paupiéres. Il en mourut trois jours

après dans la prison ; ses meubles furent pillés, et sa prison réduite en cendres.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1422.

Amurat entra en fureur, quand il apprit la mort de Corax, et les circonstances de sa condamnation. Quelques personnes l'assurerent que Michel Pille en étoit l'unique auteur. Ce Pille étoit d'Ephese et noble de naissance ; il professoit le christianisme au dehors, mais il étoit indifférent au fond pour toutes sortes de religions, et n'en suivoit aucune dans la pratique. On dit à Amurat que cet homme détesté de tout le monde, avoit mandé à l'Empereur que Corax avoit dessein de livrer la ville, et que sur cet avis il avoit été exécuté à mort. Le Prince en marqua son indignation contre Pille, et le fit arrêter. Les Turcs sçachant qu'ils feroient plaisir à leur Prince de tourmenter Pille sans pitié, allumerent un grand feu, et le menacerent de le précipiter dans les flammes, s'il ne renonçoit à sa religion. Pille consentit à tout ce qu'on voulut, et fut circoncis avec cérémonie dans le camp d'Amurat, pour insulter aux Chrétiens par le faux triomphe de cette Apostasie.

LXXVII. Amurat s'en venge sur Pille.

Mais le Prince Turc se vengea d'une maniére plus cruelle sur les habitans de Constantinople. Quoique le Canon fût en usage en Allemagne, en Italie, en France, en Espagne et en Angleterre depuis en-

LXXVIII. Il fait tirer le canon sur la ville.

Manuel Paleolog. An de N. S. 1422.

viron quatre-vingts ans, les Grecs et les Turcs n'en avoient eu aucune connoissance. Vers l'an 1380, les Vénitiens s'en étoient servi pour la première fois avec un succès étonnant, dans la guerre qu'ils firent aux Genois et à Laurent de Médicis; et ceux-ci apprirent bientôt cet art pernicieux, dont ils s'étoient plaints eux-mêmes comme d'une contravention aux loix de la bonne guerre. Il est probable que Jean Adorne entiérement livré aux intérêts d'Amurat, lui parla des effets que le canon faisoit dans les siéges, et qu'il lui en procura pour attaquer Constantinople. Amurat s'en servit contre la place avec d'autant plus de succès, que les Grecs devoient être également effrayés du bruit et des effets de cette nouvelle machine de guerre, à laquelle ils ne pouvoient rien opposer. Le désespoir dut encore augmenter, s'il est vrai, comme Chalcondyle semble le dire, qu'Amurat jetta une grande quantité de bombes dans la ville. Mais la force des murailles, l'imperfection de l'artillerie, ou plutôt l'artifice dont l'Empereur usa, obligerent les ennemis de se retirer, lorsqu'ils n'avoient encore que des espérances, quoiqu'ils fussent tous les jours aux prises avec les assiégés sur le parapet même.

De deux freres que Mahomet avoit laissés à Amurat, ce prince barbare en

avoit fait étrangler un après la mort de leur pere, et pour n'avoir plus de compétiteur, il auroit fait subir le même sort au second, nommé Mustapha, si Eliez, Grand-Echanson, ne l'eût sauvé, et emmené à Paphlagonie. L'Empereur trouva le salut de l'Empire dans l'élévation du jeune prince. Il écrivit à Eliez de l'amener secrettement en Pruse, lui offrant les sommes dont il auroit besoin pour former un parti, et pour le mettre sur le trône. Eliez, intéressé à l'élévation de Mustapha, accepta avec joie les propositions de l'Empereur; ayant gagné les suffrages des principaux de la nation, il parut tout-à-coup dans Pruse, engagea les habitans à reconnoître Mustapha pour leur souverain légitime, et il le mit en possession du palais Ottoman. Amurat, effrayé d'une révolution qui le mettoit en danger, leva promptement le siége de Constantinople.

MANUEL PALEOLOG. An de N.S. 1423.

LXXIX. Il leve le siége.

L'historien Ducas assure que ce siége ne dura que trois mois, et que dans la même année moururent Mustapha, fils de Bajazet, Mustapha, frere d'Amurat, et l'Empereur Manuel. Mais il est plus sûr de s'en rapporter à Phranzès, qui dit que le siége commença le 8 de Juin 1422, et ne finit que le 6 de Septembre 1423. Le même auteur place la mort de Manuel en quatorze

An de N. S. 1426.

LXXX. Mort de l'Empereur Manuel.

MANUEL PALEOLOG An de N. S. 1426.

cent ving-six, au 21 de Juillet, la 77e. année accomplie de l'âge de ce prince, deux jours après qu'il eut pris l'habit de moine et le nom de Matthieu.

LXXXI. Sa rare politique.

Manuel laissa d'Iréne, sa femme, Jean Paléologue, qu'il associa à l'empire, comme nous l'avons dit; Constantin, surnommé Dracosès, qui régna après celui-ci; Théodore, despote de Sparte; Démétrius, despote de la province du Péloponese; Andronic, prince de Thessalonique; et Thomas, prince d'Achaïe. Le régne de Manuel, qui fut de cinquante-deux ans depuis son couronnement, et de trente-quatre depuis la mort de Jean Paléologue, son pere, fait voir que les intrigues et la politique sont une foible ressource contre les ennemis de l'Etat, quand elles ne sont pas accompagnées des vertus guerriéres. On ne pouvoit avoir plus de talent que Manuel pour manier les esprits et sçavoir faire usage des circonstances qui pouvoient lui être favorables. Il fut dès sa jeunesse en ôtage à la Cour d'Amurat, dont il sçut gagner l'estime et l'amitié; il obtint le gouvernement de Thessalonique, dont il fut dépouillé pour avoir voulu se révolter; il fait entendre au Prince Turc que ce sont de faux bruits; il rentre dans ses bonnes graces; il ménage celles de Bajazet, et il quitte la Porte pour aller prendre

possession du trône de son pere. Bajazet, cet implacable ennemi du nom chrétien, en prend un prétexte pour attaquer l'Empire avec toutes les forces Ottomanes; Manuel ne pouvant par lui-même résister à trois armées nombreuses, va solliciter les puissances d'Occident, tandis qu'il se joint aux princes Turcs pour appeller Tamerlan contre le fléau de l'Asie mineure et de la Grece. Enfin il sçait ménager l'amitié de Musulman et de Mahomet, et si leurs freres lui suscitent de nouvelles guerres, il détourne leurs coups en soulevant contr'eux des rivaux.

LXXXII. Il manque des vertus guerriéres.

Cette fécondité à trouver des ressources contre les Empereurs Turcs, auroit rendu tous leurs efforts inutiles, si elle avoit éte soutenue par la valeur d'un prince belliqueux. Mais Manuel ne faisoit la guerre que dans son cabinet ou dans son conseil. On ne le vit jamais à la tête de ses armées. Il négligeoit même les occasions qui se présentoient pendant la paix, pour rétablir ses forces navales et mettre ordre à la sûreté des villes maritimes, soit de la Thrace, soit de l'Asie, qu'il avoit recouvrées par ses alliances avec les Turcs. Cantacuzene n'avoit pas à beaucoup près, les mêmes secours et les mêmes facilités; cependant il sçut défendre l'Empire contre différens Princes Turcs, et

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1426.

jamais il ne fit de pertes semblables à celles de Manuel, dont le régne est malheureusement célébre par le progrès des infidéles sur les terres de l'empire. Manuel fut honoré des larmes de ses sujets.

JEAN PALÉOLOGUE II. Empereur LXXX.

LXXXIII. Jean Paléologue Empereur.

Paléologue avoit épousé dans sa jeunesse Anne, fille du grand Duc de Moscovie, qui mourut de la peste en 1417. Il épousa ensuite Sophie, fille de Jean II, Marquis de Mont-Ferrat. Cette princesse, qui n'étoit pas d'une figure agréable, ne put supporter le mépris que l'Empereur faisoit de sa personne, ni ses amours pour d'autres femmes; elle s'échappa de Constantinople et retourna en Italie sur une simple galére. Jean épousa deux ans après, c'est-à-dire, au mois de Septembre 1428, Marie, fille d'Alexis Comnéne, Empereur de Trébisonde.

An de N. S. 1429 et suiv.

Ce mariage auroit été conclu plutôt, sans les troubles qui agiterent l'Empereur, et qui ne permirent pas de célébrer des nôces. Amurat conservant le souvenir de la cause qui lui avoit fait lever le siége de Constantinople, n'aspiroit qu'au moment de s'en venger. Dès qu'il eut abbattu ses rivaux, il

LXXXIV. Progrès d'Amurat dans l'Empire.

repassa à Andrinople, et tourna ses armes contre la Thessalie. L'Empereur comprenant que Thessalonique alloit être le premier objet de sa colere, y mit une nombreuse garnison sous le commandement de Cantacuzene Stravomete. Ce brave capitaine battit les Turcs toutes les fois qu'ils se présenterent devant la place, et les repoussa au loin après en avoir taillé en piéces une grande partie. Amurat alla combattre Cineïs, qui s'étoit formé un parti considérable aux environs de Philadelphe dans l'Asie mineure, et quand il l'eut détruit, il retourna à Thessalonique avec des forces plus grandes que celles qu'il avoit envoyées la premiére fois. Il les augmenta encore par la conquête de la Thessalie, de l'Etolie, de la Phtiotide et de la Béotie.

Jean Paleologue II. An de N. S. 1429 et suiv.

LXXXV. Thessalonique se donne aux Vénitiens.

Durant le cours de ces prospérités, il avoit une seconde armée devant Thessalonique, qui en pressoit le siége. Les habitans craignant de tomber entre ses mains, se révolterent contre le prince Andronic, frere de l'Empereur, et envoyerent des députés aux Vénitiens pour se mettre sous leur protection, et se donner entiérement à eux. Ceux-ci accepterent avec joie une offre aussi avantageuse ; ils promirent de les défendre, et de les traiter comme les citoyens mêmes de la République.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1429 et suiv.

Le traité ayant été conclu à ces conditions, les Vénitiens amenerent leur Duc à Thessalonique, et lorsqu'il eut été proclamé Despote, ils renvoyerent le Prince Andronic à Constantinople. Chalcondyle et Phransès disent au contraire que ce Prince vendit la place aux Vénitiens ; ce qui n'est pas hors de vraisemblance. Ils résisterent long-tems et avec courage aux assauts des Infidéles, dont cette préférence redoubla l'acharnement. Mais appréhendant que les Thessaloniciens pressés par la disette et par le danger où les exposoit une plus longue résistance, ne changeassent enfin de résolution, et n'ouvrissent leurs portes à l'ennemi pour fléchir sa colére, ils transporterent les principales familles, les unes dans l'isle d'Eubée, les autres dans celle de Candie, et quelques-unes à Venise, sous prétexte qu'il n'y avoit pas assez de vivres dans la place, et qu'on ne pouvoit y en faire entrer.

LXXXVI. Amurat la redemande et l'assiége.

Amurat indigné contre les Vénitiens, les somma de lui rendre cette ville qu'il regardoit comme l'héritage de ses peres. « Bajazet, mon ayeul, leur dit-» il, l'a conquise sur les Grecs par son » courage ; peut-être que s'ils la rete-» noient, ils auroient quelque prétexte » pour s'excuser de la rendre, et pour » m'accuser d'injustice, si je la leur

» demandois. Mais vous, à qui elle » ne s'est soumise que parce que mes » troupes l'avoient réduite aux der- » nieres extrêmités, à quel titre osez- » vous y prétendre ? Retirez-vous donc » promptement si vous ne voulez pas » que je vous fasse porter tout le poids » de ma colere. » Ces fieres menaces n'ayant rien diminué de la fermeté des Vénitiens, il manda à Hamza de se mettre à la tête des troupes d'Orient, et de se rendre en Thessalie, l'assurant qu'il le joindroit devant Thessalonique avec toutes les forces qu'il avoit en Occident. Hamza arriva le premier, il investit la place, et continua les attaques sans relache. Quelques-uns des assiégés voyant qu'ils étoient à peine un contre cent, résolurent entr'eux de livrer la Ville en pratiquant des chemins souterrains qui commençant à leurs maisons, conduiroient au-delà des murailles; mais la trahison fut découverte par les Vénitiens, et les coupables rigoureusement punis. Plusieurs se précipiterent du haut des murs dans le camp des Turcs, pour éviter les cruels tourmens que l'on faisoit souffrir à leurs complices.

LXXXVII. Il la prend d'assaut.

Ce moyen n'ayant pas réussi à Hamza, il fit préparer un grand nombre d'échelles, de béliers, de balistes, et d'autres machines de guerre, et il

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1431.

envoya avertir Amurat de venir donner un dernier assaut, avant que les assiégés reçussent le secours qu'ils attendoient de Venise. Ce prince étoit alors à Serres en Macédoine, où il s'abandonnoit à ses plaisirs. Il en partit néanmoins avec joie, et lorsqu'il fut arrivé, il fit publier dans le camp à son de trompe, qu'il donnoit tout aux soldats, les hommes, les femmes, les enfans, l'or, l'argent, toutes les richesses du commerce, et qu'il ne se réservoit que la Place. A peine le sort de cette ville malheureuse fut-il prononcé, que les troupes coururent aux échelles plutôt qu'aux béliers. Dans un instant elles s'emparerent des murailles, et ayant ouvert la porte qui regardoit le camp, toute l'armée se jetta en foule dans la Place.

LXXXVIII. Désolation de la ville.

Les soldats chargerent de chaînes les premiers qui se présenterent à eux, sans distinction d'âge ni de sexe. Les hommes furent traînés avec violence dans le camp d'Amurat; les femmes devinrent les esclaves des Musulmanes, les filles furent la victime d'une brutalité effrénée, et les jeunes gens destinés à entrer dans le corps des Janissaires. Les maisons furent pillées, les temples profanés, et leurs ornemens enlevés ou mis en piéces. Cette ville si vaste, si riche, autrefois si peuplée,

si

si célébre par son commerce et ses édifices, ayant été désolée en un jour, seroit demeurée déserte, si Amurat ne l'eût repeuplée de plusieurs familles qu'il tira des environs, et d'un petit nombre de ses citoyens naturels, à qui il permit d'y rentrer après qu'ils auroient payé leur rançon. Il changea les Eglises et les Monastéres en Mosquées, et les donna aux Turcs qu'il y établit. La seule Eglise du martyr Saint Démétrius fut laissée aux Chrétiens.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1431.

LXXXIX. Ambassade de l'Empereur à Amurat inutile.

L'Empereur Jean lui avoit envoyé quelques jours auparavant Nicolas Choniate, Protosébaste, et Francopule, Protostrator, en qualité d'ambassadeurs, pour lui dire qu'il étoit étonné de le voir rompre, sans sujet, la paix qui étoit entr'eux. Ducas parle en effet d'un traité d'alliance, suivant lequel l'Empereur possédoit paisiblement les villes et les bourgs qui étoient sur la mer Noire, celles de Mésembrie, de Dercos et de Sétunion dans la Romanie, avec quelques autres sur le Strimon, pour lesquelles il payoit aux Turcs, 300000 âpres par an, petite monnoie encore en usage parmi eux, et qui vaut un peu plus d'un sol de notre monnoie; je ne trouve ni l'année ni l'occasion où ce traité fut fait entre les deux puissances. Amurat répondit aux ambassadeurs, qu'il manqueroit à la

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1431.

fidélité de ses promesses et de sa parole, s'il attaquoit quelqu'unes des villes qu'il lu avoit abandonnées. Mais que Jean n'avoit plus rien à prétendre sur Thessalonique, depuis que ses habitans s'étoient mis sous la domination des Vénitiens, ou qu'Andronic la leur avoit rendue peut-être de son consentement; il ajouta qu'il étoit également essentiel aux Turcs et aux Grecs, de ne pas souffrir que des étrangers demeurassent en possession d'une place aussi importante, située entre les deux Empires.

An de N. S. 1432.

XC. Progrès des Turcs dans l'Empire.

Ce n'étoit qu'un faux prétexte, dont il vouloit couvrir la résolution qu'il avoit prise, d'envahir successivement la Grece, la Thrace et la Thessalie. Personne n'en douta, lorsqu'après la prise de Thessalonique, il envoya une armée formidable sous la conduite de Camize, pour subjuguer le reste de l'Etolie, l'Anarcanie et l'Epire jusqu'à la mer. Des troupes qui inondoient presque toute la province où elles étoient entrées, trouverent peu de résistance. Les habitans n'attendoient pas qu'elles fussent arrivées; ils alloient au-devant d'elles pour se soumettre. Les citoyens de Cassiope, aujourd'hui Joannine sur le fleuve Pénée, qui avoient un souverain particulier, nommé Charles, se défendirent pendant quel-

que tems, et furent enfin obligés de se soumettre à la domination d'Amurat, à condition que Charles resideroit à la Porte, qu'il recevroit les ordres de l'Empereur, et qu'il lui payeroit un tribut annuel. Amurat ayant exigé de Jean Paléologue qu'il abbattît la grande muraille que Manuel, son pere, avoit fait élever pour fermer l'isthme du Peloponese, il lui envoya Turacan à la tête de ses troupes, et ce commandant leur permit d'exercer tous les désordres qu'elles voudroient sur les villes, dont les Vénitiens étoient en possession. Il excepta seulement celles qui appartenoient aux Grecs. De-là Turacan alla faire la conquête de l'Albanie, et ensuite il porta la guerre dans le pays des Daces et des Valaches.

Jean Paleologue II.
An de N. S. 1431.



JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1433.

CHAPITRE VII.

Depuis les Négociations pour le Concile de Florence, jusqu'à la ruine de l'Empire.

(Espace de dix-neuf ans.)

JEAN PALÉOLOGUE II. Empereur LXXX.

I. L'empereur Jean faitdes démarches pour la réunion.

LA crainte où étoit l'Empereur, de voir les Turcs au retour de leurs expéditions venir fondre sur les foibles restes de l'Empire, le porta à envoyer plusieurs ambassades à Amurat, pour l'engager à signer un traité solemnel, espérant que la publication authentique de cette paix seroit un frein pour l'ambition de ce Prince. Il l'obtint, et il en profita pour l'exécution d'un dessein plus important, qui intéressoit l'Etat et la religion. Le schisme dans lequel Photius avoit engagé les Grecs, n'étoit pas moins funeste à l'Empire qu'à l'Eglise. Les Latins indisposés contr'eux, les voyoient tranquillement exposés à la haine et à la fureur des Turcs; les coups redoublés que ces infidéles portoient au trône de Constantinople, ne se faisoient plus entendre au-delà des bornes étroites de l'Empire, ou du

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1433.

moins ne faisoient aucune impression sur les Latins. L'Empereur Jean étoit aussi sensible à ces dispositions qu'aux pertes qu'il souffroit de jour en jour, et qu'aux derniers malheurs dont il étoit menacé. Il entreprit donc de réconcilier les deux Eglises, pour engager ceux-ci à secourir les Orientaux.

II. Il en écrit aux Papes Martin et Eugene.

D'abord il négocia cette importante affaire avec le Pape Martin V, et l'on étoit convenu que l'Empereur, le Patriarche de Constantinople, celui des Arméniens, l'Empereur de Trébisonde avec les autres Prélats et les ambassadeurs des Princes de l'Orient, se rendroient au Concile général que l'on tiendroit en Italie pour ce sujet. La mort ayant enlevé le Pape Martin l'an 1431, on renoua les négociations avec Eugene IV, son successeur. Jean Paléologue lui envoya des ambassadeurs au commencement de son Pontificat, et il fut arrêté, après de longues discussions, que les Légats du S. Siége iroient à Constantinople, accompagnés de plusieurs Théologiens, qu'ils y assembleroient un Concile des Patriarches, des Evêques et des puissances de l'Orient, où l'on traiteroit de la réunion des deux Eglises. Mais cette résolution demeura sans effet, par les difficultés qui survinrent.

Les Peres du Concile de Basle qui se

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1422.

tenoit alors, suivirent ce projet que l'on croyoit manqué. Ils députerent en leur nom à Constantinople, pour inviter l'Empereur et le Patriache à traiter avec eux, comme représentant toute l'Eglise Occidentale, dans un Concile œcuménique et légitime, et ayant une autorité que l'on n'osoit attribuer aux Légats du Pape. Eugene avoit fait son possible pour rompre cette assemblée, à laquelle il étoit ouvertement contraire. Les députés insinuerent aux Grecs, que plusieurs princes, et en particulier l'Empereur Sigismond, favorisoient le Concile, et qu'ainsi ils en devoient attendre plus de secours que du Pape, qui n'avoit pas de grandes ressources. Cette observation détermina Paléologue à s'adresser au Concile. Il y envoya une célébre ambassade, composée de Démétrius Paléologue, son parent, Grand-maître de la Garderobe, ou Protovestiaire, d'Isidore, abbé de S. Démétrius, et d'un Officier du palais, nommé Jean Dissypate.

III. Les Peres de Basle lui envoient des députés.

IV. Traité qu'ils font avec lui.

On les reçut à Basle avec de grandes marques de joie, et on leur rendit tous les honneurs dus à leur qualité. Après avoir disputé long-tems avec des commissaires particuliers sur le lieu où se tiendroit le Concile des deux Eglises, les Grecs voulant que ce fût à Constantinople et les Latins à Basle; enfin

les uns et les autres convinrent des articles suivans. Que le Concile se tiendroit en Occident. Que les ambassadeurs feroient de bonne foi tous leurs efforts, pour engager l'Empereur et le Patriarche à consentir que ce fût à Basle, où l'Eglise occidentale se trouvoit déjà assemblée, et que s'ils ne pouvoient les y déterminer, on choisiroit Ancone, Boulogne, Milan, ou toute autre ville maritime de l'Italie ou du Piémont, puisque les Grecs ne vouloient point passer les Alpes. Que si l'on vouloit choisir une ville hors de l'Italie, ce ne pourroit être que Bude en Hongrie, ou Vienne en Autriche. Que les Peres du Concile de Basle seroient obligés de se rendre, dans l'espace d'un mois, au lieu marqué. Que l'Empereur s'y rendroit aussi avec les Patriarches, les Métropolitains, les Evêques, et les députés de ceux qui ne pourroient faire le voyage. Que le Concile défraieroit l'Empereur, les Patriarches et sept cens personnes de leur suite, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour à Constantinople. Qu'il donneroit huit mille ducats, pour fournir aux frais de l'assemblée du Clergé Grec, qu'on devoit tenir à Constantinople, pour l'élection des députés qui viendroient au Concile, et dix mille ducats avec trois cents hommes et quelques galéres, pour défendre la ville pendant l'absence de l'em-

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1434.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1434.

pereur. Que l'on rendroit par-tout à ce Prince, aux Patriarches et aux Evêques Grecs, les mêmes honneurs qu'on avoit accoutumé de leur rendre avant le schisme, sauf néanmoins les droits et les priviléges du Pape, de l'Eglise Romaine, et de l'Empereur d'Occident.

V. Ils en demandent la confirmation au Pape.

Ce traité ayant été solemnellement approuvé le 7 de Septembre, dans la dix-neuviéme Session du Concile, on invita les ambassadeurs à venir prendre séance à l'assemblée, et ils y furent reçus avec de grands honneurs. Ils y présenterent la lettre de l'Empereur Jean Paléologue, par laquelle ce Prince s'engageoit d'exécuter les articles dont on conviendroit de part et d'autre. On lut aussi celle du Patriarche Joseph, qui témoignoit aux Peres du Concile, la joie qu'il ressentoit en les voyant souhaiter la paix et l'union des deux Eglises. Pour affermir davantage les articles dont on étoit convenu, les Grecs demanderent qu'ils fussent confirmés par le Pape. On députa donc à Eugene un Chanoine d'Orléans, pour le prier de donner son approbation au traité fait avec les ambassadeurs. Augustin Patrice, Chanoine de Sienne, qui nous a laissé une rélation exacte et fidéle des négociations qui se firent à ce sujet, dit qu'Eugene parut fort surpris qu'on eût tout reglé sans sa participation. Cependant il

confirma ce que l'on avoit fait, quoiqu'il eût mieux aimé envoyer ses Légats à Constantinople, suivant son premier avis.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1435.

VI. Engene tâche de rompre leur accord.

Comme le Pontife auroit souhaité faire échouer ces mesures, il envoya à Constantinople, Christophe de Corone avec le titre de Légat, chargé en apparence de ratifier les conventions faites avec les Peres de Basle, mais en effet avec des ordres secrets de les traverser. Pour y réussir, il publia que la division régnoit dans ce Concile, que les Peres n'y étoient d'accord ni avec eux-mêmes, ni avec le Pape, qu'il ne pouvoit se soutenir long tems, et que tout ce que l'on régleroit avec lui deviendroit inutile. L'Empereur n'ajouta aucune foi aux bruits que le Légat s'efforçoit de répandre. Il se déclara ouvertement pour le Concile; il traita avec les députés de Basle, et il engagea le Patriarche à approuver tout ce qu'il feroit à cette occasion. On arrêta dans une assemblée qui fut tenue au palais, que l'Empereur, le Patriarche, les Prélats et les grands Seigneurs de l'Eglise grecque, se rendroient en Occident, pour assister au Concile général, à condition que pour la commodité des personnes, particuliérement du Patriarche, qui étoit âgé et infirme, et du Pape qui devoit nécessairement s'y trouver, on choisiroit une ville maritime d'Italie,

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1436.

d'où l'on pourroit plus aisément secourir Constantinople, si les Turcs entreprenoient de l'attaquer. Enfin on voulut que le Concile donnât un écrit, par lequel il s'obligeoit de défraier les Grecs, même dans leur retour, supposé que l'affaire de la réunion n'eût pas le succès qu'on en espéroit.

VII. Ils donnent des indulgences à ceux qui contribueront au voyage des Grecs.

Toutes ces conditions furent approuvées par les peres du Concile. Dans la vingt quatriéme Session qui fut tenue le 14 d'Avril, on confirma les promesses que les députés avoient faites à l'Empereur et au Patriarche de Constantinople; on lut le sauf-conduit dressé pour ceux qui viendroient au Concile, et l'on donna une Bulle, par laquelle on accordoit des Indulgences pleniéres une fois pendant la vie, et à l'article de la mort, à tous ceux qui contribueroient par leurs aumônes à la réunion des deux Eglises, et à faciliter le voyage des Grecs. Le Pape, plus mécontent de jour en jour de voir que les Peres de Basle donnoient atteinte à ses prétentions, et qu'ils s'étoient emparés de la conduite de cette affaire, ordonna à ses deux Cardinaux-Légats de s'opposer au dernier Décret du Concile, sur-tout à l'article des Indulgences.

Ils dirent que cette voie n'étoit pas moins odieuse qu'équivoque, et que

le peuple voyant qu'on lui proposoit d'acheter le pardon de ses péchés à prix d'argent, mépriseroit sa Bulle et ses auteurs. Ils assurerent que si l'on vouloit laisser au Pape le choix du lieu où se tiendroit le futur Concile, il promettoit de donner soixante-mille écus, pour défraier l'Empereur Grec et toute sa suite. A ces plaintes, ils en ajouterent d'autres également vives, sur les réglemens qui avoient été faits touchant les élections, la Confirmation et les Annates.

VIII. Le Pape s'oppose à leur Bulle.

Les Peres du Concile répondirent; que leurs Décrets n'avoient rien de contraire aux anciens Canons et à la discipline Romaine; que la Bulle des Indulgences étoit conforme à plusieurs autres données par les Papes au sujet des Croisades; qu'il nommeroient de concert avec l'Empereur Grec la ville qui seroit la plus convenable pour le Concile; que si le Pape étoit en état de contribuer aux fraix du voyage des Orientaux, on le prioit de signaler sa générosité, pour hâter la réunion des deux Eglises; mais qu'à son refus on auroit recours à d'autres moyens, et que la providence fourniroit des ressources aux Peres du Concile; que déjà les Avignonais offroient d'avancer soixante et dix mille ducats, si l'on vouloit s'assembler dans leur ville; enfin qu'on

IX. Réponse des Peres du Concile.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1436.

avoit traité avec Nicolas de Montone, qui s'obligeoit moyennant trente mille huit cens ducats à fournir les quatre galéres et les trois cens archers que l'on avoit promis aux Grecs pour la guerre de Constantinople, et que l'on espéroit trouver de quoi rembourser ces sommes dans la libéralité des fidéles, et la taxe que l'on avoit imposée sur tous les Ecclésiastiques d Occident, sans excepter même le Pape.

An de N. S. 1437.

X. Ils gagnent l'amitié des Avignonais.

Mais comme ces fonds ne pouvoient se former que lentement, il falloit trouver quelqu'un qui voulût les avancer, de peur que le retardement ne fît naître de nouvelles difficultés. Après plusieurs assemblées sur le lieu du Concile, on se détermina pour Basle, ou pour Avignon, ou pour quelque ville de Piémont qui conviendroit aux Grecs. En proposant Avignon, les Peres du Concile vouloient gagner l'amitié de ses habitans, afin de les engager à prêter l'argent dont on avoit besoin, et cette politique leur réussit. Quand ils eurent promis d'avancer les soixante et dix mille ducats qu'ils avoient en réserve, le Concile leur envoya un député pour donner les sûretés qu'ils demandoient par rapport au remboursement et aux instances que l'on feroit aux Grecs, pour les porter à s'assembler dans leur ville.

Eugene appréhendant que le Concile ne se tînt dans Basle ou dans Avignon, forma de nouveaux obstacles pour traverser la résolution qui en avoit été prise. Il fit défendre expressement, et sous de griéves peines, tant au Légat d'Avignon qu'aux habitans de cette ville, de délivrer aux Peres de Basle, les sommes qu'ils avoient promises. Il envoya en même tems l'archevêque de Tarente signifier au Concile, qu'il ne prétendoit pas favoriser l'expédition des Indulgences ni l'imposition des décimes; qu'il n'inviteroit ni les Prélats ni les Universités à venir au lieu où l'on se proposoit de tenir le Concile, et qu'il ne délivreroit aucun sauf-conduit. Il exigea que l'on choisît une autre ville en Italie qui lui fût commode, et il promit de satisfaire alors aux demandes qui lui avoient été faites de la part du Concile. Cependant malgré ses défenses, les députés du Concile manderent que les Avignonnais avoient compté trente mille huit cens ducats à Nicolas Montone, Commandant des galéres qui devoient aller à Constantinople, et qu'ils avoient donné des assurances de fournir le reste; qu'ils prioient seulement le Concile de ratifier le traité qui avoit été fait avec eux.

JEAN PALEOLOGUE II.
An de N. S. 1437.

XI.
Ils en reçoivent de l'argent malgré le Pape.

Quoique cet avis venu d'Avignon

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1437.

fût très-certain, les Cardinaux de S. Pierre et de sainte Sabine, avec l'Archevêque de Tarente, qui étoient à Basle, s'efforcerent de le rendre douteux, sous prétexte qu'on n'en avoit point de preuves. Leur véritable dessein, suivant les ordres qu'ils avoient reçus du Pape, étoit de diviser les Peres du Concile, et d'en engager la plus grande partie à demander, de concert avec eux, que l'on s'assemblât pour la réunion, à Florence, à Modene, ou dans quelqu'autre ville d'Italie, où le Pape auroit été assez puissant pour dominer. Il n'y eut point d'intrigues que les Légats n'imaginassent, point d'efforts qu'ils ne fissent, pour suivre en cela les intentions d'Eugene. Mais toutes leurs brigues n'aboutirent qu'à gagner un petit nombre de suffrages, qui ne furent comptés pour rien, et qui ne purent faire changer ce qui avoit été résolu. Cela fut même confirmé dans la Session suivante par un Décret solemnel, qui taxa toutes sortes d'Ecclésiastiques exempts, ou non exempts, Cardinaux, Prélats, Abbés ou autres, sans excepter les Chevaliers de S. Jean de Jerusalem, à contribuer aux fraix qu'on étoit obligé de faire, de la dixiéme partie de leurs revenus, non comprises les distributions journaliéres. Le Pape ayant refusé de sceller ce Dé-

XII. Intrigues de ses Légats.

cret, le Concile ordonna que l'on y mit son sceau particulier en plomb.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1437.

XIII. Il envoye des galeres à l'Empereur.

Désespérant de pouvoir vaincre la fermeté des Peres de Basle, le Pape fit équipper des galéres à Vénise, pour aller à Constantinople prévenir l'Empereur, et lui proposer une ville d'Italie pour le Concile. Les ambassadeurs de ce Prince, qu'Eugene avoit gagnés, s'embarquerent avec trois Evêques revêtus de la qualité de Légats, sçavoir : Pierre, Evêque de Digne en Provence, et ambassadeur du roi de France Charles VII au Concile, Antoine, Evêque de Porto, ambassadeur du roi de Portugal, et Christophle, Evêque de Coronée dans le Peloponese. On leur donna pour adjoints les deux plus célébres Docteurs de ce tems, Nicolas de Cusa, du Diocèse de Tréves, Archidiacre de Liége, et depuis Cardinal, et Jean de Raguse, général des Dominicains. Le Pape chargea Antoine Condulmiero, son neveu, de leur faire faire le trajet. Ces députés étant arrivés à Constantinople avant ceux que le Concile y envoyoit, mirent tout en œuvre pour détourner les Grecs de se rendre au lieu qui avoit été désigné par le Concile de Basle. Ils leur firent entendre que ceux qui le composoient, ne se sentant pas en état de soutenir les dépenses nécessaires, avoient remis au

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1437.

Pape toute l'affaire de la réunion ; enfin ils n'omirent rien de tout ce qui leur parut propre à décrier les Peres du Concile de Basle, et à les faire mépriser.

XIV. Celles du Concile arrivent après.

Paléologue, trompé par des hommes en apparence exempts de tous soupçons, étoit prêt de s'embarquer, lorsqu'on vit paroître les galéres que le Concile lui envoyoit. L'Amiral Condulmiero les auroit attaquées, suivant l'ordre qu'il en avoit, si l'Empereur ne s'y fût opposé. Les Députés se rendirent aussi-tôt devant le Prince, et le supplierent d'accepter les galéres que les Peres de Basle lui offroient pour le transporter en Italie. Ils lui représenterent sa Bulle, par laquelle il avoit approuvé le Traité fait avec le Concile ; ils lui firent voir en original les sauf-conduits de l'Empereur Sigismond, du Roi de France, du Roi d'Arragon et des autres Princes, par les Etats desquels les Grecs devoient passer, piéces décisives qui suffisoient seules pour détruire toutes les suppositions que les ambassadeurs d'Eugene avoient hasardées. Ils l'assurerent que les Bulles et les lettres qui lui avoient été apportées, comme venant du Concile, étoient autant d'écrits supposés, et qui avoient été scellés furtivement. Ils lui raconterent comment on avoit découvert et

prouvé que les Légats du Pape avoient engagé un domestique à voler pendant la nuit le sceau du Concile. Enfin ils protesterent qu'ils étoient prêts à remplir de point en point tous les articles dont le Concile étoit conveuu avec les Grecs, sans en rien excepter.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1437.

XV. L'empereur part sur celles du Pape.

Mais l'Empereur se livrant aux premiéres impressions qu'il avoit reçues, ne fit aucune attention à ces représentations. Il leur répondit froidement que ne les voyant pas arriver à Constantinople dans le tems marqué, il avoit donné sa parole à d'autres. Ils lui remontrerent que c'étoit la faute de Jean son ambassadeur, qui leur avoit dit qu'il suffisoit d'arriver dans le mois d Octobre. Ils le conjurerent d'envoyer des personnes de confiance auprès du Pape et du Concile, pour s'informer plus particuliérement de ce que les Légats avoient avancé, offrant de demeurer en ôtage, jusqu'à ce qu'il eût reçu réponse. Le Prince n'écouta aucune de leurs raisons, pas même un courier que l'Empereur Sigismond lui envoya pour le détourner du voyage d'Occident, et il s'embarqua sur les galéres du Pape avec le Patriarche, et une suite nombreuse de tous les Ordres de l'Empire : il mit à la voile le 24 de Novembre.

Dès que les Peres du Concile de

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1437.

Basle eurent été instruits que le Pape faisoit équipper des galéres à Venise pour l'Orient, ils l'accuserent de jetter par sa conduite les semences du schisme dans l'Eglise, en érigeant ailleurs une assemblée sous le nom de Concile général, pendant que celui de Basle subsistoit; ils formerent en conséquence la résolution de s'y opposer. Comme il n'avoit témoigné que du mépris pour tous les Décrets de ce Concile, et qu'il continuoit à user de ses réserves en n'admettant pas les élections, en exigeant des Annates, en pratiquant même ouvertement la simonie, en transférant sur-tout des Prélats malgré eux, contre les dispositions du Concile de Constance, en violant le serment qu'il avoit fait à son élévation au Pontificat, en traversant la réunion des Grecs, et en abusant de son autorité de plusieurs autres maniéres; ils jugerent à propos de le citer au Concile. Il fut donc arrêté qu'il seroit tenu d'y comparoître en personne ou par procureur, dans l'espace de soixante jours, pour répondre devant les Peres assemblés, sur les faits dont il étoit accusé. C'est ce qui fut résolu et publié dans la vingt-sixiéme Session tenue le 31 de Juillet. Ils informerent en même-tems tous les Princes Chrétiens, de la division qu'Eugene travailloit à mettre dans l'Eglise.

XVI. Plaintes des Peres de Basle.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1437.

Le Pape ne parut pas plus embarrassé de ce Décret qu'il l'avoit été des précédens; et il y répondit par un coup d'autorité. Il donna une Bulle, par laquelle il ordonnoit que le Concile seroit transféré à Ferrare, aussi-tôt que les Grecs seroient arrivés; ou seroit obligé de se séparer, si les Evêques et les autres personnes qui le composoient continuoient à agir contre lui, ou contre ceux qui étoient attachés à sa personne. Il envoya des copies de ce Décret dans toute la Chrétienté, invitant les Prélats, les Abbés, les Généraux d'Ordre et toutes les Universités de l'Europe, à se préparer à venir au Concile de Ferrare, dans le tems qu'il leur indiqueroit pour cela. Cette convocation fut mal reçue en France. Charles VII, qui étoit alors à Tours, fit un Edit par lequel il défendit aux Evêques de son royaume d'obéir au Pape en ce point, leur ordonnant de se rendre à Avignon, dès qu'on les manderoit, pour y recevoir les Grecs que l'on y attendoit. La conduite d'Eugene offensa d'ailleurs la plupart des Prélats qui lui avoient été unis jusqu'alors. On ne vit qu'avec indignation les termes impérieux dont il se servoit, n'alléguant pour tout motif de ses volontés, que la plénitude de sa puissance, et témoignant un souverain mépris pour le

XVII. Rupture ouverte entre eux et le Pape.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1437.

Concile, dans lequel il avoit la présomption aveugle de ne pas voir son supérieur. Les Peres de Basle réfuterent sa Bulle par un écrit particulier; et après que le terme des soixante jours fut expiré, ils le déclarerent contumace, et annoncerent qu'ils procéderoient incessamment contre lui.

XVIII. Il transfére de son autorité le Concile de Basle à Ferrare.

Mais Eugene, loin de rétracter sa démarche, persista dans sa résolution, et confirma la Bulle qui indiquoit le Concile à Ferrare. Il y ordonna en vertu de sa pleine puissance, que la translation auroit lieu, puisque le Concile de Basle avoit agi contre lui en le traitant de contumace, et en voulant l'obliger par des monitions, à révoquer ce qu'il avoit fait. Il déclara que par cette Bulle le Concile étoit dès ce jour-là transféré à Ferrare, et que la premiére assemblée s'y tiendroit le 8 de Janvier de l'année suivante 1438.

An de N. S. 1438.

XIX. Ouverture du Concile de Ferrare.

Il s'y trouva en effet un nombre assez considérable de personnes constituées en dignité, lorsque le Cardinal Nicolas Albergat en fit l'ouverture au jour marqué, et tint la premiére Session le 10 de Janvier. Il y déclara que ce Concile étoit légitimement convoqué par le Pape, et que tout ce que l'on feroit désormais à Basle seroit nul, à moins que ce ne fût pour la réduction des Bohémiens, ce qui seroit approuvé par le

Concile de Ferrare. Quoique les Peres de Basle continuassent leurs assemblées, et qu'ils eussent suspendu le Pape de toute jurisdiction, tant spirituelle que temporelle, qui seroit à l'avenir dévolue au Concile ; Eugene partit de Boulogne, où il résidoit, et présida à une Congrégation qui se tint à Ferrare le 8 de Février. Il y fit un discours dans lequel il entreprit de se justifier des accusations que les Peres de Basle avoient répandues contre lui, et il exhorta ceux qui l'écoutoient à vivre d'une maniére exemplaire, afin que leur conduite fût exempte de tout reproche aux yeux mêmes de leurs ennemis.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1438.

XX. Magnifique entrée de l'Empereur à Venise.

On avoit déjà tenu une seconde Session, quand on apprit que les Grecs étoient arrivés à Venise le 8 de Février, après une fâcheuse navigation de deux mois et demi. On ne peut imaginer avec quelle magnificence l'Empereur y fut reçu par la république. Dès qu'il parut à l'entrée du port, le Sénat lui envoya des députés, pour le supplier de ne prendre terre que le lendemain, pour donner le tems de faire les préparatifs convenables à son entrée. Le lendemain, le Doge et les Sénateurs monterent le vaisseau de cérémonie, nommé le Bucentaure, tout éclatant d'or, et orné de Pavillons et de Tentures de soye, pour aller recevoir l'Empereur à

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1438.

S. Nicolas du Lido. Ils étoient accompagnés de douze galéres aussi richement équippées, d'une infinité de gondoles qui couvroient la mer, avec mille trophées qui exprimoient la gloire et les attributs de l'Eglise, de la République, de l'Empereur d'Allemagne, et de celui des Grecs. Ce superbe appareil étoit presqu'effacé par la magnificence, les richesses et le goût singulier des habillemens qu'avoient les Italiens. A la variété qui y régnoit, dit Phranzès, on les auroit pris pour autant de princes de différentes nations. L'Empereur reçut dans sa galére les devoirs que le Doge et les Sénateurs lui rendirent avec les plus grandes démonstrations de respect et de joie. Il le fit asseoir à la droite de son trône, et le Despote Démétrius son frere à la gauche; et ils voguerent ainsi le long du grand canal, s'entretenant ensemble avec toute la liberté et la joie de deux amis qui se retrouvent après une longue absence. L'Empereur entra dans la ville au milieu de cet illustre cortége, et suivi d'une le innombrable de citoyens. Il traversa ainsi toute la ville au bruit des tambours et au son des cloches. Enfin il arriva à l'entrée de la nuit au palais du Marquis de Ferrare, où il demeura dix-huit jours, après lesquels il s'embarqua sur le Pô pour se rendre à Ferrare.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1438.

XXI. Réception qu'on lui fit à Ferrare.

Cette ville n'étoit pas en état de faire la même dépense que celle de Venise ; mais elle ne lui céda point dans les honneurs qu'elle rendit à la Majesté Impériale. Le Marquis d'Este, qui en étoit Seigneur, alla recevoir Paléologue à une demi lieue de la ville, au sortir de sa gondole, accompagné de toute la noblesse du pays. Les Cardinaux, suivis des Prélats qui étoient venus pour le Concile, allerent au devant de lui hors des murailles, et augmenterent le cortège de son entrée. Le Prince, couvert d'un magnifique Dais de bleu céleste, porté par les enfans et les plus proches parens du Marquis, étoit monté sur un cheval bai, superbement enharnaché, et précédé d'un autre blanc, couvert d'une magnifique housse de velours cramoisi, enrichie d'aigles en broderie d'or. On le conduisit par les plus grandes rues de la ville au palais où étoit le Pape. Lorsqu'il fut arrivé à la porte, tous ceux qui l'accompagnoient, le Despote même son frere, descendirent, lui seul à cheval monta le grand escalier, qui étoit disposé pour cet effet, jusqu'à l'entrée de la salle, où il mit pied à terre. Quand il l'eût traversée, il trouva le Pape, qui avoit tellement mesuré ses pas en s'avançant au-devant de lui, qu'ils se rencontrerent au milieu de l'appartement. Euge-

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1438.

ne voyant que l'Empereur alloit se mettre à genoux pour lui témoigner son respect, l'embrassa tendrement, et le conduisit dans sa chambre, où les Princes et les Cardinaux allerent lui rendre leurs devoirs. Après cette visite de cérémonie, on conduisit Paléologue au palais qui lui avoit été préparé.

XXII. Réception du Patriarche.

Trois jours après, le Patriarche Joseph, qui étoit demeuré à Venise avec une partie des Métropolitains et des Evêques, arriva à Ferrare; la maniére dont il fut reçu mérite d'être rapportée. Résolu de soutenir sa dignité, et de ne point reconnoître la supériorité du Pape, qu'on n'eût discuté ce point jusqu'à le convaincre, il prétendoit traiter avec lui d'égal à égal, sans que l'on mît entr'eux aucune différence que celle de l'âge. Il avoit même dit à Venise en présence d'un officier du Pape, que si Eugene se trouvoit plus âgé que lui, il le révéreroit comme son pere, s'ils étoient à peu-près du même âge, il le traiteroit comme son frere, et que s'il étoit plus jeune, il le regarderoit comme son fils. Il prétendoit encore qu'on envoyât des Cardinaux au-devant de lui; et il ne pouvoit souffrir qu'on lui parlât, comme on avoit fait, de baiser les pieds du Pape, suivant l'usage introduit parmi les Latins. Le Pape, instruit de ses dispositions, crut devoir

user

user de condescendance. Il nomma pour aller le recevoir à la descente de sa galére quatre Cardinaux, vingt-cinq Evêques, un grand nombre d'Abbés, plusieurs de ses Officiers, le Marquis d'Este avec ses enfans et la noblesse. Il reçut dans le cours de sa marche tous les honneurs qu'il pouvoit souhaiter, et il fut conduit avec beaucoup de pompe jusqu'à la porte de la chambre secrette, où le Pape l'attendoit avec les Cardinaux, ne voulant pas que l'audience fut publique. On le fit entrer accompagné de six des siens, et lorsque le Pape le vit approcher, il se leva de son trône pour le recevoir; il l'embrassa, lui donna le baiser de paix, et le fit asseoir à sa gauche, sur un siége semblable à celui des Cardinaux. Les six Archevêques furent pareillement admis au baiser, et se mirent ensuite à la gauche du Patriarche, mais debout. On fit entrer six à six les autres Grecs de sa suite, qui saluerent le Pape, suivant leurs différentes qualités, ou en lui baisant la main et la joue, (ce qui fut permis aux Evêques et aux principaux Officiers de l'Eglise de Constantinople,) ou par une profonde inclination, comme firent les principaux Ecclésiastiques. Les Laïques lui baiserent les pieds à genoux; et l'on fit cette différence, pour s'accommoder à la cou-

JEAN PALEOLOGUE II.
An de N. S. 1438.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1438.

tume des ecclésiastiques Grecs de ce tems-là, qui ne fléchissoient pas les genoux, même dans les priéres publiques.

XXIII. Matiéres et objet du Concile.

Il fallut quelques jours après, traiter avec l'Empereur et le Patriarche, de la célébration du Concile. Paléologue, voulant que les rois et les princes de l'Europe y assistassent en personne, ou du moins par leurs ambassadeurs, puisqu'il avoit fait un si long trajet pour s'y rendre, il fut résolu qu'on tiendroit le 9 d'Avril la premiére séance des Latins avec les Grecs; expression, dont on se servit pour faire entendre à tout le monde que les deux Eglises, d'Orient et d'Occident, étoient assemblées à Ferrare dans un Concile légitime, où tous les Princes et tous les prélats étoient invités. Afin qu'ils eussent le loisir de s'y rendre, on convint que la seconde Session ne se tiendroit que quatre mois après la premiére; et que dans cet intervale on nommeroit seize Docteurs de chaque nation, pour discuter ensemble les matiéres contestées, qui devoient faire l'objet du Concile. Ces articles étoient 1°. La procession du Saint-Esprit. 2°. L'addition *Filioque*, que les Latins avoient faite au symbole. 3°. Le Purgatoire et l'état des ames avant le jugement. 4°. L'usage des azymes dans la célébration des Saints

mystéres. 5°. L'autorité et la primauté du Saint Siége.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1438.

Pour satisfaire à la premiére demande de l'Empereur, le Pape envoya des lettres circulaires à tous les Princes et à tous les Evêques, pour les inviter à se rendre dans quatre mois au Concile général qui se tenoit à Ferrare. Mais ses instances ne firent qu'une très-légére impression. Le Duc de Bourgogne fut le seul qui envoya des députés à Ferrare; les Princes, les Evêques et le second ordre demeurerent attachés au Concile de Basle, qui continua à procéder contre le Pape, et à traiter avec le roi de France Charles VII, touchant la Pragmatique-Sanction. Néanmoins les Théologiens des deux nations avoient de fréquentes conférences réglées à Ferrare; tout s'y passoit dans un esprit de paix; il n'y eut de dispute que pour les rangs à la premiére Session générale, indiquée au 9 d'Avril. Eugene vouloit que son trône fût mis au haut de l'Eglise dans le milieu; parce que présidant en personne au Concile, il devoit être comme le centre et le nœud qui réunissoit les deux Eglises. L'Empereur soutenoit au contraire que ce devoit être sa place, comme en effet Constantin le Grand l'avoit occcupée au Concile de Nicée, et Marcien dans celui de Calcédoine, où il étoit assis avec

XXIV. Difficulté sur la préséance.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1438.

le Sénat dans le Sanctuaire au bas de l'Autel. On répondit à Paléologue que l'absence des Papes avoit autorisé les Princes à prendre la premiére place dans ces Conciles ; mais que le Pape présidant en personne à celui-ci, il devoit y tenir le premier rang. L'Empereur ne voulant point céder, il fallut trouver un tempérament. On régla que le Pape seroit dans une chaire élevée du côté droit, qui étoit celui de l'Evangile, assez près de l'Autel ; qu'un pas au-dessous de lui il y auroit un trône vacant pour l'Empereur d'Allemagne, et qu'au dessous du même côté, seroient les Cardinaux, les Archevêques et les Evêques d'Occident. Que l'Empereur Grec auroit du côté de l'Epître un trône vis-à-vis celui de l'Empereur des Latins ; que l'on mettroit au-dessous la chaire du Patriarche de Constantinople, ensuite un banc pour les députés des autres Patriarches, et après eux, les Archevêques et les Evêques d'Orient. Le Prince Démétrius étoit assis sur un siége à côté de l'Empereur son frere ; et la place du milieu que le Pape avoit demandée, fut occupée par un trône sur lequel on mit l'Evangile.

XXV. Translation du Concile à Florence.

Les rangs ayant été ainsi marqués, on tint la seconde Session le onze d'octobre, et l'on continua jusqu'à la fin

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1439.

de l'année, sans que l'on pût faire convenir les Grecs sur la procession du St. Esprit et sur l'addition du *Filioque*. Alors il s'éleva une maladie contagieuse, qui attaqua plusieurs personnes du Concile, et qui fit naître parmi les Grecs une envie extrême de retourner en Orient. Eugene, appréhendant de voir éclater les murmures, ou plutôt ne pouvant plus fournir à la dépense d'environ sept cens Orientaux dont il s'étoit chargé, avoit accepté les propositions des Florentins, qui avoient offert de lui prêter une somme très-considérable, s'il vouloit tenir le Concile dans leur ville. Il proposa à l'Empereur de le transférer, pour la tranquillité, disoit-il, de ses sujets. Paléologue en parla aux Grecs dans la quinziéme Session, et demanda leur avis. Ils répondirent qu'il leur paroissoit inutile de quitter Ferrare pour se transporter ailleurs, puisque le changement de lieu n'en apporteroit aucun aux matiéres, et qu'étant déterminés à ne point admettre l'addition, comme les Latins ne vouloient pas la rétrancher, on ne pouvoit espérer de se réunir. Cependant la nécessité où ils étoient les obligea d'accepter Florence, et de consentir que le Concile y fût transféré, mais à condition qu'il seroit terminé dans quatre mois.

JEAN PALÉOLOGUE II An de N.S. 1439.

Cette translation se fit au mois de Janvier, et l'on crut voir l'accomplissement de ce que les Grecs avoient annoncé à l'Empereur. Cinq mois se passerent en conférences particuliéres et publiques, où l'on disputa beaucoup sur la procession du Saint-Esprit, sans que l'on pût s'accorder. Jean, Provincial des Dominicains, et l'un des plus grands Théologiens de son siécle, fut nommé par le Pape pour répondre aux difficultés des Grecs, et pour expliquer le mystére dont il étoit question. Il le fit, et son discours frappa le plus grand nombre et les plus sçavans des Orientaux. L'une de ses premiéres conquêtes fut l'Empereur, que l'on sçavoit être versé dans les matiéres de religion, et qui en avoit donné des preuves dans une dispute publique qu'il avoit eue quelques années auparavant avec un célébre Rabin, qu'il confondit, et qu'il engagea à recevoir le Baptême. Ce Prince fut des premiers à solliciter les Grecs de se rendre aux argumens du Docteur Dominicain; et afin de les y engager, il leur témoigna le penchant qu'il avoit pour la réunion qu'il disoit être juste, nécessaire et indispensable. Parmi ceux qui le soutenoient étoit principalement l'illustre Bessarion, Métropolitain de Nicée, dont la modestie et la sincérité relevoient les talens, l'élo-

XXVI. L'empereur désire l'union.

quence et la profonde érudition, dans un âge où les autres commencent à peine à se faire connoître. Le zéle avec lequel il se porta à consommer la réunion, le rendit tellement odieux aux Grecs Schismatiques, qu'il fut obligé de rester en Italie, où son rare mérite l'éleva à la dignité de Cardinal.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1439.

XXVII. Il y détermine les Evêques.

L'Empereur voyant qu'ils avoient engagé la plus grande partie des Orientaux dans leur sentiment, les assembla chez le Patriarche le 3e. jour de Juin, et les exhorta à donner leur dernier avis. Le Patriarche Joseph opina le premier, et dit que puisque les Peres Grecs et Latins enseignoient que le Saint-Esprit procéde du Pere et du Fils, ou du Pere par le Fils, il regardoit ces deux expressions comme équivalentes et signifiant une même chose. Ainsi qu'il recevoit les Latins à sa communion, pourvu qu'ils ne prétendissent pas obliger les Grecs à l'addition du *Filioque* dans le Symbole, ni à changer leurs rites. Ce jugement fut approuvé de tous les Evêques, de tous les Députés et de tous les Officiers de l'Empereur. Le Despote Démétrius, Marc, Archevêque d'Ephése, et Sophrone d'Anchiale, Député du Patriarche de Jérusalem, furent les seuls qui ne voulurent point y adhérer.

Malgré leur opposition, on dressa

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1439.

dans cette conférence une profession de Foi sur l'article du Saint-Esprit, qui étoit conforme à la doctrine des Latins. Mais avant qu'elle fût signée et approuvée de part et d'autre, l'Empereur voulut traiter avec le Pape de quelques conditions préliminaires.

XXVIII. Conditions qu'il demande au Pape.

L'Archevêque de Russie fut chargé de cette négociation, et Eugene le renvoya à trois Cardinaux qui promirent de sa part à l'Empereur, 1°. Que Sa Sainteté avanceroit aux Grecs tout ce qui seroit nécessaire pour les fraix de leur retour. 2°. Qu'elle entretiendroit sans interruption trois cens soldats et deux galéres pour défendre la ville de Constantinople contre les Turcs. 3°. Que les galéres qui portoient les Pélérins à Jérusalem, iroient d'abord à Constantinople. 4°. Que quand l'Empereur auroit besoin de vingt galéres pour six mois, ou de dix pour un an, le Pape s'obligeoit à les lui fournir. 5°. Qu'il solliciteroit avec instance les Princes d'Occident, pour l'engager à lui fournir des troupes de terre, lorsqu'il en demanderoit.

XXIX. Réunion sur la procession du S. Esprit.

Ce traité ayant été reçu de part et d'autre, avec la profession de foi que les Grecs avoient proposée, on en tira trois copies, dont la premiére fut portée au Pape, la seconde à l'Empereur, et la troisiéme au Patriarche. Le huit de Juin on en fit la lecture publique

en Grec et en Latin, avec l'applaudissement des Latins et des Grecs, qui s'embrasserent réciproquement et se donnerent le baiser de paix avec de grands témoignages de joie et de sincérité. Le Patriarche sur-tout fut ravi de voir triompher si glorieusement la vérité. Les deux partis nommerent ensuite des Commissaires, pour examiner dans des conférences les autres articles qui restoient à discuter, c'est-à-dire, le Purgatoire, l'usage du pain levé ou azyme dans l'Eucharistie, et la primauté du Pape.

XXX. Décret sur la primauté du Pape.

Il y eut plus de contestations sur le dernier article que sur les deux autres. L'Empereur ne refusoit point au Pape une certaine primauté de titres et d'honneurs; mais il ne vouloit pas admettre que la convocation des Conciles généraux, et les appels à son tribunal fussent des suites de cette prééminence. Cette difficulté pensa rompre tout ce qui avoit été fait jusqu'alors. Cependant les Grecs reconnurent en général dans un écrit qu'ils dresserent, que le Pape est le souverain Pontife et le Vicaire de Jesus-Christ, le Pasteur et le Docteur de tous les Chrétiens, qui gouverne l'Eglise de Dieu, sauf les priviléges et les droits des Patriarches d'Orient. Cet écrit, où les termes étoient habilement ménagés,

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1439.

fut agréé par le Pape et par les Cardinaux, et l'on convint de travailler dès le lendemain à dresser le décret d'union. Il y eut de nouvelles difficultés sur la maniére dont on exprimeroit les priviléges du Pape. Les Latins vouloient mettre qu'il en jouiroit suivant qu'il est déterminé dans l'Ecriture et dans les Ecrits des Peres. Mais ces expressions déplurent à l'Empereur. » Quoi donc, dit il, si quelque Pere » a fait des complimens au Pape dans » une lettre, le souverain Pontife les » regardera t-il comme un privilége dé» cidé ? » Paléologue lui fit donc dire de rétrancher ces mots, ou qu'il pensât à le renvoyer en Grece. Le Pape fut fâché de trouver tant d'opposition à un article qui le regardoit personnellement; lui qui croyoit devoir attendre quelque retour de la part des Grecs qu'il avoit traités avec une générosité sans bornes. Craignant toutefois de les aliéner, il se contenta d'envoyer demander à l'Empereur et au Patriarche, s'il pouvoit mieux fonder sa primauté que sur les écrits des Peres? Paléologue persista à dire que ces termes n'étoient point exacts; que les paroles des Peres ne faisoient pas les loix, et qu'il falloit mettre, *selon qu'il est porté dans les Canons.* Le Pape y consentit enfin, mais avec beaucoup

de peine. Après que le Décret en eut été dressé, l'Archevêque de Russie et Bessarion vouloient qu'on prononçât anathême contre ceux qui ne l'approuveroient pas. Mais l'Archevêque de Trébisonde et le Protosyncelle s'y opposerent, et l'Empereur fut de leur avis.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1439.

XXXI. Marc d'Ephese est cité par le Pape et par les Evêques Grecs.

La précaution de l'Archevêque de Russie ne pouvoit regarder que Marc d'Ephése. Le Pape demanda qu'on lui fît rendre compte de son opposition aux décrets du Concile, et qu'on le punît de sa désobéissance. Il remontra à l'Empereur et aux Evêques, qu'on n'avoit jamais souffert une pareille conduite dans les anciens Conciles œcuméniques, et particuliérement dans celui de Nicée, où Eusebe de Nicomédie et Théognis de Nicée avoient été condamnés, et punis par l'Empereur Constantin, pour avoir refusé de souscrire la condamnation d'Arius. Eugene ajouta qu'il ne falloit pas permettre qu'un seul homme, téméraire et présomptueux, insultât avec tant d'audace à tout un Concile, comme s'il avoit plus de lumiéres que tous les autres ; lui qu'on avoit vu poussé à bout, et ne pouvoir répondre à Jean, Théologien Dominicain. Sur ces justes remontrances, les Evêques d'Orient s'assemblerent, et citerent Marc d'E-

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1439.

phese, pour rendre compte du refus opiniâtre qu'il faisoit d'adhérer au Concile, où l'on avoit excommunié tous ceux qui ne voudroient pas se soumettre.

XXXII. Il trompe l'empereur.

Marc, effrayé de leurs menaces, et craignant d'être déposé, alla se jetter aux pieds de l'Empereur, et le supplia les larmes aux yeux, de lui donner du tems, d'avoir compassion de sa vieillesse, et de ne pas souffrir qu'elle fût ainsi déshonorée en présence des Latins qui lui insulteroient, s'il se rétractoit honteusement devant eux. Paléologue, prince humain, se laissa toucher par ses larmes. Il pria les Evêques de lui épargner cette honte, les assurant qu'aussi-tôt qu'on seroit arrivé à Constantinople, il l'obligeroit à signer comme les autres. Mais tout le contraire arriva. Cette seule étincelle perpétua le feu de la division et du schisme, comme il subsistoit depuis plus de cinq cens ans, et rendit inutiles tant de peines, et de si belles espérances.

XXXIII. Retour des Grecs à Constantinople.

Tout étant ainsi réglé, et l'acte de réunion souscrit, l'Empereur et sa suite demanderent instamment leur retour et le payement des sommes qui leur étoient dues. Eugene leur accorda l'un et l'autre, et même il leur donna beaucoup plus qu'il ne leur avoit promis.

Paléologue partit donc de Florence le 26 d'Août, accompagné de trois Cardinaux et d'un grand nombre de Prélats, qui le conduisirent jusques sur les frontiéres de la Province. Le 6 de Septembre les Grecs se trouverent tous rassemblés à Venise, où ils célébrerent solemnellement les saints mystéres dans une Eglise des Latins; ce que le Pape n'avoit pas voulu leur accorder à Florence. Ils s'embarquerent le onziéme d'Octobre sur les galéres qu'on leur avoit préparées, et ils n'arriverent à Constantinople que le premier jour de Février de l'année suivante.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N.S. 1439.

Leur navigation avoit été fâcheuse, et leur réception fut encore plus triste. Le Clergé, extrêmement prévenu contre l'union, n'eut pas plutôt appris qu'ils l'avoient signée, qu'il ne voulut plus les admettre aux fonctions Ecclésiastiques. Il y eut contr'eux une conspiration générale des Prêtres, du peuple, et sur-tout des moines, qui gouvernoient presque seuls les consciences, et qui souleverent tous les habitans, jusqu'à la plus vile populace. On les chargeoit d'injures, on les appelloit Azymites, traîtres à la religion, Apostats, tandis que tout retentissoit des louanges que l'on donnoit à Marc d'Ephese. Les schismatiques le regardoient comme l'unique défenseur

An de N. S. 1440.

XXXIV. Ils y sont blâmés généralement.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1440.

de la Foi, comme le seul qui avoit eu le courage de ne pas se soumettre aux Latins, et de soutenir l'honneur de l'Eglise Grecque.

XXXV. Plusieurs se rétractent.

Plusieurs furent ébranlés par ces reproches qu'ils trouvoient même au sein de leurs familles. Presque tous rétracterent ce qu'ils avoient fait à Florence; quelques-uns déclamerent de vive-voix et par écrit contre l'union. Constantinople, la Grece, et les villes d'Asie, furent inondées de libelles furieux, où l'on voyoit renaître ces objections tant de fois résolues, et tout récemment détruites au Concile de Florence, où les Grecs avoient été si souvent contraints d'avouer que les Latins n'avoient point d'autre doctrine que celle des Livres saints, des Basiles, des Grégoires et des Chrysostomes. Ce qui montroit plus l'inconstance et la foiblesse humaine, c'est que quelques-uns des auteurs de ces écrits avoient assisté au Concile et aux conférences où les matiéres s'étoient agitées en particulier. De ce nombre furent l'Archevêque d'Héraclée, le philosophe Gemistus, le Carthopilax ou Garde des Chartres de l'Eglise de Constantinople, Syropule ou Sguropule, grand Ecclésiarque, l'Archevêque de Trébisonde, et beaucoup d'autres qui avoient signé le décret.

XXXVI. Ecrits des schismatiques.

Ce changement enfla tellement le courage de Marc d'Ephese, qu'il s'éleva hautement contre l'Empereur et contre tous ceux qui souhaitoient la paix. Il le fit avec d'autant plus de liberté, que le Patriarche Joseph étant mort à Florence, sur la fin du Concile, il n'y avoit personne dans l'Eglise de Constantinople qui pût s'opposer à ses entreprises. Marc sçut si bien profiter de ces conjonctures, qu'il engagea plusieurs Schismatiques à écrire contre l'union. Il composa lui-même une longue lettre circulaire, qu'il addressa à tous les Patriarches, dans laquelle il répéte les mêmes difficultés sur lesquelles il avoit été plusieurs fois confondu en particulier et en public. Ses adhérans répandirent partout l'Orient, et sur-tout à Constantinople, mille faussetés. Les uns assuroient qu'on avoit corrompu les Grecs, et sur-tout le Patriarche Joseph, et qu'on avoit acheté leurs suffrages à prix d'argent. Les autres, qu'on les faisoit mourir de faim, pour les obliger à signer. Ceux-ci, que les Latins avoient falsifié tous les exemplaires qu'ils produisoient; ceux-là, que tous n'avoient pas signé, et que ceux qui l'avoient fait, s'étoient rétractés, avouant qu'ils avoient été séduits; tous enfin, qu'on avoit renversé les fondemens de la Foi, con-

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1441 et suiv.

damné la doctrine des Peres et des Conciles, changé les coutumes et les saintes cérémonies de l'Eglise Grecque.

XXXVII. Réponses des Catholiques.

Il est vrai que la réunion ne manqua pas de défenseurs. Joseph fit une espéce de Dialogue entre lui et Marc d'Ephese, où il justifie tout ce qui s'est passé à Florence, et reproche à Marc d'un style assez vif, son opiniâtreté, ses fourberies, et ses mensonges. Grégoire Protosyncelle, confesseur de l'Empereur Paléologue, et qui fut depuis Patriarche de Constantinople, réfuta aussi la lettre que Marc avoit écrite aux Patriarches d'Orient contre le décret d'union, et il justifia les articles de ce décret par une excellente apologie. Bessarion et d'autres firent voir que les Grecs avoient eu toute liberté au Concile, soit pour expliquer leurs sentimens, soit pour proposer leurs difficultés, soit pour les signatures, puisque c'étoit eux-mêmes qui avoient rédigé les professions de Foi. Mais comme la plupart de ces écrits ne parurent qu'après la mort de Marc d'Ephese, les Grecs, déjà préoccupés par les calomnies qu'il avoit répandues, demeurerent opiniâtrement dans le schisme. Il y eut même parmi eux d'insensés *Incommuniquans* qui refuserent d'assister au saint Sacrifice avec ceux qui avoient assisté au Con-

cile, et qui prétendoient qu'on étoit obligé de s'y soumettre; on les fuyoit comme des impies et des membres retranchés du corps de l'Eglise. L'Empereur ayant voulu, un jour de grande fête, qu'ils fussent reçus à la célébration des saints mystéres, les schismatiques se retirerent et les laisserent seuls.

XXXVIII. Guerre civile de Démétrius.

Paléologue ressentit vivement l'affront qu'il recevoit, et il n'osa punir les coupables, que leur grand nombre rendoit fiers et menaçans, de sorte que malgré les bonnes intentions qu'il avoit fait paroître, son zéle se ralentit. A ce chagrin se joignit celui que lui causerent les démêlés qu'il eut avec son frere Démétrius. Les disputes de religion, la jalousie que celui-ci avoit conçue contre le despote Constantin, son frere, qui avoit eu l'administration de l'Etat pendant l'absence de l'Empereur, l'espérance d'attirer les schismatiques dans son parti, lui mirent les armes à la main. Ne pouvant lever des troupes que dans une partie du Peloponese, il eut recours à Amurat, à qui il fit entendre que l'Empereur, son frere, avoit signé avec les Latins, une ligue contre les Turcs, et que le Pape s'etoit engagé à lui fournir autant de galéres qu'il en demanderoit. Le voyage de l'Empereur avoit

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1443.

toujours été suspect à Amurat, et aussitôt après son départ pour l'Italie, il auroit fait le siége de Constantinople, malgré le traité de paix, si Ali-Bassa, son général, ne l'avoit conjuré de ne pas violer ainsi ses sermens sans sujet. Mais il se crut autorisé à prendre les armes, lorsque Démétrius l'eut assuré que l'Empereur avoit conclu avec le Pape un traité secret contre les Turcs. Démétrius, soutenu du secours qu'il avoit acheté par la perfidie, conduisit ses troupes devant la ville Impériale, cherchant moins à la réduire par force, que par surprise. Tous ses exploits néanmoins se terminerent à désoler les environs de la place; il pilla les maisons, y mit le feu, ravagea les campagnes, et souffrit que les soldats fissent main basse sur tous ceux qui se mettoient en devoir de défendre leurs biens.

XXXIX. Défaite des Turcs.

Le défaut de secours l'obligea de renoncer à son entreprise. Toutes les forces d'Amurat étoient alors occupées à la guerre qu'il faisoit en Hongrie, où ses armes ne furent pas heureuses cette année. Le célébre Jean Corvin, plus connu sous le nom de Huniade, Vaivode de Transilvanie, et Géneral des armées de Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, avoit déjà remporté plusieurs grandes victoires sur lui dans les campagnes précédentes. La

première avoit été à Belgrade, d'où il chassa les Turcs, qui la tenoient assiégée depuis sept mois; la seconde en Transilvanie, et la troisiéme à Vascap, sur les confins de la même province. Son nom étoit si redoutable aux Turcs, que les enfans de ces infidéles ne l'entendoient prononcer qu'avec frayeur, et ne l'appelloient que *Janeus-Laïn*, c'est-à-dire, Jean le scélerat. Dans une seule action il tailla en piéces une grande partie de l'armée des infidéles, mit les autres en fuite, leur enleva neuf enseignes, et laissa treize de leurs généraux sur le champ de bataille.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1443.

XL. Amurat est abandonné par Scanderberg.

La honte de cette déroute ne lui causa pas tant de chagrin que la perte d'un de ses meilleurs officiers, dont Huniade favorisa la désertion. C'étoit le fameux George de Castriot, connu sous le nom de Scanderberg, fils de Jean, Roi d'Albanie, que ce Prince avoit été obligé de donner en ôtage avec trois autres de ses fils à Amurat, après que le Prince Turc eut conquis la province. Les belles qualités, l'esprit et la bonne mine de Scanderberg, déterminerent Amurat à lui conserver la vie qu'il avoit fait perdre à ses autres freres par un poison lent. Il prit un soin particulier de son éducation; il le fit instruire de tout ce qui peut

JEAN PALEOLOGUE II.
An de N. S. 1443.

former un jeune homme dans l'art de la guerre, et Scanderberg signala ses premiéres années par de services importans qu'il rendit à Amurat. Mais à la mort du Roi Jean, son pere, ne pouvant voir ses États tomber en la puissance des Turcs, il conçut le dessein de s'y rétablir. Pour cet effet ayant menagé des intelligences secrettes avec Huniade, ils convinrent entr'eux, qu'à la premiére action Scanderberg feroit plier les troupes qu'il commandoit, et qu'il faciliteroit la victoire à Huniade. Scanderberg profitant du désordre où étoient les Turcs, se saisit du Secrétaire d'Amurat, et le força d'écrire des lettres au Gouverneur de Croïe, capitaine d'Albanie, scellées du sceau de son maître, par lesquelles il ordonnoit au Gouverneur de remettre la place à celui qui seroit porteur de cet ordre. Scanderberg, muni de ces lettres fit massacrer le Secrétaire et tous ceux qui avoient été présens à l'expédition de ces fausses lettres, afin qu'Amurat n'en pût avoir aucune connoissance. Il se transporta aussi-tôt à Croïe, et après s'être emparé de la place, il se fit reconnoître à ses peuples, qui, ravis de secouer le joug de la domination des infidéles, le proclamerent leur Souverain. Il remonta ainsi sur le trône de ses ancêtres en

1443, et ayant sçu se concilier l'affection de tous les grands d'Albanie, il en fut si bien secondé pendant tout le cours de sa vie, qui fut de 63 ans, qu'il remporta toujours de grands avantages sur les Turcs, et qu'il les obligea par la force de ses armes, à faire avec lui une paix, qui couronna glorieusement ses travaux.

Jean Paleologue II. An de N. S. 1444.

XLI. Ligue des princes Chrétiens contre lui.

Mais avant que d'en venir à ce traité, Scanderberg donna beaucoup d'occupation à Amurat. Il entra dans la ligue que le Cardinal Julien sollicitoit vivement en Pologne, par laquelle le Pape Eugene, l'Empereur de Constantinople, les Vénitiens, les Genois et Philippe, duc de Bourgogne, avoient projetté d'équipper une flotte, pour empêcher Amurat de passer en Europe. Le prince Caraman, son ennemi irréconciliable, (celui qui a donné le nom de Caramanie à la Province de l'Asie mineure qui le porte encore aujourd'hui,) s'offroit de l'attaquer du côté de l'Orient, tandis qu'on lui enleveroit les Provinces qu'il avoit usurpées en Europe. La ligue ayant été conclue entre ces puissances, on équippa une flotte de soixante et dix galéres, commandée par le Cardinal Condulmiero, neveu du Pape, qui se rendit dans l'Hellespont, pour se saisir des Ports et empêcher le passage des Turcs et des convois.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1444.

Effrayé de ces préparatifs, Amurat pensa à rechercher la paix, dont il avoit paru si éloigné jusqu'alors, tant par la haine qu'il portoit aux Chrétiens, que par le desir dont il brûloit d'aggrandir ses Etats. Il promit secrettement à George, prince de Servie, dont il avoit épousé la fille, et ensuite enlevé la couronne et les enfans, qu'il lui rendroit tout, s'il pouvoit engager les Princes d'Occident à lui accorder la paix. George, flatté de ces espérances, entra en négociation avec Huniade, qui se rendit aisément, gagné par la promesse qu'on lui fit de lui donner cinquante mille écus d'or, avec quelques places qu'on lui disputoit en Hongrie. Lui-même sollicita le roi de Pologne, qui ne se portoit que foiblement à cette guerre, et sans lequel elle ne pouvoit réussir. Il le détermina bientôt, et l'on conclut une tréve pour dix ans à ces conditions: Qu'Amurat jouiroit de la Bulgarie; qu'il rendroit tout ce qu'il avoit pris aux environs; que les prisonniers seroient mis en liberté de part et d'autre, et en particulier les fils de George prince de Servie. Ladislas jura ce traité sur le livre des Evangiles, et Amurat sur l'Alcoran.

XLII. Il obtient une tréve de treize ans.

Après la conclusion de cette tréve et le serment prêté de part et d'autre,

le Cardinal Condulmiero qui commandoit la flotte dans l'Hellespont, fit sçavoir au Pape qu'Amurat ayant fait repasser ses troupes en Asie contre le Prince Caraman, il offroit par-là aux Chrétiens une occasion favorable de reprendre tout ce que les Turcs possédoient en Europe. Il écrivit aussi au Roi Ladislas, pour lui rappeller la promesse qu'il avoit faite aux Princes Chrétiens; il le pria de venir au plutôt avec son armée, puisque les autres avoient déjà envoyé leurs troupes. Le Pape reçut en même tems des lettres pressantes de Jean Paléologue, pour continuer la guerre. Il disoit qu'il avoit refusé de traiter avec le Turc; qu'il avoit déjà commencé à l'attaquer; qu'il ne falloit aucunement se fier à la tréve que l'ambassadeur d'Amurat avoit signée avec le roi de Pologne; qu'à la premiére apparence de succès, les Turcs reprendroient les armes sans égard à leurs sermens, et qu'il seroit fâcheux que de si grands préparatifs demeurassent inutiles.

JEAN PALEOLOGUE II.
An de N. S. 1444.

XLIII. L'empereur demande qu'onn'y ait point d'égard.

Ses remontrances et celles du Cardinal Condulmiero firent tant d'impression sur l'esprit des Princes qui avoient déjà signé la tréve, qu'ils se répentirent d'y avoir donné leur consentement. Ils se persuaderent qu'ils alloient devenir l'objet du mépris de

XLIV. Les Princes Chrétiens y sont portés.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1444.

l'Europe entiére, s'ils manquoient à la promesse qu'ils avoient faite au Pape Eugene, à l'Empereur Paléologue, à tous les Grecs et aux Latins, qui avoient déjà préparé les secours qu'ils devoient fournir; que ce seroit une perfidie de les laisser dans le péril où ils les avoient exposés, et que d'ailleurs on étoit bien fondé à rompre cette tréve avec les Turcs, puisqu'ils n'en avoient pas exécuté tous les articles, et qu'ils n'avoient pas rendu dans le tems marqué les prisonniers et les places qu'ils occupoient.

XLV. Le Cardinal Julien les y exhorte.

A ces motifs le Cardinal Julien en ajouta d'autres, dans les remontrances qu'il adressa aux chefs de l'armée Chrétienne. Il leur représenta la faute qu'ils avoient commise en faisant avec des infidéles un traité qui violoit la foi jurée au Pape et aux Princes Chrétien. Il leur fit voir que par ce traité ils ne recouvroient que la Mysie entiérement ruinée par la guerre, et qu'on pouvoit reprendre en fort peu de tems; que cet accord avec le Turc blessant leur honneur, leur conscience et l'intérêt de l'Eglise, ils devoient le rompre sans scrupule, pour demeurer fermes dans celui qu'ils avoient conclu avec Eugene, et avec Paléologue. « Sans » cela, ajouta-t-il, qu'aurez-vous à » répondre à l'Empereur de Constantinople,

» tinople, qui, suivant sa promesse, » est déjà en campagne, et attend » votre armée; au Pape, aux Véni- » tiens et aux Genois, qui ont leurs » flottes toutes prêtes; aux Bourgui- » gnons, qui, par un zéle que la foi » seule anime, se sont embarqués de- » puis long-tems, et qui après avoir » essuyé tous les dangers de la mer, » n'attendent que l'occasion d'attaquer » les infidéles. J'étois présent, ils est » vrai, au traité que l'on négocioit » avec les ennemis de la religion » chrétienne; mais je le condamnai » ouvertement; je m'y opposai de tou- » te ma force; et si je ne fis pas plus » de résistance, c'est que je crus devoir » ménager Huniade, et faire voir que » je n'étois pas insensible à la situa- » tion du Prince de Servie. Je ne me » déterminai au silence qu'avec peine, » et seulement pour qu'on ne pensât » pas que j'étois contraire aux intérêts » des Hongrois.

XLVI. Il leve leurs scrupules.

Le Cardinal voyant que la crainte du reproche d'avoir violé une alliance scellée d'un serment solemnel, arrêtoit les chrétiens, il s'attacha à lever ce scrupule. Il dit que le bien public permettoit et demandoit que l'on ne tînt pas la parole qu'on avoit donnée, quand elle lui étoit contraire, et qu'on pouvoit en ces occasions manquer de

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1444.

foi aux infidèles; qu'à la vérité on devoit observer un serment juste; mais que celui qui tend à la ruine du particulier et du public étoit censé nul; qu'une promesse insensée déplaît à Dieu; que c'étoit un crime de violer la sainteté d'une alliance faite avec le Pape et avec les Princes Chrétiens; que le Ciel ne laisseroit pas une si grande perfidie sans punition; enfin qu'il seroit beaucoup plus agréable à Dieu et plus glorieux pour les princes, de retirer de la cruelle servitude des Turcs, tant de provinces qu'ils avoient envahies, que d'observer le traité fait avec eux pour la ruine de la Foi et de la Religion; qu'il se présentoit une occasion favorable d'arrêter leurs progrès, et que pour lever tous les scrupules que le Roi de Pologne et les grands pourroient avoir sur le violement du traité, il leur en donnoit l'absolution par l'autorité du Pape, dont il étoit le Légat. En effet Æneas Sylvius rapporte, qu'Eugene étant informé du traité fait avec Amurat, écrivit au Cardinal Julien, que cette tréve signée sans sa participation étoit nulle; qu'il ordonnoit au Roi Ladislas de la rompre, et qu'il lui en donnoit l'absolution. Il exhorta le Cardinal à employer tous ses efforts pour renouveller la guerre, soit par priéres,

soit par menaces, et à mettre tout en œuvre, pour ne pas laisser tant de projets inutiles.

JEAN PALÉOLOGUE II. An de N. S. 1444.

Ce discours de Julien fut si efficace, qu'on n'entendit dans toute l'assemblée que les cris de ceux qui demandoient la guerre. Ils disoient tous, qu'il valoit mieux mourir en combattant pour la religion, que de manquer à ceux qui étoient si zélés pour elle, et de se couvrir d'un éternel opprobre. Le Prince de Servie et Huniade n'y parurent point opposés; celui-là se flattant d'une victoire prompte et facile, qui le remettroit en possession de ses États; celui-ci trompé par la promesse qu'on lui faisoit de l'établir Roi de Bulgarie, après la fin de la guerre. On envoya donc signifier à Jean Paléologue, et au Cardinal, Amiral de la flotte, la rupture de la tréve faite avec le Turc. Ensuite le Roi de Pologne partit de Segedin le 21 de Septembre, mais avec moins de troupes que l'année précédente, parce que sur le bruit de la tréve, on en avoit licentié une partie.

XLVII. Il détermine l'armée.

L'armée passa le Danube à Orsane, et entra dans la Bulgarie, sans s'arrêter à faire des siéges, parce qu'on ne vouloit point perdre de tems, et qu'on étoit pressé de joindre la flotte. On attaqua seulement les fauxbourgs de Ni-

XLVIII. Marche des troupes.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1444.

copoli, capitale de Bulgarie, où l'on crioit que les peuples de la campagne avoient renfermé tous leurs effets. Mais la résistance qu'on y trouva, fit abandonner le dessein de forcer la place. Le Prince de Valachie, grand capitaine, et qui avoit soutenu lui seul la guerre contre les Turcs, vint joindre le roi de Pologne, le croyant à la tête d'une armée nombreuse. Mais quand il vit le peu de troupes que ce Prince conduisoit, il fut bien étonné, et fit tous ses efforts pour le dissuader de son entreprise. Il l'assura que le Grand-Seigneur avoit à sa suite plus de gens lorsqu'il alloit à la chasse, que Ladislas n'avoit pour lors de soldats avec lui; il lui conseilla de différer et d'attendre les troupes qu'on lui avoit promises. Ce Prince, voyant que ses remontrances ne pouvoient rien changer à la résolution du Roi, lui donna quatre mille hommes de cavalerie, commandés par son propre fils, et se retira. L'armée entra dans la Thrace, où on lui abandonna le pillage de quelques villes possédées par les Turcs.

XLIX. Amurat passe l'Hellespont.

Amurat, instruit du changement des Princes Chrétiens à son égard, et de la résolution qu'ils avoient prise contre lui, fit de grands préparatifs de guerre. La difficulté etoit de passer l'Hellespont, que la flotte des Italiens occupoit de tous

côtés ; cependant il en vint à bout malgré tous les obstacles, quoiqu'on ne sçache pas de quelle maniére. Bonfinius, dans son histoire de Hongrie, dit que les Genois accorderent le passage aux Turcs, moyennant un écu par soldat. Chalcondile rapporte qu'un grand vent ayant séparé la flotte des Chrétiens, Amurat profita de ce moment pour traverser le détroit. Æneas Silvius convient, sur une lettre qu'il écrivit sur ce sujet à l'Evêque de Paris, qu'on accusoit les Genois d'avoir donné passage aux Turcs pour une somme immense qu'ils en avoient reçue ; mais il ajoute qu'il ne peut se persuader que l'avarice les eût portés à une action si indigne, à moins, dit cet Auteur, que le démon ne les eût possédés, comme il s'étoit emparé autrefois du cœur de Judas.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1444.

L. Les Chrétiens hésitent s'ils donneront la bataille.

De quelle maniére que la chose se soit passée, Amurat s'avança à grandes journées contre les Chrétiens ; et les ayant rencontrés à Varne, ville de la basse Mysie sur le Pont-Euxin, il se prépara à leur livrer bataille. Ladislas, jeune Prince de dix-neuf à vingt ans, brûloit d'envie de combattre, quoiqu'il eût un abcès à la cuisse, et que les Chefs fussent d'avis de se retrancher du côté de la montagne, pour mieux connoître les forces de l'ennemi, et pour

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1444.

attendre la flotte des Grecs et des Italiens. Huniade au contraire, et le prince George de Servie, répartirent qu'on ne devoit pas appréhender les Turcs; qu'on faisoit toujours leurs armées plus nombreuses qu'elles n'étoient en effet; et que quand toute la Turquie seroit assemblée, elle ne pourroit encore effrayer les Hongrois, dont on connoissoit le courage et l'intrépidité. Sur l'assurance qu'ils montrerent, le combat fut résolu pour le lendemain. Mais quand les deux armées furent en présence, Huniade parut si frappé de la prodigieuse multitude des ennemis, qu'il conseilla au roi de se retirer, et de ne point hasarder la bataille. Ladislas répondit que son conseil venoit trop tard; qu'il valoit mieux risquer un combat, que de prendre honteusement la fuite. Après lui avoir reproché en colére les termes magnifiques dont il s'étoit servi le jour précédent, il donna ordre de prendre les armes, et de se tenir prêts. Son armée n'étoit composée que de dix-huit à vingt mille hommes, et celle des Turcs étoit de plus de soixante mille, ou même de cent mille, selon quelques auteurs.

LI. Ils sont vaincus à Varne.

Le dix de Novembre, veille de S. Martin, on se battit vaillamment de part et d'autre. L'avant-garde des Chrétiens ayant renversé celle des Turcs,

Amurat en fut si allarmé, qu'il songea à prendre la fuite. Il l'auroit fait, si ses Officiers ne l'eussent arrêté en prenant la bride de son cheval, avec menaces de le tuer s'il ne montroit plus de courage. On revint donc à la charge, et l'ardeur qui emportoit les uns et les autres, laissa long-tems la victoire douteuse. Enfin elle se déclara en faveur des Turcs. Les Chrétiens, accablés sous le nombre des ennemis, ne se battoient plus qu'en retraite, quand Ladislas emporté par le feu de sa jeunesse, se jetta au plus fort de la mêlée, malgré les remontrances d'Huniade. Il s'ouvrit un passage au travers des bataillons, méprisant les blessures et la mort, et pénétra jusqu'au Corps des Janissaires, sur une colline où Amurat s'étoit retranché. Le cheval de Ladislas ayant été tué sous lui, ce jeune Prince fut tout-à-coup percé de mille traits, après même qu'il eut perdu la vie. Les Turcs lui couperent la tête, qui fut mise au bout d'une pique, pour être exposée aux yeux de tout le monde, comme une marque de la victoire.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1444.

LII. La fuite d'Huniade est cause de leur défaite.

Animés par la vue de cet objet et par les cris des Janissaires, les infidéles reprirent courage, et mirent en fuite ceux qui auparavant les avoient enfoncés. Bonfinius rapporte qu'au commencement de la bataille, Amurat voyant

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1444 et suiv.

les siens plier et s'enfuir, déploya le traité qu'il avoit fait avec les Chrétiens, et s'écria les yeux levés au Ciel: » Voici, ô Jesus-Christ, l'alliance que » les Chrétiens ont faite avec moi, en » jurant par ton saint nom. Si tu es » Dieu, venge ici ton injure et la » mienne. » La véritable cause du malheur des Chrétiens, fut la fuite honteuse de Huniade, qui, effrayé de voir ployer les enseignes de son parti, lâcha indignement le pied avec dix mille hommes tant Hongrois que Valaques, et prit la fuite sans en avertir le Roi, avant même que la victoire se fût absolument déclarée pour les Turcs. On fut persuadé qne s'il avoit répondu au courage de Ladislas, Amurat auroit peut-être perdu en ce jour la vie et l'Empire de la Gréce. Le despote de Servie suivit son exemple, en se sauvant dans ses Etats. Mais le Cardinal Julien, l'auteur de cette guerre, y perdit la vie soit dans la fuite, soit sur le champ de bataille, les armes à la main.

An de N. S. 1445 et suiv.

LIII. La paix accordée par Amurat, favorise le schisme.

L'infortuné Paléologue, demeuré sans ressources, ne pensa plus qu'à implorer la clémence du vainqueur, et à lui demander la paix. Amurat, usant de sa victoire avec toute la modération d'un héros, la lui accorda volontiers, et l'observa exactement jusqu'à la fin

de son régne. La politique et les ménagemens la rendirent funeste à la religion. Paléologue craignant de donner des soupçons à Amurat, s'il entretenoit des correspondances avec les Latins, n'osa plus parler d'union avec eux, ni soutenir celle qui avoit été faite au Concile de Florence. Ceux qui s'y étoient opposés avec chaleur en adoptant les calomnies de Marc d'Ephése, eurent désormais toute licence; se prévalant de la haine qu'Amurat portoit à tous les Occidentaux, dont l'Empereur ne pouvoit prendre la défense, sur les matiéres de religion, sans risquer de lui devenir suspect. Ainsi le Schisme reprit toute sa force, la fin des Empereurs Chrétiens l'autorisa; il n'y eut plus de négociations pour ramener les esprits à l'unité, et la division a subsisté jusqu'à ce jour.

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1445 et suiv.

LIV. Avis de l'Empereur au despote Phranzès.

Paléologue passa les derniéres années de son régne à régler l'intérieur de l'Empire, à rendre la justice, et à faire observer les lois par ceux qui étoient chargés du gouvernement des provinces. C'est ce que nous voyons dans les instructions qu'il donna à l'un de ses Ministres, en qui il avoit pris une confiance particuliére; il l'employa dans toutes les affaires importantes, et l'envoya plusieurs fois en ambassade chez les Turcs. L'empereur Manuel lui avoit

JEAN PALEOLOGUE II. An de N. S. 1445 et suiv.

recommandé cet homme en mourant. C'étoit le Protovestiaire Phranzès, dont nous avons une Chronique fort exacte et fort détaillée, des deux derniers siécles de l'Empire de Constantinople. Paléologue l'ayant nommé Despote de Sparte, pour le recompenser de ses services, lui dit au moment de son départ : » La connoissance que j'ai de votre » droiture m'a déterminé à vous don- » ner une place, qui n'a été remplie » jusqu'à présent que par les proches » parens des Empereurs, et en dernier » lieu par mon frere. Que le rang au- » quel je vous éleve, ne vous change » pas le cœur. Faites-vous craindre de » ceux qui seroient capables de violer » la justice, de bâtir leur fortune sur » la ruine de mon peuple, de troubler » la tranquillité publique, de trahir » la patrie, en allumant la guerre, ou » en conservant des liaisons avec les » ennemis de l'Etat. Ecrasez sans pitié » ces monstres qui deshonorent l'huma- » nité. Dans les affaires ordinaires, » soyez ferme sans dureté, compatis- » sant sans foiblesse, affable sans fa- » miliarité, populaire sans bassesse, » généreux sans dissipation. Sur-tout, » que les présens ne soient jamais un » moyen pour s'approcher de vous, en- » core moins pour obtenir ce qui est » juste. Fuyez jusqu'aux apparences de

» ce commerce vil et honteux ; qu'en » cela votre femme, vos enfans, vos » officiers, vos domestiques pensent » comme vous, et vous imitent. Souvenez-vous de ces belles paroles du » grand Chrysostôme, que les présens » ruinent la maison de celui qui les » reçoit, qu'ils lui enflamment le cœur, » qu'ils répandent des ténébres sur son » esprit, qu'ils excitent sa cupidité, » qu'ils font oublier la justice, et presque toujours condamner l'innocent. » Qu'il n'y ait auprès de vous aucune » acception de personne ; écoutez le » petit comme le grand, le pauvre comme le riche ; ne donnez la préférence » qu'aux opprimés. Enfin, souvenez-vous que vous êtes l'homme de Dieu, » le ministre du Prince, et le pere du » peuple. »

JEAN PALEOLOGUE II. An de N.S. 1445 et suiv.

Ces sages conseils sont la derniére chose que les historiens nous apprennent du régne de ce Prince. Depuis son retour d'Italie, il fut cruellement tourmenté de la goutte ; et les troubles tant de l'Eglise que de l'Etat, lui causerent de grands chagrins. Il tomba malade sur la fin d'Octobre, et il mourut le dernier jour de ce mois, l'an 1449, dans la 58e. année de son âge, après un régne de vingt-trois ans, trois mois et dix jours, depuis la mort de Manuel, son pere, et la trentiéme

An de N. S. 1449.

LV. Mort de Paléologue.

JEAN PALEOLOGUE II.
An de N. S. 1449.

année depuis son couronnement. Cette différence d'époque a occasionné l'erreur de la plupart des historiens et des Chronologistes, qui varient sur la fin de son regne, et le terminent quelques années plutôt.

LVI.
Son caractére.

Si l'on peut reprocher à ce Prince l'incontinence de sa jeunesse, et cette espéce de découragement ou de timidité, qui lui fit abandonner sur la fin de sa vie le projet de la réunion, on doit reconnoître en lui des talens et des vertus capables d'honorer le trône. Il y est à peine monté, qu'il arrête le progrès des armes d'Amurat par un traité de paix, dont le principal motif étoit de gagner du tems, pour intéresser les Latins dans sa cause, et en obtenir du secours. Le seul moyen d'y parvenir étoit de se réunir à eux, en s'accordant sur le symbole et sur la discipline. Il négocie habilement cette grande affaire avec les Papes; et celui qui avoit seul des raisons essentielles pour désirer l'union avec empressement, la fait acheter aux autres par des sommes très-considérables. A Florence, il soutient la cause des Grecs avec toute la fermeté possible; et quoiqu'il eût à ménager le Pape plus que tout autre, il le menace de retourner à Constantinople sans rien terminer, s'il ne se désiste de ses prétentions. Mais aussi Paléologue, Prince sincére,

et religieux, se rend à la vérité, dès qu'il la reconnoît dans le parti de ses adversaires; il renonce à ses préjugés; il exhorte les Grecs à suivre son exemple; il les détermine à souscrire le décret de la réunion. De retour à Constantinople, il voit quelqu'espérance d'affranchir l'Empire de la domination des Turcs; il prie, il exhorte, il sollicite, il presse les Princes Chrétiens de seconder ses efforts; il n'oublie rien pour faire réussir ce projet. Frustré de son attente à la malheureuse journée de Varne, il ne lui reste qu'à fléchir le vainqueur. Il appaise son ressentiment, il en obtient la paix; il n'est plus occupé que de la tranquillité des ses sujets, et il couronne son régne par celui de la justice.

Jean Paleologue II. An de N. S. 1449.

Constantin Dracosès, Empereur LXXXI.

Constantin Dracosès.

Rien ne pouvoit annoncer plus clairement la ruine prochaine de l'Empire, que son extrême foiblesse, et l'autorité presqu'absolue que les Turcs s'étoient acquise sur les Grecs à la mort de Jean Paléologue. Ce Prince, n'ayant point laissé d'enfant pour lui succéder, le sceptre tomba entre les mains de Constantin Dracosès, l'aîné de ses freres. Démétrius le second y prétendoit, comme né dans le palais des Porphyrogenetes, et il avoit engagé une partie des grands à le sou-

LVII. Constantin Dracosès Empereur.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1449.

tenir dans son entreprise. Mais l'impératrice, le conseil et le peuple s'y opposerent fortement, à cause de la fierté de son caractére; on craignoit de se donner un tyran, en lui mettant la couronne sur la tête. Tous les vœux se réunissoient au contraire en faveur de Constantin; la seule difficulté étoit de sçavoir, si Amurat agréeroit qu'il montât sur le trône de Constantinople. Phranzès fut chargé d'aller à Andrinople en faire la proposition. Ce Prince approuva le choix que les Grecs venoient de faire, et renvoya l'ambassadeur chargé de présens. Cette humiliante démarche est peut-être ce qui a fait dire à l'historien Ducas, que Jean Paléologue avoit été le dernier Empereur de Constantinople, ne croyant pas que l'on pût donner ce titre à un prince, qui avoit été en quelque sorte nommé par l'Empereur des Turcs. D'abord après le consentement d'Amurat, on députa Alexis Philantropene, et Manuel Paléologue, surnommé Jagrus, pour aller porter cette nouvelle à Constantin, qui étoit alors dans le Peloponnese; il reçut les ornemens Impériaux à Lacédémone le 6 de Janvier 1450.

LVIII. Il épouse la fille du Roi d'Iberie.

Au mois de Mars, le nouvel Empereur se rendit à Constantinople; on y fit les réjouissances ordinaires. Le peuple

se livra à la joie pendant plusieurs jours ; on lui fit des largesses ; on lui donna des spectacles ; on célébra des jeux et des courses de chevaux. Constantin pensa à s'affermir sur le trône, par une alliance qui pût lui être utile dans l'occasion. Il envoya Phranzés en Orient par le Pont-Euxin, accompagné d'une suite nombreuse de noblesse, de moines aumôniers, de gardes, de médecins, d'acteurs de théâtre, de danseurs, et de toutes sortes de musiciens. Phranzès avoit pouvoir de choisir une femme pour l'Empereur, ou dans la Cour de Trébisonde, ou dans celle de George, roi d'Iberie. Phranzès rendit compte à Constantin des qualités des Princesses qu'il y avoit vues. L'Empereur se détermina pour la fille du roi d'Ibérie. Quoique George eût dit à l'ambassadeur, que l usage des Ibériens étoit de ne point donner de dot à leurs filles, il promit néanmoins de lui faire présent de cinquante-six mille piéces d'or à son départ, non compris les bijoux, et de lui envoyer tous les ans cinq mille piéces d'or, dont elle disposeroit à sa volonté.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1450 et suiv.

LIX. Mort d'Amurat. Son fils Mahomet II lui succéde,

Deux ans s'écoulerent dans ces négociations. Lorsque la Princesse arriva à Constantinople, on n'y étoit plus dans la disposition de la recevoir avec la magnificence qui avoit éclaté à la proclama-

CONSTANTIN DRACOSÈS An de N. S. 1450 et suiv.

tion de Constantin. Le peuple par une espéce de pressentiment, étoit déjà frapé des frayeurs qui annonçoient la ruine de l'Empire ; il pleuroit la perte d'un ennemi qui l'avoit épargné, et il frémissoit à la vue des malheurs dont il étoit ouvertement menacé par celui qui remplissoit le Trône des Ottomans. Amurat étoit mort dès le mois de Février de l'année 1451, et il avoit laissé la couronne à son fils aîné, Mahomet II.

LX. Il renouvelle la paix avec les Grecs.

Aussi-tôt que la nouvelle en fut venue à Constantinople, l'Empereur lui envoya des ambassadeurs, tant en son nom, qu'en celui des Grecs, pour le complimenter sur la mort de son pere, et sur son avénement à la couronne. Mahomet les reçut en apparence avec de grandes marques d'affection ; il renouvella l'alliance qui étoit établie entre les deux nations ; il promit d'entretenir la paix toute sa vie avec Constantin et ses sujets, en conservant pour lui les mêmes sentimens que son pere avoit eus pour l'Empereur Jean. Il jura ce traité par le nom de Dieu, par celui du Grand Prophête, par les Anges et par l'Alcoran ; enfin il confirma ces promesses par une libéralité de trois cens mille aspres par an, à prendre sur les terres qui lui appartenoient aux environs du Strimon. C'étoit une grace que les ambassadeurs lui avoient demandée pour

fournir à la substance du Prince Orcan, fils de Mahomet I, qui étoit à Constantinople. On verra que cette pension fut la cause ou le prétexte des maux qui arriverent. Les ambassadeurs de Valachie, de Lesbos, de Chio, de Bulgarie, de Rhodes et de Galata suivirent de près ceux de l'Empereur, et Mahomet leur fit le même accueil.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1450 et suiv.

LXI. Son caractére d'esprit.

Mais ce Prince infidéle, en leur promettant la paix, songeoit à leur faire bientôt la guerre. Il avoit alors environ 22 ans. Endurci aux plus rudes fatigues, Mahomet s'étoit formé un tempérament à toute épreuve; il avoit de grandes qualités et de plus grands vices; l'esprit élevé, vaste, fécond en projets et en ressources, et le cœur plein de cette chaleur guerriére, qui ne fait respirer que péril et conquêtes. Son ardeur naturelle pour la gloire, s'étoit fortifiée par la lecture de l'histoire d'Alexandre, de Scipion, d'Annibal, de Constantin et de Théodose; il avoit une teinture des Mathématiques et d'Astrologie, et parloit cinq langues, sçavoir le Grec, le Latin, le Caldéen, l'Arabe et le Persan. Mais il étoit d'un orgueil sauvage et brutal, d'une ambition effrénée, d'une cruauté barbare, dissimulé, perfide, sans religion, sans mœurs, sans humanité, et ne reconnoissoit d'autre divinité, que son in-

CONSTANTIN DRACOSÈS. An 1450 de N. S.

térêt ou son plaisir. Presque toujours heureux, il renversa deux empires, conquit douze royaumes, et enleva plus de deux cens villes aux Chrétiens. Ses conquêtes, et quelques traits de justice et de générosité, joints à son amour pour les sçavans, lui ont fait donner le surnom de Grand, titre peu mérité par ce Prince féroce, et qu'on peut regarder comme un monstre couronné.

LXII. Son impiété et sa cruauté.

Il signala son humeur sanguinaire par la mort du seul frere légitime qui lui restât, et qui n'étoit âgé que de sept ans; le jour suivant, il crut étouffer son crime, en faisant périr Ali, premier Janissaire, qui avoit étranglé le jeune Prince; il fit mourir Etienne, Prince de Bosnie, et le Prince Mételin, contre la parole qu'il avoit donnée à David Comnéne, et à ses enfans, qu'il traita tous avec une extrême rigueur. Sa cruauté alla un jour jusqu'à faire éventrer quatorze de ses Pages, pour sçavoir lequel avoit mangé un melon qui avoit été dérobé dans un jardin qu'il cultivoit. Tout le monde sçait le trait barbare de ce Prince, qui coupa lui même la tête à une femme que son armée lui reprochoit de trop aimer, pour faire voir qu'il étoit maître de ses passions.

Tel fut Mahomet II, le fléau de l'humanité, et le destructeur des Autels

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1451.

de l'Orient. Il ne s'étoit pas encore fait connoître par ces attentats, lorsque l'Empereur lui envoya représenter que les Turcs ne payoient pas la pension qui avoit été assignée à Orcan sur les revenus de Macédoine. Les ambassadeurs s'étant rendus en Phrygie, où il faisoit la guerre à Caraman, ils s'adresserent au Grand-Visir Ali-Bassa. » Seigneur, lui dirent-ils, Orcan est » descendu d'Otman aussi-bien que » Mahomet, votre maître. C'est un » Prince dans la force de l'âge, à qui » plusieurs grands de votre nation vien- » nent faire la cour ; et il voudroit leur » donner des marques de sa reconnois- » sance et de sa générosité. Mais la ri- » gueur avec laquelle on lui retient ses » revenus, le fait souvent manquer du » nécessaire. Nous vous prions d'obte- » nir de Mahomet, qu'on lui fasse te- » nir ce qui lui est dû, et même qu'on » augmente ce qui lui a été promis ; » ou du moins, ne trouvez pas mau- » vais, que ne pouvant l'entretenir, » nous le mettions en liberté.

LXIII. L'empereur lui demande la pension d'Orcan.

Ali s'emporta vivement contre les ambassadeurs. Il leur répondit : « On » connoît depuis si long-tems votre té- » mérité, votre folie et vos artifices, » que vous devriez y renoncer. Le prin- » ce que nous avons perdu étoit doux » et modéré ; il appréhendoit de rom-

LXIV. Réponse emportée du Visir Ali.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1451.

» pre la paix et de blesser sa conscience ; mais son fils pense bien différemment. Il a résolu de prendre Constantinople ; et si elle lui échappe, Dieu seul la sauvera de ses mains. A peine le traité que nous avons fait avec vous étoit-il signé, que vous êtes venus dans la Phrygie au secours de Caraman, et que vous avez prétendu nous épouvanter par des phantômes de soldats. Croyez que nous ne sommes pas comme des enfans sans force et sans connoissance. Faites ce que vous pourrez contre nous : déclarez Orcan Prince de Thrace ; engagez les Hongrois à passer le Danube ; courez et ravagez les pays que vous avez perdus il y a long-tems. Mais comptez que rien de ce que vous entreprendrez ne réussira, et qu'au lieu de recouvrer ce que vous avez perdu, vous perdrez ce qui vous reste. Je rendrai compte de vos propositions à Mahomet, et il en ordonnera suivant sa volonté. »

LXV. Mahomet dissimule sa colére.

Le rapport d'Ali mit Mahomet en fureur. Craignant que s'il s'arrêtoit dans la Natolie, les Grecs ne soulevassent contre lui toutes les nations chrétiennes; que celles-ci ne vinssent l'attaquer, et ne s'emparassent des Provinces qu'il possédoit en Europe, il traita avec Caraman, et lui accorda la paix. Cepen-

dant il ne découvrit point ses sentimens aux ambassadeurs. Il leur dit au contraire qu'il seroit bientôt à Andrinople ; que là ils lui rendroient compte de ce que pouvoient exiger les intérêts de l'Empereur et des citoyens, et qu'ils le trouveroient disposé à leur accorder ce qu'ils demanderoient.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1451.

LXVI. Il se déclare contre les Grecs.

Il se rendit en effet à Andrinople bientôt après ; mais à peine y fut-il arrivé, qu'il envoya en Macédoine défendre de payer la pension qu'il avoit accordée à l'Empereur pour l'entretien d'Orcan ; il fit même chasser durement ceux qu'on avoit envoyés pour la recevoir. C'est ainsi que, sous un prétexte frivole, il annonça la cruelle guerre, qu'il avoit résolu de déclarer à l'Empire. La démarche qu'il fit peu de jours après, ne permit plus d'en douter. Il ordonna à ses intendans de Province, de lever mille ouvriers avec les instrumens et les matériaux nécessaires pour bâtir, au commencement du printems, un fort près de l'embouchure sacrée, au-dessus de Constantinople.

LXVII. L'empereur tâche de l'appaiser.

Les premières nouvelles de cette entreprise jetterent l'allarme dans la ville Impériale et aux environs : on ne voyoit par-tout que marques de frayeur et de désespoir. Constantin, aussi frappé que ses sujets, envoya des ambassadeurs au Prince Turc, pour lui faire

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1451.

ses remontrances. « Seigneur, dirent-» ils à Mahomet, il y a cent ans qu'A-» murat, l'un de vos ayeux, prit An-» drinople. Ses descendans ayant fait » la paix avec nous, ne penserent ja-» mais à bâtir aucun fort dans le voi-» sinage de Constantinople. S'il s'est » élevé des différends, on les a le plus » souvent terminés par la voie des né-» gociations et de la douceur. Il est » vrai que Mahomet, votre ayeul, eut » envie de construire un fort sur le bord » oriental du détroit; mais il en de-» manda la permission à l'Empereur » Manuel, avec la même soumission » qu'un fils pourroit témoigner à son » pere. Manuel y consentit par cette » seule raison, que votre nation possé-» doit cette contrée depuis long-tems. » Quoique nous soyons en paix, on » voit que vous avez résolu de fermer » l'entrée de la mer du Pont aux La-» tins, d'affamer Constantinople, et » de la priver des avantages qu'elle » pourroit retirer du commerce. Nous » vous supplions d'abandonner un des-» sein si contraire à l'équité, et nous » vous promettons de conserver pour » vous la même amitié que nous avons » eue pour votre pere. S'il ne faut pour » vous appaiser, que vous payer un » tribut, vous êtes maître de nous l'im-» poser. »

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1451.

LXVIII. Il ne répond que par des menaces.

» En faisant bâtir un fort, répon-
» dit Mahomet, je ne fais aucun tort
» à la ville de Constantinople, puis-
» qu'elle ne possede plus rien au delà
» de ses remparts. Les Turcs occupent
» tout l'Orient, et les terres de l'Occi-
» dent leur appartiennent, depuis que
» les Grecs ne peuvent plus y demeu-
» rer en sûreté. Avez-vous donc ou-
» blié à quelles extrêmités mon pere
» fut réduit, lorsque l'Empereur se li-
» gua avec les Hongrois, qu'ils s'avan-
» cerent jusques sur les confins de la
» Thrace, dans le tems que les galé-
» res des Latins couvroient l'Helles-
» pont. Les Musulmans étoient alors
» dans l'affliction, et les Cabours dans
» la joie et la prospérité. Mon pere
» après avoir échappé au péril qui le
» menaçoit, jura de faire construire en
» Occident un fort vis-à-vis de celui
» qui est sur le bord de la mer, en
» Orient. Il n'a pu le faire pour diffé-
» rentes raisons, et moi je prétends
» exécuter son dessein. Quel droit avez-
» vous de m'en empêcher ? Ne m'est-il
» pas permis de faire sur mes terres ce
» qui me convient ? Allez, dites à vo-
» tre maître, que le Grand-Seigneur
» d'aujourd'hui ne ressemble pas à ceux
» du passé ; qu'il exécutera sans peine
» ce que les autres n'ont pu faire ; qu'il
» veut ce que les autres n'ont pas vou-

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1452.

» lu ; qu'il entreprend ce qu'ils n'ont » pas entrepris ; et que quiconque re- » viendra en ambassade pour le même » sujet, sera écorché vif. »

LXIX. Consternation des citoyens de Constantinople.

Cette fiére réponse glaça d'effroi le cœur des habitans de Constantinople. Ils s'écrioient dans les rues et dans les places publiques : « Voilà celui qui » doit ruiner notre ville, nous emmener » en captivité, fouler aux pieds les cho- » ses saintes, abattre les temples, ren- » verser les autels, prophaner les reli- » ques des Martyrs. Malheureux que » nous sommes ! que ferons-nous ? Où » pourrons-nous trouver un asile ? »

LXX. Mahomet fait bâtir un fort devant la ville.

Dès le mois de mars, les Turcs avoient fait porter au lieu où le fort devoit être élevé, quantité de chaux, de poutres et des pierres, et des officiers s'y étoient rendus avec des manœuvres. Mahomet y alla lui-même pour présider à l'ouvrage ; il en traça le plan en forme de triangle, et donna au fort le nom de *Basesce*, c'est-à-dire, *coupe-tête*. Il consistoit en trois tours extrêmement hautes, dont chacune étoit aussi forte qu'une citadelle ; le Prince ne se chargea que de la construction des murailles, et il obligea ses sujets à faire le reste de la dépense. On voyoit le peuple aborder de toutes parts avec les Cadis ou Juges, qui ne pouvoient se dispenser d'obéir sous peine de mort. Chacun des

des mille maçons avoit deux coudées d'ouvrage à faire par jour, et chaque maçon avoit deux manœuvres pour le servir, non compris une infinité d'autres personnes qui apportoient le ciment, la chaux et les pierres. Les plus Grands de la Cour du Prince Turc redoutoient tellement sa cruauté, que pour l'eviter, ou pour lui plaire, ils s'abaissoient quelquefois jusqu'à mettre la main à l'ouvrage, et à porter des matériaux. On en tiroit de tous les environs; on démolissoit même les Eglises. Quelques Chrétiens ayant voulu s'opposer au transport et à la profanation de ces débris, furent massacrés par les Infidéles.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1452.

LXXI. Ses premiéres hostilités.

On comprend que les terres et les maisons des particuliers, n'étoient pas plus respectées que les saints édifices. Constantin voyant qu'il ne pouvoit empêcher l'exécution du dessein de Mahomet, feignit de ne pas croire que ce Prince en voulut directement aux Grecs. Il lui envoya plusieurs fois des rafraîchissemens, et le pria de défendre aux Turcs de ravager la campagne, qui étoit sur le point de la récolte. Mahomet méprisa ses priéres, et loin d'y avoir égard, il donna toute licence à ses sujets de faire paître leurs chevaux et leurs mulets où ils jugeroient à propos; il dit tout haut, que si les Grecs vouloient s'y opposer, il permettoit de

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1452.

faire main-basse sur eux, sans crainte d'en être repris. Une partie des habitans du Bourg d'Epibate qui voulut sauver ses grains, fut massacré par les fourrageurs. Lorsque le fort fut achevé, vers le mois de Septembre, Mahomet y mit quatre cens hommes de garnison, avec plusieurs piéces de canon. Leur Commandant eut ordre de tirer un tribut de tous les vaisseaux qui passeroient, de quelque nation qu'ils pussent être, de Genes, de Venise, de Constantinople, de Trébisonde, d'Amise, de Sinope, et même des Turcs.

LXXII. Enorme canon et barbare cruauté.

Lorsqu'on bâtissoit encore le fort de Basesce, un célébre fondeur, à qui l'Empereur faisoit une pension trop médiocre, et qu'il payoit mal, sortit de Constantinople, et alla offrir ses services au Prince Turc. Mahomet le reçut avec joie, se l'attacha par une somme considérable, et lui ordonna de fondre le plus terrible canon qu'il seroit possible. Cette piéce, qui ne fut achevée que dans trois mois, portoit à plus d'un mille une pierre d'une grosseur énorme, qui s'enfonçoit de six pieds en terre lorsqu'elle tomboit. Un vaisseau Vénitien en sentit le premier effet, en passant sous le fort de Basesce. Ayant refusé de baisser le pavillon, on tira dessus une pierre qui le brisa et le fit couler à fond. Le pilote et

trente matelots se jetterent dans l'esquif, prirent terre et demanderent la vie. Mais ils furent tous arrêtés par les Turcs, chargés de chaînes, et traînés à Didymotique, où étoit alors Mahomet. Ce Prince commanda d'empaler le Pilote, de trancher la tête aux autres et de les laisser sans sépulture. Ducas qui rapporte ce fait, dit avoir vu leurs cadavres jettés à la voirie.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1452.

LXXIII. L'empereur demande du secours au Pape.

Constantin avoit prévu ces événemens, dès le tems même que Mahomet s'etoit engagé à vivre en paix avec lui. Connoissant son caractére violent et ambitieux, il avoit écrit au Pape Nicolas V, successeur d'Eugene, pour lui donner avis de la mort d'Amurat, et du changement que le régne de Mahomet, son fils, alloit apporter à la tranquillité des chrétiens de l'Orient; il le pria de ménager en leur faveur les princes de l'Europe, dont le secours seroit bientôt nécessaire à l'Empire. Le Pape saisit cette occasion, pour tâcher de ramener les Grecs, en leur donnant une marque de son attachement. Il envoya le Cardinal de Cusa en Allemagne, pour exhorter les fidéles à sécourir de leurs aumônes ceux que le Turc menaçoit. Le Cardinal de Sbigné fit aussi des levées considérables en argent dans la Pologne et la Lithuanie dans le même dessein. Les indul-

CONSTANTIN DRACOSÈS An de N. S. 1452.

gences qui furent attachés à cette pieuse libéralité, produisirent de grandes sommes.

LXXIV. Réponse du Pape.

Le Pape, voyant l'heureux succès de ses démarches, en informa l'Empereur, et dans sa lettre il exhorta les Grecs à ne pas rendre inutile par leur conduite, le secours que le ciel leur envoyoit; il les pressa de se soumettre au décret du Concile de Florence; et par une espéce d'esprit prophêtique, il les avertit que, selon la parabole de l'Evangile, on attendroit encore trois ans, que le Figuier qu'on avoit jusqu'alors inutilement cultivé, portât du fruit, et que s'il n'en donnoit point avant l'expiration de ce terme, il seroit coupé jusqu'à la racine, et les Grecs entiérement ruinés par les exécuteurs de l'arrêt que la justice divine avoit porté contre eux. Il est remarquable que le Pape parloit ainsi en 1451, et que la troisiéme année après, Constantinople fut prise d'assaut. L'Empereur l'ayant prié d'envoyer quelqu'habile homme, pour travailler efficacement avec lui à la réunion des Schismatiques, le Pape nomma le Cardinal Isidore, Grec, Archevêque de Kiovie en Russie, qui se rendit peu de tems après en Orient.

LXXV. Partage des Grecs sur la réunion.

Sa légation parut avoir un succès heureux. Constantin lui fit un très-bon accueil, et reçut le décret avec une

partie des Seigneurs de sa Cour, et un petit nombre d'Ecclésiastiques, le 12 de Décembre. Mais son exemple ne fit aucune impression sur le reste de la nation, qui persévéra dans le Schisme. Quelques-uns hésitant sur le parti qu'ils devoient prendre, allerent au Monastére de Pantocrator, demander conseil à un religieux, nommé Gennadius, qui vivoit en réputation de sainteté. Ce moine dévot, et obstiné dans les préjugés de l'enfance, entr'ouvrit sa cellule un moment, et écrivit son avis en ces termes : « Misérable peuple, » pourquoi vous éloignez-vous de la » vérité, et pourquoi mettez-vous vo- » tre espérance dans les Italiens, au » lieu de la mettre dans le Seigneur » Tout-puissant? En perdant la foi, » vous perdez votre ville. Vous ne » pouvez renoncer à la religion de vos » peres, et embrasser l'impiété, sans » mériter de subir le joug de la servi- » tude. Malheur à ceux qui en juge- » ront autrement. » Quand il eut écrit ce billet, il l'attacha à sa porte et se renferma.

LXXVI. Fureur des Schismatiques.

Cela fit une si grande impression sur ceux qui attendoient sa réponse, qu'ils s'animerent tous à ne point recevoir le décret d'union. Les prêtres, les religieuses et les Laïques se récrierent ouvertement, et prononcerent anathême

CONSTANTIN DRAGOSÈS. An de N. S. 1452.

contre ceux qui l'avoient approuvé. Le menu peuple se porta à des excès incroyables. Il alla dans les cabarets, comme il auroit fait en des jours de réjouissances publiques; et là, le verre en main, il vomissoit mille injures contre les partisans de l'Empereur, et buvoit en l'honneur de l'Image miraculeuse de la mere de Dieu, la suppliant de prendre la ville sous sa protection, et de la défendre contre Mahomet, comme elle l'avoit autrefois protégée contre Cosroës et contre le Cagan. « Nous n'avons pas besoin, » disoient-ils, du secours ni de l'alliance des Latins. Loin de nous le culte » des Azimites. » La fureur fut portée jusqu'au pied du Sanctuaire, ou plusieurs firent éclater le scandale pendant le service divin, en refusant de recevoir la communion avec ceux qui ne rejettoient pas le décret. D'autres écrivirent au nom de l'Eglise de Constantinople aux Bohémiens Hussites, pour les louer de ce qu'ils n'avoient pas adopté les nouveautés de l'Eglise Romaine, et de ce qu'ils étoient demeurés fermes dans la véritable foi; les exhortant à persévérer, et à s'unir avec eux : non pas, disoient-ils, suivant l'union feinte de Florence, qui s'éloigne entiérement de la vérité; mais selon les sentimens des anciens Peres, que les Grecs soutiennent.

Des excès de cette nature ne pouvoient qu'avancer le châtiment qu'ils méritoient. Lors même que le peuple s'y livroit avec plus d'emportement, Mahomet commençoit à désarmer Constantinople, en réduisant à la plus triste désolation la seule Province dont elle put attendre du secours. De cette multitude presqu'infinie de royaumes et de provinces, que les Romains avoient possédées pendant les quatre premiers siécles de l'Empire, il ne leur restoit que le seul Péloponese; encore les Vénitiens y occupoient-ils des places considérables, avec quelques villes sur le bord de la Propontide et du Pont-Euxin. Mahomet, ayant résolu de détruire jusqu'au nom des Grecs, entreprit de leur enlever cette foible ressource. Il y envoya le général Turacan, à la tête d'une armée nombreuse, pendant l'automne de l'année 1452, avec ordre d'y faire vivement la guerre, jusqu'à la fin de l'hiver, aux deux despotes, Démétrius et Thomas, freres de l'Empereur, et de ravager tout le pays. Ses ordres ne furent exécutés que trop exactement. Turacan entra dans cette province par l'isthme de Corinthe, prit, ravagea, réduisit en cendres toutes les places qu'il attaqua. Au premier bruit de ses approches, les habitans, soit Chrétiens, soit Infidéles,

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1452.

LXXVII. Mahomet fait ravager le Péloponese.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1452.

abandonnoient leurs maisons. Ses soldats les trouvoient errans dans la campagne, hors de défense, saisis de frayeur et épuisés par la faim; ils ne daignoient pas même les faire prisonniers; ils les massacroient sans pitié. Ils coururent ainsi tout le Péloponese, jusqu'à l'ancienne ville de Messene, mettant tout à feu et à sang. Sparte, où les deux Despotes s'étoient refugiés, fut la seule ville que la force de ses murs mit à couvert de leur fureur.

An de N. S. 1453.

LXXVIII. L'empereur pourvoit à la sûreté de la ville.

L'Empereur, convaincu que Mahomet ne tarderoit pas à attaquer Constantinople, envoya acheter des grains et des provisions dans les isles et dans les provinces habitées par les Chrétiens. Quatre grands vaisseaux allerent à l'isle de Chio, pour en apporter du bled, du vin, de l'huile, des pois, des féves, de l'orge et d'autres légumes. Outre ces quatre bâtimens, on en attendoit un autre du Péloponese, afin qu'ils retournassent ensemble à Constantinople chargés de vivres, de soldats et de matelots. Dès l'automne précédent, Constantin y avoit fait entrer toute la récolte des environs, avant même que les grains fussent battus, et il avoit engagé les gens de la campagne à s'y retirer.

Mais que pouvoit faire cet amas d'hommes indisciplinés, contre les ar-

mées nombreuses et aguerries du grand-Seigneur ? Il avoit fait publier un ordre général dans ses Etats, que toutes les troupes d'Orient et d'Occident se rendissent pour le mois de Mars dans les villes maritimes de l'Hellespont, soit en Europe, soit en Asie. Comme s'il eût appréhendé que cette multitude immense n'eût pas encore suffi pour attaquer Constantinople, il fit de nouvelles levées hors de son Empire, et il enrôla, à prix d'argent, des Grecs, des Latins, des Allemans, des Pannoniens, des Polonois, des Béotiens ; il sembloit que toutes les nations devoient contribuer à la ruine de Constantinople et au renversement d'un Empire, qui les avoit autrefois toutes subjuguées. C'est ainsi que Mahomet se fit une armée de quatre cens mille hommes, contre environ cinq mille Grecs qui étoient dans la place, tant moines que Laïques, et environ deux mille étrangers, Vénitiens et Genois. Car la crainte du danger avoit fait sortir tous les habitans de la ville. Platine assure que le Pape Nicolas avoit résolu d'envoyer une flotte au secours ; mais que l'activité de Mahomet ne donna pas le tems de l'équipper, ni de faire partir celles des Vénitiens, des Genois et des Catelans.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

LXXIX. Différence de troupes des deux partis.

Au commencement du printems, le

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

LXXX. Mahomet fait les préparatifs du siége.

Prince Turc envoya une partie de son armée, pour abattre tous les forts des environs de Constantinople, et s'emparer des petites places qui auroient pu servir d'azile ou de retraite aux Impériaux. Les cruels traitemens qu'on fit souffrir aux habitans de la campagne, annonçoient ce qui étoit préparé aux citoyens de la ville Impériale. On transporta dans le même-tems, devant les murs de Constantinople le fameux canon dont nous avons parlé. Les historiens de ce tems, disent qu'il fallut soixante paires de bœufs pour le tirer, Phranzés dit quarante; ils ajoutent qu'il avoit neufs pieds de calibre, qu'il lançoit une pierre de douze mille livres pesant, qu'il fallut mille hommes pour le conduire, et deux mois pour le transporter à Constantinople. Mais toutes ces exagérations prouvent seulement que cette piéce étoit d'une grandeur extraordinaire. Léonard, Archevêque de Mitylene, qui envoya au Pape la rélation du siége, avoit mesuré quelques-uns des boulets tombés dans la ville, et dit qu'ils portoient onze palmes de circonférence. On dressa aussi un grand nombre de tours de bois, de béliers, de corbeaux et de ballistes, pour sapper les murailles en divers endroits.

Lorsque tout fut préparé pour le siége, Mahomet se rendit devant la pla-

ce, le second jour d'Avril avec toute son armée, et commença l'attaque le six du même mois. Il est à propos de mettre sous les yeux du lecteur, la situation de Constantinople, pour faire mieux entendre les circonstances du siége. Cette grande ville, qui avoit environ dix-huit milles de circuit, formoit une espéce de triangle, dont le sommet étoit aigu, et dont la base répondoit à l'Occident, le côté droit à la Propontide, la pointe orientale, aujourd'hui le Sérail, au Bosphore de Thrace, et le côté du Septentrion étoit baigné par un grand bras de mer, dont l'art et la nature avoient fait un Port et un bassin magnifique. La partie qui regardoit le continent, étoit fermée d'une double enceinte de murailles, avec un large fossé, dont l'eau communiquoit du Port à la Propontide.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

LXXXI. Situation de Constantinople.

Mahomet fit mettre sa tente de ce côté, vis-à-vis de la porte de saint Romain; que les Turcs ont depuis nommée *Top-Capisi*, c'est-à-dire, *la porte des canons*, parce que ce fut contre cet endroit, que le Sultan fit dresser sa batterie, il plaça à sa droite les troupes de l'Asie, qui s'étendoient jusqu'à la porte dorée et au rivage de la Propontide; la gauche fut occupée par les troupes de l'Europe, qui s'avançoient

LXXXII. Disposition de l'armée de Mahomet.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

jusqu'à la plaine des Blaquernes et au Pont de Saint-Mamas, où se joignent les deux riviéres de Barbyse et de Cydarus. Cette armée de terre étoit composée de trois cens mille hommes, et la flotte étoit de trois cens vaisseaux de guerre tant grands que petits.

LXXXIII. Attaque furieuse de la ville.

Instruit du petit nombre de soldats qui défendoient la ville, Mahomet distribua ses canons en quatorze batteries, pour battre en même-tems nuit et jour, la premiére enceinte des murailles et ses tours, depuis la porte dorée jusqu'à celle de bois, la premiére du côté du Port. Pendant huit jours consécutifs, les assiégés essuyerent un feu terrible. Mais enfin le gros canon, que l'on croyoit à toute épreuve, crêva pour être trop chargé, et tua entr'autres l'Artilleur qui l'avoit fondu. Le Sultan ordonna qu'on le refondît au plutôt, et pendant qu'on y travailloit, il continua de faire agir les autres piéces de l'artillerie sans interruption. Ce que le canon opéroit du côté du camp, le bélier et la balliste le faisoit du côté de la mer.

LXXXIV. Consternation des assiégés.

Les habitans de Constantinople regardoient déjà leur ville comme une autre Jérusalem, qu'un nouveau Nabuchodonosor avoit juré de ruiner de fond en comble. Toutes les plaintes des prophêtes et du peuple juif, étoient

dans la bouche des assiégés. L'Empereur n'oublioit rien pour les soutenir et les encourager. Il les exhortoit par ses discours et les animoit encore plus par ses exemples, en travaillant comme eux à réparer les brêches, que l'ennemi faisoit de toutes parts. Mais malgré son ardeur infatigable, il ne pouvoit se trouver à tous les endroits où sa présence étoit nécessaire; et il ne voyoit personne sur qui il pût se reposer d'une partie du commandement.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

LXXXV. Justinien est nommé Commandant-général.

Il ne connut qu'un noble Genois, qui fût capable de tenir sa place en son absence. C'étoit un homme dans la force de l'âge, nommé *Jean le long*, de la famille des Justiniens, que la république avoit envoyé au secours de Constantinople et de Galata, avec deux vaisseaux chargés de machines de guerre, et montés par plusieurs jeunes gens qui ne cherchoient qu'à signaler leur courage. Justinien les surpassoit tous en bravoure et en capacité; ils le regardoient comme leur chef et leur maître; ils avoient en lui une entiére confiance; toujours prêts à lui obéir et à le suivre par-tout. L'Empereur voyant un homme qui répondoit parfaitement à la haute opinion qu'on avoit conçue de son habileté, le nomma Commandant-général de la garnison, et lui assigna l'endroit des murailles

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

qui étoit le plus proche du palais, parce que c'étoit celui que les Turcs attaquoient avec plus de fureur. Afin de l'exciter lui et ses compagnons à se livrer sans réserve au secours de la place, il lui fit expédier des lettres patentes, par lesquelles il promit de lui donner la souveraineté de Chio, s'il obligeoit les ennemis à lever le siége.

LXXXVI. Courage qu'il inspire.

Constantin ne fut pas trompé dans le choix qu'il venoit de faire. L'espoir d'une si belle récompense et l'envie de se distinguer, firent faire des prodiges de valeur au brave Genois. Les assiégés, désormais animés par l'exemple des Vénitiens et des Genois, reprirent courage, aussi-tôt qu'ils eurent à leur tête Justinien. Sous sa conduite et ses ordres, ils alloient à l'ennemi sans craindre la mort, et comptoient presque sur la victoire. Ils firent des sorties très-à-propos, brûlerent les machines de guerre des infidéles, combattirent contr'eux le plus souvent avec succès, éventerent les mines par l'adresse d'un Ingénieur allemand qui étoit au service de Justinien, et étonnerent les infidéles par un courage héroïque.

LXXXVII. Ardeur à se défendre et à réparer les brêches.

Quelqu'heureux qu'ils fussent dans ces escarmouches, ils s'affoiblissoient insensiblement, et la perte d'un seul homme étoit pour eux une perte considérable. L'inégalité du nombre les dé-

termina à se renfermer dans la ville, pour ne combattre que du haut de leurs murailles. Lorsque l'ennemi en approchoit, ils l'accabloient de traits et de pierres. Leurs canons, qui furent parfaitement bien servis, portoient dix bales d'une livre chacune, qui perçoient les boucliers et les cuirasses, et faisoient un grand ravage parmi les Turcs qui accouroient au fossé en foule et sans ordre. Ceux qui ayant échappé s'avançoient jusqu'au pied des remparts, dans les endroits que le canon avoit entamés, et où ils croyoient monter à l'assaut, étoient percés de fléches, renversés de leurs échelles, et écrasés sous les pierres énormes qu'on leur jettoit. Ces combats ne finissoient qu'avec le jour, et les assiégés réparoient pendant la nuit les brêches de leurs tours et de leurs murailles. Le lendemain, Mahomet étoit tellement frappé de la grandeur et de la rapidité inconcevable de leurs travaux, qu'il avoua plusieurs fois, que quand mille et mille Prophêtes lui auroient assuré la possibilité de ce qu'il voyoit, il ne l'auroit jamais cru.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

LXXXVIII. Victoire de quatre navires sur la flotte des Turcs.

Les Grecs et leurs alliés remporterent peu de tems après une victoire sur la flotte Turque. Les assiégés attendoient avec impatience quatre grands navires nouvellement équippés dans l'isle de

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

Chio, trois aux dépens des Genois et la quatriéme aux fraix de l'Empereur. Le vent qui leur avoit été favorable pendant le trajet, cessa tout-à-coup, lorsqu'ils entrerent dans le Bosphore, ensorte qu'ils ne purent avancer. Mahomet en ayant été averti, donna ordre qu'on les lui amenât sur le rivage, et il s'y transporta avec une grande partie de sa cavalerie. Toute sa flotte animée par sa présence, se réunit aussi-tôt, pour attaquer les quatre navires. Tandis que les Infidéles manœuvroient aisément sur leurs galéres à force de rames, et se tournoient à leur gré pour donner l'assaut par plusieurs endroits, les Chrétiens combattoient de pied ferme sur le tillac, et tiroient à coup sûr de haut en bas. Leur canon, qui frappoit à coup sûr et de près sur cette multitude confuse de petits vaisseaux qui s'embarrassoient mutuellement, y faisoit un horrible ravage. Ce spectacle mit le Sultan en fureur. Ecumant de rage, criant de toute sa force, et ne se possédant plus, il poussa son cheval jusques dans la mer pour arrêter les galéres qui fuyoient et les faire retourner au combat; il alla si avant, sans sçavoir ce qu'il faisoit, qu'il se mit en danger d'être noyé. Les quatre navires avoient ainsi combattu depuis midi jusqu'au coucher du soleil, lorsqu'il s'é-

leva heureusement un vent du Sud qui enfla leurs voiles et les fit entrer dans le port aux acclamations de toute la ville, qui avoit été témoin, de dessus les murailles, de leur danger et de leur victoire. Elle fut d'autant plus éclatante, que les vainqueurs n'y eurent point de soldats tués, mais seulement quelques braves Genois blessés, qui moururent avec la consolation d'avoir donné leur vie en combattant contre les ennemis de la Croix. On sçut au contraire, quelque tems après, que ceux-ci avoient perdu plus de douze mille hommes dans cette action.

Constantin Dracosès. An de N. S. 1453.

LXXXIX. Vengeance de Mahomet sur son amiral.

Mahomet outré de rage frappoit la terre du pied; et levant les yeux vers le ciel, il vomissoit mille blasphêmes contre le Dieu des Chrétiens. Ayant fait venir l'Amiral de sa flotte, il le fit étendre à terre par quatre bourreaux, le frappa cruellement avec une baguette d'or qui lui servoit de bâton de commandement, et l'auroit fait expirer sous les coups, si les Grands de sa Cour ne l'avoient supplié de lui accorder la vie. Il y consentit; mais il le dépouilla de tous ses biens, qu'il fit distribuer aux Janissaires. Cet Officier étoit Bulgare de nation, et se nommoit Palda, ou Baltogle. Il avoit été esclave d'Amurat et s'étoit fait circoncire pour embrasser la religion de Mahomet.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

Quatre ans auparavant il avoit exercé d'horribles pirateries dans l'isle de Lesbos.

XC. Il fait porter ses vaisseaux par terre.

La perte que le Sultan venoit d'essuyer, et le mauvais succès du siége n'étoient pas encore ce qui le touchoit le plus. Son grand chagrin étoit de voir que ses vaisseaux ne pouvoient entrer dans le port, dont l'accès leur étoit fermé par deux chaînes énormes qui ne s'abaissoient qu'au gré des habitans; et de voir en même-tems que les brêches que son artillerie faisoit, étoient réparées toutes les nuits avec une promptitude inconcevable, ce qui faisoit évanouir ses espérances. La douleur qu'il en ressentoit, lui fit concevoir le plus grand dessein qui eût peut-être jamais été formé en ce genre. Il imagina de faire pratiquer un chemin au travers des montagnes, depuis le rivage du Bosphore, en passant derriére Galata, jusqu'à la pointe du Golfe ou l'extrêmité du port, ce qui faisoit un circuit et un trajet de deux lieues. Cette entreprise ayant été exécutée contre toute espérance, il fit transporter da s une nuit soixante et dix vaisseaux et quatre-vingt galéres à l'autre extrêmité du port, à force de chevaux, de machines, et de bras.

Les Grecs voyant le lendemain le grand bassin de leur port rempli des

vaisseaux ennemis, ne sçavoient s'ils devoient croire leurs propres yeux. Le peuple se regardant comme la victime certaine d'un vainqueur barbare et irrité, vouloit se rendre sans différer, espérant que sa soumission toucheroit Mahomet. Ce parti auroit prévalu, sans la fermeté de l'Empereur. Après avoir appaisé le peuple autant qu'il fut possible, il exhorta ceux qui portoient les armes à ne pas perdre courage. Comme le siége changeoit alors de face, il changea aussi la disposition des postes, retranchant des Corps-de-garde, qui étoient de côté du port et du continent; et de peur que les troupes auxiliaires qui étoient dans la ville, ne murmurassent de ce qu'on ne les payoit pas, il prit une partie des ornemens sacrés dont on pouvoit se passer pour le sacrifice, et les leur distribua pour ce qui étoit dû depuis que les finances avoient manqué dans les coffres de l'épargne. Mais en les recevant de la main des Ecclésiastiques, il promit solemnellement d'en rendre quatre fois la valeur, si Dieu lui conservoit l'Empire.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N.S. 1453.

XCI. Constantin appaise le peuple et la garnison.

Ses soins, sa vigilance, ses exhortations eurent un heureux effet et firent oublier le péril. Ceux qui furent mis dans les postes les plus dangereux y signalerent leur courage; et les autres qui en occupoient de moins périlleux,

XCII. Projet sur la flotte des Turcs manqué.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

leur portoient envie, et ambitionnoient leur sort. Un brave Vénitien, nommé Coque, forma le projet d'aller mettre le feu aux galéres des Turcs; il en parla à l'Empereur, et lui exposa la maniére dont il devoit exécuter son dessein. Constantin lui donna de grands éloges, et lui permit de choisir ceux qu'il voudroit pour le seconder. Quoiqu'on n'eût communiqué cette entreprise qu'aux Chefs de la garnison, qui en parlerent à un petit nombre de personnes, quarante jeunes hommes, avides de gloire, allerent s'offrir à Coque pour partager avec lui l'honneur de cette action. Ils convinrent d'aller sur trois galéres à la faveur des ténébres, jetter des torches allumées dans les galéres de l'ennemi, au même instant en différens endroits. Le projet fut bien concerté. Mais un malheureux domestique Genois, témoin des mesures que l'on avoit prises, en alla instruire le Sultan, et ce Prince fit arrêter les trois galéres dans le tems qu'elles s'avançoient vers la flotte. Le lendemain il condamna les quarante jeunes hommes à être égorgés sur le bord des fossés de la ville, sous les yeux de la garnison. Constantin, par représailles et pour venger leur mort, fit pendre sur les murailles deux ceus soixante Turcs, qu'on avoit faits prisonniers de guerre.

Constantin Dracosès. An de N. S. 1453.

Le mauvais succès de cette entreprise eut d'autres suites funestes. Il mit la division entre les Vénitiens et les Genois, déjà ennemis depuis long-tems. Ceux-ci accusoient les autres d'avoir conçu un projet téméraire, et d'avoir manqué de conduite dans l'exécution. Les Vénitiens leur reprochoient au contraire d'avoir eu parmi eux un sujet assez perfide, pour vendre aux Infidéles ses alliés, ses freres, et la cause de la religion. D'autre part l'Amiral, ou grand Duc Notaras, qui commandoit du côté de la mer, eut de grands démêlés avec Justinien, chef de la garnison. On en vint aux reproches et aux injures, et peu s'en fallut que les Grecs ne prissent les armes contre les Genois dans le sein de la ville. Mais l'Empereur appaisa les esprits, en leur représentant que c'étoit trop pour leur malheur, d'avoir un Siége à soutenir, sans exciter une guerre au-dedans. Quoique les hostilités eussent un peu cessé pendant quelques jours, le menu peuple murmura hautement des incommodités, et sur-tout de la faim qu'il commençoit à souffrir; parce que l'Empereur s'obstinoit à vouloir conserver la place, et que lui seul y avoit intérêt. On lui faisoit ces durs reproches en particulier, en public, dans les rues, sur les murailles; et ce qui lui causoit

XCIII. Divisions dans la ville.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

plus de chagrin, c'est qu'il n'eût osé punir un seul de ces mutins, sans s'exposer à soulever toute la ville contre lui.

XCIV. Constantin offre la paix.

Pour étouffer ce germe de sédition qui commençoit à s'élever, Constantin voulut convaincre le peuple que sa conduite étoit sans reproches. Premiérement il fit distribuer des vivres en abondance à ceux qui se plaignoient; ensuite il envoya des ambassadeurs à Mahomet, pour lui demander la paix, en offrant de lui payer tel tribut qu'il voudroit imposer, pourvu qu'il lui laissât la ville, et qu'il lui accordât sa protection, comme un Souverain est intéressé à protéger ses tributaires.

XCV. Mahomet la refuse.

Jamais l'Empire n'avoit fait une proposition aussi humiliante. Cependant elle ne contenta pas Mahomet. « Il est » trop tard, répondit le fier Sultan, et » le siége est trop avancé pour que je » me retire. Je prendrai la ville ou j'y » périrai. Si néanmoins vous voulez en » sortir de vous-même, je vous céde» rai tout le Pélopenese; je donnerai » d'autres Provinces à vos freres, et » nous vivrons tous dans une union » sincére et perpétuelle. Mais si je prens » Constantinople de force, je suis ré» solu d'exercer sur ses habitans tous » les droits de la victoire. Je vous fe» rai tous passer au fil de l'épée, vous,

» et les grands de votre Cour ; j'envo-
» yerai le peuple en captivité ; j'aban-
» donnerai tout au pillage.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

Cette fiére et cruelle réponse produisit un effet tout contraire à celui que le Sultan s'étoit imaginé. Constantin n'ayant plus d'espérances tira des forces de son désespoir. Il prit la généreuse résolution de s'ensévelir sous les ruines de sa capitale, et de mourir dans la pourpre. Peu s'en fallut qu'un si noble désespoir ne fût couronné d'un heureux succès. Vers le milieu du mois de Mai, il s'étoit répandu un bruit sourd parmi les Turcs, qu'une puissante flotte des Princes Chrétiens, et une armée formidable d'Allemans et de Hongrois, sous la conduite du célébre Jean Huniade, venoient fondre sur eux. Rébutés d'ailleurs d'avoir donné tant d'assauts inutiles, ils furent saisis tout-à-coup d'une terreur panique, et demanderent qu'on levât le siége sur-le-champ : ils s'emporterent violemment contre Mahomet, qu'ils disoient être autant leur ennemi que les Chrétiens même.

XCVI. Murmure de ses troupes.

La fermeté de Mahomet ne fut point à l'épreuve de ces murmures et des menaces de son armée. La tristesse s'empara de son esprit ; il ne sçavoit s'il devoit se retirer ou forcer ses troupes à continuer la guerre ; et il appréhendoit qu'en les obligeant à combat-

XCVII. Ali l'exhorte à lever le siége.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

tre, elles ne tournassent ses armes contre lui dans le fort de l'action. Ali Bassa, le chef de son conseil, et qui favorisoit secrettement les Chrétiens, le confirma dans ces craintes. Il affecta un air triste et embarrassé; il paroissoit plus craindre les troupes que l'ennemi. « Je » vous ai toujours annoncé, dit-il au » Sultan, ce qui nous arrive aujour» d'hui; je prévoyois la résistance in» vincible que nous trouverions devant » cette Place; c'est ce qui me portoit » à vous détourner d'en faire le siége. » Vous voyez que ce peuple, plus ja» loux de sa liberté que de sa vie, rend » nos attaques et nos efforts inutiles, » et qu'il répare promptement toutes » ses pertes. Que sera-ce, quand il se » verra secondé par les deux armées » qui vont arriver? Contentez-vous » des offres que Constantin vous fait, » de se rendre votre vassal et votre » tributaire. Les Grecs, désormais vos » Sujets, ne pourront pas dire que la » crainte ou la foiblesse vous ont fait » renoncer au dessein que vous aviez » formé de les réduire. Ils auront » acheté votre retraite par tout ce qu'ils » ont de plus cher, ils seront subju» gués; ils ne pourront vous disputer » la victoire.

XCVIII. Zagan l'en détourne.

Zagan-Bassa au contraire, inspiré par la jalousie qui l'animoit contre Ali, parut

parut indigné de ce qu'on pensoit à lever le siége. « Seigneur, dit il au Sultan, qui de nous auroit pu s'attendre au changement fatal que nous voyons ? Alexandre n'eut jamais votre courage ni vos forces, et vous allez rendre inutiles ces deux avantages, qui pourroient vous soumettre l'univers. Vous vous rebutez des délais de la victoire qui veut rendre vos trophées plus éclatans. Une lumiére que la seule disposition des astres a fait briller pendant trois nuits sur la ville que nous assiégeons, vous épouvante comme le plus simple de vos soldats. On vous effraye par le fantôme chimérique des armées d'Italie et de Pologne. Eh, ne sçavez-vous pas que les Princes dont on nous menace, sont en guerre les uns avec les autres, et assez occupés à défendre leurs propres Etats ? Ne craignez pas qu'ils veuillent se sacrifier pour les Grecs, à qui ils ne sont que foiblement attachés. Mais quand ils viendroient, que feroient ils contre une armée telle que la vôtre ? Au reste, ils ne sont point arrivés. On ne les a pas encore vus ; ainsi rien ne doit troubler une aussi grande ame que la vôtre. Rappellez donc, Seigneur, cette bravoure dont la nature vous a doué. Je ne vous demande

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

» plus qu'un dernier effort ; faites agir » toutes vos troupes ; commencez dès » demain à donner un assaut général, » et ne doutez pas que la victoire ne » couronne vos armes. »

XCIX. Mahomet suit son avis et anime les soldats.

Toutes les impressions que les remontrances d'Ali avoient faites sur l'esprit de Mahomet, furent dissipées par le discours de Zagan. Le Sultan, qui n'étoit plus retenu que par la crainte de se rendre méprisable en levant le siége, se sentit une ardeur qu'il n'avoit point encore éprouvée. Il assembla ses Janissaires, et les envoya dans tous les quartiers du camp annoncer aux soldats, que la fin de la guerre et de leurs travaux étoit venue ; qu'il ne leur restoit plus qu'un dernier coup à porter pour en recueillir le fruit ; qu'il n'étoit plus difficile de prendre une place ouverte de tous côtés ; qu'il leur en abandonnoit toutes les richesses ; qu'il n'en vouloit que l'enceinte et les maisons ; et que celles-ci serviroient encore à les recevoir après leur triomphe. Il les exhorta à soutenir la gloire de la nation, leur remit devant les yeux les célestes délices que la loi du grand Prophête promet à ceux qui tombent sous l'épée de ses ennemis, et promit par serment de ne jamais réclamer le butin que chaque soldat feroit dans le pillage de la ville.

En même-tems il ordonna un jeûne public de vingt-quatre heures, pendant lesquelles chacun se purifieroit sept fois, suivant la pratique de la religion Mahométane, et il les assura qu'après cette préparation, ils seroient maîtres de Constantinople dans trois jours. Jamais on ne vit de changement plus prompt et plus grand que celui qui se fit dans l'armée de Mahomet après qu'il en eut ranimé le courage. Tout le camp retentit aussi-tôt de cris de joie, et l'on n'entendit par-tout qu'une multitude de voix confuses, qui répétoient sans cesse ces paroles barbares : *Illalla, illalla, Mahomet Russolalla;* c'est à-dire, Vive Dieu éternel, et Mahomet son serviteur.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

C. Il ordonne un jeûne public.

CI. Désolation des assiégés.

Lorsqu'on eût appris à Constantinople la cause de ces clameurs, et pourquoi chaque Turc avoit mis des lumiéres sur sa tente, la désolation y fut générale. L'Empereur, aussi frappé que le peuple, ordonna des priéres publiques et une procession générale dans les principales Eglises de la ville, pour fléchir la colére de Dieu et implorer son secours contre la fureur des Infidéles. Il appella ensuite au Palais les chefs de la garnison et les Officiers, et les exhorta, par les motifs les plus pressans, à ne pas craindre d'exposer leur vie pour la défense d'une ville, dont

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

les malheurs rejailliroient sur la religion. Il s'attacha à leur faire comprendre que le Dieu des armées dispose de la victoire selon son bon plaisir ; qu'il sçait mettre en fuite les plus redoutables légions, et faire triompher le petit nombre qui combat pour lui, et qui met toute sa force et sa confiance dans son bras tout-puissant. Enfin il les conjura de garder principalement le bon ordre, l'obéissance et la subordination, qui n'étoient pas moins nécessaires que le courage et la valeur.

CII. Disposition des troupes.

Quelques larmes, que l'excès de la douleur plutôt que la timidité arracha à l'Empereur, attendrirent toute l'assemblée. La plupart de ceux qui les virent couler ne purent retenir les leurs. Le palais retentit de gémissemens et de tristes adieux. Tous s'embrasserent comme des hommes qui vont à une mort certaine ; ils se demanderent pardon les uns aux autres, et se promirent d'oublier leurs biens, leurs maisons, leurs femmes et leurs enfans, pour se livrer sans réserve à la défense de la patrie ; ils allerent ensuite à la grande église, précédés de l'Empereur, pour faire une sainte violence au ciel, en mêlant leurs voix et leurs instances, et en se fortifiant par la participation des saints mystéres.

CIII. Le Sultan se met en marche.

Comme on sçavoit que les Turcs devoient donner l'assaut général le len-

demain 29 de Mai, qui étoit le mardi d'après la Trinité, jour auquel les Grecs célébroient la fête de tous les Saints, on marqua les postes dès la veille, et on fit une garde exacte toute la nuit, de peur d'une surprise. Mahomet prit en effet ce tems pour faire préparer les échelles et les autres machines de guerre, et pour se mettre en marche. Ce Prince, monté sur un cheval Turc au milieu de ses dix mille Janissaires, s'avança vers l'endroit des murailles, qui étoit entre la porte d'Andrinople et la porte Caligaire, ou des cordonniers. Il étoit suivi de cent mille Spahis ou cavaliers, qui s'étendoient derriére lui à peu de distance, pour soutenir l'infanterie, dont cinquante mille hommes étoient à sa droite, et autant à sa gauche. Zagan d'un autre côté avoit rangé la flotte dans les endroits qui lui avoient paru les plus foibles.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

CIV. Il fait donner le premier assaut par les plus foibles.

Tout étant ainsi disposé, le Sultan fit commencer l'attaque sur les trois heures du matin, sans trompettes, et par un simple signal, dont on étoit convenu. Il envoya d'abord à l'assaut les plus mauvaises troupes de son armée, se souciant peu qu'elles fussent taillées en piéce, pourvu qu'elles vinssent à bout de fatiguer les assiégés, d'épuiser leurs ressources, et d'émousser leurs

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

lances. Il prévoyoit encore que ces victimes infortunées faciliteroient le chemin aux soldats qui viendroient après elles; que leurs corps rempliroient le fossé qui étoit au pied des murailles, et que leurs cadavres entassés les uns sur les autres donneroient de l'avantage pour atteindre plus aisément au Parapet.

CV. Ils y périssent tous selon son projet.

Ce projet réussit comme le Sultan l'avoit conçu. On contraignoit ces malheureux à coups de bâton et de cimeterre d'aller à l'assaut, et de monter sur les échelles qu'on leur faisoit planter par force. La crainte d'une mort certaine dont ils étoient menacés par les Turcs, leur faisoit affronter plus par désespoir et par nécessité que par courage, celle qu'ils voyoient devant leurs yeux, et qui les attendoit sur leurs échelles ou sur les murailles, si on leur donnoit le tems d'y arriver. Mais aucun ne put y parvenir. Accablés sous une décharge continuelle de traits, de lances, de piques, et de pierres énormes qui brisoient les échelles et assommoient ceux qui étoient en bas, et de feux grégeois que l'on jettoit dans des pots ou avec de longues sarbacanes d'airain, ils périrent tous dans cette premiére attaque qui dura deux heures.

CVI. Seconde attaque.

Quoique les assiégés eussent repoussé avec tant de succès le premier assaut,

Mahomet se flattoit qu'ils auroient du moins perdu une partie de leurs forces, et que fatigués d'avoir donné si long-tems sur la plus vile partie de son armée, ils ne seroient plus en état de combattre contre ses meilleurs soldats. Au lever du Soleil, il fit donner tout-à-coup le signal au son d'une infinité de tambours, de timbales, et d'autres instrumens, dont les Barbares se servent à la guerre. On fit en même-tems une décharge de toute l'artillerie, pour écarter ceux qui étoient sur les murailles, et aussi-tôt après, les meilleures troupes de l'armée poussant des cris effroyables, coururent avec fureur partout où le canon avoit fait brêche. On ne peut imaginer plus d'ardeur que l'on en vit dans cette seconde attaque. Mahomet couroit lui-même dans les rangs sur son cheval de bataille, l'épée à la main, et les yeux étincellans d'un feu qui donnoit tout ensemble de la terreur et du courage. Non content de soutenir et d'animer du geste et de la voix, il avoit chargé les Janissaires de frapper tous ceux qui ne montreroient pas assez d'ardeur, de menacer de mort ceux qui reculeroient d'un pas, et de promettre en son nom de grandes récompenses à ceux qui monteroient les premiers sur la muraille pour y arborer le Croissant. Les Bassas, animés ou

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

par la crainte ou par l'espérance, ou par l'amour de la gloire, paroissoient autant de rivaux de leur maître. Ils se signaloient chacun dans leur quartier, et affrontoient le péril avec la plus fiére intrépidité. Les soldats de leur côté firent au-dela de ce qu'on en pouvoit attendre. Les uns grimpoient à la faveur des ruines des murailles à travers une grêle de flêches, de feux, de boulets, de dards et de pierres qui tomboient sur eux. Les autres parvenoient jusqu'au haut des échelles, et là se battoient contre les assiégés, qui les renversoient à grands coups de piques. Ceux-ci montoient sur les épaules de leurs compagnons, pour atteindre à la brêche; plusieurs se jettoient à corps perdu du haut des tours, des béliers et des corbeaux sur les remparts.

CVII. Les assiégés y sont vainqueurs.

Mais la vigueur incroyable des assiégés l'emporta sur toute la fureur des barbares. Toute la ville étoit occupée à les secourir; les femmes et les enfans leur apportoient des pierres, des solives, des barres de fer, pour jeter sur les assiégeans; leur canon tiré à propos sur les endroits où les Turcs étoient en plus grand nombre, y faisoit des ravages affreux; et ceux qui se flattoient d'avoir gagné le haut des murailles, en étoient aussi-tôt précipités. Après avoir ainsi combattu deux heures comme à

la premiére attaque, au travers d'un nuage de poussiére, de flêches et de fumée, dont le ciel étoit obscurci, les Turcs furent contraints de céder, malgré les cris et les menaces du Sultan, qui étoit furieux de les voir reculer pour prendre haleine. Alors, les Grecs se croyant déjà sûrs de la victoire, pousserent de grands cris de joie, et rendirent graces au ciel qui avoit si favorablement secondé leurs efforts. L'Empereur monta promptement à cheval, et courut entre les deux enceintes, pour exhorter les siens à tenir ferme jusqu'au dernier moment. Il les assura que Dieu combattoit pour eux, et que l'ennemi vaincu par leur constance, commençoit à se retirer.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

CVIII. Lâche retraite de Justinien.

Il le croyoit ainsi, ne prévoyant pas le funeste accident qui devoit bientôt changer ces premiers mouvemens de joie en désolation, et lui ravir la couronne et la vie. Tandis qu'il parloit aux soldats, Justinien, son Commandant-général, qui avoit jusqu'alors fait des prodiges de valeur, reçut en même-tems deux coups de flêche. Justinien appercevant ses armes ensanglantées, pâlit, s'arrêta, et perdit en un instant ce courage et cette ardeur, qui l'avoient fait regarder comme un héros. Il abandonna lâchement son poste, et se retira sans mettre personne à

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

sa place pour commander en son absence. Les soldats demeurés sans chef, s'imaginerent que tout étoit perdu, puisque Justinien les avoit quittés ; la frayeur les saisit, ils ne font qu'une molle résistance ; quelques-uns commencent à tourner le dos. L'Empereur survient, et apprend avec une extrême douleur, la cause d'un si grand désordre. Il court après Justinien ; il le prie, il le sollicite, il le conjure de retourner sur la muraille, pour rendre aux soldats le courage et l'ardeur que sa retraite leur avoit fait perdre. Mais il ne put l'empêcher de passer à Galata, où il mourut peu de jours après, moins de ses blessures, que de honte, et de désespoir.

CIX. Un Janissaire ranime les Turcs.

Le mal que son absence avoit causé fut sans reméde, et c'étoit malheureusement dans l'endroit que les Turcs attaquoient avec plus de furie. Ils ne furent pas long-tems à s'appercevoir du trouble et de l'affoiblissement des assiégés. Un janissaire d'une taille énorme et d'un grand courage fit remarquer ce qui se passoit sur le rempart ; il engagea trente de ses compagnons à le suivre, les assurant qu'ils ne trouveroient plus la résistance qu'on avoit éprouvée jusqu'alors. Il monta le premier à l'escalade, et fut renversé par une grosse pierre. Quoiqu'il n'eût plus la force de

se relever, et qu'il fût percé de plusieurs coups, il ne cessa jusqu'au dernier soupir d'animer ses compagnons, et de menacer des yeux et de la main ceux qui combattoient contr'eux. Dix-huit autres eurent le même sort que lui; mais le reste de cette troupe de déterminés s'empara d'un Bastion, et y planta les enseignes Ottomanes.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

CX. Constantinople est prise d'assaut.

Les Turcs forcerent presqu'en même tems les principaux endroits des murailles. Le cri de triomphe que pousserent les Janissaires maîtres du Bastion, glaça le sang des assiégés, et remplit d'une ardeur inconcevable toute l'armée des infidéles. Ils accoururent au chemin que les vainqueurs leur avoient tracé, et qu'ils leur tenoient ouvert; il y apporterent autant d'échelles que l'espace en pouvoit tenir, et monterent en foule sur le rempart. Dans un instant le bruit de leur victoire se fit entendre de poste en poste jusqu'au Port. Zagan-Bassa qui y commandoit, reprocha aux siens de n'avoir pas le même courage que les troupes de terre. Animés par ces reproches, ils allerent à l'ennemi avec fureur; ils y trouverent moins de résistance qu'auparavant; ils délogerent la garnison de la Courtine qu'ils attaquoient, et arborerent sur une tour voisine les drapeaux du Sultan, entre neuf et dix heures du matin.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

Les Turcs entrant de toutes parts par les brêches, taillerent en piéces le peu de soldats qui résistoient encore. L'Empereur, outré de voir les autres se réfugier dans la ville, retourna à la brêche principale qui étoit près de la Porte de Saint-Romain. Là, accompagné d'un petit nombre de Seigneurs et de gardes fidéles, il n'écoute que son désespoir; il se jette l'épée à la main au travers des ennemis; il voit tomber à ses côtés François Tolede que les historiens de son tems comparent au grand Achille, Théophile Paléologue qui déclara ne vouloir pas survivre à la prise de Constantinople, enfin le brave Jean de Dalmatie qui avoit fait par-tout des prodiges de valeur. Constantin, demeuré seul, et tout couvert de son sang, ne cherchoit plus que la mort, de peur de tomber vif entre les mains des Infidéles. Il s'écria par un de ces mouvemens naturels qu'une douleur telle que la sienne rend excusable : « *Ne se trouvera-t-il pas un chrétien, qui m'ôte le peu de vie qui me reste !* » A l'instant, continue Ducas, qui l'avoit appris des Turcs même, un Turc lui décharge un coup de sabre sur la tête, dont il le crut mort, mais qui ne lui avoit coupé que la moitié du visage. Un autre, qui ne le connoissoit pas plus, lui porta un second coup, sous lequel expira ce

CXI. Mort glorieuse de l'Empereur.

Prince, véritablement grand, magnanime, religieux et digne d'un meilleur sort. Il étoit alors, dit Phranzès, dans la 50e. année de son âge, dont il àvoit régné trois ans et sept mois.

CONSTANTIN DRACOSÈS An de N. S. 1453.

CXII. Sac de la ville.

Après sa mort, l'armée de terre se jetta dans la ville par toutes les portes de la seconde enceinte, tandis que la flotte y entroit du côté du port. Constantinople fut durant trois jours exposée à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut par des barbares dont la férocité naturelle étoit irritée par l'opiniâtreté d'une résistance qui leur avoit coûté beaucoup de sang. Mahomet qui vouloit conserver la ville pour en faire le siége de son Empire, avoit tout permis, excepté d'y mettre le feu. Les écrivains ont appliqué à ce sujet ce que les Prophêtes avoient raconté des malleurs et des prophanations de Jérusalem; il y eut plus de quarante mille personnes tuées, et environ soixante mille chargées de chaînes, et vendues comme esclaves.

CXIII. Prophanation de l'Eglise de Ste. Sophie.

Après que les vainqueurs furent rassasiés de carnage, ils penserent à satisfaire leur avarice. La plupart coururent d'abord aux églises, où ils s'imaginoient qu'on avoit caché des trésors. Ceux qui allerent à celle de Sainte-Sophie, la trouverent fermée, et ils en briserent les portes à coups de hâche. Ils furent

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

extrêmement surpris de la voir remplie d'une infinité de personnes qui s'y étoient retirées, comme dans un asile inviolable. Avant que de porter la main sur les vases et les ornemens sacrés, ils égorgerent les premiers qui se présenterent à eux. Ensuite ils arracherent les autres avec violence du lieu saint, et les lierent deux à deux, pour les traîner au camp, dans l'espérance d'en tirer de grosses rançons.

CXIV. Mahomet fait mourir Notaras avec quelques autres.

Mahomet lui-même cherchoit l'argent avec autant d'avidité que ses soldats, quoiqu'il eût juré qu'il ne vouloit pour sa part que la ville seule. Sçachant que le Duc Notaras, Amiral des Grecs, qui avoit échappé au carnage, étoit un des plus riches de sa nation, il le fit menacer de mort, et l'obligea à venir le reconnoître pour son vainqueur et pour son souverain. Notaras crut qu'il appaiseroit sa colére, s'il alloit se jetter à ses pieds; il y vint en effet, et lui presenta ses deux fils avec un trésor immense en or, en pierres précieuses et en perles, qu'il avoit caché dans son Palais. Mais ce Prince lui fit les plus sanglans reproches. « Malheureux, lui dit-il, est-ce à toi de me donner ce que je tiens uniquement de Dieu? Lorsqu'il m'a mis en possession de Constantinople, il m'a donné ses habitans et les richesses

» qu'elle contient. Si tu m'avois offert » ce trésor avant que je l'eusse acquis » par ma victoire, j'aurois été sensible » à ta générosité. Mais comment me » l'aurois-tu apporté, toi qui l'as re- » fusé à l'Empereur dans ses plus pres- » sans besoins, et lorsque tu l'enga- » geois à ne pas accepter mes proposi- » tions de paix. Je le prens toutefois, » parce qu'il m'appartient; mais je ne » veux ni de toi ni de tes enfans, par- » ce que vous ne me seriez pas plus » attachés que vous l'avez été à votre » maître. » Après avoir ainsi traité ce zélé schismatique, qui avoit dit tant de fois qu'il aimoit mieux être soumis aux Turcs qu'au Pape des Latins, il le fit traîner en prison, et ordonna le lendemain qu'on lui tranchât la tête, et à ses deux fils dans la plus grande place de la ville. Il condamna au même supplice la plupart des grands de l'Empire et des personnes de qualité, qu'il retira des mains de ses soldats, moyennant des rançons.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

CXV. Traitement fait au corps de l'Empereur.

Il ne manquoit pour mettre le comble à ces barbaries, que d'outrager les morts, et Mahomet le fit sur le plus illustre d'entr'eux. Il donna ordre que l'on cherchât le corps de l'Empereur, et qu'on le lui apportât. Les plaies qu'il avoit reçues au visage, et qui l'avoient entiérement défiguré, furent

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

cause qu'on eut beaucoup de peine à le distinguer parmi les morts. Cependant un soldat le reconnut aux aigles d'or qui étoient brodées sur sa chaussure de pourpre. Le Sultan commanda qu'on lui coupât la tête, et qu'on la mît au haut de la colonne de l'Augusteon, où elle demeura jusqu'au soir. Ducas ajoute qu'on en ôta la peau, qu'on la remplit de paille, et qu'on la porta comme un trophée aux princes des Perses, des Arabes et des Turcs d'Orient, pour les intimider. Mais Phranzès ni Léonard de Chio ne rapportent point ces circonstances, quoique l'un et l'autre fussent alors à Constantinople. Le premier dit au contraire que Mahomet fit inhumer le corps de Constantin d'une maniére honorable, et qu'il chargea des Chrétiens de ce soin.

XCVII. Le Sultan repeuple Constantinople.

La politique avoit plus de part à cette action, que l'humanité et la religion. Après avoir fait couler le sang dans les rues et les places de Constantinople, permis que l'on pillât les Eglises, et profané lui-même celle de Sainte-Sophie, en immolant sur l'autel un bélier à Apollon et à Bacchus, pour la dédier ensuite au culte de son Prophête, il fit réflexion que voulant établir le siége de son Empire dans cette grande ville, jamais il n'y attireroit les Grecs, s'il continuoit à la désoler.

Ayant donc fait cesser les désordres que son armée commettoit depuis trois jours, il rendit la liberté à la plupart des captifs, qu'il renvoya dans leurs maisons, et obligea ceux qui s'étoient retirés avant le siége, ou qui s'étoient sauvés après la prise de la ville, d'y revenir, en leur promettant sa protection. Quelques années après, lorsqu'il eut détrôné l'Empereur de Trébisonde, il transporta les habitans du pays, et d'un grand nombre d'autres villes, à Constantinople; ensorte qu'elle fut bientôt repeuplée.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

CXVIII. Il fait nommer un Patriarche.

Mais comme les Chrétiens qui y étoient rentrés, montroient beaucoup d'horreur pour le Mahométisme, et qu'il y avoit sujet d'appréhender une sédition, si on avoit voulu les contraindre à l'embrasser, le vainqueur crut pouvoir se dispenser du précepte de l'Alcoran sur ce point. Il feignit de vouloir les traiter favorablement, en leur permettant le libre exercice de leur religion. Ayant appris que le siége Patriarcal étoit vacant par la rénonciation volontaire du pieux Grégoire Protosyncelle, qui s'étoit retiré à Rome pour éviter la fureur des schismatiques, il ordonna qu'on en mît un autre à sa place, et que la nomination se fît à la maniére accoutumée. Les Grecs oubliant la régle des anciens ca-

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

nons, se conformerent à l'usage qui s'étoit introduit depuis peu de siécles, de nommer à l'Empereur un sujet que les principaux avoient choisi par cabale, ou suivant les ordres du Prince. Quelques Evêques qui étoient aux environs de Constantinople, s'assemblerent avec un petit nombre d'Ecclésiastiques et des principaux citoyens, et élurent suivant les ordres de Mahomet le célébre Sénateur George Scholarius, le même qui s'étoit déclaré hautement pour la réunion au Concile de Florence. Mahomet qui aimoit les sçavans, l'avoit épargné dans le massacre, qu'il fit faire de plusieurs personnes de distinction, ayant sçu que c'étoit le plus habile et le plus éloquent d'entre les Grecs.

XCVIII. Il l'installe.

Comme c'étoit l'ancienne coutume que le nouveau Patriarche fût installé par l'Empereur, le Sultan voulut lui donner l'Investiture. Les Electeurs conduisirent le Sénateur George dans la grande salle du Palais Impérial, où Mahomet se rendit revêtu de ses plus riches ornemens, et accompagné des grands de sa Cour. Lorsqu'il fut monté sur une estrade couverte d'un tapis de pourpre, George prit sa place vis à-vis, sur un siége convert d'un drap d'or, et fut conduit par un des Visirs au pied du trône de Mahomet, devant

qui il se prosterna. Le Sultan lui mit en main le bâton pastoral, en prononçant ces paroles à haute voix : *La très-sainte Trinité qui m'a donné l'Empire, te fait par l'autorité que j'en ai reçue, Archevêque de la nouvelle Rome et Patriarche œcuménique.* Après la cérémonie, Mahomet reconduisit jusqu'à la porte le nouveau Patriarche, et ordonna aux Visirs et aux Bassas de l'accompagner à pied jusqu'à l'Eglise des douze Apôtres, qui avoit été assignée à George pour son Eglise Patriarcale. Ce Prélat étoit monté sur un cheval blanc richement caparaçonné. George obtint quelque tems après la permission de changer d'Eglise, et il alla demeurer dans celle de Notre-Dame, appellée Pammachariste, où il prit le nom de Gennadius.

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N.S. 1453.

XCIX. Il lui fait expliquer les principaux points de notre religion.

Ce fut là que Mahomet alla lui rendre visite, et que ce Prince le pria de lui expliquer les principaux points de la religion Chrétienne. Gennadius le fit avec tant de force et de solidité, que le Sultan en parut touché, et qu'il commença à traiter les Grecs avec plus de douceur. Il le pria même de rédiger par écrit tout ce qu'il lui avoit dit dans cet entretien, et l'on trouve cet ouvrage avec plusieurs autrés du même écrivain, dans la bibliothéque des Peres. Ce Patriarche n'oublia rien pour

CONSTANTIN DRACOSÈS. An de N. S. 1453.

engager son peuple à se réunir à l'Eglise des Latins. Mais voyant que ses écrits, ses remontrances et ses exhortations ne produisoient aucun fruit, il renonça, la cinquiéme année de son Pontificat, au gouvernement d'une Eglise rebelle, et se retira dans un monastére de Macédoine où il finit ses jours.

CXX. Fin de l'empire de Constantinople.

Telle fut la fin de l'Empire de Constantinople; cette ville célébre perdit son ancien lustre en passant sous la domination des infidéles. Ce triste et mémorable événement arriva l'an du monde 5457, ou, suivant les Grecs, 6961; de la fondation de Rome, 2205; de l'établissement de l'Empire Romain par Auguste, lorsqu'il fut reconnu par le peuple, 1470; depuis sa translation par Constantin, 1123; de l'Egire, 768; la septiéme année du pontificat de Nicolas V; la trente-troisiéme de Henri VI, roi d'Angleterre; la trente-deuxiéme de Charles VII, roi de France, et de J. C. 1453.

CXXI. Récapitulation.

L'étendue de l'Histoire Romaine depuis Romulus, ou même depuis l'arrivée d'Enée en Italie, la multitude et la variété infinie des événemens qu'elle renferme, nous engagent à mettre ici sous les yeux du Lecteur une légere récapitulation des faits, avec quelques réflexions. Nous y mon-

trerons succintement par quels moyens les Romains sont devenus les maîtres du monde, et comment leur grandeur et leurs forces sont tombées insensiblement, et comment leur empire est enfin devenu la proie des Barbares.

Enée, si l'on en croit l'histoire de ces tems reculés, échappé à la vengeance des Grecs, se réfugia dans le Latium, province d'Italie arrosée par le Tibre, avec douze cens hommes, ou six cens seulement, selon quelques Historiens. Latinus regnoit alors sur les peuples de cette contrée; il reçut humainement le Prince fugitif et lui donna sa fille Lavinie en mariage. Après la mort d'Enée, elle accoucha d'un fils posthume qui fut nommé Silvius, parce qu'il étoit né dans un bois; ce jeune Prince ne monta sur le trône des Latins qu'à la mort d'Ascagne, fils d'Enée et de Creuse, qui s'en étoit emparé. Après lui, treize rois, ses descendans, lui succéderent dans Albe, capitale du royaume. CXXII. Origine des Romains.

Romulus, l'un de ces descendans et reconnu pour le petit-fils de Numitor, forme des projets dignes de ses ayeux. Ce n'est plus un berger sans éducation; c'est un politique belliqueux qui jette les fondemens d'un Royaume et d'une République qui doit s'assujettir toutes les nations. Il trace avec le soc CXXIII. Fondation de Rome.

de la charrue l'enceinte d'une nouvelle ville. Rome ne se forme pas comme les autres villes par degrés ; elle attire d'abord l'attention par la sagesse de ses loix et de son gouvernement. Ses premiers habitans regardent Romulus comme le chef de la religion et de l'Etat. Ce Prince publie que Rome est un asile ouvert à tous ceux qui seront malheureux dans leur patrie, pour quelque raison que ce puisse être ; il ne demande que des hommes, et il est sûr de les plier bientôt à la justice et à l'équité.

CXXIV. Etablissement du Sénat.

La ville est en peu de tems si peuplée, qu'il faut mettre de l'ordre et de la distinction parmi ses habitans. Romulus les divise en trois classes ; il donne à chacune son temple, ses prêtres et ses magistrats. Il réunit les Tribus et les Curies sous un Tribunal commun, chargé d'examiner les contestations qui naissent parmi les citoyens, d'en juger une partie et de renvoyer les autres à la décision du Prince. C'est l'établissement du Sénat, composé de cent vieillards, les plus intégres et les plus considérables de la ville. Le peuple a droit d'assister aux délibérations qui regardent les affaires publiques, de proposer son avis, et souvent de l'emporter sur celui du Prince. Romulus avoit prévu qu'il ne

pourroit contenir des hommes aussi féroces et aussi prompts à se faire justice sans leur donner une certaine part au gouvernement. Mais faussement persuadé qu'un régne de trente-sept ans doit lui avoir acquis assez d'autorité sur eux pour les gouverner despotiquement, il veut décider de tout en maître, sans consulter le Sénat ni le peuple. Il voit bientôt l'un et l'autre s'élever contre lui; et les Romains, plus attachés à la liberté qu'à leur Prince, le font périr au milieu du Sénat.

CXXV. Fierté des Romains sous les Rois.

Effrayé par cette émotion générale, Numa Pompilius n'accepte la couronne qu'avec crainte. Instruit par les fautes et le malheur de Romulus, il consent à mettre des bornes à l'autorité souveraine; et recherchant l'amitié du peuple, il augmente son amour pour l'indépendance. Ses successeurs portent le nom de Rois, sans avoir les priviléges de la royauté. Tullus Hostilius n'ose ni condamner ni absoudre Horace; ce Romain comblé tout-à-la-fois de gloire pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, est jugé par le peuple. Servius Tullius délibere s'il n'abdiquera pas le trône, pour ériger l'Etat en République. Tarquin, le septiéme Roi de Rome, prend un pouvoir despo-

tique ; mais loin de faire plier un peuple farouche et inflexible, il en irrite la fierté, s'en attire la haine, et mérite les noms odieux de Superbe et de Tyran; il est chassé de Rome par ceux-mêmes qu'il vouloit proscrire; et avec lui disparoît jusqu'au nom de la royauté, qui avoit subsisté 244 ans.

CXVI. République et Consulat. Quelque vive néanmoins que fût la passion de ce peuple pour sa liberté, il vit bien que Rome ne pouvoit se soutenir sans un chef qui présidât aux assemblées, qui eût le pouvoir d'y appaiser le tumulte, de recueillir les suffrages, de prononcer les jugemens, et de les faire exécuter. On choisit donc deux Sénateurs, à qui l'on donna le titre de *Consuls*, pour les avertir qu'ils étoient simplement les Conseillers de la République, chargés de veiller sur les intérêts des citoyens. La nécessité obligea d'étendre ce pouvoir. On leur accorda le droit de présider aux sacrifices en qualité de Chefs de la religion, de convoquer le Sénat, et d'y faire des loix. Ils avoient, comme les Princes, la robe brochée, la chaise curule ou d'ivoire, le bâton de la même matiére ; ils étoient précédés des Licteurs ; ils étoient les premiers de la République; mais la puissance étoit entre les mains du peuple. Ils n'a-

voient

voient pas le pouvoir de condamner à mort un citoyen ; chaque particulier pouvoit appeller de leurs jugemens à l'assemblée du peuple, comme à un tribunal supérieur, à qui seul il appartenoit de prononcer en dernier ressort. Malgré cette restriction, on ne vouloit pas que leur administration s'étendît au-delà d'une année, afin que se souvenant qu'après ce terme ils rentreroient dans l'ordre des Sénateurs et deviendroient simples particuliers, ils se comportassent avec humanité envers tout le monde.

A ces premiers magistrats, chefs de la justice, on en ajouta d'autres qui devoient partager avec eux le soin de la police et du gouvernement. C'étoient les Préteurs, chargés de protéger les veuves et les orphelins, de présider aux jeux publics, de convoquer le Sénat au défaut des Consuls. Comme les uns et les autres pouvoient quelquefois être absens de la ville, pour les affaires de la patrie, on créa des Proconsuls et des Propréteurs. Il appartenoit aux Censeurs de faire le dénombrement du peuple, et de lever le tribut que chaque particulier étoit obligé de fournir pour contribuer aux fraix communs de la République. Le devoir des Ediles étoit de veiller sur les mœurs et le luxe des femmes, CXXVII. Différens magistrats.

d'empêcher l'usure et la débauche, d'avoir soin des édifices publics et particuliers, de faire en sorte que les marchés fussent fournis de grains. Les tribuns du peuple furent institués pour prendre ses intérêts contre l'ordre des Patriciens, de peur qu'il n'en fût opprimé. L'office des Questeurs étoit d'informer des crimes qui se commettoient dans l'Etat, et d'en faire le rapport à l'assemblée publique.

CXXVIII. Amour des Romains pour la liberté.

Tels furent les magistrats, qui gouvernerent l'Etat romain, depuis l'abolition de ses Rois jusqu'à l'établissement de l'Empire. Les uns et les autres n'avoient été créés que pour soutenir les droits du peuple et procurer le bien de la patrie. L'amour de la liberté, la rudesse et l'austérité qui formoient le caractére de ces hommes étrangers et fugitifs, que Romulus avoit reçus de toutes parts pour peupler sa ville naissante, se conserva plusieurs siécles dans leur postérité. Le caractére propre d'un Romain étoit l'amour de la liberté. Brutus vit avec constance expirer ses deux fils accusés de favoriser le parti des Tarquins; et le dernier Brutus étouffe tous les sentimens d'humanité et de reconnoissance, pour tremper ses mains dans le sang de César, qui pensoit à rétablir la Royauté. Avant ce tyran débon-

naire, tous ceux qui avoient paru animés de l'esprit de domination avoient trouvé une résistance opiniâtre à leur ambition. On étoit en garde contre les bienfaiteurs même de la République, et contre ceux qui avoient vaincu les plus redoutables ennemis. Le peuple renonçant d'abord à la gloire et aux avantages de l'Etat, révoquoit les généraux qu'il voyoit trop aimés de la milice, plutôt que de se mettre au risque de voir porter la plus légére atteinte à sa liberté. C'étoit un trésor qu'il préféroit à tous les autres avantages.

CXXIX. Disposition à la guerre.

Il paroissoit cependant n'avoir rien plus à cœur que le succès de ses armes, et il avoit tout ce qu'il falloit pour les rendre victorieuses : des corps endurcis par la fatigue, des mœurs rudes et austéres, une ardeur inexprimable de la gloire, un courage intrépide, la persuasion qu'il n'entreprenoit que des guerres justes, la honte que l'on croyoit attachée à ne pas venger une insulte, le serment qu'on en avoit fait au commencement de la guerre, une fidélité inviolable à ses alliés, une soumission entiére aux ordres du général, le mépris des dangers, la ferme résolution de vaincre ou de mourir ; tout étoit pour les Romains un gage assuré de la victoire.

Après cela faut-il s'étonner s'ils ont vaincu les autres nations ? Il seroit plus étonnant qu'ils ne les eussent pas subjuguées. C'est ainsi qu'en jugeoit Pyrrhus, l'un de leurs plus cruels ennemis. De toutes les occupations auxquelles les hommes se sont attachés, les Romains ne pratiquoient que le labourage et la guerre. Les arts mécaniques qui n'avoient point de rapport à ces deux professions étoient ignorés à Rome, ou abandonnés aux esclaves et aux étrangers. Tous les Romains, sans excepter les premiers de la République, étoient laboureurs, et tous les laboureurs étoient soldats; c'étoit à la charrue qu'on alloit prendre les généraux qui devoient commander les armées. On entroit dans le service dès l'âge de dix-sept ans, et l'on n'en étoit dispensé qu'à cinquante. On ne vouloit dans les troupes ni esclaves, ni affranchis, ni inconnus, ni enfans, ni vieillards, ni comédiens, ni ceux que l'on retenoit dans les prisons pour leurs crimes; à peine y a-t-il eu deux occasions, où l'on se soit dispensé de ces régles.

CXXX. Déclaration et préparatifs de guerre.

Lorsque la République avoit sujet de se plaindre d'un peuple voisin ou étranger, elle envoyoit des héraults, *Feciales*, demander justice. Si on la leur refusoit, ils jettoient leurs haches

en présence des ennemis, et annonçoient par ce signe que la guerre étoit déclarée; c'est pour cela que les Romains appelloient toujours leurs guerres justes et pieuses. Aussi Pyrrhus instruit de leurs maximes ne put s'empêcher de dire, que Rome étoit un temple et le Sénat une assemblée de Dieux. Après que les héraults avoient rendu compte de leur députation, on élevoit sur le Capitole un étendard rouge; et les Censeurs envoyoient leurs ordres pour assembler le nombre de soldats qui étoit nécessaire. Tous devoient se rendre à Rome dans l'espace de trente jours; et si quelqu'un de ceux que le Censeur avoit marqués, refusoit de prendre les armes, il étoit privé de tous ses biens. Avant que de se mettre en marche, ils passoient en revue devant le Tribun, et ils juroient à haute voix sur leur épée nue, de défendre jusqu'à la mort les intérêts de la République; de ne jamais plier dans l'action, encore moins de prendre la fuite, pour quelque raison que ce pût être; de ne point perdre de vue l'enseigne sous laquelle ils devoient combattre; de ne jamais quitter leur rang, si ce n'étoit pour ramasser un trait, pour frapper l'ennemi plus sûrement, ou pour sauver la vie à un Romain; enfin ils promettoient par

serment de n'employer le butin qu'ils feroient qu'au service de la patrie. Les généraux, avant que de prendre le commandement des troupes, s'obligeoient aussi par serment à se sacrifier pour le bien public, quelquefois même, comme Labienus, à ramener l'armée victorieuse. Voici le serment que Scipion fit en pareille occasion : *Ex mei animi sententiâ, juro ut ego Rempublicam non deseram, neque ullum civem Romanum deserere patiar. Si sciens fallo, tunc me, Jupiter optime maxime, domum, familiam, remque meam pessimo letho afficias!*

CXXXI. Discipline et travaux.

Mais quel ordre, quelle exactitude, quelle sévérité dans la discipline ? Il étoit défendu aux femmes d'approcher du camp ; et un Romain n'auroit osé en recevoir une dans sa tente ; il eût été flétri par la voix publique et par les lois de la guerre. La plupart de ceux qui avoient embrassé le parti des armes n'étoient point mariés ; ils confioient le soin de leur maison à un ami, lorsqu'il falloit se mettre en campagne. Cette loi ne fut changée que sous le régne de Justinien. Un vol, quel qu'il fût, étoit puni par le supplice des verges, qui souvent duroit jusqu'à ce que le coupable expirât sous les coups. Les travaux des Romains étoient prodigieux et faisoient voir

combien ils étoient éloignés de la paresse et de l'oisiveté. On voyoit naître sous leurs mains en peu de tems des ouvrages étonnans, dont on admire encore aujourd'hui le goût et la solidité. Pourroit-on se persuader qu'un fantassin, outre ses armes dont le poids étoit considérable, portoit tout ce qu'il lui falloit pour vivre pendant une semaine, quinze jours, ou même un mois, avec sept à huit pieux pour sa tente ou pour former une palissade autour du camp, et tous les outils qui sont nécessaires pour faire les tranchées et les chemins couverts? Ces charges accablantes ne les empêchoient pas de faire souvent de longues traites. Que ne devoit-on pas attendre d'une armée qui se portoit au combat avec tant d'ardeur? Les anciens Spartiates, qui auroient souffert mille morts, plutôt que de reculer devant l'ennemi, sont les seuls qui méritent d'être comparés aux Romains. Chez ces derniers, il y alloit de la vie non-seulement de fuir, de quitter ses armes, d'abandonner son rang dans un combat, mais encore de s'écarter du camp sans la permission du Général. Manlius Torquatus fit mourir son fils, pour avoir combattu sans ses ordres, quoiqu'il eût remporté la victoire. Celui qui mettoit les armes bas, ou qui ai-

moit mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, étoit jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire, on ne regardoit plus les prisonniers comme citoyens; on les abandonnoit à l'ennemi, comme des membres retranchés de la République. Après la bataille de Cannes, c'est-à-dire, dans le tems où Rome épuisée par tant de pertes étoit dans la disette de soldats, le Sénat aima mieux armer huit mille soldats à force d'argent et contre ses loix, que d'employer la même somme à racheter huit mille citoyens.

CXXXII. Bravoure. Mais il étoit rare qu'on eût ces sujets de douleur. Les Romains au contraire se félicitoient fréquemment d'avoir eu des soldats ou des Officiers qui avoient fait quelqu'action d'une valeur extraordinaire. Personne ne sçavoit comme eux affronter les périls et la mort, et se présenter avec intrépidité devant l'ennemi. Combien trouvet-on dans leur histoire de ces traits qu'on ne lit qu'avec étonnement et que l'on croit à peine! Dans la premiére guerre Punique, le Consul s'étant laissé envelopper par les Carthaginois, avoit perdu toute espérance de sauver l'armée Romaine: le Tribun vint lui dire que la seule ressource qui leur restât, étoit d'envoyer

une cohorte sur la colline qui commandoit le passage, pour y faire filer les Romains, pendant que l'ennemi seroit occupé à tailler en piéces ceux qui se seroient sacrifiés. Mais, dit le Consul, qui voudra s'exposer ainsi à une mort certaine? Moi, répondit le Tribun, et tous ceux que je commande. Il y alla à la tête de quatre cens hommes, qui périrent tous sans exception. Lui seul fut trouvé parmi les morts avec un reste de vie, qu'il auroit encore donné pour le prix de la joie qu'il ressentit lorsqu'on lui annonça que les Romains étoient hors de danger. Quand ils eurent vaincu les Carthaginois, on les vit se jetter dans la mer pour courir après leur vaisseaux, les retirer sur le rivage et achever de les détruire. Lucius Sincinus s'étoit trouvé à cent vingt combats; il avoit gagné les armes de trente-six Officiers ennemis, tués de sa main; il étoit sorti vainqueur de huit combats singuliers, et son corps étoit couvert de quarante-cinq blessures toutes par-devant. Sæva n'étoit pas moins digne d'admiration lorsqu'après avoir tué ou mis en fuite un gros d'ennemis qui croyoient l'accabler, il se jetta dans la mer tout armé, pour aller joindre le vaisseau de César, et lui demanda pardon de ce

qu'il avoit laissé son bouclier, qui l'auroit empêché de nager. L'ardeur qui transportoit ces guerriers dans l'action, se faisoit encore remarquer après leur mort. Souvent on en trouvoit dans le champ de bataille qu'un dernier effort avoit fait expirer sur leur ennemi, tenant leur épée à la main, la colére peinte sur le visage, et les yeux ouverts, où respiroient encore la fureur et la vengeance. *In ipsa morte ira vivebat*, dit Florus.

CXXXIII. Récompenses.

Ce courage ne leur venoit pas de l'espérance qu'ils avoient de recevoir de grandes récompenses de la République. Il falloit avoir fait des actions éclatantes ou rendu des services importans, seulement pour avoir part aux récompenses militaires, que le général accordoit après qu'il avoit triomphé dans Rome. Il donnoit une couronne d'herbes à celui qui avoit fait lever le siége d'une ville; une de chêne pour avoir délivré un citoyen; une d'or qui représentoit plusieurs pans de muraille à celui qui étoit monté le premier sur les remparts d'une place assiégée; une du même métal ornée de rayons à celui qui étoit entré le premier dans le camp des ennemis; une qui représentoit différentes parties d'un vaisseau, à celui qui avoit le premier attaqué leur flotte, et des brasselets ou d'autres

présens trouvés parmi les dépouilles aux citoyens et aux alliés qui s'étoient distingués dans le combat; on payoit en argent les troupes auxiliaires.

CXXXIV. Triomphe et ovation.

Mais tous participoient à l'honneur du triomphe dont l'éclat répondoit à l'estime que les Romains avoient pour les armes. Lorsque les troupes victorieuses étoient revenues à Rome, elles y entroient avec pompe, et alloient en cet ordre offrir un sacrifice au Capitole. Les Licteurs marchoient à la tête, et étoient suivis des trompettes, des victimes, des Sacrificateurs. Venoient ensuite plusieurs chars, qui portoient les enseignes et le plan des villes vaincues, l'or et l'argent en lingots, les dépouilles et les armes des principaux Officiers ennemis, l'argent monnoyé, les vases ou autres ornemens précieux. Après eux on voyoit les Rois, les Princes, leurs familles, et leurs sujets captifs, qui avoient les mains liées derrière le dos. Ils étoient suivis des Romains qui avoient remporté des couronnes, du Général de l'armée monté sur un char ou sur la chaise curule, de ses parens, des principaux Officiers, enfin de tous les soldats, qui tenoient une palme ou une branche de laurier, et passoient sous différens arcs de triomphe dressés sur le chemin. L'ovation se faisoit avec moins d'éclat, et lorsque le Consul,

où les Préteurs avoient remporté la victoire sur des ennemis peu considérables, et qu'il n'en étoit revenu que peu d'avantage à la République.

CXXXV. Amour des richesses, cause de la décadence.

Rien n'étoit mieux conçu pour exciter l'émulation d'un peuple avide de gloire et de conquêtes, et pour avancer la ruine des autres nations, que le rang distingué qu'occupoient dans cette pompeuse cérémonie ceux des Romains qui avoient signalé leur bravoure. Mais en voulant tout subjuguer et tout absorber, ils se chargerent d'un poids qui devoit causer leur propre ruine, et venger sur eux-mêmes la défaite du monde entier. Ces richesses qui entrent dans Rome comme le prix de sa valeur, y firent germer tous les vices dont elles sont la source. Elles font disparoître ses vertus, elles troublent son repos, elles lui ravissent sa liberté. Rome, qui n'avoit fait la guerre pendant quatre cens ans, que pour défendre ses frontiéres, ou pour soutenir ses alliés, semble désormais ne vouloir prendre les armes que pour s'enrichir des dépouilles des hommes et des Dieux. S'il se trouve encore quelques généraux, qui conservent l'ancien amour de la pauvreté, et ce noble désintéressement qui faisoit la gloire de leurs peres, il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, dont la valeur

n'est animée que par l'avarice et par l'ambition. Ces funestes vues passent de l'Officier aux soldats : on ne lit qu'avec horreur les violences et les cruautés qu'ils exercent par-tout où l'espérance du butin les attire. Mais ce qu'il y avoit de plus triste et de plus honteux, c'est que le Sénat voyoit tous ces abus sans les réprimer. Eh, comment auroit-il osé le faire, puisque les Sénateurs eux-mêmes exerçoient sur le peuple l'usure la plus criante ? Caton dit dans Salluste, qu'il avoit encouru la haine des grands pour s'être élevé contr'eux à ce sujet.

CXXXVI. Luxe introduit.

Cette avidité du peuple et des grands ne venoit que du désir de soutenir de superbes équipages, et de fournir au luxe en tout genre. Ces excès alloient déjà si loin au tems de la seconde guerre Punique, qu'on fut obligé de faire des loix pour les réprimer. Mais elle furent sans fruit. Quelqu'étendue que fût la puissance Romaine, on envoyoit chercher au-delà de ses bornes de quoi satisfaire la délicatesse, soit en poissons, soit en oiseaux extraordinaires ; *Horum gulæ angustus erat orbis noster*, dit Pacatus. Et l'on y ajouta des rafinemens, que la mollesse n'inspira jamais à d'autres qu'aux Romains. *Quis est omnium his moribus, quin divitiis et sumptibus, non probitate*

neque industriâ, cum majoribus suis contendat? Sallust. *Jugurth.* c. 2. Les riches avoient des esclaves amenés de la Gréce, qui leur en faisoient goûter les délices, et devenoient des ministres de volupté. Ce sont eux que Ciceron nommoit *Tui voluptarii Græci. In Pisonem.* n. 42. Sylla ne connoît point de motifs plus puissans pour animer sa faction, que de leur promettre les richesses de ces opulens citoyens, dont les dépenses causoient une si grande jalousie dans Rome; et Catilina offre les mêmes motifs à ceux qu'il veut engager dans sa conjuration.

CXXXVII. Eloquence. Depuis que les Romains eurent été en commerce avec les Grecs, ils eurent honte de la barbarie dans laquelle ils avoient vécu; ils prirent du goût pour les sciences qui fleurissoient chez ces peuples plus que dans tout autre endroit du monde; ils les étudierent, et s'appliquerent principalement à polir leur langage. Bientôt on vit paroître les fruits de leur émulation. On établit à Rome des Académies de tous les genres; la langue grecque y devint aussi commune que dans l'Attique et la Béotie; on réforma sur elle celle du pays, qui en venoit déjà par les anciennes colonies grecques qui avoient commencé à peupler l'Italie; et dans moins de deux siécles, Rome devint

aussi éloquente qu'Athénes l'avoit été au tems de Démade, d'Eschine et de Démosthene. L'art de l'éloquence ne fut pas une occupation particuliére à ceux que l'on destinoit au Barreau, on ne l'estima pas moins nécessaire dans les armes. Le Romain qui aspiroit au Généralat, devoit être prêt à parler sur-le-champ pour haranguer les soldats dans l'occasion. Scipion, Sylla, Pompée, Lucullus et César ne cédoient en rien aux premiers orateurs du Sénat. Pendant le tems que César fut maître de la République, il augmenta le nombre des sçavans dans Rome, en donnant le droit de cité à tous les gens de lettres qui voudroient s'y établir. Auguste les combla de bienfaits et s'en déclara le protecteur. Vespasien assigna des pensions très-considérables sur le trésor public à ceux qui étoient jugés capables d'enseigner les lettres grecques et latines. Mais on vit rallentir l'émulation qui les avoit perfectionnées si rapidement, dès que les récompenses cesserent, et dès que les grands de la République eurent perdu avec leur liberté l'espérance de s'élever par le mérite.

Depuis long-tems les Romains devoient s'appercevoir qu'ils ne faisoient des guerriers, que pour se donner des maîtres; et qu'un jour ils deviendroient

CXXXVIII. Etablissement de l'Empire et son étendue.

les esclaves de leur ambition démesurée. Cette indépendance dont ils faisoient gloire depuis plus de sept cens ans, est ensévelie dans les plaines de Pharsale avec le parti de Pompée; et César devenu redoutable à tous les Romains veut rétablir la royauté. Mais un reste de sang républicain s'éleve contre lui; et César voulant prendre la qualité de Roi périt en plein Sénat, comme le premier Roi des Romains. Le titre d'Empereur, que l'on avoit donné à quelques généraux, parut plus doux, et il fut accordé à Auguste du consentement du peuple. Sous ce Prince, les bornes de l'Empire s'étendoient du Levant au Couchant, depuis l'Euphrate, autrement le fleuve Nymphius, jusqu'aux isles Britanniques; et du Septentrion au Midi, depuis le Danube jusqu'au pays des Maures, ou les déserts de l'Afrique. Trajan y ajouta la Mésopotamie à l'Orient, et la Dace au-delà du Danube. Cette multitude presqu'infinie de nations renfermées dans ces vastes limites ne forme, pour ainsi dire, qu'un même peuple, soumis à la même puissance, qui contribue également à sa gloire, qui obéit aux mêmes loix, et qui parle presque par-tout le même langage par le moyen des colonies que l'on envoie de tous côtés. C'est ce que le poëte Rutilius exprime noblement.

Fecisti patriam diversis gentibus unam ;
Profuit injustis tè dominante capi.
Dumque offers victis proprii consortia juris
Urbem fecisti quòd priùs orbis erat.

Ciceron s'explique encore en termes plus forts. (*Orat. de Provinciis Consularibus.* n. 31.) *Nulla gens est quæ non aut subacta sit ut vix extet*, *aut ita domita ut quiescat*, *aut ita paccata ut victoriâ nostrâ imperioque lætetur.* Chaque Royaume et chaque Etat étoit alors divisé en différens partis, qui suivoient les intérêts de plusieurs tyrans ambitieux, déterminés à se détruire les uns les autres, pour usurper eux seuls l'autorité entiére. Ce partage de forces dans un Etat en troubloit le repos, en diminuoit les forces, invitoit les Romains à venir s'en rendre les maîtres. Souvent ceux qu'ils avoient subjugués, n'en devenoient que plus tranquilles et plus heureux ; leur réunion à l'Empire dissipoit ces troubles domestiques, et faisoit goûter une paix qu'on n'avoit pu trouver en vivant sous la domination des Princes naturels.

CXXXIX. Ses richesses.

Trois cens douze triomphes depuis Romulus jusqu'à Auguste, les dépouilles de Carthage, de l'Asie, du Pont, de la Macédoine, de l'Italie, des Gaules, de l'Espagne, formerent les richesses immenses de Rome. Le tribut que

chaque particulier, sujet d'un si vaste Empire, étoit obligé de payer ; les droits qui provenoient du commerce, tant sur mer que sur terre, les mines d'or, d'argent et des autres métaux, et la réserve de plusieurs domaines y faisoient entrer tous les jours de nouveaux trésors. De-là cette magnificence des Empereurs Romains dans leurs palais, dans leurs fêtes, dans les jeux publics, dans leurs tombeaux, dans les ouvrages dont ils se faisoient gloire d'embellir cette ville.

CXL. Translation de l'empire.

Elle étoit parvenue à ce point de splendeur et de majesté, lorsque Constantin devenu chrétien résolut de lui donner une rivale, en transférant le siége de l'Empire à Byzance, qui porta dès-lors le nom de *Nouvelle Rome*, mais qui n'en eut jamais l'éclat. Quelles que fussent les raisons qui le déterminerent à faire ce changement, nous avons vu qu'il occasionna la ruine de l'Empire. Telle qu'une fleur transplantée dans une terre étrangere, que l'on voit se faner, languir et tomber, la gloire des Césars se flétrit presqu'aussitôt, diminua par degrés, et s'anéantit enfin totalement. Pendant près de mille ans, Rome n'avoit cessé de croître ; et dans les mille ans et plus que son trône subsista encore, l'Empire n'essuya que des pertes.

D'abord des peuples du Nord viennent avec le fer et la flamme ravager les plus belles provinces de l'Empire et s'en emparer. On voit ensuite les Empereurs chrétiens protéger et persécuter leurs sujets orthodoxes. La plus grande partie du peuple et même des Evêques effrayés par les menaces ou séduite par la faveur, suit les sentimens du Prince et passe alternativement de la vérité à l'erreur, et de l'erreur à la vérité. Ils sont Catholiques sous Constantin le Grand, Ariens sous son fils, Idolâtres sous Julien, réunis à l'Eglise par le zéle de Jovien et de Valentinien, Eutychiens sous Théodose II, indécis sous Justinien pour l'affaire des Trois Chapitres, Monothélites sous Héraclius, Iconoclastes sous Léon l'Arménien et Copronyme son fils, Orthodoxes sous Théodora, Schismatiques sous Michel le Begue; tant la religion du Prince influe sur celle de ses sujets.

CXLI. Changement d'objet.

On n'est pas moins surpris de l'affoiblissement général qui se fait remarquer dans les vertus guerriéres, dans les arts, dans les sciences, et dans tout ce qui dépend du cœur et de l'esprit. Comme les choses de la nature croissent jusqu'à leur point de perfection, et qu'ensuite elles dépérissent chaque jour, jusqu'à leur ruine entiére;

CXLII. Affoiblissement dans la ville.

ainsi le peuple Romain, après avoir surpassé tous les peuples de l'univers, perd les avantages qui l'ont rendu supérieur, et n'a plus rien qui le distingue du reste des nations qu'un nom qu'il usurpe et le souvenir de son ancienne splendeur. On ne retrouve plus en lui cette grandeur et cette noblesse, qui l'élevoient autant au-dessus des autres peuples que ses victoires et ses conquêtes. Ce n'est plus cette austérité de mœurs, cette exactitude dans la discipline, cette puissance et cette fermeté de son Sénat, cette activité de ses généraux, ce zéle de ses citoyens, qui avoient contribué à la grandeur de l'Empire. Il ne paroît qu'à peine de siécle en siécle un de ces illustres capitaines, dont l'ancienne Rome possédoit plusieurs à la fois, tels que les Théodoses, les Bélisaires, les Narzès, les Priscus, &c.

CXLIII. Dans le génie.

Rome avoit tiré de grands avantages des guerres qu'elle avoit eues contre les étrangers. *Neque superbia obstabat quominùs instituta aliena, si modò proba erant, imitarentur majores nostri. Arma atque tela militaria ab Samnitibus, insignia magistratum ab Tuscis pleraque sumpserunt; prostremò quod ubiquè apud socios aut hostes idoneum videbatur cum summo studio domi exsequebantur: imitari quàm invidere bonis malebant.* Sallust. *Catilin.* n. 36.

Les Romains n'eurent plus dans la suite à combattre que des barbares avec lesquels il n'y avoit qu'à perdre ; et sous ce nom l'on comprend les Huns, les Hérules, les Alains, les Goths, les Gépides, les Vandales, les Lombards, les Scythes, les Russiens, les Serviens, les Sarrasins, les Turcs, et les Tartares; nations féroces qui ont inondé successivement l'Empire Romain. Si Rome avoit pu les vaincre, peut-être les eut-elle policés. Mais forcée de leur abandonner ses plus belles Provinces, elle n'eut de commerce avec eux que pour leur communiquer un peu de sa politesse, et recevoir leur barbarie. Ce qu'elle avoit tiré des peuples de l'Orient, elle le rendit à ceux du Nord. La vertu des Grecs et des Orientaux les avoit quittés pour passer dans Rome ; elle sortit de Rome pour passer chez les Barbares. CXLIV. Les Barbares en sont cause.

L'histoire se ressentit sur-tout de la décadence de l'Empire. Les écrivains du moyen âge sont bien différens de Tite-Live, Denis d'Halicarnasse, Plutarque, Tacite, Florus, Polybe, ou Suétone. George Acropolite suffit seul pour épuiser la patience d'un écrivain qui travaille d'après lui. Cependant nous n'avons que cet historien avec Nicéphore Grégoras, pendant les cinquante-sept ans que dura l'Empire des XLV. Mauvais goût des historiens du moyen âge.

François à Constantinople. Dans la première partie de cette Histoire, le style des Auteurs originaux soutient celui de l'Historien Français; dans la seconde, il faut que l'Historien Français corrige le mauvais goût des Auteurs originaux. L'ancienne Rome formoit d'ailleurs des héros sans nombre, sujets favorables pour celui qui raconte leurs belles actions; et à peine s'en trouve-t-il de tems en tems dans la nouvelle. Les guerres intestines, les meurtres, les usurpations, les révoltes sont ses objets les plus frappans.

CXLVI. Décadence de l'empire.

L'Empire s'étoit conservé sans aucune perte jusqu'à la mort de Théodose; mais il semble que la gloire et la prospérité des Romains devoient les quitter avec lui. Ceux qui avoient tenu jusqu'alors les nations dans la crainte et l'obéissance, les virent se soulever de toutes parts, secouer le joug de la dépendance, relever leurs trônes abattus et porter la guerre dans le sein de l'Empire. Les Barbares quittent en même-tems leurs montagnes et leurs forêts; ils viennent ravager les plus belles Provinces; par-tout ils portent le fer et la flamme; ils pillent des villes considérables; ils s'y établissent à la place des habitans massacrés ou mis en fuite; ils s'enrichissent, ils s'étendent; leur nom fait trembler toute

l'Europe ; ils fondent de nouvelles monarchies dans la Thrace, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique et l'Asie ; Rome même tombe sous leurs loix.

CXLVII. Incursion des Goths sous Alaric.

L'Empire porta tout le poids des malheurs qui semblent attachés à la minorité des Princes ; la mort de Théodose le Grand est l'époque de sa décadence. Ruffin, qu'il avoit donné pour ministre à son fils Arcade, abuse de son pouvoir ; il espére monter sur le trône, à la faveur d'une révolution qui le fera préférer au jeune Empereur ; il retire les garnisons de la Gréce ; il engage Alaric, roi des Goths, à l'envahir, et le Prince barbare exécute le projet. Stilicon, général des armées Romaines, veut marcher contre les usurpateurs ; Ruffin s'oppose à ses succès, et Stilicon s'en venge par la mort de Ruffin même. Délivré de cet ennemi de l'Etat, il s'avance contre les barbares, il les chasse de la Gréce, il les poursuit jusqu'en Epire.

CXLVIII. Stilicon les défait.

Alaric réunit ses troupes dispersées, et leur propose de faire la conquête de l'Italie. Il se ligue dans sa marche avec Radagaise, roi des Huns ; ce Prince l'accompagne à la tête de son armée, et il engage les Alains à le suivre. Rome frémit au seul bruit de son approche ; tout la consterne, tout est pour elle d'un funeste présage jusqu'au chant

des oiseaux. Stilicon regarde seul d'un œil intrépide l'orage prêt à éclater; sa valeur lui fournit des ressources, il fait rentrer les Liguriens dans l'obéissance; leurs forces deviennent les siennes; il attaque les Barbares, et il les défait.

An 405. Radagaise irrité de sa déroute, l'est encore plus de voir Alaric traiter avec les Romains. Il appelle tous les peuples du Nord; il les intéresse dans sa cause, et revient avec quatre cens mille hommes dans le dessein de réparer son honneur et celui de sa nation. Il ne respire que la vengeance et le carnage; il publie qu'il a voué à Jupiter tout le sang de l'Italie. La frayeur le précede de Provinces en Provinces; Rome, le premier objet de son avarice et de ses fureurs, est dans la consternation; les Payens qui y étoient encore, attribuent le fléau dont elle est menacée, au renversement des Idoles; la foi des Chrétiens en est ébranlée. Stilicon rassure les esprits par la confiance qu'il a méritée et par ses soins. Il rassemble toutes les Légions Romaines; il arme les citoyens et les esclaves; il attend les ennemis dans la Toscane; il les attaque dans les défilés et les détroits; chaque combat est une victoire qu'il remporte; il voit expirer par la faim sur le haut d'une montagne ceux qui avoient échappé au tranchant de l'épée : le nombre

nombre des prisonniers est si grand, que toute l'Italie s'en fournit d'esclaves, et Radagaise passe tout d'un coup de la puissance et de la fierté à l'humiliation d'un captif, dont le soldat vainqueur fait l'objet de ses risées, et ensuite celle de sa vengeance.

CXLIX. Il en rappelle d'autres.

Après des services aussi importans, Stilicon rentre dans Rome assis sur le même char que l'Empereur Honorius, et le peuple plein de reconnoissance veut rendre sa mémoire éternelle par la statue qu'il lui éleve dans une place publique. Mais devoit-on s'attendre que le libérateur de la patrie et le vainqueur des Barbares dût les rappeller au sein de l'Empire l'année suivante, et favoriser leurs fureurs ? Stilicon se flatte de posséder l'estime et l'affection des Romains ; il entreprend de mettre sur le trône son fils Eucher et d'en faire descendre Honorius. Espérant y réussir, à la faveur d'une nouvelle irruption des Barbares, qui le rendra nécessaire à l'Etat, il fait solliciter les peuples du Nord de s'emparer des provinces Occidentales de l'Empire. Les Barbares profitent de ses offres ; ils se rassemblent de toutes parts ; ils forcent les Francs, alliés des Romains, qui veulent les arrêter au passage du Rhin, et dans peu les Gaules sont inondées de Vandales, de Huns, de Goths,

de Sueves, de Pannoniens, de Sarmates, d'Alains, de Gépides, d'Hérules, de Saxons, de Bourguignons et d'Allemans. Des volumes entiers suffiroient à peine pour exprimer les maux que l'humanité et la religion souffrirent de la part de ces peuples féroces ; la plupart descendans des anciens Scythes et tous Idolâtres, excepté les Goths et les Vandales, qui avoient reçu le Baptême et l'Arianisme en même tems, mais qui n'en étoient que plus cruels envers ceux qui demeuroient attachés à la pureté du Dogme. Après avoir pillé et ravagé les Gaules, ils passent en Espagne ; chaque nation s'y établit un Etat.

CL. Démembrement de l'Angleterre.

La crainte d'être exposés au même sort que les Gaulois et les Espagnols sans recevoir aucun secours de l'Empire, ou peut-être l'envie de secouer le joug que Jules-César avoit imposé, détermine les Brétons Insulaires à se donner un Prince. Ils en nomment deux qu'ils font mourir presqu'aussi-tôt ; ils en choisissent un troisiéme, nommé Constantin, qui se fait reconnoître dans les Gaules et en Espagne pour Roi des Brétons, et à qui l'Empereur Honorius envoye la pourpre Impériale. C'est là qu'il faut commencer à compter des Souverains de ce Royaume.

An 408.

Cependant les perfidies de Stilicon se découvrent ; l'Empereur ne peut re-

tenir sa colére, il lui fait trancher la tête. Les soldats se prévalent de sa mort; ils se vengent sur les femmes et sur les enfans des Barbares, des cruautés qu'ils ont souffertes, et sont cause que trente mille hommes de ceux-ci se mettent sous les enseignes d'Alaric. Ce Prince barbare oublie ses traités pour satisfaire le ressentiment et la cupidité de sa nation. Il rentre dans l'Italie; il investit Rome, et réduit les citoyens à la cruelle ressource de manger la chair de leurs Concitoyens, que la famine avoit fait mourir. Ne pouvant entrer dans la ville, il capitule avec le Sénat. Honorinus s'oppose aux conventions qui ont été faites. Alaric en est outré; il redouble ses efforts; il se rend maître de la place; il oblige les citoyens à reconnoître Attale leur Préfet, pour Empereur; il n'impose d'autre loi à la fureur des Goths que celle d'épargner le sang, et néanmoins il accorde l'impunité à ceux qui le répandent.

CLI. Rome prise par Alaric.

An 409.

An 410.

Le ciel le frappe la même année, et Ataulfe, son beau-frere et son successeur, continue ses ravages dans les Gaules. Il y prend le titre de Roi, et il est regardé comme le premier des Goths qui l'ait eu en Espagne, dont il fonda la monarchie

An 413.

CLII. Ataulfe, premier roi d'Espagne.

Le trouble et la confusion qui régnent dans les Gaules, autorisent les

CLIII. Etablissement des Bourguignons et des Français.

An 418.

An 425.

Bourguignons à s'y former un Royaume particulier qui dure près d'un siécle. Les Francs, ou Français, suivent le même exemple. Ils élisent presqu'autant de Chefs ou de Rois qu'ils possédent de villes; mais enfin Clovis les efface tous. C'est ainsi que sous le régne d'Arcade et d'Honorius, fils du Grand Théodose, l'isle de Bretagne, l'Espagne et les Gaules furent arrachées à l'Empire Romain pour former autant de monarchies différentes.

CLIV. Les Vandales s'emparent de l'Afrique.

An 430.

La haine et la jalousie lui firent perdre l'Afrique peu de tems après. Aëtius, jaloux de la gloire que le Comte Boniface venoit d'y acquérir par la défaite de Gastin, le rend suspect à l'Impératrice Placidie, Régente pendant la minorité de Théodose II. Boniface est instruit des soupçons que l'on forme contre sa fidélité; de sujet zélé il devient ennemi redoutable. Il appelle en Afrique les Vandales d'Espagne; ces peuples y entrent en foule; ils ravagent tout le pays, et semblent ne vouloir s'en rendre les maîtres que pour avoir le droit d'y exercer les plus grandes barbaries. L'innocence de Boniface est reconnue; il s'efforce de réparer le mal qu'il a fait; il veut chasser les Vandales. Mais Genseric, leur roi, le repousse autant de fois qu'il l'attaque; il le poursuit par-tout, et l'oblige de se sauver

en Italie. Le vainqueur profite des momens de sa fortune pour faire un traité, par lequel on lui abandonne tout ce qu'il a conquis dans la Numidie, dans la Proconsulaire et la Bizacène.

An 439.

CLV. Incursions d'Attila.

Tandis qu'il persécute les Catholiques avec une fureur implacable, pour les engager dans l'Arianisme, Attila, roi des Huns, ne néglige rien pour mériter le titre de *Fléau de Dieu*, qu'il n'a pas honte de se donner soi-même. Il ameue sur les confins de l'Empire une armée de sept cens mille hommes des Provinces Septentrionales qu'il a subjuguées ; il fait acheter à Valentinien, par un tribut et des sommes immenses, la grace d'épargner ses Etats ; l'Empire ne se sauve qu'en s'épuisant. Il tourne ses armes contre l'Allemagne et les Gaules, et depuis le Danube jusqu'à la Loire, on ne voit sur ses traces que carnages, ruines et incendies. Mais lorsqu'il s'avance contre Rome, il rencontre sur ses pas le Pape S. Léon, qui vient se présenter à lui ; il sent la dureté de son cœur s'amollir par la majesté, l'éloquence et la douceur du Pontife ; il se borne à demander un nouveau tribut, dont il fixe lui-même le prix, et se retire avec ses troupes au-delà du Danube.

An 451.

An 454.

Genseric lui succéde, à la sollicita-

CLVI. Rome prise par Genseric. An 455.

tion d'Euxodie, femme de Valentinien, que l'usurpateur avoit épousée malgré elle, et le Vandale entre dans Rome sans aucune résistance. Plus inflexible qu'Attila, il n'a qu'un dur mépris pour les priéres de Saint Léon; il fait piller la ville par ses soldats pendant quatorze jours, et il retourne en Afrique avec plusieurs vaisseaux chargés d'or et d'argent.

CLVII. Ensuite par Ricimer.

Peu de tems après, le perfide Ricimer, Goth de nation, après avoir servi l'Empire en qualité de Général, devient le meurtrier de deux Empereurs, prend Rome d'assaut, et renouvelle toutes les fureurs d'Alaric et de Genseric.

CLVIII. Fin des empereurs de Rome. An 47?.

Enfin le Sénat de cette ville, aussi célébre par ses malheurs que par son ancienne gloire, ne peut souffrir qu'Oreste, pere d'Augustule, implore les armes de Genseric pour le soutenir sur le trône; il aime mieux recourir à un autre Barbare qu'il connoît moins cruel; taut sa situation est déplorable. Odoacre, roi des Turcilinges et des Hérules vient au secours des Romains; ils lui ouvrent leurs portes; ils lui rendent les hommages dûs aux Soûverains; et Odoacre, après avoir dépouillé Augustule, cette ombre d'Empereur Romain, le fait conduire dans un château de Campanie, et renverse sans

aucun effort ce trône redoutable des Césars qui avoit fait si long-tems la terreur de l'univers.

CLIX. Exploits de Belisaire sous le régne de Justinien.

L'Empire de Constantinople horriblement opprimé sous le régne d'Anastase, soupiroit après un meilleur Prince. Le ciel lui donna Justin, qui mérita l'amitié de ses sujets, et rétablit la paix dans l'Eglise. Le régne de Justinien, son neveu, est un des plus intéressans de l'histoire Byzantine. Ce Prince a le talent de cacher ses défauts, et celui de choisir des ministres qui le rendent illustre dans la postérité. De sçavans Jurisconsultes recueillent par ses ordres les loix des Empereurs, et mettent sous les yeux des Juges la décision de toutes les affaires. Sous lui le généreux Bélisaire fait triompher les armes de l'Empire par-tout où il en attaque les ennemis. Il dompte les Vandales en Afrique; il abat leur puissance; il enchaîne leur roi Gelimer; il l'amene captif à Constantinople. Il poursuit la nation féroce des Maures; il la réduit aux derniéres extrêmités elle qui se contentoit de racines et d'herbes sauvages; il la force de subir une seconde fois le joug des Romains, qu'elle avoit secoué, par la révolte du Comte Boniface. Le fier Cosroez, fils de Cavade, prend la fuite, dès qu'il est informé de sa marche.

Au 534.

An 539 et suiv.

Celui qui avoit fait trembler tout l'Orient par son avarice, ses fureurs et sa cruauté, tremble au seul nom de Bélisaire, et se presse de rentrer dans l'intérieur de son royaume. Le général vainqueur repasse en Italie, repousse les Goths jusques dans leurs derniers retranchemens; les étonne par sa valeur; refuse la royauté qu'ils lui offrent; et emmene à Constantinople leur roi Vitigis chargé de chaînes.

An 546.

CXL. Il reprend Rome sur Totila.

Totila succéde à ce Prince et reléve le courage de sa nation. Après une longue suite de ravages, il s'empare de Rome, et prend la barbare résolution de la détruire jusques dans ses fondemens. Déjà les Goths avoient démoli une grande partie de ses remparts, lorsque Bélisaire lui écrit qu'il va se flétrir à jamais en détruisant la première ville du monde, et avec elle mille chefs-d'œuvre de tous les arts. Sa lettre arrête la colére du Barbare; il sauve Rome; il y rentre peu de jours après, et lui rend aussi-tôt la liberté, la paix et l'abondance. Ce qui auroit dû élever Bélisaire aux plus grands honneurs, devint l'occasion de sa perte. Quelques courtisans jaloux le calomnient auprès de l'Empereur. Justinien ajoute foi à leurs rapports; il le dépouille de ses titres et de ses biens, et le fait mourir de douleur.

Ce fut par un semblable trait de jalousie, que ce Prince abolit la dignité du Consulat, qui soutenoit la liberté du peuple Romain, et en faisoit la gloire depuis 1051 ans. Il est vrai que déjà sous Jule-César, les Consuls commencerent à perdre une partie de cet ancien éclat, qui étoit passé du trône sur la chaise Curule; leur autorité fut avilie, leur nom méprisé, le tems de leur administration incertain. Les uns ne furent que trois mois en charge, les autres un mois seulement, quelques-uns pendant un jour; et l'Empereur Commode en élut vingt-cinq dans une année. Mais ces attaques n'eurent qu'un tems; et l'honneur du Consulat fut dans la suite respecté jusqu'au tems où Justinien en supprima le titre. Justin II, son successeur, voulut le rétablir quinze ans après, et lui-même se fit nommer Consul; mais ce renouvellement n'eut point d'effet, et la dignité Consulaire tomba pour toujours.

CLXI. Abolissement du Consulat.

An 415.

Justinien qui prétendoit par ce trait d'autorité rélever la Majesté Impériale, la soutint mal. Lorsque ses prédécesseurs étoient forcés d'abandonner quelques Provinces à des nations étrangéres, c'étoit toujours à condition qu'elles en feroient hommage tous les ans à l'Empire, en payant une somme à l'Etat, ou en lui rendant d'autres

CLXII. Les Empereurs se rendent tributaires.

services. Justinien introduisit un abus contraire. Accablé par différens peuples, dont quelques-uns s'étoient révoltés, et d'autres menaçoient l'Empire, il établit cette honteuse maxime inconnue aux Romains, d'acheter la paix de ses ennemis, en leur payant un tribut, ou, pour adoucir le terme, une pension annuelle, ainsi que s'exprimoit un roi de l'Orient. Quelquefois, pour sauver les apparences, on donnoit à des Barbares des charges importantes dans l'État, afin de pouvoir dire que le tribut qu'on leur payoit, n'étoit que la pension attachée à leur rang. C'est ainsi qu'Attila fut nommé Grand-Maître de la milice par Théodose II, qui avoit été contraint d'acheter la paix, promettant de lui envoyer tous les ans deux mille cent livres d'or. Justinien se rendit tributaire des Perses, des Arabes, des Lombards, des Soaves, des Laziens, des Sarrasins; ce fut le sujet des guerres qui suivirent, lorsque Justin II refusa de donner les sommes auxquelles son prédécesseur s'étoit engagé. Mais l'usage étoit malheureusement établi : les Empereurs suivans eurent la foiblesse de s'y soumettre, quelquefois même il falloit payer plusieurs années d'avance.

CLXIII. Royaume des Lombards.

Narsès envoyé par Justin pour défendre l'Italie, appréhende la suite des

faux rapports faits contre sa conduite ; il appelle les Lombards et les engage à prendre son parti. Quoique ces peuples, originaires de la Scandivanie, fussent depuis quelque-tems alliés des Romains, ils profiterent de l'occasion, et se rendirent maîtres des principales villes de l'Italie. Alboüin leur Chef se fit déclarer Roi d'une partie du pays, et cette monarchie dura plus de deux cens ans.

An 567.

CLXIV. Commencement des Turcs et de Mahomet.

An 569.

La même année que les Turcs commencerent à se faire connoître par leur commerce de soie, et qu'ils s'allierent avec Justin, nâquit le premier, le plus hardi, le plus cruel, et le plus dangereux des imposteurs. Mahomet, après avoir séduit le peuple par ses prétendues révélations, établit sa religion. Il réunit les Sarrasins, auparavant divisés en deux partis, dont l'un étoit allié des Perses, l'autre de l'Empire de Constantinople. Ses disciples, fidéles au précepte capital qu'il leur avoit donné, comme le point qui caractérisoit sa mission, prennent les armes pour faire recevoir ses dogmes chez les peuples voisins. Ils profitent des troubles qui agiterent le royaume de Perse sous le jeune Cosroës, et des guerres de ce jeune Princeavec l'empereur Héraclius, pour se jetter sur les États de ces deux puissances ; ils assujetissent l'Assyrie,

An 647. la Palestine, l'Egypte, et presqu'aussitôt toute l'Afrique, ils passent dans l'Espagne, dans les Gaules, dans la Sicile ; ils rompent avec adresse la barriére que formoient les Mardaïtes ou Maronites entre Antioche et le mont Liban ; ils se jettent ensuite dans l'Asie mineure, ils la ravagent en différens tems ; ils assiégent plusieurs fois la ville impériale, et dans l'espace de quelques années, ceux qui avoient toujours été renfermés dans les déserts et dans les montagnes, se trouvent les plus puissans peuples de l'univers. Objet encore plus triste, ils substituent en cent lieux les impiétés de Mahomet aux vérités de l'Evangile.

CLXV. Les Bulgares. An 665. Les Bulgares sortent peu de tems après des Paludes-Méotides, se dispersent sous la conduite de cinq Chefs depuis le Tanaïs jusques dans le territoire de Ravenne, et se fixent en différens endroits. Mais ceux qui s'établissent vers les embouchures du Danube deviennent les plus célébres, et mettent plus d'une fois Constantinople en danger.

CLXVI. Etablissement de l'Empire d'Occident. An 730. Trop occupée à sa défense, et souvent mal secondée par ses Empereurs, elle perd au loin ses Provinces les plus considérables. Le Pape Grégoire II craignant que l'Italie ne succombât sous la persécution que Léon l'Isaurien dé-

claroit à ceux qui conservoient de la vénération pour les Images, suivant l'ancien culte, souleve les peuples contre la puissance Impériale; il implore le secours de Charles Martel, qui prend l'Italie sous sa protection. L'erreur et la cruauté font de nouveaux progrès sous Constantin Copronyme; le Pape Zacharie a recours à Pepin le Bref; ce Prince vint en Italie, il enléve au roi des Lombards l'Exarcat de Ravenne et plusieurs villes qu'il avoit prises sur les Romains; il en fait une donation à l'Eglise de Rome, et rend les Lombards tributaires de la France. Le Trône de leurs Rois est détruit par la valeur de Charlemagne, que le Pape Léon III, l'armée et les peuples d'Italie proclament Empereur d'Occident. Après avoir fait son entrée triomphante dans Rome, il va achever de soumettre le reste des nations barbares qui habitent le long du Danube; il s'empare même de différentes contrees qui appartiennent encore aux empereurs de Constantinople; sa puissance s'étend depuis l'extrêmité des Gaules jusqu'à la Bulgarie; il réduit l'Empire des Césars à la Thrace, à la Gréce et à quelques villes de l'Asie mineure.

An 755.

An 800.

CLXVII. Schisme des Grecs.

A ces guerres étrangéres qui démembroient chaque jour des royaumes entiers, succédent d'autres troubles que

l'ambition et la calomnie excitent dans l'Eglise d'Orient. Bardas irrité de la généreuse résistance qu'il trouve dans le S. Patriarche Ignace, qui s'opposoit à ses désirs incestueux, se sert de tout le crédit qu'il a sur l'esprit de l'Empe-
An 855. reur Michel, pour faire déposer le Pontife, et il met à sa place Phocius, homme aussi fourbe qu'il étoit profond dans toutes sortes de sciences. Pour se soutenir dans sa nouvelle dignité, le faux Patriarche cherche des appuis de toutes parts; il séduit par la faveur et par les menaces un grand nombre d'Evêques: mais ne pouvant en imposer au Pape Nicolas premier, il l'accuse d'erreur, et avec lui toute l'Eglise latine. Il l'excommunie dans un concile de sa cabale, auquel il fait présider l'Empereur, et il entraîne toute l'Eglise d'Orient dans l'erreur et le malheureux schisme, dont elle n'a jamais voulu sortir.

CLXVIII. Etablissement des Turcs.

La haine qu'il excite contre les Latins, ne fait pas moins de tort aux véritables intérêts de l'Etat, qu'à ceux de la religion. Les Grecs aveuglés par leurs préventions rendent inutiles tous les secours que les Occidentaux vont leur porter contre les plus redoutables ennemis de l'Empire, contre ceux qui devoient un jour les réduire dans l'esclavage. A ce trait on reconnoît la

cruelle nation des Turcs, qui sortent comme par un effet du hasard des Provinces supérieures à la Colchide et à l'Ibérie, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. La sixiéme année du régne de Constantin Monomaque, Mahomet, fi's d'Imbraël, Sultan de Perse, les appelle pour le défendre contre les peuples que ses entreprises ambitieuses avoient rendu ses ennemis. Tangrolipix, chef d'une colonie de ces barbares, qui s'étoit déjà établie dans l'Arménie deux siécles auparavant, se rend en Perse; il porte la victoire au camp de Mahomet, et ce Prince ne veut point lui permettre de ramener les Turcs dans leur pays. Tangrolipix est obligé de prendre les armes; il défait le Sultan en deux grandes batailles, et devient maître de ses Etats. Pour gagner l'affection des Sarrasins, il embrasse la Religion Mahométane, et engage les Turcs à suivre son exemple. Les Sarrasins de Perse se soumettent à lui, bientôt ses successeurs envahissent toute l'Asie, ils établissent le siége de leur principale domination à Icone ou Cogni, et ils pénétrent jusqu'au pied des murailles de Constantinople. An 1048.

Les inhumanités qu'ils exercent de concert avec les Sarrasins sur les Chrétiens de la Palestine, et les profanations qu'ils commettent dans ces lieux saints où le CLXIX. Croisades.

Christianisme fut enfanté, touchent plus la piété des peuples de l'Occident que le cœur des Grecs qui en sont la victime et les témoins. Pierre l'hermite revenu de la Terre-Sainte annonce au Pape Urbain ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu. Il va exhorter les Français à prendre les armes pour retirer Jérusalem et le S. Sépulcre de la domination des Infidéles. Toute la France et l'Italie demandent à s'enrôler dans cette guerre sainte, et pour en marquer le caractére, chacun prend sur soi l'enseigne sacrée, sous les auspices de laquelle il espére vaincre. Ce projet eût été digne des plus grandes louanges, si l'exécution eût répondu au zéle qui l'avoit fait concevoir; mais personne n'ignore que la marche des Croisés ne fut pas exempte de reproches. Alexis Comnéne, premier du nom, apprend qu'une armée de sept cens mille hommes doit traverser l'empire pour aller combattre les Infidéles; il en est effrayé, et il promet aux chefs de la Croisade de leur fournir les vivres nécessaires, à condition qu'ils passeront sur ses terres sans commettre aucuns désordres, et qu'ils lui remettront les places qu'ils prendront en Asie, ou que s'il les leur abandonne, ils lui en feront hommage comme ses vassaux. Les deux partis manquent à la foi du traité; les Croisés se divisent entr'eux par

des vues d'ambition, et empêchent l'effet qu'on auroit pu attendre d'une armée aussi nombreuse. La seconde et la troisiéme Croisade, où les Croisés voulurent prendre la route la Thrace, échouerent également.

CLXX. Empereurs Français à Constantinople.

Les troubles et l'injustice qui régnoient à Constantinople sur la fin du douziéme siécle, changerent la destination de la cinquiéme, et en tournerent tout l'effort contre l'Empire, qui passa sous la domination des Français et des Italiens. Lorsque les Croisés étoient assemblés à Dara, ville maritime de la Dalmatie, où ils devoient s'embarquer, Alex's alla les conjurer de rétablir sur le trône Isaac l'Ange, son pere, qu'Alexis III en avoit chassé, aprés lui avoir fait crêver les yeux. Ils embrassent sa cause, et lui rendent la couronne, qui lui est presqu'aussitôt enlevée par Murtzuphle. Les Croisés sont indignés de cet affront qui leur devient personnel. Ils attaquent l'usurpateur; ils le mettent en fuite; ils s'emparent de Constantinople, et placent sur le trône Impérial Baudouïn, Comte de Flandre. Il l'occupe lui et ses successeurs de la même nation durant l'espace de cinquante sept ans, tandis que les Grecs ont leur Empereur particulier à Nicée et à Trébisonde. Cependant la multitude des

An 1202.

Princes qui attaquent l'Empire Français de Constantinople l'affoiblit de jour en jour, et en rend la conquête facile à Michel Paléologue, qui y rétablit la domination des Grecs.

An 1204.

CLXXI. Irruption des Tartares.

Quoique celle des Turcs en Asie parût hors de toute atteinte, elle fut néanmoins vivement attaquée et considérablement affoiblie par les armes d'un Prince barbare, dont les conquêtes ne cédent peut-être point à celles d'Alexandre le Grand, pour la rapidité et pour l'étendue. Zingis Chan, issu d'une des premiéres familles de la nation des Tartares, commence dès l'âge de seize ans à donner des marques d'une valeur presqu'inouie, en faisant rentrer sous son obéissance plusieurs Tributs qui avoient voulu s'en soustraire à la mort de son pere. Il gagne l'estime des Tartares en les subjuguant; il les discipline, il leur donne des armes; il les fait entrer dans le dessein qu'il a formé de se rendre maître de toute l'Asie. A la tête d'une armée presqu'innombrable, il prend sa route le long des Provinces Orientales de la mer Caspienne; il les soumet les unes après les autres; toujours vainqueur, il s'avance dans la presqu'isle de l'Inde, il en détrône tous les Rois; il établit en leur place un seul Prince de la Tribu des Mogols, dont la succession n'a point

été interrompue jusqu'à nos jours. Animé par l'audace qu'inspirent de tels succès, il tourne ses regards vers la Chine; il y entre à main-armée; il soumet la plus grande partie du royaume, il substitue aux Princes du pays les grands de sa nation; il y établit les Callmouks, les Moungales et le culte des Lamas, et il retourne triomphant dans la Tartarie. Les prospérités du héros ne font qu'irriter sa passion pour les conquêtes. Il envoye déclarer la guerre à Mahomet, Sultan de Perse, il marche contre les Turcs, qui habitoient les hautes Provinces du grand Tibet, nommées Turkestan; non qu'ils en fussent originaires, comme la plupart se le persuadent contre le témoignage de tous les historiens de ce tems-là; mais parce qu'ils s'y étoient déjà étendus depuis leur premier établissement en Perse sous la conduite de Tangrolipix. Zingis-Chan les subjugue aussi promptement que les Indiens et les Chinois; il entre dans la Perse; il pénétre jusques dans l'Assyrie par lui-même ou par ses Lieutenans; après sa mort, trois de ses fils poursuivent ses projets ambitieux; et l'un d'eux s'avance jusques sur les frontiéres de l'Allemagne.

CLXXII. Empire des Turcs.

La division qui survient dans l'Empire à l'occasion des Catelans que l'Empereur Andronic appelle à son secours,

cause la perte et la ruine entiére des différentes Principautés que les Français et les Vénitiens avoient établies dans la Gréce lorsqu'ils se furent rendus maîtres du trône de Constantinople. Elle donne occasion aux Turcs de profiter de ces désordres. Ottoman l'un
An 1300. d'eux soumet la plupart des Sultans particuliers de l'Asie mineure ; il fonde un nouvel Empire à Pruse ; les forces de ses successeurs augmentent de jour en jour ; ils entrent dans la Thrace, la Macédoine, la Thessalie et la Gréce ; ils s'emparent de ce que les Grecs et les Latins y possédent, sans trouver aucune résistance, sinon de la part des Vénitiens, dont les puissantes flottes ne produisent que d'inutiles efforts.

CLXXIII. Ruine de celui des Romains.

Enfin arrive le tems où l'Empire des Césars devoit passer à cette nation infidéle, que les Romains avoient en quelque sorte vu naître, et qui commença à se faire connoître en demandant leur amitié à titre de grace. Ils l'ont vu croître, s'élever, s'étendre, s'enrichir de leurs propres dépouilles, sans penser qu'elle devoit un jour éteindre le nom Romain, comme celui ci en avoit absorbé tant d'autres.

Fin du douziéme et dernier Tome.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce douziéme et dernier Volume.

A

P.

Q

R

Fin de la Table des Matières du douzième et dernier Volume.





